N° 334 — Tome XCI 16 Mai 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, JULES BOISSIÈRE, JACQUES BRIEU,
R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY,
LOUIS DUMUR, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, RENÉ LAURET, AUGUSTE MARGUILLIER,
JEAN MARNOLD, RENÉ MARTINEAU, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
ANDRÉ MOINE, MARCEL MONTANDON, JEAN NOREL, GEORGES PALANTE,
ARMAND PRAVIEL, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF,
CARL SIGER, HENRI THUILE, GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

N° 334 — 16 Mai 1911

René Lauret	*L'Ame romantique de Théophile Gautier*	225
Armand Praviel	*La Belle Paule*	240
André Moine	*Un réveil d'idéalisme universitaire en Allemagne*	260
André Rouveyre	*Visages : LXV. Marcel Coulon*	283
Henri Thuile	*Quatre Poèmes*	284
Jules Boissière	*Cahiers de Route*, pages inédites	288
René Martineau	*Chabrier en Touraine*	300
Louis Dumur (*illustrations de* Gustave Wendt)	*L'Ecole du Dimanche* (V), roman	306

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Chemins de fer. Architectes. Retraites. Les Lilas*	352
Rachilde	*Les Romans*	355
Jean de Gourmont	*Littérature*	359
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	363
Georges Palante	*Philosophie*	369
Henri Mazel	*Science sociale*	377
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	382
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes.*	387
Carl Siger	*Questions coloniales*	392
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques.*	397
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	404
R. de Bury	*Les Journaux*	412
Jean Marnold	*Musique*	416
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	421
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	428
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	432
E. Séménoff	*Lettres russes*	438
Mercure	*Publications récentes*	441
—	*Echos*	443

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII^e^)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

LÉONID ANDRÉIEF

LES SEPT PENDUS — LA VIE D'UN POPE

Traduit du russe par SERGE PERSKY et ALBERT TOUCHARD

HECTOR FLEISCHMANN ET PIERRE BART

LETTRES D'AMOUR INÉDITES DE TALMA

A LA PRINCESSE PAULINE BONAPARTE

JUDITH GAUTIER

POÉSIES

VALENTIN MANDELSTAMM

SOUS LES BOMBES

A. MILLERAND

POLITIQUE DE RÉALISATIONS

ANDRÉ PICARD

L'ANGE GARDIEN *Comédie en 3 actes, suivie de*

LA FUGITIVE *Comédie en 4 actes*

SACHA GUITRY

LE VEILLEUR DE NUIT *Comédie en 3 actes*

Un volume in-4° couronne. Prix ..... 3 fr. 50

EDMOND ROSTAND

LES MUSARDISES (1887-1893)

Édition nouvelle comprenant de nombreuses poésies inédites

I. LA CHAMBRE D'ÉTUDIANT. - II. INCERTITUDES. - III. LA MAISON DES PYRÉNÉES

Un volume in-18 colombier. Prix ..... 3 fr. 50

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

La Pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes
par A. FOUILLÉE, membre de l'Institut. 1 vol. in-8 ..... 7 fr. 5

La Méthode dans la philosophie des mathématiques
par M. WINTER. 1 vol. in-16 ..... 2 fr. 5

Le Travail d'idéation, *Hypothèse sur les réactions centrales, dans les phénomènes me*
taux, par Edme TASSY. 1 vol. in-8 ..... 5 f

Le Langage musical. *Étude médico-psychologique*, par les Drs E. DUPRÉ et M. NA
THAN, préface de Ch. MALHERBE. 1 vol. in-8 ..... 3 fr. 7

La Nouvelle psychologie animale, par G. BOHN, directeur du laboratoi
de biologie et psychologie comparée à l'Éco
des Hautes-Études. 1 vol. in-16. (*Couronné par l'Institut*) ..... 2 fr. 5

La Morale de l'honneur, par L. JEUDON, professeur au Collège de Vannes. 1 vo
in-8 ..... 5 f

La Poétique de Schiller, *Essai d'esthétique littéraire*, par V. BASCH, chargé
cours à la Sorbonne. 2e édition. 1 vol. in-8 ..... 7 fr. 5

Le Darwinisme dans les sciences morales, par James Mar
BALDWIN, corre
pondant de l'Institut, traduit sur la 2e édition anglaise, par G. L. DUPRAT. 1 vol. in-16 ..... 2 fr. 5

Schopenhauer, par Th. RUYSSEN, docteur ès lettres, chargé de cours de philosophie
l'Université d'Aix-Marseille. 1 vol. in-8 de la Collection *Les Grand*
Philosophes ..... 7 fr. 5

De Kant à Bergson, *Réconciliation de la religion et de la science, dans un spiritualism*
nouveau, par C. COIGNET. 1 vol. in-16 ..... 2 fr. 5

Premiers éléments de pédagogie expérimentale. *Les Bases*, p
J.-J. VAN
BIERVLIET, professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Gand, membre de l'Academ
royale de Belgique. Préface de G. COMPAYRÉ, membre de l'Institut. 1 vol in-8e ..... 7 f

La Mélancolie présénile, *Étude psychologique et clinique*, par le Dr CH. GAUS
SEN, 1 vol. gr. in-8 ..... 7 f

Le Mouvement. *Mesures de l'étendue et mesures du temps*, par J. ANDRADE, professeur
la Faculté des Sciences de Besançon. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque scientifiq*
internationale, avec 46 figures dans le texte, cartonné à l'anglaise ..... 6 f

La Dépopulation de la France. *Ses conséquences, ses causes, mesures à pre*
dre pour la combattre, par le Dr J. BERTH
LON, chef des travaux statistiques de la ville de Paris. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Science*
sociales, cartonné à l'anglaise. (*Ouvrage couronné par l'Institut*) ..... 6 f

L'Enseignement du Français, par MM. ALFRED CROIZET, GUSTAV
LANSON, M. LACABE-PLASTEIG, J. PRET
TRE, CHARLES MAQUET, H. BOURGIN, PAUL CROUZET, ARMAND WEIL, GUSTAV
RUDLER, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cartonné à l'anglaise ..... 6 f

Roscelin, philosophe et théologien, *d'après la légende et d'après l'histoir*
Sa place dans l'histoire générale
comparée des philosophies médiévales, par F. PICAVET, secrétaire du Collège de France, chargé du cou
de philosophie du Moyen âge à la Sorbonne. 1 vol. gr. in-8 ..... 4 f

L'Anneau du Nibelung de Richard Wagner. *Analyse dramatiq*
et musicale, par A
POCHHAMMER, traduit de l'allemand par JEAN CHANTAVOINE. 1 vol. in-16 ..... 2 fr. 5

La Démence précoce. *Étude psychologique médicale et médico-légale*, par le
CONSTANZA PASCAL, médecin des asiles publics d'aliéné
1 vol. in-16 de la *Collection Médicale*, cartonné à l'anglaise ..... 4 f

La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen
Texte authentique avec commentaire par Eug. BLUM, professeur de philosophie au Lycée de Lyon. Pr
face de G. COMPAYRÉ, de l'Institut, 4e édition, revue, corrigée et augmentée d'une notice et d'un appendi
1 vol. in-8 (*Récompensé par l'Institut*) ..... 3 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Dernières publications :

Les Chroniques libertines (Tome III)

LES AMOURS DE LA REINE MARGOT

Par Jean HERVEZ

Le Divorce satyrique. — La Ruelle mal assortie. — Historiettes de Tallemant des Réaux.
Un vol. in-8 carré de 320 pages, papier vergé. 10 hors texte..... 6 fr.
Couverture artistique

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série - IV).

L'ŒUVRE LIBERTINE DE L'ABBÉ DE VOISENON

Introduction et Notes de **B. de VILLENEUVE**

Les Heures de Cythère. — **Les Exercices de Dévotion de M. Henri Roch**, etc.
L'ouvrage contient les meilleurs contes et les plus rares du célèbre abbé.
Un vol. in-8 carré de 320 pages, papier alfa ..... 7 fr. 50

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - VI)

LE JOUJOU DES DEMOISELLES

Nouveaux choix de poésies à l'usage du beau sexe libertin (1755) suivi du «Calembourg en action» tiré des Annales secrètes des chevalières de l'Opéra (1789).
Un vol. in-18 carré, sur papier d'Arches, sous étui..... 6 fr.

Catalogue et prospectus franco sur demande

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX

ENVOYÉ GRATIS
SUR DEMANDE
LIBRAIRIE VIVIENNE
12, Rue Vivienne, PARIS (Bourse).

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1911. — NEUVIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute autre langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront transmis en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livraisons d'un grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampe des meilleurs artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — 18 fr. par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

DEMANDEZ LE CATALOGUE COMPLET
des Éditions
DU
MERCVRE DE FRANCE

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

William JAMES

LE PRAGMATISME

Traduit par E. LE BRUN, avec une introduction

par H. BERGSON

Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

Un volume in-18. Prix ..... 3 fr. 50

Dans ce livre, original entre tous, on trouve mieux qu'un simple traité didactique *sur* le pragmatisme : c'est le pragmatisme lui-même qu'on y trouve — le pragmatisme en personne, pour ainsi dire, comme ne faisant qu'un avec la personne de l'auteur.

L'édition française, maintenant offerte au public, se distingue par un double avantage. C'est d'une part, un *appendice* où l'auteur s'applique à dissiper certaines erreurs fréquemment commises, par les adversaires du pragmatisme. Et c'est, d'autre part, une *introduction* où M. BERGSON présente de cette doctrine un lumineux exposé qui, sans doute, eût ravi WILLIAM JAMES.

Docteur Étienne BURNET

de l'Institut Pasteur

MICROBES ET TOXINES

Avec une Introduction de Élie METCHNIKOFF

Un volume illustré de 71 figures dans le texte et un portrait inédit de PASTEUR

Prix ..... 3 fr. 50

Les applications de la bactériologie sont indiquées avec les diagnostics de laboratoire, les vaccins, les sérums, et les remèdes chimiques. Il va sans dire que les questions à l'ordre du jour, l'anaphylaxie, les traitements arsenicaux, la flore intestinale et la médecine des ferments, figurent en bonne place dans ce livre, qui s'adresse à tout lecteur curieux et cultivé, et qui peut être aussi comme un classique pour l'étudiant et le médecin.

Madame M. de LASSUS

LA FAMILLE MODÈLE

Bréviaire d'une Jeune Fille

Un volume in-18. Prix ..... 3 fr. 50

Ce livre s'adresse, en même temps qu'aux plus délicates lectrices, à celles qui veulent devenir des femmes modernes, rationnelles, des mères de demain absolument parfaites.

Gabriel BONVALOT

PROPOS D'UN FRANÇAIS

Un volume in-18. Prix ..... 3 fr. 50

Albert de POUVOURVILLE

(Matgioi)

L'ASIE FRANÇAISE

La garder ou la perdre ?

Lettre-Préface de M. Paul DOUMER

Un volume in-18. Prix ..... 3 fr. 5

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

L'AME ROMANTIQUE

DE

THÉOPHILE GAUTIER

—

En France, voici seulement quelques années que l'on paraît comprendre ce que fut l'*âme romantique:* en faut-il accuser le manque de pénétration des historiens et critiques littéraires, ou l'inintelligence du public, même lettré? On nous a présenté le romantisme comme un mouvement littéraire, portant sur la langue, le style, la conception des genres ; il fut cela, c'est vrai, mais en France uniquement ; les idées de la préface de Cromwell ne s'appliquent pas au romantisme allemand, ni anglais. Si l'on veut chercher la base profonde du romantisme, le caractère par où il se montre européen, il n'y faut pas voir une simple évolution des formes poétiques : il fut avant tout un état d'âme, une manière de sentir.

On parle souvent du « mal du siècle », que l'on s'explique volontiers, comme Musset, par la fatigue, l'épuisement résultant des guerres impériales. On oublie que ce mal n'a pas atteint une seule génération, mais plusieurs ; que l'illustre « René » en souffrit dès son adolescence, c'est-à-dire avant 89 ; « Werther », plus tôt encore. De nos jours, des écrivains célèbres, hommes et femmes, portent aussi la marque de la sensibilité romantique. On n'oserait prétendre qu'elle n'a pas toujours existé : saint Augustin décrivait déjà cette *libido sentiendi* qui est le fait des âmes inquiètes.

Celui qu'on nomme notre plus grand romantique, sous ce rapport, ne le fut point : Hugo est le mieux équilibré, le plus

robuste, le moins raffiné, le moins nostalgique de nos poètes. Peut-être son exemple a-t-il hypnotisé nos compatriotes, et l'habitude d'admirer ses splendeurs nous a fait négliger l'essentiel du romantisme. Il est frappant que son ami, presque son émule dans l'art de faire briller le Verbe, Théophile Gautier, passe généralement pour un pur ciseleur de phrases, une sorte de sculpteur impassible, alors qu'il eut, lui, une âme des plus tourmentées et insatisfaites, des plus violemment « romantiques ».

Parmi ses lecteurs, quelques-uns ne s'y trompèrent point. Sainte-Beuve, qui avait dépeint, dans *Volupté*, certains états d'âme analogues aux siens, déclare que *Mademoiselle de Maupin* dépasse *la Confession d'un enfant du siècle*, par la précision d'une psychologie toute personnelle, et l'exaltation morbide des sentiments. Bourget note ce même trait du caractère de Théo ; et Flaubert, affirmant à George Sand qu'il était mort de la « charognerie moderne », que la « haine des épiciers lui avait donné du talent, et la haine du voyou l'avait tué », savait bien de quelle ardente nostalgie le magnifique poète avait souffert.

Ces remarques demeurant malgré tout isolées, Chateaubriand et Musset gardant à nos yeux le privilège de la maladie du siècle, nous voudrions montrer sous quelle forme plus aiguë peut-être, quoique moins apparente, elle se présente chez Gautier ; et nous le rapprocherons de certains romantiques allemands, en particulier Ludwig Tieck, dont la manière de sentir nous paraît singulièrement proche.

Lorsqu'on qualifie l'état d'âme habituel à « René », on parle d'ennui, de mélancolie, et l'on pense aussitôt à certaines attitudes popularisées par l'image d'un jeune homme accoudé sur un rocher ou rêvant aux étoiles. De là, on conclut aisément qu'avec une humeur gaie, plaisante, on ne peut être romantique. C'est que l'on a mal désigné le trait essentiel de ce caractère : les Allemands le nomment « Sehnsucht », mot difficilement traduisible ; on le rend parfois par langueur, inquiétude ; nostalgie, tel que l'emploient certains modernes, par exemple Loti, aurait un sens presque identique ; le mot « désir », auquel notre langue donne habituellement des acceptions plus particulières, tend aussi vers cette signification. M^me^ de Noailles, entre autres, la lui attribue sans cesse.

Le désir, voilà donc le fait psychologique capital, où nous devons, en dernière analyse, nous arrêter : le romantique ne désire pas parce qu'il est triste, ou s'ennuie ; il s'ennuie, il est triste parce qu'il désire. Le désir, ce mot désigne immédiatement l'état de la sensibilité qui s'y livre : la vie affective de tout homme s'agite entre ces deux pôles, désirer et jouir; mais chez l'individu normal il existe, entre les deux phénomènes, un certain rythme régulier ; on s'attarde un temps au plaisir avant de se remettre à désirer. Le romantique, par contre, est perpétuellement en état de désir : la jouissance qui retient d'autres hommes ne le captive point ; il y est sensible, ou ne la goûte qu'un instant ; son appétit se tourne aussitôt vers d'autres objets, qui ne le contenteront pas davantage ; à moins que, las de toutes les émotions, ne les cherchant même plus, il ne languisse d'un désir jamais interrompu, toujours brûlant.

Chez Gautier, sous le masque de d'Albert, le mal « romantique » se présente comme de la sorte la plus aiguë. On y constate les symptômes ordinaires, mélancolie suivie d'agitations, « tourbillons sans motif » ou « élans sans but » ; « irritation fébrile à laquelle succède la plus plate atonie ». D'Albert n'a « pas d'espérance, car pour espérer il faut un désir ». Il ne désire rien, car il désire tout. Mais il attend : quoi ? il ne sait.

Cette attente frémissante, pleine d'impatience, coupée de soubresauts et de mouvements nerveux, marque le comble de la nostalgie. C'est le degré d' « idéalisme » que Novalis qualifie de magique : selon le rêve du subtil métaphysicien-poète, un jour doit venir où les états de conscience, idées ou désirs, auront une force telle qu'ils se transformeront immédiatement en réalités. Tel est l'état d'âme et de croyance du romantique héros de Gautier, quand il écrit :

> Mes désirs sont tellement violents que je m'imagine qu'ils feront tout venir à eux comme un aimant doué d'une grande puissance attire à lui des parcelles de fer, encore qu'elles en soient fort éloignées. C'est pourquoi j'attends les choses que je souhaite, au lieu d'aller à elles...

Ainsi l'extrême tension de la sensibilité, en même temps qu'elle s'accompagne d'un relâchement du vouloir, vous porte jusqu'au seuil du merveilleux. On n'a plus le courage d'agir, parce qu'on souhaite trop de choses, et de trop gran-

des, que la plus forte volonté, le plus chanceux destin ne vous apporteraient jamais. Alors on attend : espérer serait trop dire ; à réfléchir, on voit l'impossibilité ; à l'attente ne s'ajoute point cette joie anticipée qui est le propre de l'espoir. C'est une sorte de rêve, désespéré, mais qu'on ne peut retenir, une incursion au pays des prodiges, une tentative de l'âme, pour s'arracher à un monde trop vulgaire qui ne la contente plus.

J'attends que le ciel s'ouvre et qu'il en descende un ange qui me fasse une révélation, qu'une révolution éclate et qu'on me donne un trône, qu'une vierge de Raphaël se détache de sa toile et me vienne embrasser, que des parents que je n'ai pas meurent et me laissent de quoi faire voguer ma fantaisie sur un fleuve d'or, qu'un hippogriffe me prenne et m'emporte dans des régions inconnues. (*M^lle de Maupin.*)

A ce degré d'intensité, l'hallucination, fruit du désir passionné, approche de la folie. Chez Novalis, plus faible et détaché du monde, une nette séparation se faisait entre la vie réelle, inférieure, et celle de l'imagination, où se portent toutes les ardeurs de la sensibilité, et qui devient la source de vraies jouissances ; le désir romantique se mue alors en poésie ; il renonce aux satisfactions réelles pour s'apaiser au pays des songes ; il donne la clé qui ouvre le domaine du merveilleux, où l'âme inquiète, s'arrachant à la terre, découvre *in spiritu* d'ineffables bonheurs.

Pour d'autres romantiques — la plupart — la disjonction ne fut jamais aussi parfaite entre le réel et le rêve, les désirs qui peuvent être assouvis et ceux qu'il faut utiliser comme générateurs de contes. Ce qu'ils appelaient la petite fleur bleue était un fantôme cheminant entre le monde des hommes, des bonheurs vrais et celui des chimères. Ils couraient après, non seulement en vers et en prose, mais aussi, avec une demi-conviction, dans la vie. L'attente du miracle, moins franchement avouée que chez Théo, moins fiévreuse, moins écrasante, demeurait chez eux constamment, comme cachée, somnolente, s'éveillant à de certaines heures et donnant une appréhension de joies exquises et vagues, avec une nuance mélancolique : tel est le sentiment que procure la vue des lointains bleus, lignes fuyantes, teintes imprécises au delà desquelles le désir s'élance, imagine de multiples merveilles.

C'est comme un trait léger, qui part je ne sais où, peut-être vers

une prairie lointaine, loin, bien loin, au milieu d'une forêt, où nous attend la plus belle des visions, d'amour ou de mort, salut de bienvenue en un tout-puissant regard (1).

Pourquoi languir? — Pourquoi désirer? Toutes les larmes — ah! s'en vont — dans le lointain — où elles croient que sont — de plus belles étoiles. Sous cette forme un peu puérile, Tieck exprimait l'attrait de l'inconnu, pour les âmes dont le romantisme se résigne, et qui s'adonnent à des rêves doucement indécis. Pour celles-là, l'imagination ne formule pas des exigences pressantes et précises; elle ne construit pas non plus des légendes, refuges spirituels de ceux qui désespèrent de cette vie. Près de celui qui se retire au monde imaginaire (Novalis), de l'impérieux qui appelle violemment l'impossible (Gautier), la foule moyenne, sans renoncer à l'assouvissement réel du désir, pressent le bonheur éloigné, plutôt qu'elle n'y croit vraiment et ne s'y précipite; et cette nostalgie apaisée, mélancolie dont on parvient à jouir, représente le minimum de romantisme qui assaille à de certaines heures toute sensibilité normale, mais affinée.

Parfois, devant une vision qui paraît entr'ouvrir la porte du mystère, un lointain, un crépuscule, un paysage nocturne, la fantaisie trace des lignes merveilleuses, échafaude le château de songes où se cache le secret de toutes félicités.

Penché à sa fenêtre, que la lune éclaire, Sternbald cherche sur le disque brillant, parmi ses taches, des monts et des forêts, des palais étranges, des jardins enchantés pleins de fleurs prodigieuses et d'arbres dont les parfums s'exhalent; il croit apercevoir des lacs avec des cygnes éclatants et des navires, une nacelle qui le porte avec sa bien-aimée, et tout à l'entour des sirènes charmantes qui soufflent dans des coquillages et tendent des fleurs de l'onde. « Ah! là-bas, s'écrie-t-il, c'est peut-être là-bas le pays de tous les désirs... » (Tieck).

Un tel rêve n'est-il que le jeu d'un esprit nostalgique? Il semble aussi qu'il figure un bonheur dont on est avide, et qu'on ne juge point tout à fait impossible, à réaliser. Il arrive que, pour le poursuivre, on cède vraiment à l'attirance de l'horizon. C'est comme un mirage, non vu, mais deviné, vers quoi les pas sans arrêt se dirigent : on regarde de nouveaux ciels, c'est toujours l'inconnu qui doit vous combler le cœur.

(1) Ricarda Huch : *Blüthezeit der Romantik*.

Ainsi l'on voyage, sous l'empire de l'illusion jamais démentie : du célèbre vaurien d'Eichendorff à Loti, les romantiques ont tous été des vagabonds. La terre ignorée, c'est le but du désir précisé dans l'espace ; le voyage, c'est le moyen visible de lui échapper, de l'étreindre, croit-on, mais au fond de le nourrir. Les errants infatigables aiment à la fin leur course pour elle-même, et ne se soucient plus de la terminer. Ils prennent plaisir au mouvement sans halte, à la fuite sans borne, comme on chérit la mélancolie qui ne devrait être que l'annonce du bonheur. Le bonheur reste absent, on s'attache à son présage ; la patrie de l'âme n'existe pas, on parcourt les pays de la terre. « O douce joie du voyage, dit Sternbald, sur le point de se fixer, lointains mystérieux, faut-il que je renonce à vous ? » Et suivant des yeux chaque voyageur qui passait sur la route : « Que tu es heureux, m'écriais-je, de chercher encore un bonheur incertain. Le mien, hélas ! je l'ai trouvé ! »

Tieck promène ainsi son héros à la poursuite d'un destin : si supportable est son désir qu'il n'est point pressé de le satisfaire ; il préfère même, par moments, la recherche à la possession. Il fallait marquer ces degrés dans la nostalgie romantique, pour bien voir à quel point elle se hausse chez Théophile Gautier. Son d'Albert ne se risque pas dans les voyages qu'il souhaite. « Pour moi, le tour du monde est le tour de la ville où je suis. » Il lui manque cette illusion qui donne la force de tenter les aventures ; il voit trop clair pour se dorloter en des rêves indécis ; sa chair est trop vive pour qu'il s'accommode de féeries, de merveilles imaginaires. Pas de petite fleur bleue, de songerie dolente, de nuageux pressentiments qui puissent tromper son inquiétude. Une lumière crue illumine sa conscience, dissipe tous les brouillards de rêve qui voudraient voiler le désir. Le sentiment, ennui, dépression profonde ou trouble ardent, fébrile impatience, est à nu ; il n'exhale pas de fausses images caressantes : seulement celles, très nettes, qui correspondent au désir.

« Tout cela n'empêche pas qu'il ne me faille absolument une maîtresse. » Ainsi nomme-t-il carrément la raison profonde de son mal et le grand remède qu'il comporte. A tous les romantiques — sauf ceux d'aujourd'hui, peut-être, — l'amour apparut comme la chose suprême, seule capable d'apaiser leur immense besoin de sentir. Conscients de leur exi-

gence, se connaissant versatiles et inassouvissables, ils le voulurent ardent, exalté jusqu'au mysticisme; malheureusement, en fait, ils ne l'éprouvèrent pas tel, et la passion de Tristan, qu'on nous donne pour la plus grande, est littérature. La plupart de ces « âmes » qui se crurent destinées à l'amour ne furent pas capables d'aimer : le sentiment, chez eux, tourne au platonisme le plus mince, devient une pure flamme intellectuelle, ou se perd dans l'appétit grossier. Novalis en vient à confondre sa fiancée avec la Sagesse (Sophie), et les amours d'Hyacinthe et de Petite-fleur-de-rose, si touchantes soient-elles, se passent dans un monde de légende où la passion devient une idée. Jamais le subtil poète n'exprima une émotion sentie, ou plutôt, ce qu'il sentait était d'une qualité si rare que notre imagination le revit difficilement. L'amour, chez lui, se confond avec le désir, l'aspiration mystique : c'est un besoin dont on jouit, tant il est haut placé, dégagé de tout but commun. Mais Novalis est l'exception unique, si bien que Mme Ricarda Huch, analyste complaisante et parfois cruelle du romantisme, a pu dire que « toutes ces tortures de l'âme, ces pensées titanesques, cette façon de secouer les portes de la connaissance, tout cela, au fond, n'était qu'un spasme du désir sensuel. Pour se satisfaire, il ne fallait pas fuir au ciel des idéals, mais se reposer dans les bras de la première fille. »

Cette assertion nous paraît un peu forte, même si nous pensons à nos romantiques débauchés : Musset, quoiqu'il usât et abusât des filles, n'en fut pas toujours satisfait. Mais Mme Huch pense à ses compatriotes : il est stupéfiant de voir comme quoi les plus rares esprits, en Allemagne, s'attardent lourdement aux réalités de l'amour. Frédéric Schlegel a laissé dans sa *Lucinde* un exemple fameux du plus pesant libertinage. Tieck, que l'on dit un poète léger et gracieux, s'adonne à des tirades de mauvais goût sur la « volupté, le plus grand mystère de notre nature ». « La vie n'est rien, dit-il, si l'on n'en jouit de la façon la plus brute et la plus sensuelle ; le reflet de la volupté tombe sur tous les objets, et colore les moins intéressants de son éclat doré. »

S'il parle du « corps dévoilé », c'est sur un ton sensible de concupiscence. Quoique volontiers il disserte sur l'« Art », il ne regarde point le nu avec l'émotion de l'artiste que réjouit

la pure beauté, qui se délecte à la contemplation des formes harmonieuses. Sa façon de conter un déshabillage montre qu'il n'y voit qu'un prélude : la révélation des charmes féminins est pour lui l'amorce du plaisir : et le Barbare incontinent qu'il cache n'en donnerait point sa part pour admirer le galbe d'une parfaite jambe.

Combien belle, à côté de cela, la flamme artiste d'un Gautier ! et que ce livre décrié, *Mlle de Maupin*, nous paraît chaste, auprès de *Lucinde*, et du *Lovell*, même du *Sternbald* de Tieck ! Il n'importe que certains passages y soient d'une allure plus libertine. Il y manque ce contraste dépravé entre des aspirations « idéales » qui ne sont qu'illusion ou hypocrisie, et de réels appétits grossiers. Il n'est pas vrai de l'amant de Maupin que son malaise puisse se passer près de la première jolie fille : lorsqu'il dépeint avec une si grande netteté les symptômes du mal qu'il éprouve, il a justement une agréable maîtresse ; mais il ne prétend pas non plus escalader le ciel, agiter des pensées grandioses ni faire tomber le voile d'Isis. C'est une croyance toute germanique, que la nostalgie puisse avoir quelque rapport avec le désir de connaître : l'inquiétude métaphysique de Faust se dissipant au regard d'une Marguerite, c'est d'une naïveté qui nous étonne. La claire conscience française ne se trompe pas sur la nature de ses désirs : si un d'Albert se sent inquiet, il ne s'imagine pas qu'il lui manque une « petite fleur bleue » ou le secret de l'univers : il sait, et il dit carrément : c'est une belle femme dont j'ai besoin.

L'essentiel, ici, c'est l'épithète : le Teuton s'accommode d'une femme, la première venue. Faust lui-même s'arrête à la petite fille qu'il rencontre. Il lui faut une longue expérience avant qu'il désire Hélène, symbole de la beauté. Théo-d'Albert dédaigne instinctivement les ordinaires femelles, et son désir ne peut s'arrêter que sur un modèle parfait. Son sens esthétique est exigeant : il ne lui permet pas de se laisser consoler, tromper, amuser par n'importe quelle maîtresse ; s'il en a une, c'est pour faire comme tout le monde ; mais elle ne le satisfait pas. Son tourment aigu vient de ce qu'il souhaite, par delà les plaisirs qu'il connaît, d'autres plus délicats et plus sublimes, que lui donneraient seuls des objets difficiles à trouver, des femmes d'une beauté irréprochable, un entourage splendide, luxe du ciel, de la demeure, des meubles, de la parure.

Celui qui désire cela peut se vanter d'avoir un « idéal », beaucoup plus que le jouvenceau ou le savant qui prend les troubles de la puberté — ou d'un âge mûr trop continent — pour un vague besoin de voyager dans les étoiles, et calme ces aspirations éthérées dès qu'il goûte à la volupté, sous n'importe quelle forme. Appétits de brute, âme de petite fille, ainsi se qualifierait le caractère de maints romantiques, à qui fait défaut la délicatesse des sens, aussi bien que la clairvoyance de l'esprit. Gautier, lui, possède ces deux qualités au plus haut point. Pas un instant il ne s'illusionne sur la nature de son désir, qui est celui d'un pur artiste, trop sensible à la laideur des choses. C'est ce qui prête tant d'intérêt à son « romantisme » : nul autre que lui ne présente avec cette netteté, cette franchise l'analyse de son âme ; Chateaubriand se soucie peu de découvrir sous son inquiétude l'âpre envie de domination; Musset, l'impuissance du cœur; chacun a sa passion, sa faiblesse inavouable qui se déguise sous des apparences de nostalgie. Gautier est le nostalgique qui s'avoue, soit qu'il se connaisse mieux, soit qu'il ne rougisse point des buts de son désir.

Il est douteux, pourtant, que le sien soit plus raisonnable et plus réalisable. Théo décrit les rêves magnifiques qu'il lui inspire, rêves qu'évidemment nulle réalité ne peut joindre ; à supposer qu'il pût leur donner un corps, il n'est pas encore sûr qu'il eût été content. Il existe des hommes à qui leur puissance ou leur richesse permet d'exécuter les fantaisies d'une imagination somptueuse : ceux-là, précisément, ne s'arrêtent jamais aux luxes les plus prodigieux. Leur impatience voudrait sans cesse celui qui leur manque. Leur prétendu amour du beau cache aussi une infirmité secrète. D'autres souffrent d'un désir de domination, qu'ils ne satisfont pas parce qu'ils n'ont point la vraie force ; ou d'être trop souvent infidèles, parce qu'ils sont incapables d'amour. Si le mal des amants nostalgiques du beau venait de l'impuissance de le créer? Les grands artistes créateurs ne se sont jamais plaints de la beauté insuffisante du monde : tout, dans la nature, sollicite leur admiration. Rodin affirme que la vue d'une petite fleur, de sa vie, de son éclosion, de sa fin touchante lui est une source de plaisirs infinis; tels peintres célèbres passèrent leur existence en un coin de forêt, où ils découvrirent, aux diverses heures du

jour, toutes les beautés de la lumière. Ils n'eurent pas besoin de parcourir l'Espagne et l'Orient. Mais Gautier, si avide de sensations esthétiques, qu'il dut les chercher en des pays lointains, ou même les rêver, souffrit peut-être de ne pouvoir mouler des corps, harmoniser des couleurs. Faire du beau avec des mots, cela ne devait pas suffire à un artiste si amoureux des formes : Gautier regretta sans doute de n'être pas un grand peintre ou sculpteur; son romantisme vient-il de là?

Si Gautier paraît isolé quant à la forme spéciale de son désir — nous ne voyons que chez Flaubert une pareille hantise de la beauté plastique — il se rapproche des autres par certains états de sensibilité, qui se présentent comme les aspects variés de l'âme romantique. L'immoralisme se révèle ici, non point comme une doctrine morale, mais comme un fait, une manière de sentir, ou plutôt de ne pas sentir inhérente à ce groupe d'artistes: ils ne le professent ni ne s'en vantent, ils le subissent et s'en étonnent, comme d'une fatalité de leur nature.

Tieck, nietzschéen avant l'heure, prétendait que la pitié, c'est « tirer de la volupté des larmes »; faute de sympathie, il se sentait seul dans l'univers, il ne vibrait pas avec ses semblables, qui lui restaient parfaitement étrangers, au point que « la terre, par moments, lui apparaît comme un *sombre royaume d'ombres* ».

Gautier éprouve le même sentiment :

> La vue d'une femme ou d'un homme qui m'apparaît dans la réalité ne laisse pas sur mon âme des traces plus fortes que la vision fantastique du rêve : — il s'agite autour de moi un *pâle monde d'ombres*...

La rencontre des termes n'est pas fortuite : il est improbable qu'il s'agisse, chez Gautier, d'une réminiscence; un état d'âme identique est évidemment la source de ces descriptions pareilles; et, comme toujours, c'est Gautier qui insiste davantage, note avec le plus de minutie, jette la plus vive clarté sur cette autre face du caractère.

> J'ai beau faire, dit-il, je n'ai pu sortir de moi une minute... Je n'ai pu venir à bout de faire entrer dans ma cervelle l'idée d'un autre, dans mon âme le sentiment d'un autre... Les autres hommes ne sont guère pour moi que des fantômes, et je ne sens pas leur existence.

Ce n'est pourtant pas le désir de reconnaître leur vie et d'y participer qui me manque. C'est la puissance ou le défaut de sympathie réelle pour quoi que ce soit.

Ces aveux sont précieux à entendre : ils illuminent ce trait si remarqué du caractère romantique, l'égoïsme ou l'égotisme, l'insistance à parler du « moi ». Il nous apparaît que si tant d'intéressants poètes s'attardèrent si complaisamment à conter leurs peines, c'est qu'ils étaient incapables de dire celles des autres : ils ne les sentaient pas. Le romantique est enfermé dans son « moi » comme en un mur infranchissable, il lui manque la faculté de sentir sympathiquement, de sortir, par la sensibilité, de lui-même, de se transporter dans celle d'autrui. Et c'est peut-être pour cela que son désir est si inquiet, son besoin de sentir si exigeant, toujours à la poursuite d'objets nouveaux : celui qui a des attachements, des liens, n'a pas le cœur nostalgique ; l'amour constant apaise le désir. Mais être capricieux, n'aimer rien d'une manière forte, c'est le fait de celui qui ne se détache pas de lui-même, s'emprisonne dans sa sensibilité propre.

Que signifie exactement ce mot : « sensibilité » pour le romantique, qui pose volontiers au personnage « sensible » ? Dès qu'on ne sent plus avec autrui, la sensibilité se réduit à des impressions physiques ; le malaise intense, le « vague à l'âme » est lui-même de cet ordre, il n'a rien de ce qu'on appelle communément un sentiment, il n'est que la conscience d'un déséquilibre. Alors, chez celui qui sent de cette manière, uniquement par les sens et le cerveau, point du tout par ce qu'on appelle vulgairement « le cœur », il devient naturel de rapporter tout à la volupté : la volupté, c'est-à-dire la sensation physique la plus intense, devient le centre et le sommet de la vie affective ; toutes les émotions y tendent. Tieck y ramène non seulement la pitié, mais la piété, « qu'il tient pour une dérivation du grossier instinct sexuel ». « La volupté, dit-il, est encore l'esprit de la musique, de la peinture, de tous les arts, et tous les désirs humains volent autour de ce pôle comme les mouches autour de la lumière. » Nos poétesses contemporaines, romantiques plus conscientes que leurs devanciers d'il y a cent ans, répètent ce cri : Volupté ! Volupté ! comme un obsédant refrain. Mais déjà Sainte-Beuve avait

choisi ce mot comme titre de son histoire, qui est aussi celle d'une âme romantique.

Gautier dépasse un peu ce point de vue : les voluptés dont il se soucie sont esthétiques ; il les veut avec une telle ferveur, son amour du beau est si franc qu'il ennoblit son insensibilité même, et le place au-dessus des amateurs de la volupté sans épithète. D'ailleurs, le fait qu'il indique son indifférence comme un mal dont il souffre — les grands romantiques égoïstes le sont avec une inconscience parfaite — montre qu'il est moins atteint qu'il ne pense; le romantisme aigu n'est chez lui qu'une crise passagère, et ceux qui l'ont connu — tous l'ont dépeint essentiellemeut bon — prirent peut-être pour fantaisie de poète les pensées immoralistes de son héros d'Albert. Il ne nous paraît pas douteux qu'elles n'aient été siennes : sans chercher combien de temps, ni à quel point, nous continuerons d'y voir un curieux document psychologique — voire pathologique relatif à l'âme « du siècle ».

L'insensibilité, quand elle se présente en des natures primitives et brutes, peut s'accommoder d'un calme parfait, d'une sérénité, d'une joie de vivre difficile à troubler. Accompagnant des esprits subtils et réfléchis, elle y produit un vertige, des idées étranges, proches de la folie, et des tentations criminelles d'autant plus douloureuses qu'en un coin profond de la conscience les vieilles notions morales subsistent, et se réveillent dès que surgit la possibilité d'un acte qui les violerait trop rudement. Lorsque Gautier écrit : « Voilà où se réduisent toutes mes notions morales. Ce qui est beau physiquement est bien, tout ce qui est laid est mal », on sent qu'il hésiterait à tirer pratiquement toutes les conséquences de ce principe. Peut-être aimerait-il, comme il le dit, une femme qu'il saurait adultère et empoisonneuse, s'il trouvait la forme de son nez convenable. Mais pourquoi juge-t-il « horrible » le désir qui le porte vers un homme (ou ce qu'il prend pour un homme)? Il qualifie de « ridicules, bizarres, excentriques » les mouvements de son âme, et cela prouve qu'il n'est point « corrompu » au point qu'il le prétend. Il lui « semble qu'il ne se ferait pas le plus léger scrupule de pousser du pied dans un précipice les gens qui le gênent, s'il marchait sur le bord avec eux ». Mais s'il en était vraiment capable, il le ferait, plutôt que de le dire, et de s'indigner si tranquillement sur lui-même.

Tieck raconte une même histoire de façon plus frappante, et nous permet de comprendre la nature de ces dangereuses impulsions : « Lorsque Lovell, encore enfant, dit-il, gravissait une montagne avec son ami, une tentation irrésistible le prenait de le précipiter dans l'abîme... et finalement il le pressait dans ses bras en fondant en larmes. » Voilà qui souligne le caractère morbide de ces pensées de crime, dont l'attrait, comparable à celui du vertige, vous mène au bord de l'acte, puis vous fait frissonner d'effroi. En de telles consciences, l'harmonie n'est plus : les puissantes habitudes morales, qui chez d'autres hommes refouleraient instantanément d'aussi étranges tentations, ne les laisseraient pas même jaillir à l'esprit, sont ici reculées de quelques plans : dans le champ laissé libre, les idées peuvent passer, grandir, si saugrenues ou malsaines soient-elles, prendre une place envahissante, ébranler au besoin la volonté. L'activité est à la merci de ces intruses, qui traversent le cerveau, rapides et violentes, entraînantes comme la vue d'un gouffre. Gautier compare la conscience où poussent ces germes destructeurs à la jungle magnifique et traîtresse : « C'est un étrange pays que mon âme, un pays florissant et splendide en apparence, mais plus saturé de miasmes putrides et délétères que le pays de Batavia. »

A tout instant, il peut se demander quelle imagination horrible ou somptueuse va jaillir des profondeurs subconscientes, et s'imposer à lui, le tyranniser jusqu'à ce qu'une autre la remplace. C'est pourquoi ses actions ont toujours l'apparence d'un rêve, semblent plutôt le résultat « du somnambulisme que d'une libre volonté ». Aucune raison ne les guide ; « quelque chose est en moi, que je sens obscurément à une grande profondeur, qui me fait agir sans ma participation. » Tieck disait de même : « Mon âme réside dans une lointaine profondeur, une sombre voûte ; elle est là, seule, comme un ange emprisonné... Que puis-je faire pour mon âme, qui demeure pour moi comme une énigme indéchiffrable ? » L'un et l'autre, agissant par des impulsions brusques et sans suite, voyant défiler au jour de la conscience les images les plus extravagantes, les pensées les plus morbides, appelaient « âme mystérieuse » le sol obscur, fermé à leurs yeux, inaccessible à leur volonté, où germaient ces végétations étranges.

Lorsque nous partions du symptôme le plus évident, du phénomène essentiel de l'âme romantique, le désir, nous étions incertain du jugement à porter sur elle ; cette supposition était permise, qu'au mal il existe des remèdes, que les « enfants du siècle » sont des victimes, et qu'en d'autre temps, d'autres circonstances, ils auraient pu calmer leur nostalgie. Il nous faut conclure qu'elle est une tare innée, profonde, et que ceux-là qui en sont atteints présentent les signes de l'anomalie mentale. Déjà le fait de désirer sans arrêt, d'échapper au processus normal de la sensibilité, marquait une disposition inquiétante ; mais les tendances dont elle s'accompagne, cet emprisonnement du « moi » incapable de s'unir à d'autres par sympathie, cet isolement progressif de l'individu replié sur ses propres sensations, et, conséquence dernière, ces éclairs de folie traversant une conscience désintégrée, tout cela trahit la maladie. Un mot revient souvent à la bouche des romantiques : « L'impossible m'a toujours plu », disait Gautier. De fait, toute la psychologie de cette âme s'explique par un tel aveu. Il n'y a pas de vie qui s'équilibre, pas de satisfaction, d'activité productrice, d'harmonieux développement, si ce n'est dans les limites du réel : borner ses vœux aux choses possibles, c'est la première maxime d'une vulgaire et nécessaire sagesse ; et s'il est donné à certains hommes d'éloigner démesurément ces bornes du possible, au point que leur vie, ou leurs faits semblent merveilleux, c'est qu'ils possèdent une force qui vous manque. Quoi de plus étrange, et, lorsqu'on y réfléchit, de plus puéril que de vouloir ce qui ne peut pas être ? Le romantique fait penser à l'enfant qui tend ses bras pour saisir la lune. Il aspire à l'amour immense, éternel, et la passion n'est qu'une ardeur brève ; il voudrait voir partout la beauté, et s'imagine qu'en certains lieux, certaines époques, elle régna sans partage : mais le monde ne fut jamais ni laid, ni beau : indifférent pour la plupart des yeux, beau seulement pour ceux qui savent voir, surtout pour les hommes capables d'y mettre, de créer eux-mêmes de la beauté.

L'âme romantique tend à l'impossible, parce qu'elle cherche au dehors ce qu'on ne peut trouver qu'en soi : pour atteindre l'amour, il faut savoir aimer ; pour dominer, il faut être fort ; les grandes joies esthétiques n'appartiennent qu'à l'artiste puissant. Ces vérités paraissent bien évidentes ; si elles

furent méconnues, c'est que la vanité des hommes est incomparable, et leur faculté d'illusion. Ils désirent ce qu'ils ne peuvent réaliser, et ne voient pas qu'ils le désirent précisément pour cela : le goût de l'impossible est la marque de l'impuissance ; ceux qui peuvent quelque chose n'ont pas l'idée de vouloir ce qu'ils ne peuvent pas.

Sur quelque face qu'on l'observe, l'âme romantique dénonce une irrémédiable faiblesse ; ceux qui en furent atteints, plus ou moins conscients, tâchèrent par diverses méthodes d'en atténuer les suites douloureuses. Novalis, coupant tous les liens avec la vie, se réfugie dans une atmosphère mystique où son désir de l'impossible se satisfait en créant des légendes et se livrant aux ferveurs de la religion. Tieck, d'un mal cherche à faire un bien ; il proclame que la nostalgie est source de jouissances, que la quiétude de l'esprit équivaut à la mort, que le bonheur relatif où l'on peut atteindre est plutôt d'écouter sans cesse la voix décevante du désir que de se poser des bornes ; le mirage à quoi le voyageur obéit conserve encore un charme, si l'on sait qu'il est mirage ; car il reste en un coin caché du cœur une croyance au merveilleux possible, au bonheur insensé qui peut vous tomber un jour, on ne sait d'où.

Gautier ne s'est pas sauvé, comme Novalis, dans un monde d'arabesques et de songes ; il aimait trop les beautés de la terre. Il n'a pas nourri, comme Tieck, la petite flamme d'un désir qui renonce à demi, devient sans but, et dont on jouit puérilement, parce qu'il donne à l'âme d'agréables secousses; il était trop sincère, il en jugeait le caractère sainement, et sans indulgence. Pour assouvir son trop ardent besoin de beauté, il a parcouru des pays aux couleurs éclatantes, aux somptueux monuments; il a taillé des phrases et des vers, auxquels il a donné la splendeur qu'il aimait ; il a pris pour héros, pour sujets de ses histoires des personnages fastueux, de fabuleuses aventures, lointaines dans le temps et l'espace, et que sa fantaisie ornait. Le public, ne voyant que ces productions admirables, l'a regardé généralement comme un homme « qui aimait les belles choses » et savait les créer. Il ignorait à quel besoin violent et douloureux cette création répondait. En ciselant ses camées ou contemplant les palais de Grenade, jusqu'à quel point Gautier apaisa-t-il son romantique désir ? C'est là un secret de sa conscience qu'il n'a pas dévoilé.

RENÉ LAURET.

LA BELLE PAULE

Parmi les images féminines que la faconde méridionale a mêlées à l'histoire, après la Reine Pédauque et Clémence Isaure, on ne manque point de nommer la belle Paule. Les moins initiés savent, en général, que c'était une dame d'une beauté singulière, qui fut présentée à François Ier et demeura néanmoins vertueuse; ils savent aussi qu'un édit du Parlement l'obligeait à se montrer au peuple, du haut de son balcon, au moins une fois la semaine, et que les curieux pouvaient, jusqu'à la Révolution, admirer encore sa dépouille mortelle, merveilleusement conservée dans le charnier des Cordeliers de Toulouse.

D'autres, ayant feuilleté la *Biographie Toulousaine* du chevalier Dumège, appuieront ces faits de quelques dates et de quelques précisions. Ils la montreront, en 1533, offrant au vainqueur de Marignan les clefs de la capitale du Languedoc. « Le prince, aussi galant qu'il fut brave, demeura frappé à la vue de la nymphe, vêtue de blanc, ceinte d'une écharpe bleue.. » et c'est lui qui la baptisa : *la Belle Paule!*

Mais elle n'était pas seulement ravissante : elle avait de l'esprit et composait des vers. N'avez-vous pas lu son *Epitaphe* pour l'un de ses fils enlevé par la mort ?

Le tendre corps de mon fils moult chéry
Gît maintenant dessoubs la froide lame ;
Dans les cieulx clairs doit triompher son âme,
Car en vertu toujours il fust nourry.
Las ! j'ai perdu ce beau rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance :
La seule mort peut donner allégeance
Du mal cruel qui mon cœur a meurtry ;
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi mon cœur gardera souvenance.

Le Midi est admirablement fertile en légendes : autour de l'image de beauté, tout un décor se groupe : la Renaissance toulousaine et ses beaux hôtels, la Cour de France avec Catherine de Médicis, Charles IX, le connétable de Montmorenci;

Clémence Isaure elle-même ! Paule était née « environ vingt ans après la mort de la célèbre Clémence Isaure, dont elle semblait être destinée à réparer la perte ».

Ici les sceptiques commencent à se méfier. Trop de galéjades décidément ! Paule doit encore être née par la faute du soleil.

Hé bien, non ! Si tant d'anecdotes et de détails curieux appartiennent à la légende, en tous cas ne sont justifiés par aucun texte sérieux, il n'en demeure pas moins que Paule a existé, que son histoire par moments est plus invraisemblable que toutes les inventions languedociennes, et que nous possédons même sur sa beauté les précisions les plus rares, et — pour une femme aussi chaste — les plus inattendues.

§

Paule de Viguier naquit à Toulouse, en 1518. Son bisaïeul, Gaillard Viguier, avait pris d'abord en Guyenne le parti des Anglais, et Froissart parle de ses chevauchées en 1366 à la suite du prince de Galles et en la compagnie de Thomas de Spalaton. Son père, Antoine, ayant hérité d'un oncle, homme d'Eglise à Toulouse, vint se fixer en cette ville, où il se maria trois fois; à la troisième fois, il avait soixante-cinq ans, lorsqu'il épousa Jacquette de Lancefoc, au nom symbolique, qui avait elle-même dépassé la quarantaine. Mais Antoine de Viguier devait être de la complexion du père Hugo qui, à quatre-vingts ans, « commençait à être gêné s'il lui fallait redoubler »... Il eut sept enfants, dont nous ignorons la valeur physique : toutefois, Paule, qui fut la seconde, « ne sentait pas la fatigue ».

Offrit-elle à François Ier les clefs de la porte Arnaud-Bernard ? On n'en sait rien. Le peuple, par des émeutes, obligea-t-il les Capitouls ou le Parlement à lui montrer sans masque celle qui se dérobait à sa frénétique admiration? C'est la bonne Mme de Lambert qui a raconté cela dans ses *Réflexions sur les Femmes*, en 1732, cent cinquante ans après, et l'on peut en sourire. Nous avons des choses plus sûres à relater.

Paule de Viguier épousa en premières noces le sire de Baynaguet, conseiller au Parlement, qui, dit-on, eut le bon goût de décéder promptement pour laisser la place à Philippe de la Roche, baron de Fontenilles, que la belle avait depuis long-

temps élu, en toute chasteté. Car tout le monde est d'accord : sa vertu fut impeccable. Les hommes l'ont célébrée, et, chose beaucoup plus rare, les femmes l'ont reconnue.

Cependant les adorateurs ne lui manquèrent point. Mais faudrait-il dire, comme le demande son plus illustre soupirant, « que celle seule est chaste, qui n'a oncques esté recherchée, c'est-à-dire priée et sollicitée d'aucun ? Las ! Mon bon Dieu ! Sur quoy se peuvent fonder ces bonnes gens ? »

Oui, tous en furent pour leurs frais d'œillades et de littérature. Attachée à ses enfants et à son mari, la baronne de Fontenilles traversait sans dommages les incendies qu'elle allumait, et l'humaniste Jean de Valiech pouvait extraire de son nom de jeune fille l'anagramme définitif : « La pure vertu guide. »

Parmi tous ces adorateurs, un surtout mérite de passer à la postérité. Pendant toute sa vie, Gabriel de Minut, baron de Castéra, sénéchal du Rouergue, a brûlé pour la belle d'une flamme d'autant plus ardente qu'elle demeura platonique. Ils avaient à peu près soixante-dix ans chacun, lorsqu'il lui dédia l'étrange ouvrage dont ils nous faut parler et qui s'intitule : LA PAULE-GRAPHIE, *ou description des beautez d'une dame tholosaine nommée la Belle Paule.*

La description était vive, parfois indiscrète. Gabriel de Minut avait eu le temps de beaucoup rêver. Mais ses intentions étaient pures, et il n'oubliait pas de répéter que sa dame était aussi bonne que belle, « bonne d'une bonté parfaite ». Elle ne pourrait donc que lui pardonner, « suivant en ce la sainte doctrine de Nostre-Seigneur-Jésus-Christ », à laquelle elle avait « toujours si bien rangé toutes les louables actions de sa vie » qu'elle était par là « fort aisément entrée en grâce de celle qui retire les personnes du tombeau pour les faire perpétuellement vivre ».

Paule suivit-elle ce conseil? Peut-être estima-t-elle, d'après des souvenirs de famille, que les septuagénaires de ce temps ne devaient pas être encouragés. Le livre ne parut pas. Elle laissa Minut se morfondre et rimer en son honneur :

Madame, j'ay souvent souhaité l'artifice
Du divin Michel-Ange et du docte Ronsard
Pour pouvoir dignement exprimer par mon art
Les dons esquels le ciel vous est doux et propice,

Pour peindre vostre corps, le celeste edifice
Où la beauté sacrée a choisi son rempart,
Et louer vostre esprit genereux et gaillard
Qui bannit loing de soy l'ignorance et le vice.

Mais n'ayant le pouvoir, suivant l'affection,
De peindre et de chanter vostre perfection,
Aux esprits bienheureux égal je me veux rendre

Qui tousjours contemplant l'âme de l'univers
Et les cieux qu'elle tourne en mouvements divers,
Adorent sa grandeur sans pouvoir la comprendre.

Enfin, un soir, Gabriel de Minut sentit que c'était fini d'espérer et que sa longue attente devait se tourner vers les choses éternelles. Il écrivit à Paule ses derniers vers :

Adieu, celle que j'ay dans mon cœur imprimée,
Qui se faict par sa grâce à un chacun aymer ;
Adieu, celle de qui le los je veux semer
Et accroistre partout la vive renommée ;
Adieu, de Languedoc la dame mieux famée,
Que sur toutes je puis chaste et belle nommer ;
Certes, je te puis bien dire adieu désormais
Car je suis en danger de ne te veoir jamais.
Adieu, Paule la belle, en eternel adieu :
Le seul espoir que j'ay de te veoir est qu'un jour,
Ayant quitté du tout ce terrestre sejour,
Nous nous rencontrerons là-haut avecque Dieu.

Quinze jours après, il était mort. On ne dit pas si sa Dame le pleura. Elle a tout l'air d'avoir continué sa vie parfaitement introublée, et elle avait atteint sa quatre-vingt-douzième année, quand elle se décida à aller rejoindre là-haut ceux qui l'avaient tant désirée, et à tâcher de les mettre d'accord :

Car les cieux éclatants sur nos fronts suspendus
Sont peut-être pour ceux qui se sont attendus...

On l'ensevelit dans l'église des Augustins — le Musée actuel, où se trouvait le caveau de la famille de Laucefoc, dans la chapelle des Onze Mille Vierges. Elle l'avait bien mérité.

Il ne nous resterait donc sur elle aucun souvenir particulièrement piquant, si l'œuvre du brave Minut était demeurée inédite. Par bonheur, celui-ci avait une sœur, Charlotte, « très indigne abbesse du pauvre monastère de Sainte-Claire de Toulouse », et fort attachée à la mémoire de son frère.

Les religieuses de ce temps-là ignoraient le Jansénisme et

la bigoterie. Elle connaissait le grec et le latin et ne s'effaroucha pas des libertés de l'ouvrage. Bien mieux, elle vit dans cette louange de la belle Paule un livre d'édification, car elle pensait avec son frère que la beauté était « un grand don de Dieu », et supposait charitablement que toutes les femmes « conservaient en elles non seulement la beauté corporelle, mais aussi la beauté spirituelle ». Elle n'hésita donc point à publier cette « description des beautez d'une dame tholosaine », en la faisant précéder, d'ailleurs, de *Discours divers pris sur deux fort belles façons de parler, desquelles l'hébrieu et le grec usent :* טוב *Tob, et le grec* καλον κἀγαθον, *voulant signifier que ce qui est naturellement beau est aussi naturellement bon.* Là, Gabriel de Minut, reprenant les idées développées par Balthazar Castiglione dans un des livres du *Cortegiano*, s'était agréablement avancé en suivant trente-deux chapitres bien de circonstance, jusqu'à l'apothéose de la beauté religieuse, sainte, chaste et pudique.

La bonne Clarisse ne se trompa point sur les sentiments qui avaient dicté un pareil ouvrage. La sotte pruderie de Paule pouvait-elle aller contre le bien des âmes et la gloire de Dieu? Elle fit donc imprimer ces pages précieuses, et, comme de coutume, afin de les répandre davantage, elle les mit sous la protection d'une princesse dont les « rares et singulières vertus » les recommanderaient particulièrement aux âmes pieuses : elle les dédia « à très-haute et très-illustre princesse Catherine de Médicis, Royne, mère du Roy ».

De tels patronages, de telles circonstances nous soutiendront dans l'examen de la *Paulegraphie*, qui peut sembler parfois scabreuse aux esprits timorés. Nous n'oublierons pas que Gabriel de Minut fut un excellent chrétien et que, comme nous le dit la sainte Abbesse, le beau talent « qu'il avoit receu de Dieu ne tendoit à autres fins qu'à bons et salutaires enseignemens dont son petit traitté est plain ».

La famille de Viguier fut assez sotte pour penser d'autre sorte. Malgré la protection royale, on peut admettre qu'elle fit détruire ce livre excellent, car il devint bientôt rarissime. Il aurait tout à fait disparu, s'il n'eût été vraiment indispensable pour l'amélioration des mœurs et les progrès de la vertu. Aussi, grâce à une sorte de miracle, pouvons-nous aujour-

d'hui encore profiter de ses leçons un peu imprévues et de sa haute moralité, inaccessible au vulgaire.

§

Gabriel de Minut était un érudit. Fils d'un premier président au Parlement de Toulouse, il avait été sénéchal du Rouergue, maître des requêtes de la Reine mère du Roi, gentilhomme ordinaire de la chambre, etc. Il avait étudié à Paris la jurisprudence, la philosophie, la médecine, la théologie et surtout le grec, pour l'amour duquel il ne fut, hélas ! jamais embrasé. Il prétendait descendre de Minutius Félix, le célèbre orateur chrétien de Rome au troisième siècle. Avant le traité qui nous occupe, il avait composé un dialogue sur « la patience dans les maladies » qu'on ne lira pas sans quelque agrément. Les trente-deux morceaux de son traité de la Beauté sont parfois fort savoureux, soit qu'il parle de l'empire des femmes, de leurs devoirs envers leurs maris ou de quelques cas extraordinaires de grossesse. Mais nous devons nous arrêter surtout à la description de la belle Paule.

Avant de s'étendre sur son sujet, Gabriel de Minut savait prendre des précautions oratoires. Avec un tact parfait, il a tenu à calmer par avance les légitimes susceptibilités de son modèle.

Et tout d'abord, si la baronne de Fontenilles est faite à ravir, c'est qu'elle est une chrétienne dévote et irréprochable. Proclamons-le bien haut, pour indiquer aux dames le moyen d'être jolies :

C'est pource qu'elle a tousjours tenu son ame blanche et nette; et par mesme suitte, belle, ce qui luy a rendu l'esprit beau et le corps (quand je parle du corps je veux estre entendu parler de toute la personne depuis la plante du pied jusqu'au sommet de la teste) beau.

Ensuite, il ne faut pas se laisser tromper par les louanges que l'on va entendre. Gabriel de Minut n'a jamais songé à empiéter sur les droits du baron de Fontenilles ; nous ne sommes plus au temps des cours d'amour, et ce mari-là n'est nullement négligeable. Il le rappellera à chaque page, et il proclame dès le début que c'est lui seul qui est aimé de la belle, « qui est clairvoyant en son endroit » et qu'il « n'en faut point

chercher d'autre pour si bien frezé et godronné qu'il sceust être ».

Enfin, si le pieux auteur déclare que ce qu'on ne voit pas chez Paule vaut ce que l'on voit, il ne manque pas d'ajouter qu'il le sait seulement par déduction, ou par témoignage « de son mari et de quelques particulières femmes de ses plus proches et mieux aymées »; eux seuls eurent « ceste faveur la veoir en pourpoint, c'est-à-dire en corset, et quelque fois, quand vous et moy n'y sommes point, en chemise, pour mieux à l'aise en contempler la doubleure, que j'aymerois bien autant (tout beau, grison, tout beau, ce n'est point pour vous que le four chaufe!) qu'une fourrure de marte... »

Peut-on avoir plus sincère humilité, résignation plus méritoire? Désormais, qui aura le mauvais goût de s'offusquer, lorsque le panégyriste établira la proposition qu'il a le projet de démontrer :

La Paule nue, vestue, entiere ou despecée, debout, assize ou couchée, en parlant, chantant ou se taisant, en ballant ou en cheminant, riant ou pleurant, à cheval, en coche ou à pied, brief, en quelque sorte, façon ou maniere qu'on la sache prendre, et fust-il non seulement en cousant, mais aussi en filant, comme quelquefois, mais bien rarement, elle en passe son temps pour tenir, par un gentil maniement de ses doigts modestement salivez, ses chambrieres advisées à tyrer de leur quenouille quelque beau filet certain qui soit bien douge, bien uny, bien ciré et bien fort delié, est entièrement, universellement, absoluement et resoluement belle.

Il faut maintenant entrer dans quelques détails.

§

1. — *Le poil.* — Nous n'avons pas besoin de dire qu'un aussi chaste écrivain que Gabriel de Minut entend par ce mot, devenu un peu choquant, la chevelure. Commençant par le sommet de la tête pour descendre progressivement, il trouve d'abord la somptueuse toison qui couvrait la belle Paule de sa richesse blonde. La rencontre est heureuse, car, « à la vérité, entre les particulieres beautez de la femme, il n'y en a point qui ait été estimée de tout temps plus séante que celle du poil ». N'est-ce point par là que Théodette, « fille romaine », séduisit le roi Cimbertus qui en fut « coiffé » comme de juste? N'est-ce point par là que triomphèrent jadis, d'après Apulée, les femmes

de Tenedes, en Asie, et d'après Alexandre d'Alandre, appuyé sur Homère, les femmes d'Héliade, et cette illustre Hérodice, dont Célius nous a conté l'histoire? N'oublions pas non plus les livres sacrés : il y est dit « que le beau poil de l'une des trois Maries, nommée Magdeleine, a porté quelque profit à Nostre Seigneur Jésus-Christ », puisque maintes fois elle lui en a essuyé les pieds...

Mais le « poil paulin » est plus beau encore ! Il est d'or et d'argent, et drape la noble « tholosaine » comme un manteau :

Elle se pourroit mettre, quand bon luy sembleroit, en presence de quel qui fust, en forme nue, sans craindre ou redoutter qu'on luy vist tant fust peu les parties d'orient, d'occident que la civilité commande de tenir cachées.

L'image est plaisante. On s'y attarderait avec quelque satisfaction. Mais la sensualité y prendrait peut-être trop de part, ce que Minut ne peut souffrir :

« Or sus, dit-il, c'est trop demeuré sur un poil : passons outre; allons, il se faict nuit. »

Ainsi, chez les maîtres de la spiritualité, l'énergie vertueuse de certaines décisions se tempère d'une attrayante bonhomie.

II. — *Le front.* — Le front de la belle Paule ne peut qu'être admirable, et cela par une raison péremptoire : les gens qui ont un vilain front ne sont-ils pas nommés *effrontez?* Quel rapport pourrait exister, je vous le demande, entre la baronne de Fontenilles et ces personnes « se dispensant par trop licencieusement à toutes choses inciviles et deshonnestes, et à telles quelquefois qui obscurcissent la gloire de Dieu, difemment le prochain et scandalisent les gens de bien, d'honneur et de vertu » ?

III. — *L'œil.* — Paule n'était point, comme Laure de Noves, une blonde aux yeux noirs : elle avait des yeux bleus, comme Minerve, comme Aspasia, femme de Cyrus, et cette couleur eût été admirée de Zeuxis et d'Appelles.

Les brunes ne vont-elles point protester? Minut tient à leur répondre :

Les Italiens disent que *la donna per esser tenuta bella bisogna ch' abbia l'occhio di bove è nero quanta una talpa.* Ils veulent dire que la femme, pour être estimée bien fort belle, doit avoir l'œil grand comme est celui d'un bœuf et noir comme une taupe.

... Ils ont ceste opinion que la femme qui retire un peu sur le noir a les chairs plus fermes que n'a la femme blanche. Quant à moy, je n'en sçay rien, mais je sçay bien que j'ai beu autrefois à la bouteille d'un bon compagnon qui disoit avoir couché avec les unes et les autres ; mais il faisoit un grand serment, par les hypocondres de sa chasteté, qu'il en avoit trouvé de noires aussi molles comme de blanches.

A cet argument d'expérience qui a bien son prix, Minut va ajouter sa précieuse érudition, combinant, selon l'usage du Palais, la doctrine et la jurisprudence. N'a-t-on pas donné à « Thétite », déesse de la mer, le beau surnom de *Nivée*, qui veut dire « blanche comme la neige » ? Et par qui Achille fut-il déniaisé ? Par une simple « chambrière » ; oui, Mesdames ! Mais cette petite Briséis était fort blanche, elle aussi ; Horace nous l'a dit :

Serva Briseis niveo colore movit Achillem,

ce que notre maître des requêtes traduit sans lyrisme :

La serve Briséis par sa grande blancheur
A esmeu Achille à l'amoureuse douceur.

IV. — *Sourcis.* — La nature a délicieusement protégé les yeux bleus de la belle Paule : elle leur a donné « pour poil ou pavillon, aux fins de les defendre de la poussiere qui pourroit tomber sus par le moyen de quelque plancher mal uny ou de quelque autre chose qui leur pourroit porter encores plus grand dommage, deux beaux petits croissans ».

Ces deux petits « croissans » ne sont-ils pas d'un symbolisme délicat, au-dessus de ces yeux, qui, selon que l'eût dit Mascarille, « traitaient les âmes de Turc à More » ?

V.—*Le nez.*—Nous venons de songer à Molière ; nous voici maintenant avec le Corneille de l'*Illusion comique*, pour ne pas dire avec tous les grotesques, y compris surtout le Rostand de *Cyrano ;* devant le nez de la bien-aimée, Gabriel de Minut va procéder *a contrario :*

Ce n'est point un nez crochu, un nez à ressort, un nez à pompettes, un nez de manche de rasoir, ou bien un nez d'as de trefle ; ce n'est point un nez tourné à gauche, un nez retroussé de peur des crottes, un nez tourné (comme l'on dit) à la friandise ; ce n'est point aussi de ces grands nez pointus qui remarquent ceux qui en sont manchez si fort à l'advantage, d'estre mocqueurs et gausseurs, dont le pro-

verbe a esté anciennement forgé : *Habes nasum* (tu as un beau nez), comme si l'on eust voulu dire : Tu es un gausseur, tu te sçais gentiment moquer des personnes. Ce n'est point pareillement un nez de corbeau, ou bien un nez aquilin... car, outre que ceste forme de nez en bec de perroquet n'est point belle et encores moins seante à la femme (qui en decriera toujours son vin ayant un tel bouchon en sa taverne), elle denote quelque chose de mauvais en la personne qui se mouche à plaine pougnée.

A la vérité, nous soupçonnions déjà que la belle Paule n'était point affublée d'un nez de ce genre; mais il paraît que la description esthétique d'un tel organe est extrêmement difficile, car jusqu'au bout le panégyriste procédera ici par la négative. Le nez de Paule est impavide : il « ne s'enfle, soufle, ny ride » ; « pour si grand froid et si grand chaut qui face », il « ne change jamais de couleur », comme la crête des coqs d'Inde qui est « tantost bluatre, tantost rougeatre » ; a-t-il besoin d'être mouché ? Certes non ! Il « n'a oncques apris à jouer du cornet à boucquin », et « le mouchoir n'y est requis que pour lui donner, par une façon de faire fort gentile, en temps d'esté le plus chaut, un peu de vent, plustost que pour en tirer tant soit peu d'ordure et vilainie »...

Que dire davantage ? Une telle perfection défie le copiste, et celui-ci ne peut que regretter en terminant qu'un tel nez soit parfois caché « soit d'un masque, soit d'un thoret ». Et ce simple regret nous confirme dans l'idée que l'émeute populacière et l'édit des Capitouls sont de pures légendes : à propos de ce masque fâcheux, le sire de Minut n'eût pas manqué de rapporter l'ordre glorieux, affirmant que la beauté se devait à tous. Il n'y fait même pas allusion.

VI. — *La bouche.* — Le dévot explorateur va se trouver sur un terrain plus propice à sa méditation amoureuse. Cette bouche tant convoitée, source des baisers et des sourires, elle efface celle de l'éphèbe Spurina et celle de « Zénobia, royne d'Orient » ; quel éclat de pourpre et de nacre ! La belle n'a perdu aucune dent, « depuis que les dents de laict firent place à celles qu'elle porte aujourd'hui en sa gentille et singulière bouche » ! Et ses lèvres !...

Ici, nous devons en convenir, Gabriel de Minut a oublié quelque peu les choses spirituelles, devant des charmes si ensorceleurs. Qui aura le courage de le condamner, quand il nous décrit « la

petite cleveure si bien séante au milieu de la seconde levre »? La pensée n'en est que plus méritoire, car ce n'est pas lui qu'il jette en esprit sur cette bouche adorable, mais au contraire son éternel rival, le mari ! Il le voit, posant « pareillement sa bouche, pour en crocheter, bouche contre bouche, un joli petit friand baiser, qui lui sert comme d'approche au fort qu'il prétend la nuict suivante et peut estre sur l'heure mesme. Qui le sait ? »

En de pareilles contemplations, imaginer les délices conjugales, et finir même par un brave sourire, quoi de plus ascétique en somme? On ne pouvait plus chrétiennement se tirer d'un pas difficile.

VII. — *Les joues.* — Ici, malgré de charmantes fossettes, le conteur est moins inspiré. Son feu s'est un peu refroidi.

VIII. — *L'oreille.* — Nous verrons, dans cet organe peu sensuel, reparaître les qualités morales. La petite oreille de Paule, en effet, d'après les « Phisiognomanciens », dénote un esprit bon, gentil, généreux, et son « oreillon » (ou partie basse) est trop « doux, tendre et mollet » pour ne pas indiquer une rare mansuétude.

IX. — *Menton, encoleure, gorge.* — Gabriel de Minut s'aventure aux extrêmes limites de ses connaissances. Les heureux hasards du décolletage lui ont révélé, en effet, qu'Aspasia et Flora elles-mêmes ne pouvaient rivaliser avec Paule ; et, sans inquiétude ni trouble, il peut exalter encore cette « belle gorge plaine et blanche, polie et nette, où il n'y a point, comme on dit communément, d'abreuvoir à pigeon ». Mais, maintenant, la tâche va devenir plus délicate, et Minut pourra appeler à son aide toutes les ressources de la logique, de la jurisprudence, de la cosmographie, de l'architecture et de la théologie.

X. — *Le tetin.* — Comment parler des « tetins » de la belle Paule ? D'abord par un « fort asseuré tesmoignage » de quelques dames qui ont obtenu la faveur de les voir ; faveur qui n'a été donnée à aucun représentant du sexe masculin : un seul — nous dirions même deux, pour ne pas oublier le sire de Baynaguet, premier occupant, — un seul les a « veus et quelquefois touchés ». Heureux mari !

Les témoignages sont concordants : la belle Flora, favorite de Cn. Pompée, qui fut pourtant bien fournie à ce qu'il paraît, n'a qu'à se déclarer vaincue ; Paule est ornée de « deux

belles petites boules d'ivoyre au milieu desquelles est assise une belle petite freze, n'ayant aux environs ny haye, ny buisson, ny marescage aucun ».

D'ailleurs, Gabriel de Minut ne parle pas seulement par ouï dire; une telle beauté se prouve comme un syllogisme, s'établit comme les conclusions d'un procès:

Joint que, par le moyen des tenans et aboutissans, comme l'on pourroit dire d'une gorge belle, grande, blanche, large et spatieuse, et des espaules larges, plattes et quarrées, il est à croire qu'un tetin ne se fut point venu asseoir en la table que nature luy a sur le devant en tels endroits apprestée, qu'il n'eust ses coudées franches, pour ne fascher point son compagnon, si l'on ne le fasche, en s'approchant de luy d'un bon grand demy-pied, et non pas plus avant.

Et par mêmes déductions, comparaisons, argumentations, les tétins si bien placés s'avèrent fermes, assurés, solides, — sans que jamais le pauvre Minut les ait tâtés, sans que même sa dissertation implacable lui permette un soupir d'amour.

XI. — *Les bras.* — Cependant l'auteur est décidément engagé dans une voie dangereuse. Les images que sa rêverie lui suggère se réfèreront désormais à la volupté sacrifiée. Ainsi les bras de l'Aimée, il les considérera surtout comme les défenseurs de sa chasteté ; ils sont là, ces bras si tendres et si cruels, pour garder les « tetins » et le reste, comme chez la Vénus de Médicis.

C'est un *noli me tangere* qui va encore plus bas que de cela et qui sert pour tenir advisé un chacun que les pieces qui sont constituées en tels endroits sont pieces secrettes qui ne se communiquent point aux parties.

On remarquera une fois de plus combien le langage saugrenu, qui de tout temps fut en usage au Palais, prête facilement à batifoler. Aussi, tout en continuant sur ce ton, notre maître des requêtes va-t-il nous rappeler le bon principe moral qui régit ces « pièces secrettes non communicables aux parties »; elles sont réservées au fortuné mari.

Il n'y a que le seul commissaire qui en a, en vertu de sa commission qu'il tient nommement de Dieu, fait secrettement l'enqueste, sans toutefois s'estre servi ny d'adjoint ny de cler qui en prenne cognoissance.

XII. — *Les mains.* — Si les bras évoquent l'idée de la lutte

contre le péché, les mains n'en sont pas absentes. Mais de plus, par rapport mystérieux, elles permettent de gracieuses hypothèses sur les cuisses de la dame. En effet, s'écrie notre juriste devenant soudainement architecte, ce que tout le monde peut voir se réfère à ce que nous appelons « l'ordre de Corinthe » ; et celui-ci n'est pas absolument étranger à « l'ordre dorique ».

Ah ! cet ordre dorique ! Il faut maintenant le décrire. « Tout ce que je vois de votre personne, Catherine, disait M. l'abbé Coignard, m'est sensible ; et ce que je n'en vois pas m'est plus sensible encore. » Comment s'exprimer ? L'architecture ne suffit plus, la cosmographie vient à la rescousse ; elle permettra peut-être de nommer cette « zone du milieu, asçavoir le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne », cette région vers laquelle ont si longtemps cinglé des flottes de désirs inutiles.

Mais avant d'entreprendre sa tâche, Minut se recueille un moment : « Ici, dit-il, j'ay les yeux ciglez, la bouche close et les mains liées. » Heureusement, si l'on peut dire, la langue et la plume lui restent.

XIII. — *Le ventre.* — Nous ne jugerons du ventre ravissant de la belle Paule que par analogie avec le tétin : ce dernier, Gabriel de Minut s'était mis en mesure de le deviner « petit et rond, blanc, ferme et solide, sans aucun ply ny ride, servant comme de châsse à un petit et néantmoins fort exquis et précieux joyau de freze » ; or, le ventre sera de même. Le voici, à coup sûr :

> Blanc et petit, rondelet et ferme, n'estant ny plyé, ny frezé, ny godronné, et ayant, au lieu de cette susditte petite freze (qui donne à la vérité un grand lustre au tetin, mesme quand le voisinage est sans aucune marqueterie de bleu, gris et tanné) un petit nombril, qui se tient d'une fort bonne grâce, à la forme d'un jeusne petit limasson en temps d'hyver, caché dans le centre, c'est-à-dire au milieu de ce joly petit ventre, comme s'il avoit peur qu'en le voyant si gentil et si beau l'on en devînt en quelque façon amoureux.

— On raconte que le père Thiers, en je ne sais quelle tournée ministérielle ou présidentielle, fut accosté par une jeune fille fort intimidée qui voulut lui débiter un compliment. « O vous dont le nom brille »... commença-t-elle, et elle répétait péniblement : « O vous dont le nom brille... » —

« Mon enfant, lui dit Thiers, ne parlez pas de ce que vous n'avez jamais vu. »

La baronne de Fontenilles aurait pu, tout doucement, opposer à Gabriel de Minut la même défense. Mais, dans son transport descriptif, il était déterminé à aller beaucoup plus loin.

XIV. — *La porte de la sortie des enfants.* — Tel est le titre du chapitre suivant, et l'on sent bien que c'est l'un de ceux auxquels le panégyriste a, pour se dédommager en quelque sorte, apporté le plus de soins.

Ne vous étonnez point, d'ailleurs, que Mme l'abbesse de Sainte-Claire n'ait pas reculé devant ce chapitre; il ne sert qu'à exalter la chasteté et à glorifier la vertu. Par une habile allégorie géographique, Gabriel de Minut nous représentera cette partie du corps de la belle Paule comme un pays tabou dont nul ne peut se vanter d'avoir approché. Que certains en aient senti du dépit, de la colère, du désespoir même, il n'y a point à le nier ; lui-même ne devait-il point en mourir de chagrin ? Mais qu'importe ! Puisque de tout cela devait sortir l'apothéose d'une fidélité conjugale dont l'histoire a donné peu d'exemples.

Cette region n'est pas seulement inhabitable, dit-il, mais aussi inaccessible à tous, hors mis un. [Nous protestons encore en faveur du sire de Baynaguet, premier mari.] Je ne dis pas que la volonté d'y aborder ne se soit quelquefois emparée de quelques presomptueux temeraires esprits [Gabriel de Minut pourrait-il en citer ?], et ne fust que pour en porter des nouvelles à leur mere grand. Mais quoy! Autant de fois qu'ils se sont bottez pour penser monter à cheval aux fins d'en faire le voyage qui n'est moins difficile que celui de Corinthe, au port de laquelle ville il n'est donné à tous, comme porte le proverbe, de pouvoir aborder, autant de fois ces beaux chevaliers de desordre ont esté contraints de se debotter, avec leur grande honte et derision pour s'en aller à pied faire du badin en leur maison, en se curant les dents, le bonnet sur l'oreille, comme s'ils venoient de manger quelque bon et friant morceau, dont pour n'en avoir peu seulement taster, si ce n'est en la façon de celui qui mange son pain à la fumée du rost, ils se sont trouvez saisis d'un humeur melancolique si violent qu'un bon quintal d'elebore ne seroit point suffisant pour les purger.

Ce Minut n'est-il pas vraiment admirable? Il a été repoussé, on le sent ; il a été envahi de tristesse et peut-être même d'une

sombre folie : il trouve encore la force de se gausser de lui-même et de glorifier l'insensible. Le souvenir des vaincus, pense-t-il, est le plus noble trophée qu'il puisse offrir à l'incomparable Dame ; c'est de cela qu'il veut décorer et enrichir sa ceinture, « cette ceinture, du milieu de laquelle nous parlons ».

XV. — *Les cuisses.* — Y a-t-il en tout ceci une ombre d'indiscrétion ou d'impudeur ? Je ne puis parvenir à le croire. A peine pourrait-on y découvrir un peu de complaisance à s'attarder en des endroits longtemps désirés. Aussi, Gabriel de Minut dissertera-t-il sur les cuisses de la belle Paule. Comme nous l'avons indiqué tout à l'heure, il les imagine d'après les bras, « l'encoleure », les mains. Il les voit, il les palpe en esprit, un peu grossettes au milieu, à l'exemple des colonnes maternelles, lesquelles, pour observer l'ordre ionique, les architectes font grossioier en tel endroit. « Quoy plus ? Réchaulfées aux extremitez d'en haut de deux beaux, gros et forts coyssinets... »

Le chapitre suivant sera justement consacré à ces intéressants « coyssinets ». Mais dans tout ceci apparaît nettement l'idéal de la beauté féminine chez les Renaissants. Il ne se confinait pas dans les lignes graciles et élancées que les artistes imaginèrent plus tard. Ils aiment dans ces temps vigoureux les formes pleines et robustes, comme celles de la Diane de Jean Goujon.

La belle Paule avait « les hanches grandes, spacieuses et quarrées » en rapport avec ses larges et solides épaules, faisant ainsi paraître la taille plus gentille, plus déliée et mieux façonnée. C'était une belle amphore, gardant jalousement la liqueur d'amour.

De ces nobles formes, Gabriel de Minut tirera une leçon morale et sociale ; il en profitera pour s'élever contre la coquetterie condamnable des femmes, qui, « ne se tenant pour contentes de porter leurs robes faites en forme d'orgues, calfutrent leurs costez, contre-pointent leur devant et bourrent leur derriere, pour être par là estimées de ceux qui ayment mieux la femme pour la chair que pour l'esprit ».

De pareils artifices sont bien maladroits, leur assure le moraliste. Il faut bien qu'un instant arrive où tout se découvre, où s'affirment de douloureuses déceptions. Pourquoi donc ne

pas se contenter de ce que la nature nous donne ? Ces dames, si préoccupées de s'arrondir, devraient savoir qu'il y a « assez de quoy en elles pour pareillement contenter ceux auxquels elles taschent, par toutes les voyes desquelles elles se peuvent adviser, jusques aux moins honnestes, de donner contentement ».

Ici, nous devons reconnaître que, malgré tant de conseils pratiques, tant de remarques pleines de sagesse, l'auteur a prévu que des lecteurs superficiels pourraient s'effaroucher un jour de le voir s'attarder avec autant de complaisance dans la « zone du milieu ». Il répond à l'objection que ne manqueront pas de lui faire ceux qui voudraient biffer de l'anatomie les « parties honteuses ».

Parties honteuses? s'écrie Gabriel de Minut. Elles « ne feront jamais honte à une femme de bien, pour ce qu'elle n'en abusera point, et de l'abus vient la honte ».

Noble parole, d'une haute et pure orthodoxie, qu'il éclaire aussitôt d'images riantes et agréables :

Nature toutefois ne s'eshonte point d'y poser son burin, pour le conduire en tels endroits aussi doctement et delicatement comme elle fait ès autres lieux qui sont au découvert ausquels on n'a point coustume de donner ce susdit nom d'honteux.

Et après cette déclaration de principe qui nous remet dans le droit chemin, Gabriel de Minut peut sans crainte aborder son dernier chapitre :

XVI. — *Les fesses.* — Nous avons dit que nous reviendrions aux « coyssinets ».

Tels coyssinets qui se mettent les premiers à table et se lèvent les derniers du lit decorent fort la femme, mesmes quand ils sont gros et refaicts, bien entassez, racoursis et retroussez.

Evidemment, les callipyges avaient la faveur de l'excellent Minut. Mais il abominait tout « bourlet » artificiel; il préférait que la dame demeurât « sèche comme harang soret et plate comme punaise ».

Car enfin quelle rage ont les femmes maigres de vouloir paraître boulottes ? C'est de leur part une sottise, d'abord parce qu'il en faut pour tous les goûts ; tel veut sa femme maigre et tel la veut grasse; et ensuite, c'est une grave impiété, presque un blasphème contre la Providence, qui distribue

les agréments suivant la volonté divine. Pourquoi se plaindre d'une croupe insuffisante et vouloir y remédier ?

« Pour en parler plus religieusement, cela dépend du grand maître et seigneur, le Dieu fort et admirable, sans lequel toutes les œuvres de nature sont vaines et au vouloir duquel ceux et celles qui se conforment le plus sans gronder, murmurer ou regimber, ce sont ceux et celles qui se trouvent en fin de conte le mieux appointés. »

Comme dans tout livre édifiant l'exemple vient se joindre vite au précepte pour l'éclairer, si besoin est, mais surtout pour le graver mieux dans les mémoires, Gabriel de Minut narre aussitôt une jolie anecdote, un peu badine, qu'il a recueillie dans Paulus Diaconus. On ne peut la résumer. Il faut la citer tout entière :

C'estoient deux filles sorties de mesme reins et de mesme matrice, demeurans toutes deux en une petite maison champestre, pres la ville ditte anciennement Syracusa et à present Sarragousse : lesquelles vindrent par plusieurs fois en grande contestation, jusques à se prendre au poil, pour raison de la beauté des susdits coyssinets, c'est-à-dire pour estre mieux entendu (car les paroles ne sentent jamais mauvais, toutes choses sont nettes aux personnes nettes, et sordides, voire mesme puantes, à ceux qui sont puants et sordides de leurs fesses. L'une disoit que ses fesses estoient plus belles et mieux faittes que n'estoient celles de sa sœur ; la sœur, au contraire, maintenoit que les siennes estoient cent et cent fois plus belles.

On comprend que le débat menaçait de s'éterniser, car nos deux Syracusaines disputaient d'une chose « qu'elles ne pouvoient voir sur leur personne ny l'une ny l'autre ». Il fallait donc, de toute nécessité, recourir à un arbitrage. Elles n'y faillirent point et choisirent bien le juge.

Elles remirent ce differend à un jeune homme de la ville, beau, riche et de bonne grâce, lequel, non moins joyeux de ce, que si l'on eust convié à nopces [ce qui se comprend de reste], accepte fort volontiers l'arbitrage, et, apres avoir examiné et visité les pieces, prononce sentence en faveur des fesses de la sœur aisnée, disant qu'elles estoient, selon son sens et jugement, plus belles que n'estoient celles de la sœur puisnée, d'autant qu'elles estoient mieux prises et compassées, voyre mesme si bien entassées et serrées tout entour, que pour si fort que l'on y baissast la veue, ores bien qu'elle fust soutenue et fomentée de bezicles d'un bon et fin cristal de roche, l'on ne pouvoit en sorte aucune de couvrir le destroit de Gibraltar, qui

est entre les deux colonnes d'Hercules, pour sçavoir des nouvelles du voisin.

Ne vous récriez pas contre cette géographie badine : voici la moralité :

Mais le bon fust que ce beau juge de fesses fut si fort espris d'une telle beauté, qui n'est à la vérité de gueres longue durée, d'autant qu'en se conformant au sot et badin ouvrage des fols et peu sensez alchimistes, elle s'en va presque toute en fumée, qu'il se maria le lendemain (quelques uns veulent dire que ce fust le propre jour) avec la fille aux belles fesses, comme fist bien aussi son frere avec l'autre sœur, ores bien qu'elle n'eust pas les fesses si belles.

Donc, il ne faut jamais se désoler de ce qui semble un désavantage. La bonne nature arrive toujours à ses fins.

Nous aurions aimé que l'ouvrage se terminât sur cette philosophie souriante, et sur le rappel du temple que les Syracusaines, en souvenir de ce procès, bien propre à dérider les plus moroses magistrats, dédièrent à *Vénus aux belles fesses*. Mais, emporté par son sujet, Gabriel de Minut n'a pas su se garder suffisamment en cet endroit de plaisanteries quelque peu scatologiques, qui déparent un peu son bel ouvrage.

Il se livre, en effet, à divers aperçus sur ce qu'il appelle « le tropique du Capricorne », région où l'on recouvre, dit-il, pour peu de sens que l'on ait, senteurs de toute sorte, et plus souvent de sivette éventée que de musc » ; et une telle géographie lui paraissant propre à égayer les esprits, il trace, à propos de ces sites accidentés, ce que l'on pourrait nommer une « rose des vents ».

Ce tropique, dit-il, a toujours son aspect vers le vent de midy ou vent d'autan (1), qui est certainement un fort mauvais vent, mesme quand il soufle en de tels quartiers où les portes de derrière ne sont gueres bien asseurées... Il porte cinq cent fois plus de dommages aux mariez qui n'ont point eu le loisir de se pourvoir de papefigué pour s'enfeubler le nez, qu'il ne fait au pastel des païs de l'Oragois et Albigois (2).

(1) Qu'on nous pardonne l'expression, mais ceci sent bien son Toulousain. Armand Silvestre a dû reprendre ces facéties. Le vent d'autan, comme l'on sait, est une fort désagréable bourrasque qui sévit à Toulouse, comme le mistral en Provence.

(2) Le vent d'autan, qui souffle avec violence dans le Lauragais (l'Oragois) et le pays albigeois, portait alors préjudice à la culture du pastel. On sait qu'à cette époque le pastel était obtenu à l'aide d'une plante que l'on brûlait ensuite et dont la *coque* fournissait la couleur. De cette culture est venue, au XVI^e^ siècle, une

Quel que soit le ton de ces réflexions, nous ne croyons point qu'elles contiennent en sous-entendus la moindre gaillardise. Simples propos de presbytère après dîner. Le T. R. P. Monsabré et S. E. le cardinal Mathieu en proférèrent bien d'autres. Au surplus, c'est la gaieté des âmes pieuses. Il ne convient point de s'en scandaliser.

§

Ces boutades terminent la *Paulegraphie*. Gabriel de Minut, après avoir longtemps hésité à aborder « la zone du Milieu » et avoir tremblé devant le tropique du Cancer et le tropique du Capricorne, avait fini par s'y installer comme chez lui. Il dédaigna d'aller plus bas, estimant sans doute que les pieds, les mollets et les jambes n'ont de valeur qu'autant qu'on les remonte. Cependant, atteint nous aussi de la manie de l'analogie, nous ne manquerons pas de déduire que les membres inférieurs de l'impeccable baronne valaient le reste qui nous fut si complaisamment décrit.

Est-ce l'effet de l'inventaire... minutieux — c'est bien le mot — de Gabriel de Minut? Toujours est-il que la belle Paule n'a pas cessé d'être célébrée. On a écrit sur elle des drames et des opéras, des comédies et des poèmes. Aux côtés d'Hélène, de Jésus, d'Ophélie et de Napoléon, M. Maurice Magre lui a consacré des strophes agréables :

Je te rêve, accoudée sur un balcon de fer,
Pensive, ô belle Paule,
Quand le peuple venait, nombreux comme la mer,
Voir pencher ton épaule.

Or, le soleil couchant de ses siècles passés
Rougissait les pelouses,
Et, svelte, tu flottais comme un oiseau blessé
Sur les soirs de Toulouse.

Le bruit de tes vertus, tes grâces négligées
Exerçaient un pouvoir
Tel que les capitouls t'avaient même obligée
A te montrer, le soir.

A l'heure où l'Angelus sonnait à Saint-Sernin,
Tu serais apparue,

grande partie de la richesse de Toulouse, et c'est de la *coque* de pastel, créatrice de fortune et de liesse, qu'est venu le nom, passé dans la langue, de pays de *cocagne*. Au XVIII[e] siècle, les progrès de la chimie ont supprimé cette importante source de revenus pour le Sud-Ouest.

Indolente, éclairant des blancheurs de tes mains
Les ombres de la rue.

Et moi, j'aurais été quelque pauvre armurier
En capuchon de laine,
Venant sous ton balcon chercher de la beauté
Pour toute la semaine... (1).

Et c'est ainsi que, après Villemsens, M. Rachou a peint la lointaine Amie du pauvre Gabriel de Minut, sur l'un des panneaux de la salle des Illustres au Capitole. En robe mauve, elle se présente à une foule bariolée qui s'assemble en bas, sur la place d'Assézat.

Légende, légende que tout cela ! Puisque non seulement la belle Paule ne fut pas obligée officiellement de se montrer à la fenêtre, mais encore puisqu'elle demeurait sur la place du Salin, à l'autre bout de la ville !

Ah ! le soleil est un grand enchanteur : l'autre jour, de braves gens, auxquels on avait montré jadis un fallacieux coutelas accusé d'avoir décapité le duc de Montmorency, réclamaient à l'hôtel d'Assézat l'arme homicide avec laquelle un père dénaturé coupa le cou de la malheureuse Clémence Isaure !

De même, c'est en vain que le fidèle Minut nous aura décrit de pied en cap les appâts tant souhaités de sa dame, aura déployé des trésors d'érudition et d'éloquence autour de ses tétins et de son nombril : il y aura toujours des fantaisistes pour croire qu'elle n'a jamais existé qu'en des fables gracieuses, et, par-dessus le marché, pour trouver encore que c'est bien plus séduisant.

ARMAND PRAVIEL.

(1) Maurice Magre, *le Poème de la Jeunesse*.

UN RÉVEIL D'IDÉALISME UNIVERSITAIRE EN ALLEMAGNE

La suspension temporaire de la *Saxo-Borussia* de Bonn, l'Association d'étudiants la plus célèbre de toute l'Allemagne, celle à laquelle l'empereur et ses fils ont appartenu, a eu dans tous les milieux universitaires d'outre-Rhin un retentissement considérable. On connaît les événements. Il y a quelques mois, sous un prétexte absolument futile, les borusses prirent plaisir à maltraiter un certain Feitch, ancien étudiant catholique, qui était sous-officier au 7e régiment de hussards. Le Sénat de Bonn, appelé à juger cette affaire, ne craignit pas de braver un *Korps* aussi puissant que la *Saxo-Borussia*, recruté strictement dans la haute noblesse allemande, et prononça contre lui la peine de la suspension pendant six mois.

Par contre, il se trouva que, parmi les étudiants qui avaient commis cet excès, plusieurs étaient volontaires d'un an, passibles par conséquent du conseil de guerre, puisqu'ils avaient maltraité leur supérieur. Les inculpés comparurent en effet devant le conseil de guerre; mais, à la surprise générale, ils furent tous acquittés.

Il est bien évident qu'il n'en fallait pas davantage pour provoquer quelque animation dans le monde universitaire d'outre-Rhin. Après la première minute d'étonnement, une vraie campagne d'approbation et de désapprobation s'organisa, à Bonn, à Iéna, à Heidelberg, à Munich, partout, en un mot, où autour de la chaire d'un maître se presse un public d'étudiants, et, pendant quelques jours, on crut qu'on allait revivre ces heures d'effervescence, vraiment inoubliables, où le professeur Delbrück, ancien précepteur du prince Henri de Prusse, directeur des *Preussische Jahrbücher*, digne successeur de l'illustre de Treitschke à la chaire d'histoire de l'Université de Berlin, était brusquement soumis à une enquête disciplinaire et condamné à la censure, pour avoir, dans un article de son importante revue, critiqué sévèrement les expul-

sions du Schleswig. Les événements ne sont plus les mêmes. Il ne s'agit plus aujourd'hui de batailler autour de cette liberté de l'enseignement supérieur dont l'Allemagne, l'ancienne Allemagne, celle qui mettait son honneur à penser, à savoir, à rêver, à chanter, celle de Kant, de Gœthe, de Niebuhr, de Heine, des frères Grimm, était justement fière et dont elle faisait le palladium de sa vie intellectuelle et morale. Le litige n'a plus la même ampleur. Il s'agit simplement de savoir si, en sa qualité de corps féodal, recruté parmi les princes de la maison royale de Prusse et les fils des premières maisons princières de l'Empire, la *Saxo-Borussia* devait, comme les autres groupements universitaires de la même ville, tomber sous la juridiction du Sénat de Bonn. Le fait est que le Sénat se crut, à bon droit, compétent, et que, montrant un rare courage, il condamna. *Inde iræ...*

Quel étrange, quel prodigieux non-sens que ces *Korps* universitaires en un temps où la force de la pensée germe dans tous les sillons, où la vie de l'esprit éclate de toutes parts ! Dire leur organisation et leur fonctionnement, dire aussi leurs abus, c'est presque démontrer qu'ils ont constitué pendant un siècle une manière d'inquisition survivant à l'ignorance abolie, c'est, en tout cas, justifier le réveil qui vient de sonner, prouver qu'en une époque de pensée fervente, de curiosité universelle, tout ce qui entrave la liberté de l'individu disparaît peu à peu, et constater enfin, une fois encore, avec mélancolie, que l'esprit de l'homme a décidément beaucoup de peine à s'arracher aux prises de l'absolutisme. Mais cela, nous le savions depuis longtemps.

§

« Soyez des hommes ! » C'est en ces termes que le directeur d'un *Gymnasium* allemand s'adresse, en un adieu mélancolique, à ses *Abiturienten* (bacheliers) qui vont le quitter. Et voici comment il leur parle :

— « Je me présente à vous comme un père et un ami... Je souhaite de tout mon cœur que chacun de vous, par les moyens qui sont à sa disposition, moyens d'ordre intellectuel ou matériel, atteigne le but qu'il s'est fixé. A ce souhait je n'ajouterai que cet unique conseil : Restez fidèles à vous-mêmes ! Soyez des hommes ! Car notre époque, notre patrie ont besoin d'hommes qui se tiennent fermes à leur poste.

« Le pays... place précisément en vous ses plus hautes espérances, et, pour cette raison, vous adresse le plus impérieux appel. Par suite du développement de culture intellectuelle qui va commencer maintenant pour vous dans nos Universités, vous êtes appelés à devenir les guides et les maîtres, les consolateurs et les soutiens de votre pays et de votre nation. Aussi, à ma première exhortation, j'ajoute cette seconde : Soyez détachés de vous-mêmes...

« Vous quittez maintenant cette maison paternelle qui vous protégeait, où votre père veillait sur vous et où vous craigniez les yeux de votre mère et le chaste regard de vos sœurs. Mes amis, gardez le respect de la femme, le respect que vous avez pour votre mère et pour vos sœurs. Car la femme est la beauté de notre vie, la couronne de cette perfection qui ne s'offre dans toute sa valeur qu'à celui qui la mérite. La lutte est rude. Gardez toujours votre âme pure — l'âme au moins — et combattez vaillamment! »

J'extrais cette longue, mais suggestive citation d'un roman de Stilgebauer, *Gœtz Krafft*, qui a obtenu en Allemagne un succès considérable et que mon distingué camarade Bonnard, de la Faculté de droit de Rennes, signala le premier au lecteur français. Je la dédie, telle qu'elle est, et sans plus insister, à ceux qui, dans notre pays, s'inquiètent des tendances intellectuelles, morales et même sentimentales de la jeunesse universitaire d'outre-Rhin, trop heureux si le roman dans lequel je l'ai ramassée et où la documentation est abondante et exacte, retrouvait parmi nous le succès qu'obtinrent des œuvres plus violentes, comme *Une petite Garnison*, du lieutenant Bilse, et *Iéna ou Sedan*, de Beverlein.

Stilgebauer n'a pas manqué de réserver à cette allocution d'un directeur à ses élèves une bonne place dans son livre : il l'a insérée dès le seuil afin de bien marquer que la formation morale du jeune homme est la grande loi de l'éducateur allemand, et de nous apprendre que ce que l'on attend là-bas de la génération qui vient, c'est, après les délices dans lesquelles l'Allemagne paraît s'endormir depuis la « Grande guerre », un réveil pur et simple de l'idéalisme.

Ce réveil, je crois, a sonné, et je n'étonnerai personne en disant que ce qui l'a jusqu'à présent retardé, c'est la discipline étroite devant laquelle les étudiants viennent abdiquer

leur personnalité, ce sont les traditions, surannées ou barbares, qu'ils respectent (duels, beuveries, etc.), l'esprit de caste, stupide ou odieux, qu'ils entretiennent comme un feu sacré, les préjugés politiques et sociaux qu'ils dissimulent malaisément, c'est la *Korporation*, en un mot, avec sa haine de l'initiative individuelle et sa tyrannie oppressive.

§

Personne n'ignore que l'Allemand a le culte de l'association. Les grandes et les petites villes d'Allemagne abondent en sociétés de tous genres, et, comme la langue d'un peuple est faite à son image, il arrive que le lexique allemand est extrêmement riche en mots exprimant à peu près la même idée de réunion, de club, de lien, de cercle, de corporation, de confrérie, etc. Un professeur de Halle, critiquant cette habitude exagérée de s'associer, me disait un jour très spirituellement qu'il travaillait à créer la « ligue des gens qui refusent de se liguer ». Ne soyons pas surpris que, dans une petite ville contenant à peine mille à douze cents étudiants, on puisse compter jusqu'à vingt-cinq ou trente associations universitaires.

Pour bien saisir les résultats que peuvent produire ces associations, il convient d'abord de les classifier. La besogne en est aisée, d'ailleurs, attendu que, d'une façon presque officielle, elles n'ont pas hésité elles-mêmes à se hiérarchiser.

Au sommet, voici les *Korps*, composés exclusivement de jeunes gens nobles ou très riches. D'esprit nettement réactionnaire, imbus de préjugés étroits, de partis pris violents, à genoux devant les vieilles puissances d'oppression, ces quatre-vingts *Korps* ont, pour la plupart, été fondés dans les cinquante premières années du XIX^e^ siècle ; j'en excepte leur aîné, l'*Onoldia* d'Erlangen, qui date de 1798. Toutes les Universités ont quatre, cinq ou six *Korps*, sauf peut-être Marbourg, qui n'en possède que trois, dont voici les noms : *Teutonia*, *Hasso-Nassovia* et *Guestphalia*. L'empereur, pendant les semestres qu'il passa à Bonn après sa sortie du lycée de Cassel, participa, je l'ai dit, aux agapes et aux beuveries de la *Saxo-Borussia ;* il entretint, dans la suite, les plus cordiales relations avec ses anciens camarades, et, lors de son quarantième anniversaire, les borusses lui conférèrent le ruban de leur *Korps*, décision qui, d'abord combattue par

l'association générale des *Korps* d'étudiants sous prétexte que l'empereur n'avait jamais eu l'honneur d'être balafré, fut enfin acceptée par respect pour l'autorité suprême et à titre tout à fait exceptionnel.

Au-dessous de ces *Korps*, riches et tapageurs, qui ont pignon sur rue, et, dans leurs vastes hôtels, donnent des bals, des fêtes, des séances musicales et des soirées littéraires, font entre eux assaut de prévenances, s'invitent à des *Kommers*, se rendent solennellement visite et même se battent en duel, il faut placer les nombreuses *Burschenschaften*, créées par Fichte, moins fortunées, moins exubérantes, recrutées, au hasard des études, dans la bourgeoisie ardemment chauvine, et qui, elles aussi, se fréquentent avec assiduité.

En troisième lieu, voici les *Landmannschaften*, assez difficiles à définir parce que très hétérogènes. Elles affichent trois principes : Patrie, honneur, amitié, et en oublient, à force de le pratiquer, un quatrième : Intolérance. Leur antisémitisme, en particulier, est notoire.

Cette hiérarchie existe dans toutes les villes universitaires, aussi bien à Heidelberg, dont l'Université, la plus ancienne de toute l'Allemagne, date de 1386, qu'à Munich, dont l'Université ne date que de 1826 et est la plus récente, si, du moins, pour les raisons que vous savez, on excepte Strasbourg.

Ces trois groupements universitaires, qui ne diffèrent que par leur recrutement et leur passé, ont à peu près la même organisation. Ils sonts dits « à couleurs » : leurs membres portent la petite casquette et le ruban en sautoir. La *Mensur*, chez eux, est obligatoire, non seulement lorsqu'il y a eu insulte préalable, mais même, sous la forme de *bestimmte Mensur*, lorsqu'il y a eu simple désignation par le sort. Le plus souvent, l'étudiant va se battre avec un étudiant d'un autre *Korps* sans motif plausible, parce qu'ainsi l'a ordonné son Association et que ses arrêts ont force de loi. Il faut que chaque samedi un membre, au moins, du *Korps* se batte; on y pourvoit par le tirage au sort et par une ordonnance en règle.

Mais ce n'est pas tout. Au-dessous de ces trois groupements j'aperçois une nuée de *Vereine* et de *Verbindungen* qui ne portent point de couleurs et sont formés d'éléments extrêmement disparates. Ici ce sont des fervents de la musique, là des étudiants en philologie romane, ailleurs des amateurs de gymnas-

tique, ou des fanatiques de l'œuvre d'Albert Dürer, ou de futurs médecins, ou de futurs magistrats. La variété en est riche immensément. Dans toutes ces Associations où l'esprit, je dois le reconnaître, est un peu moins étroit, la *Mensur* n'est que facultative ; quelques-unes vont même jusqu'à l'interdire : ce sont les Associations confessionnelles, catholiques ou protestantes, celles surtout qui se recrutent parmi les pasteurs de demain.

Quoi qu'il en soit, ces *Vereine* et ces *Verbindungen* occupent dans l'échelle hiérarchique le degré le plus humble. Moins riches, moins bruyants que les trois groupements dont nous venons de parler, ils cèdent volontiers le pas aux *Korps* dans les solennités publiques, — et cela, tout simplement, sans hésitation, parce que l'Allemand a l'amour inné de la hiérarchie et du protocole.

Disons tout de suite que ces Associations, quelles qu'elles soient, se composent de trois catégories de membres : les membres actifs (qui se subdivisent eux-mêmes en *Füchse* ou jeunes étudiants et en *Burschen*), les membres inactifs ou étudiants arrivés à la période des derniers examens, et les anciens membres de l'Association (*alte Herren* ou *Philister*). Je dois ajouter que beaucoup d'Associations, les *Vereine* surtout et les *Verbindungen*, reçoivent à titre d'hôtes (*Gœste*) les étudiants étrangers qui viennent de compléter leurs études en Allemagne.

Le bureau se compose du président ou *Senior*, de l'instructeur ou *Fuchs Major*, du secrétaire et du trésorier qui sont nommés chaque semestre. Le président est le chef ; c'est à lui que revient l'honneur de diriger les réunions et de punir les membres qui ont commis une infraction aux règlements.

Telle est l'organisation de ces Associations. Or, notez bien que la plupart d'entre elles se retrouvent avec les mêmes statuts dans presque toutes les villes universitaires. Ainsi l'étudiant qui, soit pour apprécier les diverses méthodes des grands maîtres de l'enseignement, soit pour reconnaître son pays, exécute pendant son *triennium* son « tour d'Allemagne » est assuré de rencontrer au Nord comme au Midi, à l'Est comme à l'Ouest, un sympathique accueil. Car, par goût, l'Allemand est voyageur, touriste (*Wanderer*), et l'on sait qu'une telle tendance a exercé sur l'unification de l'Allemagne une influence

considérable ; ainsi s'est réalisée l'unité des sentiments patriotiques, ainsi dans toutes les classes s'est acclimaté le concept de nationalité.

L'étudiant quitte donc sa province. Il la quitte, ou plutôt il l'emporte dans les plis de son manteau, dans son allure, dans son langage. A l'accent du terroir il reconnaîtra ici et là, fût-ce à deux ou trois cents kilomètres, des compatriotes; et, prenant son parti des plaisanteries que soulèvera peut-être sa manière de prononcer telle ou telle syllabe, il ne craindra pas, s'il est Saxon, par exemple, de fréquenter des Hessois ou des Hanovriens. Car toutes ces vieilles antipathies de petits Etats rivaux ont disparu depuis longtemps, effacées par une communauté persistante de victoires et de malheurs, et rien n'en subsiste que des railleries sans amertune et des proverbes où la rime tient plus de place que les bonnes raisons.

Cette riche variété de *Corporations* entraîne un corollaire : le petit nombre des membres dans chacune d'elles. Et cela, on le conçoit, est, au point de vue intellectuel et moral, un fait très important, puisque ainsi le Président peut plus aisément exercer son autorité omnipotente. J'ai souvent observé en effet avec quelle obstination le Président, surtout s'il a un bel arsenal de connaissances solides, tend à exercer sur l'esprit de ses *Vereinsbrüder* une action profonde. Le malheur est que s'il se sent capable de jeter quelques idées dans la circulation, il ne s'efforce pas seulement de susciter des esprits actifs et agissants ; il va plus loin : il se substitue à eux nettement, les pétrit à sa guise, les façonne selon ses petites recettes, les asservit, en un mot, à sa pensée. Le résultat n'en est pas toujours très avantageux.

Je ne m'étendrai point sur le fonctionnement des groupements dont nous venons d'apercevoir l'organisation. Aussi bien, le public français en est-il averti depuis longtemps. Mais quelques observations n'ont pas été faites, que je tiens à signaler.

Tout d'abord, on sait que chaque Association a sa *Kneipe*, c'est-à-dire un local spécial, somptueux ou modeste, où ses membres se réunissent pour discuter de leurs intérêts communs, chanter, fumer et absorber d'innombrables chopes de bière. Or, en principe, deux réunions officielles et obligatoires ont lieu chaque semaine : le *Convent*, sorte de Parlement au

petit pied, auquel assistent seuls les membres actifs, et la *Kneipe*, dont le nom, par extension, indique une réunion gaie à laquelle les membres actifs invitent les *Philister* et les *Gœste*. En outre, tous les dimanches et jours de fêtes, avant midi, les *Vereinsbrüder* se réunissent pour prendre ensemble la *Frühschoppen*, ce que nous appellerions en France l'apéritif. L'assistance à ces réunions est, je le répète, absolument obligatoire, si l'on ne veut pas encourir l'une des punitions que le président inflige sans scrupule : les amendes (*Geldstrafen*) et même l'interdiction (*Bierverruf*).

Convent, *Kneipe*, *Frühschoppen*, ce n'est point encore tout ; et tous ceux qui ont fréquenté les étudiants allemands ont pu constater *de visu* que, dans la pratique, le Comité de l'Association réussit merveilleusement à trouver des prétextes pour convoquer les *Vereinsbrüder* presque chaque soir. La liste est longue des fêtes solennelles auxquelles tous les *Vereinsbrüder* doivent nécessairement assister : réception des *Füchse*, promotion des *Burschen*, départ d'un membre qui devient *Philister*, visite d'un hôte étranger, réception des professeurs, nuit de Noël, Carnaval, etc. Que dire aussi de ces longs après-midi du dimanche dont les étudiants profitent pour visiter en corps les environs de la ville, à condition, bien entendu, qu'au terme de l'excursion ils soient assurés de rencontrer, pour y tenir une nouvelle séance de la *Kneipe*, la *Restauration* consolatrice, inévitable complément des coins les plus pittoresques de l'Allemagne ? Cela est si vrai que l'*Universitœts Kalender*, ce vade-mecum où l'étudiant trouve l'indication des cours qui se professent dans chaque Université, ne manque pas de signaler avec amples détails les excursions intéressantes que l'on peut effectuer aux environs de la ville.

Obligation impérieuse, « impératif catégorique », comme me disait un jour un Allemand, voilà le caractère de la réglementation de ces *Korps* et de ces *Vereine*, et l'on aperçoit tout de suite que la conséquence de cette obligation est d'arracher, coûte que coûte, l'étudiant à sa solitude pour lui continuer la vigilance du Gymnase. A cet autoritarisme, à cette discipline beaucoup d'étudiants se plient très volontiers, heureux de trouver dans la Corporation un organisme qui les dispense de penser, de vouloir, d'agir, de lutter, qui, les approvisionnant de formules, flatte, en un mot, leur paresse. Lors-

que ses succès dans les examens lui auront valu le titre de *Philister*, l'étudiant n'oubliera point l'Association à laquelle il a appartenu. La veille de son départ, il offrira à tous ses *Vereinsbrüder* une *Kneipe* d'adieu ; et, le lendemain, tandis qu'il se rendra à la gare où passera le train qui l'éloignera de la ville universitaire, ses camarades lui feront escorte et remettront entre ses mains un bouquet aux couleurs de l'Association. Puis le train s'ébranlera, tandis que les *Vereinsbrüder* entonneront en chœur un chant spécial qui, d'ailleurs, ne manque pas de caractère. Dans la suite, le *Philister*, chaque fois qu'il traversera la ville, s'efforcera d'assister aux fêtes de son Association ; son nom et son adresse seront consignés dans un annuaire spécial ; et vous le verrez, magistrat, professeur ou dentiste, tenir sa place avec joie à ces *Ferienkommerse* qui, au moment des vacances, réunissent, comme en une assemblée d'une nombreuse famille, les membres jeunes et vieux, actifs, inactifs et *Philister* de l'Association.

Dès qu'il s'est fait immatriculer à l'Université, le nouvel étudiant, qui déjà sur les bancs du Gymnase rêvait de *Kneipe* et de *Mensur*, s'empresse de solliciter son admission dans l'un des groupements dont nous venons de parler, non sans avoir consulté au préalable son rang, sa bourse et surtout les opinions politiques et religieuses de sa famille. A une heure où l'abondance des horizons et des idées invite l'intelligence de l'homme à se dépouiller des préjugés de caste, le premier geste de l'étudiant est une génuflexion devant le sectarisme. Que devient en cette affaire le principe même, essentiellement libéral, sur lequel est bâtie l' « Universitas magistrorum et scholarium » ? Comment allier de telles pratiques avec le respect dû à la science, affranchissant les esprits et leur donnant des règles ? Le jeune *Fuchs* ne s'en inquiète guère. Il porte avec lui les ignorances, les routines, les préjugés, les préoccupations même de son milieu social. Le vrai moyen dont dispose l'Association pour l'empêcher de jeter à l'eau ce bagage d'inepties, c'est de le tenir en laisse (*am Gængelband*), de l'accaparer corps et âme, de détruire en lui toute possibilité de vie intérieure.

Ainsi, après avoir achevé ses études, il quittera l'Université sans en avoir compris la vertu la plus haute, la passion sainte de la vérité et du travail, sans avoir remarqué que l'éducation

qu'elle donne est à la fois la sauvegarde du présent et la condition du progrès ; il aura fréquenté la science, il aura vu s'affirmer à travers toutes les résistances, toutes les obscurités, tous les supplices, le droit supérieur de la conscience libre, et il reviendra dans ses foyers, soucieux de continuer les traditions de sa famille, de sacrifier aux anciennes divinités et, désormais incapable, non seulement de répondre à la sollicitation infinie de la vérité, mais même de créer en soi, par un effort de tous les jours, la pleine et entière liberté de l'esprit.

Je n'insisterai pas davantage sur le fonctionnement de ces Associations. Toutefois, comme le duel, ou plutôt la *Mensur*, est une institution que la nation elle-même, après de sérieux examens et de multiples épreuves, maintient avec un soin jaloux, je voudrais qu'il me fût permis d'en parler un peu.

Je ne décrirai pas le combat. Aussi bien, le récit en a été donné dans tous les magazines, et ceux que la chose intéresse connaissent tous le savant ouvrage du colonel Fix : *l'Escrime dans les Universités allemandes*. Dès que la dernière *Mensur* (il y en a quelquefois vingt dans une seule matinée) est achevée, les chevaux démarrent au galop, emportant témoins et combattants, avec un grand fracas de claquements de fouets, de jurons, de pieds ferrés frappant le sol. Longtemps encore on entend les voix et les grelots, tandis que la fumée des cigares et l'odeur âcre du sang et du phénol traîne et se dissipe dans la brume. Dans quelques heures, vous pourrez rencontrer sur l'une ou l'autre des grandes artères de la ville, les blessés : ils s'offriront fiers, provoquants, avec leurs trois ou quatre glorieuses cicatrices (*Schmiesse*), aux regards émerveillés des blondes Allemandes.

Le type de l'étudiant obstinément bretteur est bien connu en Allemagne. C'est un individu qu'on redoute et qu'on admire. Chaque année on montre aux jeunes *Füchse* ces champions de la rapière (car il y en a toujours plusieurs dans chaque Université), et je pourrais citer l'exemple de telle *Landmannschaft* d'Iéna qui, au commencement du XIX^e^ siècle, forte seulement de seize étudiants, trouva le moyen, dans un laps de quatre semaines, de vider par les armes plus de deux cents contestations. C'est un record que les fastes universitaires ont enregistré avec dévotion.

Un vieux magistrat allemand, à qui je disais un jour que ces

copieuses saignées me paraissaient être une tradition barbare, me répondit très simplement : « Ces copieuses saignées (puisque telle est votre expression) ont un but que vous n'apercevez pas. D'abord, elles sont une école de résistance à la douleur ; je n'ai pas dit : une école de bravoure, puisque la *Mensur* est sans risque pour la vie; mais vous conviendrez tout de suite que le *Bursch* ne se laisse pas ainsi taillader le crâne, couper le nez, briser les dents, balafrer les joues, sans souffrance. Il souffre, et, sous peine de se voir exclu de l'Association à laquelle il appartient, ou, au moins, d'être momentanément privé de la casquette aux couleurs du *Korps*, il ne doit ni se plaindre du coup qu'il vient de recevoir, ni même sourciller. Le sang — son sang — ruisselle ainsi qu'une vraie pluie le long de son visage, l'aveugle presque, se répand sur le plastron et jusque sur le sol. Peu importe. Partez ! Pan ! Pan ! — Halte ! — Partez ! Pan ! Pan ! Vous croiriez entendre le bruit des fléaux qui battent le blé dans les granges. Et le combattant, ou, si vous voulez, le patient, conserve son calme : il s'entraîne à la douleur. »

M. Jules Huret, avec sa perspicacité et sa malice habituelles a formulé dans son livre : *En Allemagne : Rhin et Westphalie* (p. 442) une réponse à cette objection : « Y a-t-il à cet entraînement une grande utilité, depuis que la science a inventé les anesthésiques? Enfin, si on y tient absolument, ne peut-on pas se faire souffrir soi-même ou avec une mécanique, au lieu de s'obliger à fendre le crâne et à tailler les joues de ses compatriotes sous le prétexte de résister soi-même à la souffrance ? »

C'est fort bien répondu ; mais il est une autre objection sur laquelle, je crois, l'attention de mon éminent confrère Huret n'a point été appelée. Est-ce que ces saignées si généreuses, vous chuchotent tout bas quelques médecins, ne pourraient pas être comparées à un fossé, à une salutaire tranchée par où s'épancherait la surabondance d'une excessive vitalité? Je ne sais pas si l'on me comprend bien.

Quoi qu'il en soit, combat utile ou jeu barbare, la *Mensur* a toujours eu en Allemagne son autel et ses prêtres. Ce n'est point assez de rappeler qu'un homme comme Jacob Grimm en a réclamé la conservation, que de Treitschke, l'historien si connu de la dynastie prussienne, n'a pas hésité à rompre une

lance en sa faveur, que le moraliste Paulsen a trouvé moyen de la légitimer, qu'enfin le célèbre théologien Schrempf, si sévère pourtant pour la plupart de nos tendances modernes, n'a pas osé la condamner expressément. L'empereur lui-même a donné à ces combats singuliers son approbation la plus nette lorsque, le 6 mai 1891, présidant une fête de la *Saxo-Borussia* de Bonn, il parla en ces termes :

J'espère que, tant qu'il existera des *Korps* d'étudiants allemands, l'esprit qui y est entretenu et grâce auquel se trempent la force et le courage, se maintiendra et qu'en tout temps vous choquerez joyeusement vos rapières en son honneur. Nos rencontres sur le terrain sont fréquemment mal comprises du public. Nous qui avons été membres d'un *Korps* d'étudiants, nous savons mieux ce qui en est. Comme au Moyen-Age, où l'homme donnait dans les tournois la mesure de sa valeur et de son énergie, ainsi, par l'esprit et la vie des *Korps* d'étudiants, s'acquiert le degré de fermeté qui entre plus tard néanmoins dans l'existence.

Telle est l'organisation et tel est le fonctionnement de ces Associations qui, sous le fallacieux prétexte de procurer à l'étudiant des distractions qui l'éloignent des dangers de la solitude et de la rue, sous le fallacieux prétexte de restreindre dans des limites convenables son exubérance, en le mettant sur ses gardes, en l'informant des ennemis qui l'approchent, brisent en lui toute initiative individuelle, séquestrent, puis étouffent sa personnalité. Est-ce donc là l'œuvre d'un cercle? J'ai quelque envie d'en douter. En présence d'une telle discipline, d'une telle liturgie, devant tant de fidèles communiant en un même esprit de soumission à des dogmes dès longtemps établis, je me demande s'il n'y a pas là, en somme, avec son culte et ses ministres, une véritable secte — et puisque le mot est lancé et qu'il résume notre thèse, je ne le retirerai pas.

§

De telles mœurs nous éloignent de notre Quartier Latin de Paris et même des célèbres Collèges d'Oxford et de Cambridge. Ce sont, pourtant, celles de ces étudiants que le professeur Theobald Ziegler, dans son cours du semestre d'hiver 1894-95 à l'Université de Strasbourg, appelait « les chefs et les guides de la nation, les chevaliers de l'esprit, les aristocrates de la culture et de l'intelligence ».

Un brave médecin, très pacifique aujourd'hui, mais qui fut autrefois président d'un *Korps*, prenait à me conter ses exploits d'antan un plaisir énorme :

— Songez donc, Monsieur, l'honneur de notre *Korps* est pour nous une chose sacrée. C'est pour lui que nous combattons, c'est pour lui que nous sommes tous prêts à sacrifier jusqu'à notre vie même. Et ce n'est que justice. Car enfin notre *Korps*, quelles que soient ses couleurs, nous a préparés aux luttes futures de l'existence ; il nous a enseigné la bravoure, l'énergie, la virilité intellectuelle et morale. Ceux-là seraient insensés aujourd'hui et criminels qui ne lui accorderaient pas leur reconnaissance. Il y a l'honneur du *Korps*, comme il y a l'honneur du savant, comme il y a même l'honneur commercial tel que G. Freytag nous l'a défini dans son *Soll und Haben*.

— Mais lui dis-je, qu'entendez-vous donc exactement par ce mot : l'honneur du *Korps*?

Je vis tout de suite que j'avais posé là une question indiscrète.

— Les Français, me répondit-il, ne sont guère disposés à comprendre cela. D'ailleurs, établir une telle définition serait la chose la plus malaisée du monde : même quand les idées sont là, qui appellent, qui réclament, qui s'imposent presque, on ne peut pas toujours arriver à les enchâsser dans une formule. Au surplus, qui songerait à donner une définition de l'honneur depuis que Lessing a fait dire à sa Minna von Barnhelm : « L'honneur, c'est... l'honneur. » Les *frères studio* seuls peuvent entendre ce qu'est l'honneur du *Korps*.

Je m'efforçai de lui commenter ma répugnance pour les beuveries sur le *banc à bière* de la *Kneipe* :

— Que l'étudiant, lui dis-je, ou l'homme du monde, boive plus qu'il n'a soif et souvent plus qu'il ne peut supporter, c'est un principe admis en Allemagne, mais contre lequel, j'en suis sûr, s'inscrivent beaucoup de Français. A Paris comme en province, il ne viendrait à l'esprit de personne de parler sans contrainte des nuits agitées où l'on a été ramassé sous une table de restaurant. Que l'étudiant, à la rigueur, prenne, de temps en temps, sa petite « cuite », passe encore ; mais qu'on l'oblige, non point en manière de distraction, mais pour l'honneur du *Korps*, à se griser ou plutôt (le mot serait plus juste)

à se « soûler », voilà ce que les Français n'admettront jamais. Ne pourrait-on pas dans les *Kneipen* trouver des distractions d'un ordre un peu plus élevé? Et si l'Allemand a toujours l'ambition de démontrer qu'il n'y a point de possession qui ne doive être pour lui, et par son labeur, une conquête, il fera bien peut-être d'oublier le vieux proverbe : « Wer niemals einen Rausch gehabt, der ist kein braver Mann (1). »

Un membre d'une *Teutonia*, venu à Paris avec l'intention d'y compléter ses études, me confessait un jour sur un banc de la Sorbonne que ce qui l'étonnait le plus dans une Association générale comme celle des étudiants de notre grande Université parisienne, c'était le mélange, l'affreux mélange des conditions sociales.

— Je conviens, lui dis-je, que, parmi ces jeunes gens, il en est peut-être plusieurs, très rares heureusement, d'une condition extrêmement humble, que le spectacle de la prétention de quelques snobs peut, en effet, ennuyer et même gâter.

— Mais non, me répondit-il avec une adorable simplicité; c'est pour les autres que je crains.

Ainsi, en digne membre, en digne élève d'un *Korps* respecté, c'est pour les superbes que ce brave garçon avait des craintes et ce qu'il aurait voulu leur éviter, c'est cet enseignement si utile : que la naissance et la fortune ne confèrent aucun privilège réel et que nous ne connaissons plus d'autre distinction que la seule noblesse du mérite. Cette idée, nous la vénérons en France comme l'arche sacrée des temps présents ; mais la plupart des *Korps* universitaires allemands la repoussent avec tous les témoignages du plus profond mépris.

Au moins, vous déclare-t-on très souvent chez nous, les *Korps* et les *Vereine* offrent un avantage que les mères de famille ne peuvent pas ne pas apprécier : par leur discipline de fer, par l'assiduité qu'ils exigent, ils conjurent certains dangers spéciaux dont les jeunes gens sont menacés dès leur sortie des lycées. Soit; acceptons provisoirement cela après tant d'autres. Mais pourquoi taire les conditions singulièrement favorables dans lesquelles se trouve, au point de vue de sa vie même, l'étudiant allemand? Loin d'en être réduit, comme l'étudiant parisien, à s'installer dans l' « hôtel garni », système déplorable, ou dans l'appartement particulier, sys-

(1) Qui ne s'est jamais grisé, ne peut être un brave homme.

tème plus déplorable encore, il loue dans une famille bourgeoise ou chez un professeur une chambre meublée qui lui coûte de 15 marks à 35 marks et se nourrit, pour une très modique somme, soit à la *Kneipe* où la table et la bière sont bonnes, soit (à Berlin surtout) dans un restaurant végétarien, soit chez une veuve pauvre. Souvent même, au lieu de s'enfourner dans un *lokal* où on lui servirait à prix réduit des mets avariés, il aime mieux prendre ses repas avec la famille qui le loge. Ainsi, d'une part, il ne peut introduire chez lui de société douteuse, et, d'autre part, il a, en bien des cas, la chance de rencontrer chez ses hôtes de la cordialité et de l'agrément ; il y rencontre même quelquefois une fiancée.

Cette hospitalité que les familles bourgeoises offrent à l'étudiant exerce sur la moralité de celui-ci une influence incontestable. Mais il est d'autres influences qu'il ne faut point négliger : la sévérité des règlements de police touchant la licence des rues, le goût inné de l'étudiant allemand pour l'excursion, ajoutons, si vous voulez, la rigueur du climat, et, au risque de frôler le paradoxe, la grande camaraderie qui règne entre jeunes gens et jeunes filles dans les milieux bourgeois et même aristocratiques. Tout cela est très important.

Et pourtant, la *Société allemande pour la lutte contre les maladies vénériennes* nous a récemment fourni une statistique inquiétante. Il paraît que, sur les 6 à 700 étudiants qui fréquentent chaque année la *Krankenkasse* de Berlin, où, moyennant deux marks par semestre, la Faculté de médecine fournit aux étudiants consultations et remèdes, 25 o o des malades qui se présentent sont atteints de maladies des organes sexuels.

Il ne faut pas se hâter de conclure. Aussi bien, à Berlin, où trente mille femmes vivent de la galanterie, et, pour la plupart, logent dans les vastes *casernes locatives* du nord et du nord-ouest, pêle-mêle, porte à porte avec les étudiants, dans une ville si étendue où les membres d'une même Association habitent souvent fort loin les uns des autres, où les distractions abondent (théâtres, concerts, brasseries où l'on danse, patinage), il faut bien convenir que l'étudiant est en butte à des tentations infiniment plus nombreuses que dans de tranquilles villes universitaires de province comme Giessen, Rostock ou Marbourg. Et alors, si, au lieu de 25 o/o, nous estimons à 12 ou

même 10 o/o seulement le nombre des étudiants fréquentant les *Krankenkassen* et atteints chaque année de maladies vénériennes, il n'en demeure pas moins avéré que trois mille étudiants allemands sont annuellement frappés de telles incommodités.

Ainsi s'explique la quantité considérable de livres, de brochures, d'articles, qui, depuis cinq ou six ans, mettent le jeune bachelier au courant des dangers qui l'attendent dès le lendemain de son immatriculation. Et ces ouvrages portent des titres significatifs : *Quelques éclaircissements sur la vie sexuelle* ou *la Reproduction de l'espèce humaine*, *Instructions sur les choses sexuelles à l'usage des jeunes étudiants*, *Comment instruire nos fils de la vie sexuelle*, etc. M. Henri Schoen, toujours admirablement averti des choses d'Allemagne, a conservé le souvenir d'une conférence que fit, il y a quatre ans, aux jeunes bacheliers du lycée de Dusseldorf, le docteur von den Steinen, et à laquelle il assista. L'orateur y disait : « Quand, après le mariage, dans un moment d'une douceur infinie, les derniers voiles tombent devant deux êtres heureux, quand l'homme et la femme peuvent se donner l'un à l'autre corps et âme, n'y a-t-il pas là une inestimable récompense pour ceux qui ont su rester dignes de celle dont ils veulent faire leur compagne pour la vie ? Voilà la source sublime de la vie à laquelle je voulais vous conduire... Que chacun de vous conserve au fond de son cœur cet idéal qui le stimulera au travail et sera pour lui un talisman qui lui fera respecter la dignité de la femme. » N'est-ce pas, sous une forme différente, ce que Stilgebauer faisait dire à son directeur de lycée au début de *Gœtz Krafft* : « Mes amis, gardez le respect de la femme, le respect que vous avez pour votre mère et pour vos sœurs. Car la femme est la beauté de notre vie, la couronne de cette perfection qui ne s'offre dans toute sa valeur qu'à celui qui la mérite. La lutte est rude. Gardez toujours votre âme pure — l'âme, au moins — et combattez vaillamment ! »

§

Parlant de ces duels et de ces beuveries qui sont la tradition, le passé, l'Allemagne même qui se survit, M. Jules Huret écrit sérieusement : « Je suis bien sûr que l'Allemagne ne perdrait rien à abandonner des mœurs pareilles. » Je le crois

aussi, et d'autant mieux que je puis lui répondre : elle les abandonne, et peut-être, avant longtemps, l'historien dira-t-il : elle les a abandonnées.

Mais les progrès de l'idéalisme sont si lents, si incertains, si malaisés, que quelques-uns des novateurs, poursuivis et frappés par les vieilles puissances corporatives, furent à demi désavoués même par ceux qui les avaient d'abord encouragés. Eternelle aventure de l'esprit nouveau aux prises avec les forces du fanatisme ! Parmi les « non-incorporés » eux-mêmes, quelles misérables défaillances nées de rivalités plus misérables encore ! Dès la tentative de 1848, il paraît que certains promoteurs de l'idée nouvelle commirent le crime impardonnable d'afficher des ambitions politiques. O puériles contentions des amours-propres ! Et comment ne pas déplorer que les grandes causes soient si fréquemment desservies par des jalousies si vulgaires !

Qu'importe, cependant ? A travers toutes les vicissitudes de la fortune, guidées par une invincible espérance, les *Finkenschaften* et les *Freien Studentenschaften* poursuivent pas à pas la lutte entreprise contre les *Korps* et les Associations « à couleurs ». Repoussant la *Mensur* à laquelle elles reprochent de n'être ni un jeu ni un combat, repoussant les beuveries exagérées qui rappellent trop ce que Tacite disait des Germains au chapitre XXIII de sa *Germanie*, l'esprit de caste et ses effets démoralisateurs, elles proclament à haute et très intelligible voix le devoir social de l'étudiant. Elles tentent une rénovation de l'idéal universitaire, définissent la tâche de l'étudiant dans l'instruction du prolétariat, l'obligent à aller à la nation ; elles préparent, en somme, suivant l'expression même de leur programme, « une organisation nouvelle de la jeunesse universitaire allemande dans le sens d'une culture intellectuelle supérieure de la nation ».

Ceux qui, en ces dernières années, ont approché la jeunesse universitaire allemande n'ont pas laissé de remarquer que la concorde dont les *Korps* font devant nous le pompeux étalage n'est qu'apparente. Le bloc de jour en jour se crevasse. Cela est si vrai qu'on peut, sans crainte d'avancer une erreur, diviser aujourd'hui les étudiants allemands en deux groupes numériquement égaux ou presque : d'une part, les nombreuses associations dont nous venons de voir les abus ; et, d'autre

part, les étudiants non incorporés qui, bien loin de s'agréger à des institutions qui n'entendent accepter ni transformation, ni disparition, se mettent en réaction contre elles, et préparent le manifeste de l'Université de l'avenir, de celle qui pourra inscrire sur sa porte la devise que le vieux Mathieu Hummel proposait pour l'Université de Fribourg en 1460 : *Sapientia ædificavit sibi domum.*

« Celui qui n'aime pas la contrainte et ne veut pourtant pas renoncer aux avantages de la sociabilité, celui-là trouve dans la *Freie Studentenschaft* une organisation qui lui convient : elle le met à l'abri des diverses oppressions qui lui pourraient venir des *Korporationen ;* elle lui offre aussi de multiples occasions de se récréer avec profit.» Ainsi parle Baumgarten, l'historien des Universités allemandes, dans son récent ouvrage sur l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Et cela est très vrai. Jadis, les étudiants non incorporés, détestés de tous leurs camarades et des bons bourgeois, dénoncés comme des individus indisciplinables, impitoyablement exclus de toutes les fêtes universitaires et privés même des honneurs funèbres que les *Korps* et les *Vereine* accordent toujours à ceux d'entre leurs membres qui meurent en activité, menaient à l'écart, malgré la persécution, la pauvreté souvent et son cortège d'amertumes, une vie laborieuse et féconde. On ne les désignait que par des sobriquets désobligeants : *Finken*, *Wilden*, *Kameele*, *Bummler*, *Mucker*, *Profanen*, *Obskuranten*. Et il fallait entendre de quelle méprisante façon les membres des *Korps* indiquaient aux étudiants étrangers, dans le vestibule de l'Université, ces jeunes gens en disant : « C'est un sauvage », ou : « C'est un chameau ».

Aujourd'hui, tout cela a changé, et voici comment.

Déjà, en 1841, honnis et maltraités, les *Finken* avaient, à Iéna, conçu l'idée d'instituer un groupement pour la défense de leurs intérêts contre la coalition oppressive des *Korps* et des *Vereine*. Ce groupement fut formé, mais il était trop timide pour oser contredire en face l'oppresseur, et, après un semestre de lutte, il dut se séparer, ne comptant plus pour amener la défaite de ses ennemis que sur la puissance grandissante de la vie.

L'année 1848, si fertile en agitation, vit les *Finken* d'Iéna et ceux de quelques autres villes universitaires se réunir à

nouveau et tenter de concert une action politique sur un terrain parfaitement libéral. Pour devenir membre de cette Association, il suffisait d'être immatriculé à l'Université et de solliciter son inscription. Cette tentative, si elle n'avorta point comme la précédente, ne donna, en tout cas, que des résultats insignifiants.

De 1882 à 1885, la lutte devint plus ardente. Blessées par l'insolence des *Korps*, quelques *Verbindungen* « sans couleurs » cessèrent de prendre parti contre la formation d'une *Finkenschaft* solide, ennemie déclarée des *Korps*, et celle-ci naquit en plusieurs villes à la fois. D'année en année, sous l'impulsion des « rois des sauvages » qui se succédaient de semestre en semestre, les *Finkenschaften* prospérèrent et parvinrent à former ici et là des groupements très sérieux. Mais, hélas! travaillées par des divisions intestines qui surgissaient d'autant plus aisément qu'on n'avait pas encore un but précis, un statut décisif, quelques-unes d'entre elles languirent tristement, puis s'éteignirent dans l'ombre.

De 1887 à 1892, à Leipzig, à Fribourg, à Berlin, le mouvement reprit avec énergie. Je dois dire pourtant que si les résultats de cette agitation, menée par quelques esprits particulièrement éminents, ne se traduisirent que beaucoup plus tard, et, pour ainsi parler, aujourd'hui même, sous nos yeux, cela tient à des causes multiples. Il y a lieu d'abord de noter l'opposition ardente et systématique des *Korps*, l'autorité morale dont ils sont revêtus, les ressources et la diligence de leur presse, le rang social, la fortune et la haute situation administrative de leurs *Philister*, le zèle enfin, dans certaines villes, de l'autorité académique pour la perpétuation de traditions surannées. Du côté des *Finken* eux-mêmes, notons : chez quelques-uns, le mépris de tout ce qui est association même protestataire, chez d'autres, l'indifférence ou la timidité, et, chez ceux qui bataillaient le plus ardemment pour l'idée nouvelle, une conception trop longtemps imprécise du but à atteindre et de la tactique à préférer.

Déjà cependant, en 1896, il apparaissait bien que les vieilles Associations étaient vouées à la défaite et qu'elles seraient comme débordées par la puissance grandissante des *Finkenschaften*.

Un jeune israélite, qui avait joué dans le mouvement de révolte un rôle efficace, me disait un jour :

Cette petite guerre nous a coûté tant de douleurs que les plus acharnés d'entre nous ont été bien des fois sur le point de renoncer à la lutte contre cette folie des haines. Ceux qui ont cherché un terrain d'entente n'ont ramassé que des meurtrissures. Chose atroce, dans cette fermentation générale, ceux qui représentaient l'esprit de tolérance contre la force du fanatisme furent, par instants, à demi désavoués même par quelques-uns de leurs amis. Mais qu'importait? Le grand mouvement, parti de Leipzig, où cinquante associations figuraient les deux tiers des étudiants de la ville, devait gagner l'Allemagne entière rapidement. Notre but était, sans doute, de créer entre les *Finken* une camaraderie utile; mais notre horizon ne se bornait point là. Nous voulions et nous voulons encore supprimer la *Mensur* si barbare et la remplacer par des tribunaux d'honneur, montrer ce qu'il y a d'inélégance dans ces beuveries exagérées, amener enfin, par une lente victoire sur tant de traditions nées de tant de préjugés politiques et sociaux, le triomphe d'un idéal universitaire plus respectable.

Rappelons les événements.

Au mois de janvier 1896, on célébra dans toute l'Allemagne, à l'occasion du 25e anniversaire de la formation de l'Empire, des fêtes solennelles. Les Universités y participèrent, organisèrent des réjouissances spéciales, et l'on vit les *Korps* de Leipzig, avec leur insolence habituelle, expédier aux *Finken* des cartes d'entrée dans les locaux où les spectacles seraient donnés, avec cette seule restriction que des sièges ne leur seraient pas réservés et qu'on ne les admettrait que suivant la place disponible (*soweit der Platzreichte*). Il était difficile d'être plus simplement grossier. Les non-incorporés, on le devine, s'en irritèrent, et d'autant plus que l'offense qui leur était faite empruntait aux événements une signification particulière; ils s'en ouvrirent au recteur (Sa Magnificence M. le conseiller-secret professeur docteur Windisch), qui les encouragea à s'organiser en Association pure et simple et à solliciter du Sénat de l'Université une reconnaissance formelle. Il en fut ainsi décidé, et, dès le 17 janvier, l'attestation de reconnaissance, libellée de la manière suivante, était affichée sur la « planche noire » avec la signature du *Praesidium* et de tout le bureau :

A Messieurs nos camarades Nous faisons savoir par la présente que la *Leipziger Finkenschaft*, dans l'assemblée régulière du 14 courant, à 8 heures et demie du soir (salle nº 10 du Johanneum) a élu un président qui a plein pouvoir pour la représenter dans toutes les circonstances de la vie universitaire... Le président soussigné est reconnu par l'autorité universitaire comme représentant officiel et comme mandataire de la *Leipziger Finkenschaft*.

La jeune *Finkenschaft*, dès ce moment, fut en butte à des antipathies qui parfois se manifestèrent très hautement; elle engagea alors une campagne sérieuse de propagande qui fut couronnée d'un succès vraiment éclatant. Non seulement elle obtint que les *Finken* fussent représentés dans les solennités de la vie universitaire à l'égal des autres étudiants, mais aussi qu'ils fussent admis (ce qui leur avait été impitoyablement refusé jusqu'alors) à faire partie du comité d'administration de la salle de lecture de l'Université. D'autre part, afin de gagner à soi les étudiants les plus « sauvages », elle s'ingénia à obtenir pour ses membres des remises chez les commerçants, des réductions dans les théâtres et concerts; elle organisa des excursions charmantes, des conférences, des représentations dramatiques, un tennis, et une *Kneipe*, où, si l'on buvait un peu, on discutait beaucoup des questions sociales les plus graves. En 1897, le jour de la fête de la Réforme et du changement du recteur, la *Finkenschaft* eut le grand honneur d'être mentionnée dans le discours du recteur sortant comme une « nouveauté ».

Cette *Finkenschaft* de Leipzig, qui admettait dans son sein les juifs et les étrangers, ne tarda pas à devenir le modèle qu'on chercha partout à imiter. Ses statuts, une fois rédigés, furent acceptés, dès 1898, à Breslau, à Greifswald, à Halle, à Kœnigsberg et dans un certain nombre d'écoles supérieures, notamment à l'Institut technique de Cöthen; en 1899, ils étaient adoptés à Berlin, encore qu'on eût ici à lutter contre une résistance particulièrement acharnée. Ces statuts prévoyaient même la création de *Philister*, prolongement et pépinière de la *Finkenschaft*, tout comme les statuts des autres associations.

Bien entendu, les *Korps* obtinrent ici et là quelques victoires, à Marbourg, par exemple, et à Giessen. Mais Iéna et Halle leur avaient échappé; mais Berlin leur échappait; mais Leip-

zig surtout poursuivait son œuvre. Et, un beau jour, les *Korps* indignés apprirent qu'une Fédération nationale des *Finkenschaften* venait d'être créée (juin et juillet 1900) sous le nom de *Deutsche Freie Studentenschaft* et que la jeune Fédération tiendrait à Weimar, en 1901, sa première assemblée générale.

Cette Assemblée eut lieu et ceux qui y assistèrent ont gardé le souvenir non seulement des questions qui y furent débattues, mais encore de la leçon qui se dégagea des principaux rapports. On eut là, bien vivante, la réunion la plus significative et la plus heureuse de ce que nous réclamons aujourd'hui: j'entends l'association et l'accord de toutes les intelligences sensées et droites, de toutes les volontés honnêtes, sans esprit de parti, sans rien qui rappelle ou qui sente la coterie, les vues étroites et mesquines, les défiances injustes, les passions exclusives ; on eut enfin le spectacle de ce que peut donner une initiative individuelle, intelligente et énergique.

Ces *Finkenschaften* sont divisées en plusieurs sections, dont la principale est la section littéraire, dramatique et musicale qui lit et discute les ouvrages nouveaux, exécute, souvent avec beaucoup d'adresse, les pièces allemandes et étrangères, ne craignant pas, au besoin, de faire appel, pour la représentation de certaines œuvres de valeur, au concours de quelques femmes ou jeunes filles du monde. Une autre section est réservée aux études sociales ; une autre est composée de membres qui pratiquent avec passion les sports, les jeux, etc. Je connais une *Finkenschaft* qui a même une section spéciale de fervents du jeu d'échecs, et j'en pourrais citer plusieurs qui ont une section de sténographie et de dactylographie.

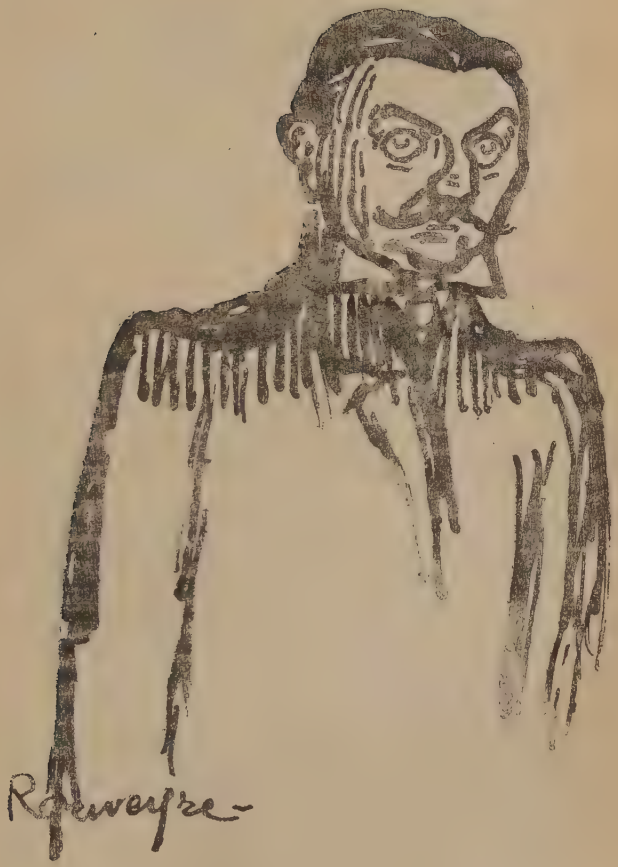
Ajoutez que, de temps en temps, ces sections se réunissent en *Kneipen* où sont discutées quelques questions du plus haut intérêt : développement de l'Etat moderne, idéalisme et réalisme dans la poésie dramatique actuelle, problème du chômage, lyrisme moderne, progrès de la science juridique, poésie russe, question marocaine, Ibsen et son Gabriel Borkmann, crise de l'apprentissage en France, retraites ouvrières, démocratie athénienne, éducation de la volonté, etc. Quelques-unes de ces Assemblées sont animées d'un esprit nettement socialiste. En ces dernières années, un certain nombre de professeurs sont venus eux-mêmes jeter là dans le creuset de la dis-

cussion quelques idées intéressantes, apportant ainsi, par conséquent, à l'œuvre nouvelle un concours éminemment utile. Enfin, on devine que le sujet le plus souvent inscrit à l'ordre du jour est celui-ci : « Quels sont les moyens les plus propres à faire connaître les *Finkenschaften* et à étendre leur rayon d'action? »

Telle est l'histoire et telle est l'organisation de ces *Finkenschaften* qui se multiplient, à l'heure actuelle, en Allemagne. Elaborant lentement mais sûrement un ordre de choses nouveau et plus digne, elles s'instituent en contradiction formelle avec l'ancienne jeunesse universitaire qui s'attache désespérément aux traditions. Seront-elles victorieuses? Nul ne le sait; mais, dans l'Allemagne de 1911, beaucoup l'espèrent qui ont des raisons de l'espérer.

Quoi qu'il advienne, nous avons là, en effet, un fort bel exemple d'héroïsme intellectuel. Par leur tentative, libératrice à la fois et créatrice, symptomatique du progrès des mœurs allemandes, ces jeunes gens, travaillant à fonder une Université supérieure, à arracher l'humanité aux puissances de servitude, aux ténèbres de la routine imbécile et barbare pour l'élever jusqu'aux clartés toujours plus lumineuses de la science et de la moralité, nous apprennent que l'organisation du nouveau monde social de justice et de solidarité ne se pourra faire sans un grand effort de pensée.

ANDRÉ MOINE.



MARCEL COULON

QUATRE POÈMES

—

pour Maghy.

L'ATTENTE

La vie est ample comme la mer.
Nous voici rapprochés devant l'horizon clair
au pied de la colline où brûle un crépuscule.
J'eusse aimé retenir cette heure que recule
déjà le souvenir de ce Passé vermeil.
Il tonne le galop de tes chevaux, soleil!
dont les midis géants couchés dans les jachères.
endormaient l'agneau blanc captif près de sa mère,
au loin de la saison dont les fruits sont perdus.
C'est pourquoi par l'automne impétueux et nu
j'ai pris le chrysanthème et la sauge pourprée,
et l'humble scabieuse avec la centaurée,
pour t'offrir au matin de notre vie commune
la Corbeille de songe et l'Epi taciturne.

Notre joie ne veut pas pour fleurir au portail
le chêne qui se cambre et l'if en éventail;
il suffira, grimpant sur le vieux mur agreste,
le lierre pacifique ou la ronce modeste.
Qu'importe qu'effaçant cet instant puéril
gémissent sur leurs gonds les portes de l'Exil,
si l'automne a posé sa plainte sur la mienne.

Le lourd buccin répond à la viole ancienne,
dans les tièdes vergers où je surprends encor
l'abeille qui s'accroche à la grappe aux grains d'or.
Demain portera-t-il les fruits que ma faim tente ?
ou par le matin pur que le Printemps enchante,
à l'heure où dans les prés s'éveillent les troupeaux,
verrai-je le champ vide et le bois sans oiseau?

Ah! que le temps s'écoule et que l'aube renaisse,
aux vasques du jardin où sommeillait la nuit,
que la fleur soit l'Amour, et son fruit la Tendresse,
que notre double hiver à son terme conduit.

VERS A LA FIANCÉE

D'une feinte douceur écoutant ma tristesse
je jette au cœur du soir ces lys qui se sont tus,
devant le port ancien et lourd, plein de caresses,
au fond du dock désert et des bassins perdus.

je ferme le doux ciel à l'écluse du rêve,
et ton front délicat où des anges sont nus,
sur ma peine déjà lointaine et sacrilège,
que d'autres ont causée sans que tu l'aies connu.

La mer en s'élançant sur les môles robustes
déchire ses poings blonds sans accrocher les murs,
mon âme te ressemble, ô rocher au grain rude !
le temps n'est pas plus fort que mon amour n'est sûr.

LA RETRAITE

Je suis descendu vers la ville tragique
et j'ai senti ses murs trembler dans mes deux mains,
comme je secouais ses ponts et ses portiques,
et sa couronne de bronze sur le clocher d'airain.

Elle criait d'ivresse aux antiques galères,
qui lourdes revenaient au milieu de la nuit,
par les océans d'ombre et les caps de colère,
quand la rafale hurle et l'ouragan rugit.

Le Commandeur errait, mêlé à la Tempête,
sur l'ourque sans hauban, la gabarre sans mât,
et le vent le portait comme en un soir de fête,
vers les lions dressés au-devant du trépas.

Au fond du grand Port sombre où la ville accourue,
avec ses mendiants et ses bouges en fleurs,
avec ses prêtres noirs, avec ses femmes nues,
tendant les bras, s'offrait au spasme du Vainqueur!

*

J'ai regravi le col de la montagne sainte
vers les clairs oliviers qui ne trahissent pas,
et ni la ville en rut, ni la mer sans contrainte,
ni tout ce que j'aimais ne me retiendra pas.

L'ADIEU

La trompette du Temps sonne au clos des années
pour moi déjà dans l'ombre, à pas diminués,
marchant vers le bocage où se poursuit encore
la course échevelée des feuilles aux tons d'or.
Je respire le vent et je ris à l'espace.
Mon âme est l'oiseau bleu sur la route qui passe :
l'abeille m'accompagne et le frelon m'a dit
que l'amour m'ouvrirait ce soir au paradis
où j'entrerai les mains tendues vers les fontaines.
Mais avant qu'à mes yeux disparaisse la plaine,
sur le chemin sacré pour la dernière fois,
je te salue, soleil! à l'orée des grands bois.

Ton char dans l'Empyrée a marqué son prestige,
tes chevaux blancs dressés à l'essor du Quadrige
bondissent au timon et se cabrent au mors,
et moi qui vais finir près la dormante Mort,
plus pâle que l'enfant sous ta roue abattu,
je t'acclame, Soleil, que mon cœur a perdu!

Le Mex, 1910.

HENRI THUILE.

CAHIERS DE ROUTE

PAGES INÉDITES

—

Cho-Moï, 27 mai. — En recherchant les types, pour les grouper par séries, autour du type prédominant auquel se rattache chaque groupe, j'ai reconnu que dans mes séries il y aurait forcément une lacune. Je n'ai guère eu l'occasion d'étudier autrement que de manière assez superficielle les Annamites d'esprit supérieur; je ne dis pas les mandarins, grands et petits, — mais de très grands hommes. Ici. leur influence est, surtout en ce moment, presque négligeable, s'ils sont à la Cour de Hué, — car la race des géniaux est peu domptable, et s'il reste là-bas de grands et profonds politiques, je doute qu'ils mettent au service d'un gouvernement dirigé par nous leurs grands plans et leur profonde pensée; ils se retranchent derrière l'étiquette, se consacrent à des intrigues de palais; ou, s'ils sont dans les provinces, ils font strictement leur métier, sans zèle, soit qu'ils ne croient pas l'heure venue de se compromettre sans danger pour nous, soit plutôt que, obligés de s'incliner devant la force, mais ne sympathisant guère avec elle, — ils se contentent de faire leur devoir. Mais pourquoi ne sont-ils pas franchement contre nous ? Parce qu'ils sont intelligents, et savent que la France restant dans leur pays ou le quittant, de toute façon l'Annamite ne peut rester indépendant ; ils savent que dix nations sont à l'affût de notre succession; — les rebelles de race annamite sont ou des pirates ou des naïfs. Voilà pourquoi ces mandarins nous tolèrent. Mais notre régime! On arrive à ces naïvetés-là quand on s'embarque, comme nos chefs aujourd'hui, dans l'habitude des vagues phraséologies humanitaires : c'est pitié de voir certains fonctionnaires français débiter leurs théories aux mandarins, parler de la mission civilisatrice de la France, exposer que l'Annam a été bienheureux de trouver la France, les faire souscrire pour la propagation de notre langue, insis-

ter et patauger lourdement comme de bons hippopotames sous le sourire aigu de ces gens intelligents et fins.

Cho-Moï, 1er juin. — Sur un contingent de soixante-dix Européens, deux sont décédés déjà dans le courant de mai. De plus, un autre meurt le 30, accès pernicieux. Le 31, deux meurent coup sur coup et on les porte dans la chambre des morts tandis qu'on en extrait le défunt de la veille. Ils y passent la nuit côte à côte sur le châlit en bambou, et si quelque chose d'eux a survécu, qu'ont dû se dire ces deux cadavres, pendant cette chaude nuit des tropiques? Quelles réflexions ils ont dû se communiquer, les deux voisins raidis, les deux macabres compagnons de lit, sur ce poste où l'on meurt sans médecin, où les défunts sont roulés dans une natte et portés ainsi au cimetière! Aujourd'hui, premier juin, deux encore. A huit heures du matin, un insolé est emporté par un accès pernicieux. A midi un caporal se couche, devient noir, et est *tordu* en un quart d'heure. Accès pernicieux cholériforme. Et on l'enterre aussitôt,car il va se décomposer.

Malgré le soleil de midi, malgré l'heure de la visite, on va l'enterrer sans retard, le cas douteux ! Etendu sur mon lit de camp, je vois passer dans le cadre ouvert de la fenêtre le sergent en blanc qui commande le piquet d'enterrement, les *hommes* en bourgeron, et quatre ignobles coolies qui vont porter le pauvre bougre en terre, roulé dans sa natte, caché sous une demi-couverture réglementaire... A qui le tour ? Les malades ne manquent pas dans le poste.

Je ne sais quel général ou haut fonctionnaire a dit dans une circulaire que les postes se préoccupaient plus qu'il ne convient de leur installation, que les commandants d'armes doivent s'occuper surtout d'agir, de faire des reconnaissances, etc... ! Des reconnaissances ! Si l'on en faisait une seule. en ce moment, il ne rentrerait pas dix hommes sur leurs jambes de cette compagnie de « joyeux » ! Ce sont des nouveau venus de cet hiver ou de l'automne de 1888 pour la plupart — et quelles têtes déjà. Quelles faces hâves, blafardes, jaunes, vertes ! Et pourtant ! ils ne travaillent à rien passé huit heures du matin ni avant cinq heures de l'après-midi. Pendant le travail (au fossé du poste), on en voit une dizaine, les plus solides,creuser le fossé et élever le remblai. Les malades, les fiévreux, les diarrhéiques, etc., qui peuvent se traîner, balaient

machinalement dans le poste. Et par moments on voit sortir d'une case et se diriger vers les cabinets, soutenu par un camarade et titubant, quelque être décharné, la barbe longue et férocement hirsute et noire sur la face de cire, le corps flottant dans le pantalon et le bourgeron de coutil, les yeux ternes, l'air vaguement désespéré, ou plutôt absolument abruti. J'ai parlé de l'installation. Dans ces postes de sybarites — au dire du général cité plus haut — ils meurent d'être entassés dans les cases de paille, que traverse le soleil oblique ou perpendiculaire.

Cho-Moï, jeudi 13 juin. — L'Amour. En 1887, le capitaine L... revenait de Phu-Binh-gia, où l'on était allé pour la première fois, et où l'on avait trouvé des Chinois, des Thuongs, des Thôs et Mans, et un petit fonctionnaire thuong ou thô. La colonne revenant sur Thaï-Nguyen, après cinq jours de séjour à Binh-gia, avait quitté ce dernier point depuis quarante-huit heures environ, lorsque, dans la matinée, une femme thô, — robe bleue, — jeune, jolie, vint faire des lays au capitaine; elle sortait de la brousse. Elle demandait à suivre la colonne à Thaï-Nguyen. Depuis, on a su que c'était une des femmes du petit mandarin de Binh-gia, qu'elle avait conçu une passion très vive pour le boy annamite du capitaine et que cette passion l'avait amenée à fuir le domicile conjugal et à poursuivre « l'amant de cœur » non sur les grands chemins, mais sur les sentiers et les pistes de la région.

Peu après arrivèrent des hommes en armes, conduits par le frère du fonctionnaire. Ils venaient réclamer la femme. Elle put se dissimuler à temps et se sauver dans la brousse, d'où elle atteignit des hauteurs en bordure du chemin. Les gens qui la cherchaient suivirent la colonne pendant un jour : la pauvre femme, des hauteurs, ne les perdait pas de vue, et elle suivait aussi, mais seule et harassée, sur la crête des collines. Elle passa la nuit, toujours seule, dans la brousse, au hasard que le tigre, si fréquent dans ces régions, n'en fît qu'une bouchée. De leur côté, les poursuivants campèrent près de la colonne, et ne rebroussèrent chemin que le lendemain matin, après s'être assurés qu'elle n'était pas revenue pendant la nuit. Une heure après leur départ, à une halte, la femme reparaissait, les pieds en sang, la face rayonnante. Le lendemain, les émissaires des mandarins revenaient à l'improviste,

et, cette fois, ils la saisissaient au beau milieu du convoi. Ils l'avaient liée, les mains derrière le dos, et allaient lui faire sauter la tête, quand le capitaine intervint et leur défendit de faire le moindre mal à celle qui s'était mise sous sa protection. Il les autorisait à suivre la colonne jusqu'à Thaï-Nguyen, où ils pourraient réclamer la femme au Résident de la Province. Ils acceptèrent en maugréant et se mirent à la *gauche* de la colonne ; mais, pendant la journée, ils disparaissaient et la femme était définitivement débarrassée d'eux. Il y a dix-huit mois de cela ; je viens de la revoir, toujours épouse — et épouse éprise — du boy ham, qui, de son côté, n'a pas quitté le capitaine.

Cho-Moï, jeudi 20 juin. — Quelle folie de juger tels ou tels peuples plus cruels que les autres, — je dis parmi les civilisés ! On a cité les Chinois mutilant nos soldats ; et voici ce qu'ont fait de nos soldats sur des Chinois.

Après la prise Cho-Moï, le soir, un officier du bataillon d'Afrique voit un Chinois prisonnier, vivant, sans blessure. Au matin, il le revoit mort, brûlé, cuit, la graisse coulant, la peau du ventre boursouflée, rissolée, dorée, comme celle d'un porc grillé. Des *Joyeux* avaient passé la nuit à griller cet être désarmé, tandis que d'autres martyrisaient une femme. Un autre me dit ceci, qui s'est passé dans une autre région : un soldat veut obliger une femme annamite à se livrer à son chien. Elle refuse et il la tue d'un coup de baïonnette dans le ventre. Aux temps premiers du christianisme, on eût célébré la pauvre femme victime de sa pudeur et de son dégoût, comme les Priscilla, les Agnès, les plus angéliques martyres. Inutile de dire que les officiers qui m'ont raconté cela n'en riaient pas ; et que les monstres dont j'ai parlé ne sont, chez nous, comme en Chine, que d'horribles exceptions. Elles seraient plus fréquentes de la part des troupes indisciplinées, car l'homme porte en lui une brute sanguinaire, un singe atroce ; — et on peut admettre que des Européens, s'ils étaient aussi peu disciplinés que les Chinois et les pirates annamites, auraient été aussi monstrueusement cruels que ceux-ci l'ont été. J'ai cité ailleurs d'autres exemples. Pauvre et triste humanité, sous toutes les latitudes également féroce et grotesque !

Cho-Moï, 1^er^ juillet. — Le 25 juin, deux Européens

morts ; — deux autres le 26. Plus de médicaments. La quinine rationnée ; plus rien contre diarrhées et dysenteries, ni bismuth, ni laudanum, ni opium. Le docteur est réduit pendant plusieurs jours à donner à un dysentérique quelques prises d'ipéca.

15 juillet.— Le 14 juillet du Centenaire à Cho-Moï. Ni un drapeau, ni un discours, ni un lampion, ni revues : tous les officiers sont malades, et cela me rend bien indulgent pour Cho-Moï et me semble compenser la chaleur et les mauvais repas et même les pommes de terre manquant depuis quinze jours. Levé à six heures, travaillé jusqu'à dix heures à lire *les Origines de la France contemporaine*, de Taine ; déjeuner ; sieste employée à lire et pris notes ; levé à trois heures, lu jusqu'à six heures du Taine ; — une heure de délassement à la tombée du jour. Dîner ; lu les *Origines* et travaillé de 8 heures à minuit ; puis soufflé chandelle, et debout ce matin à 6 heures.

22 juillet. — Encore deux hommes morts hier : — l'un, un caporal infirmier, se retenait depuis deux mois à la vie, s'agrippait de ses ongles tordus comme aux rebords polis et glissants d'une margelle de puits, se soignant lui-même, et se fût tiré d'affaire si un convoi, qui pût l'évacuer avec les autres malades, était monté plus tôt. Cependant le docteur qui a à soigner Cho-Moï et Cho-Chu, deux mauvais postes à vingt kilomètres l'un de l'autre, est depuis huit jours à Cho-Chu. Voilà plus de 20 hommes que nous voyons *s'en aller*, en 3 mois, parce que les convois sont trop espacés, — parce que nous n'avons pas de médicaments, plus de quinine même et parce que l'installation du poste est mauvaise.

§

L'Européen qui, hors service, accueille, abrite et fait évader un pirate poursuivi : « Je n'ai jamais trahi personne, vous êtes chez vous ; donnez vos ordres. » Le même, dans un cas analogue, étant chef de poste, en service, met la main sur le pirate (c'était aussi le même, sûr cette fois de n'avoir rien à craindre) et le fait décapiter, estimant qu'en service on doit être comme un automate, placé là pour exécuter telle ou telle fonction que, dans ce cas, aucun sentiment ni raisonnement, pas même l'honneur individuel, ne saurait prévaloir contre le *Devoir* dont on a la garde.

§

La boue, la boue; ciel pluvieux, tout gris. — Les gazons humides, d'un vert clair, sur les deux côtés de la rue de la Chaux; là-bas, à la Concession, les feuillages gris de brume. — Le rectangle long et vide de la rue boueuse, jaune et du ciel gris; une tache d'un blanc sale; boy vêtu de blanc; on ne voit que son pantalon flottant jusqu'au genou; tout le reste caché par le bombement de l'en-cas, de l'ombrelle d'été qu'il pointe en avant contre la pluie oblique, en pataugeant dans la boue; — une bagia fait halte; une autre marche avec le déhanchement des Annamites chargés; le manteau de feuilles imbriquées, tout hérissé, jaune; — à l'épaule, le bambou ployant sous le poids de deux touques de pétrole pleines d'eau, défoncées d'un côté, — que l'ingéniosité des coolies indigènes substitue peu à peu aux seaux de bambou plus coûteux.

§

Nous nous récitons tour à tour des vers de Mistral. — Belle chose, le génie, voire le talent. Regardez leurs œuvres, volontairement, en critique, vous pourrez méconnaître plus ou moins leur portée, même leur valeur. Mais remarquez : inconsciemment, sans cause apparente, vous jouissez d'en remâcher des extraits; tel vers, tel aphorisme, vous revient aux lèvres, à la mémoire. Quelle étrange et belle chose! Ainsi l'âme des créateurs ou des parfaits artisans littéraires se mêle à votre vie, influe sur votre âme, comme le ciel qu'il fait, comme les feuilles que vous voyez dans le jardin, elle a une influence, dont vous ne pouvez analyser non plus que mesurer les causes et l'importance, c'est, dans votre vie, dans vos pensées, dans vos actions, un élément nouveau, aux incalculables effets.

§

Le sceptique européen, hanté par les croyances de ce peuple qui grouille autour de lui, par la peur vague des êtres *d'outre-tombe*, fantômes, génies, dames du ciel, génies des eaux, analyser cet état d'esprit et ses causes.

§

L'amour sur le pont de la jonque parmi têtes coupées, dans le brouillard dense, blanc comme du lait, à l'aube et qui ne laisse voir ni le ciel ni l'eau, ni les palétuviers des rives.

Les Annamites réussissent d'heureuses oppositions de cou-

leurs, non par art, mais au contraire par absence d'art, parce qu'ils ne sont pas choqués jamais d'aucune juxtaposition de couleurs; et ils les essaient toutes au hasard, et toujours de couleurs franches, pas de douces dégradations de nuances. Parmi les pavillons des gens du Kinhluoc, un grand carré blanc, bordé d'une bande vert pomme qu'encadre une bande bleu-indigo, par exemple.

§

Cet imperceptible et dédaigneux frisson, comme de dégoût, du « *mên* » (le chat siamois) quand on le caresse sans qu'il s'y attende ; puis aussitôt son ron-ron de politesse ; il s'est rappelé à temps le code de civilité des petits chats. Parfois jaloux du livre qu'on lit, y pose sa petite patte, en vous dévisageant, vous regardant dans les yeux, ses bleues prunelles dans les vôtres ; on le caresse, il ronronne. Il insiste, avançant sa patte qu'on a doucement écartée. J'écris, il suit mon crayon des yeux. Puis dédaigneux se gratte le cou de sa patte droite de derrière, ferme les yeux et soupire. Il ne daigne déjà plus penser à moi.

§

Les choses de ce pays intéressent en France plus que je ne l'ai cru, et, en tout cas, valent d'être étudiées. Mais serait-ce une œuvre d'art, de simplement placer dans un cadre exotique des sentiments et passions cent fois décrits ?

§

Mon dernier congé : ces dix mois de pleine liberté, passés en France entre Avignon, Paris et Aigrefeuille, à ma fantaisie, — mais si vite passés ! Et pour allonger les jours, et pour mieux en jouir, je me levais, l'hiver, avant l'aube; et cette joie, après avoir pris deux tasses de fort café, de lire en fumant, tout contre le feu. — Or tout cela je l'ai senti passer si vite, comme, hélas ! je l'avais prévu, que, désormais, je ne tiendrai plus à rien ; et maintenant l'idée du prochain séjour en France et en Provence, même supposé plus délicieux encore, un an de joie sans ombre et de félicité, cela ne m'excite plus ; et je ne désire pas ce bonheur, tant j'ai vive et constamment présente la pensée de sa fin, qui arrivera si vite. Il n'y a plus de joie qu'à vivre à deux, toujours ensemble, chacun uniforme

avec soi-même jusqu'à la fin et qu'à rêver, lire et méditer en attendant la mort. (Hanoï, 11 novembre 1896.)

— Les jeunes, ceux à prétentions de lettrés, qui, ici, dès leur arrivée, ne ratent jamais de se croire et se proclamer bouddhistes : pauvreté ! qui croient avoir ainsi trouvé du neuf, et la pie au nid ! Ils sont touchants, à comparer, d'après leurs livres, Schopenhauer au Bouddha Çakyamouni ; à proclamer, avec leur exégèse de bazar à treize, la supériorité du Bouddha sur le Christ ! Bavardages, après tout, exactement de même inspiration et nature que ce que leurs frères d'intellect prodiguent en Europe, sur d'autres sujets ou sur ce même sujet, aux thés de 5 heures des Dames esthético-philosophiques, aux discussions autour d'un bock. — Mais combien plus touchant encore, — plus sympathique, en tout cas, — le véritable illettré, le surveillant des travaux publics ou des Postes et Télégraphes, qui les entendit un jour, ou qui lut un article de Th. Grimm dans *le Petit Journal*, et qui, en toute sincérité, croit vous émerveiller à vous dire fièrement : « Moi, je suis bouddhiste, et anticlérical ! », qui hait les Jésuites et les Ignorantins, pêle-mêle, et qui vous révèle que Bouddha (« c'était un Indou — il dit : un Indien ! un Malabar, quoi ! ») *fut un très grand homme*, « et vous savez que Jésus-Christ ne lui allait pas à la cheville ! Voilà comme je comprends les religions ! et non pas avec ces bêtises du catéchisme !... Et vous savez que ces bougres-là, ils disent aussi la messe, ils ont des monastères, des chapelets ! » *Sancta Simplicitas !*

§

— Dans le jardin ou petit parc du secrétariat général, ancienne résidence supérieure, la volière ne contient que trois paons, — la vieille dame qui disait : des pavons, la vieille dame provençale — et un faisan argenté : si beaux, ces faisans, d'un noir riche éclatant, de velours neuf, et le manteau de pure neige et le bec de corail rouge. Les fiers paons, à la petite tête, sur le cou très mince qui va s'élargissant, énorme, se perdre dans la poitrine. Sur la tête, quelques très fins brins, ondulant, comme une aigrette fine de pierres précieuses, saphirs, émeraudes, topazes, etc., le bec jaune ; le velours ras, vert, bleu, chatoyant, de la tête très fière. La queue : quelques

yeux, ocellations à prunelle de soie noire, entourée de cercles de pierres précieuses. Sur le flanc, les larges reflets, en nappe, de plumes bleues, moirées. Et tout cela chatoyant, miroitant! Et ce long col onduleux, fier, où les plumes courtes sont en demi-cercles pressés, pressés, de toutes les couleurs, non de l'arc-en-ciel, car pas claires, pas en teintes d'aquarelles, pas en claires et plates aquarelles, mais riches, profondes, luxueuses, soies épaisses, velours, satins, opulentes moires. Un rêve bref, étrange, mauvais.

Nous étions un soir, ma femme et moi, sous la varangue de briques, au premier étage de l'Hôtel des Postes et Télégraphes, à Hanoï. En face le square Paul-Bert. Un soir d'orage, soirée lourde, électrique, ciel tendu de gros nuages à ventre noir; et par larges bouffées humides, le vent courbait le feuillage des arbres; c'étaient de grandes palmes qui se relevaient vite, en décrivant un demi-cercle, et longtemps ondulaient, échevelées, toutes frémissantes.

Par intervalles, des éclairs de chaleur, tremblant à l'horizon, montrant le ventre noir et les frontières grises, presque blanches, de chaque nuage. Des éclats de musique vulgaire. Or, ce n'est pas la seule anomalie de ce rêve, ni des rêves, en général, — sous cette varangue, sur ce plancher étroit, nous étions très nombreux, une foule ; aussi nombreux, — j'avais cette impression, — qu'on pourrait l'être, un jour de fête publique, au soir, à la terrasse d'un café, très couru, de boulevard. Des militaires surtout : uniformes sombres ; galons d'or, étincelants, je les vois aux avant-bras se soulevant. Figures sombres aussi, tranchant à peine sur le noir des uniformes, mais leurs yeux étincelants, comme les galons d'or aux avant-bras. Figures jaunes, imberbes, car les figures de ces gens, — une foule, — qui buvaient silencieusement des grogs et des coktails, c'étaient les figures de ceux, — aussi nombreux que dans mon rêve, — que je vis, depuis dix ans, mourir jeunes, en ce pays. Non, parce que c'étaient des morts, mais par je ne sais quel motif, un malaise, une inquiétude, une appréhension de terrible, surtout, hantait mon rêve et *imprégnait* tout cela.

Et voici que devant nous, à la place où est la mairie, s'élevait un bâtiment immense, énorme, sombre, — en somme

tout semblable, formes et dimensions, à la mairie. Mais c'était l'hôpital.

Or, à la hauteur du premier étage, il y avait des cordons de points lumineux, des lumières vues à travers les fenêtres, — une ligne se prolongeant sur toute la longueur du bâtiment, coupée seulement par les murailles pleines, entre les fenêtres.

Mais ce bâtiment avait, à nos yeux, une importance énorme ; il emplissait moralement tout le ciel ; et nous ne pouvions en détourner nos regards ; et je ne sais pourquoi l'idée d'hôpital se confondait en nous avec celle de dépôt des morts, et même de charnier, et nous pensions aux cadavres, y entassés par centaines.

Alors ma femme me dit (mais je n'ai plus dans l'oreille le son de sa voix) :

— « Tiens ! l'hôpital est plein ce soir ! — Et toute la masse est mûre. » — Elle parlait de la masse des cadavres, et elle expliquait ses paroles, en me montrant, sous les lumières, de vertes phosphorescences ; et nous comprenions tous, fort bien, que ces phosphorescences venaient de chairs en pourriture.

Mais ces étranges paroles incompréhensibles, hors de mon rêve, m'épouvantaient. Et, en colère, je lui disais : « Tais-toi ! ne dis pas de ces choses-là ! » Et j'étais possédé par l'horreur.

Cependant, dans la pièce voisine, on entendait un pas sur des dalles, marqué par le choc du talon, allant jusqu'au bout de la pièce, puis revenant sans interruption, et toujours ainsi. Et cette promenade inexpliquée, de qui ? on ne le savait pas ; dans ma pensée il approchait toujours de moi, de plus en plus, le marcheur inconnu ; et, ce pas menaçant, de quelqu'un qui venait sûrement à nous, — un assassin ? une maladie, je ne sais plus ; l'un ou l'autre, — c'était la Mort. D'où venu ce rêve ? aucun fait, aucune idée des jours précédents ne m'y préparait. (25 nov. 1896.)

Arrivés hier, à Hanoï et reçus officiellement des officiers japonais : Son Excellence le général de division X..., le colonel X..., le commandant X..., le capitaine X..., le secrétaire de S. E. — Ces gens en deux voitures du gouvernement, reçus par le chef du Bureau militaire (commandant Y...) et l'officier d'ordonnance du Gouvernement et celui du général en chef. Tirés à quatre épingles, pomponnés, ces Seigneurs

Bouzous, avec titres, croix et galons ; — et graves, croyant que c'est arrivé. — C'est incroyable à dire, mais, ici, surtout venus en observateurs : *oui, viennent étudier sûrement notre fort et notre faible, au point de vue militaire, en ce pays, au cas où ils auraient à l'envahir : et peut-être même ce qu'ils pourraient en tirer, le jour où ils en seraient les maîtres.* Ils pensent déjà à cela. On ne se doute pas assez de leurs ambitions énormes, et de leur absolue confiance en eux, race supérieure, depuis guerre de Chine.

On ne peut se figurer ces gens ! ils rêvent maintenant de triompher d'une puissance européenne, l'Espagne, peut-être. Officiellement ils ne se désintéressent pas de la question des Philippines. Hier, cette dépêche Havas : « Le Conseil des ministres du Japon a décidé l'envoi d'un cuirassé devant Manille, sous prétexte que les révoltés pourraient attaquer la ville. » On ne se figure pas cette outrecuidance et arrogance. Puis, ils rêvent d'organiser les jaunes et d'avoir, dominant ces centaines de millions d'âmes, l'hégémonie des nations civilisées. Et leur rage, à en baver, quand ils trouvent l'Europe, si divisée, immuablement unie contre leurs prétentions, quand exagérées ; où, même les nations qui, par intérêt commercial, les flattaient et encourageaient à la guerre de Chine, on a vu combien elles s'alarmaient, après, de l'audace des prétentions. Et, dans cette rage, entre l'humiliation d'une race, se sentant, se devinant, malgré tout, dédaigneusement traitée en étrangère, par la civilisation européenne. (29 novembre 1896.)

§

Le pauvre petit Haguelon, employé du colon, supposé son fils naturel ; 18 ans, gamin, emporté par son tempérament jusque sur le retranchement des pirates, tué ; son corps laissé là, quelques heures, sous le ciel gris pluvieux. — Les pirates : insoupçonnés ici sur la foi d'un guide ; tout d'un coup leur salve à bout portant ; on croyait cerner quelques maraudeurs et pillards, on est en face du Dé-Tham avec ses meilleurs fusils, ses plus braves gas. Puis la retraite silencieuse des pirates, quelques feuilles remuées, plus rien.

§

Octobre 1896. — Ces jours-ci, après lesquels sera l'hiver froid et sec, jours de pluie et des dernières « queues de typhon », ont un charme pour les fumeurs anémiés et fiévreux.

La chambre est claire parce que la fenêtre est grande, mais le jour est gris, le ciel tendu de gris, les arbres délavés d'un vert clair, penchés d'un même côté sous le vent. Dans les intervalles de vent on entend la pluie, on la devine froide. Plus rien que le son des gouttes d'eau tombant sur le zinc du tub, sous la vérandah. Et ici, silence, par intervalles les craquements du premier feu que l'on allume, ce petit craquement frêle et sec du bois qui se consume en braise après la flamme tombée et approfondit si bien le silence. Et puis, les coups de bélier furieux du vent dans les cloisons. — Et le fiévreux a ses membres las et jouit à les étirer; l'amertume de la quinine lui remonte au gosier; il sue un peu, doucement fatigué, il est frileux, frissonnant au moindre courant d'air, sa tête est un peu lourde ; et, fumant l'opium, il se sent heureux, à jouir du silence, du vent lointain, de la fatigue, de la fièvre, de l'anémie, du feu mi-éteint et de l'opium. Et c'est alors qu'il rêve à de merveilleux projets littéraires, qu'il ne réalisera pas.

JULES BOISSIÈRE.

CHABRIER EN TOURAINE

Lorsque l'auteur de *Gwendoline* habitait la Membrolle (1), c'est-à-dire cinq mois environ chaque année, de Pâques à la fin de septembre, il oubliait complètement qu'il existait un Paris et qu'il y avait de nombreuses relations.

Jamais on ne vit de visiteurs parisiens chez Chabrier, à la Membrolle, il n'y recevait que ses plus proches parents, que ceux qui ne pouvaient troubler en rien ses habitudes de travail.

Enfermé tout le jour et quelquefois une partie de la nuit, dans le salon du rez-de-chaussée de son habitation, il y écrivit ses plus belles pages. Cette maison, qui existe encore aujourd'hui, a un peu changé d'aspect.

« Que de changements déjà, m'écrivait, il y a trois ans, le pauvre Marcel Chabrier auquel j'avais envoyé une photographie, que de changements !

« On a planté des arbres devant la maison, sur la route. Toute voisine, une nouvelle maison a poussé. Du côté du jardin une vigne qui abritait tout le perron et en enguirlandait la grille a disparu ; il est vrai qu'une voiture automobile est là, dont la vue seule eût fait fuir ma pauvre grand'mère... »

Toutefois, le salon où se tenait Chabrier n'a pas subi de modifications. Chabrier était presque toujours seul, devant sa table ou son piano. Après le dîner, il se permettait un bout de promenade sur la route du Mans et, par les beaux soirs d'été, lorsque ses fils étaient avec lui, il arrivait que la promenade se prolongeât jusqu'à dix heures.

Enfin, une fois par semaine, il se rendait à Tours chez ses amis Perny. Il partait le matin, faisait la route à pied, s'arrêtait quelquefois pour prendre haleine au café de la ville, puis descendait la Rue Royale, jusqu'à la rue de l'Archevêché, qu'il suivait pour s'arrêter au coin de la rue de Buffon, où demeuraient ses amis. Il y arrivait une heure environ avant le moment du déjeuner et, lorsqu'on se mettait à table, il avait eu le

(1) La Membrolle est un petit village à deux lieues de Tours. Chabrier venait là chez sa belle-mère, Mme Dejean, qui habita la maison jusqu'à la mort du compositeur.

temps de raconter ses déboires avec l'Opéra, non sans une vive gesticulation pour exprimer sa rage furieuse laquelle se transformait bientôt en une explosion de gaieté folle, le tout terminé par une farandole et une bourrée *fantasque*, à laquelle tous les assistants devaient prendre part.

Mme Perny était professeur de piano à Tours. Musicienne de premier ordre, elle avait su discerner très vite le génie de Chabrier à une époque où son nom n'était pas encore connu du public, du public parisien s'entend, car le public tourangeau ignore encore profondément jusqu'au nom même d'Emmanuel Chabrier.

Pendant plus de dix ans, Chabrier fréquenta Tours de cette manière, ne voyant que ses amis Perny, ne cherchant nullement à y étendre ses relations davantage.

Il devait connaître le violoncelliste Jimenez (1), car, à partir du moment où les réunions du Petit Bayreuth, fondées par M. Lascoux, se firent, d'abord chez Mme Pelouze, à Paris, puis dans l'atelier du peintre Toché, Jimenez venait quelquefois de Tours pour se joindre à l'orchestre et Chabrier était un habitué de ces réunions wagnériennes.

Dans les derniers temps de sa vie, Chabrier apportait de la Membrolle à Tours son manuscrit de *Briséis*. Quelle inquiétude le poursuivait à propos de cet ouvrage, on ne sait, mais il est certain qu'il ne s'en séparait jamais, même pendant le repas. Alors, il le mettait sur la table à côté de son assiette pour le remettre sous son bras, le déjeuner fini, et regagner la Membrolle sans s'en être séparé.

A Fondettes, autre petite localité de Touraine, le compositeur avait un parent, le docteur G..., qu'il visitait de temps à autre et qu'il recevait également à la Membrolle. Ces quelques visites furent l'occasion d'une correspondance où j'ai pu puiser grâce à l'amabilité de ses possesseurs auxquels j'adresse ici mes respectueux remerciements (2).

Depuis la publication des délicieuses *Lettres à Nanine* par Legrand-Chabrier, on se montre friand des lettres de Chabrier, qui s'y révèle comme écrivain aussi spontané, aussi abondant et éclatant qu'il l'est ailleurs comme musicien.

Voici d'abord un simple billet d'invitation :

(1) Voir *Mercure de France*, Flaubert à Chenonceau, numéro du 1er mars 1911.
(2) Et aussi à M. André Chabrier, qui m'a permis de publier ces lettres.

A Madame G. S. à Fondettes.
(Indre-et-Loire)

La Membrolle, 9 septembre 90.

Chère Cousine,

Nous voici tous de retour très désireux de vous embrasser! Voulez-vous venir tous les quatre dimanche? J'attends de Paris mon parent, le jeune Monvoisin, chez les parents duquel nous étions dernièrement à Cussay — comme cela la petite fête serait complète.

Le choix du dimanche fut voulu, attendu que du lundi au samedi, jeudi compris, les enfants travaillent avec M. Loiseau.

Vite, un petit oui, cousine, et de cœur à vous.

EMMANUEL CHABRIER.

Il s'agit, dans ce billet, de M. Monvoisin, l'éditeur de musique bien connu. Ceci se passait au moment où M. Monvoisin venait d'être reçu bachelier. Chabrier lui avait, à ce propos, adressé l'amusante lettre de félicitations que voici :

A M. A Monvoisin.

Bravo, camarade et cher collègue, car je le suis ès-lettres, mais ce n'est pas d'hier. Allons, voilà, comme on dit, une forte épine sortie du pied, — où il t'en rentrera d'autres, sois tranquille, ce n'est que la première; le pied a été donné à l'homme pour ça d'abord et ensuite pour marcher avec. Je n'ose plus regarder le mien, ce doit être un crible.

Et dire que ton père allonge depuis plus de quinze ans des billets de mille pour te faire apprendre une langue soi-disant latine qu'il t'est formellement interdit de parler dans les salons sous peine de te faire foutre à la porte immédiatement. Et ajouter que je vais en faire autant pour les miens. Décidément, les âneries que l'on s'offre ici-bas ne tiendraient pas dans un décalitre, mais en revanche un dé à coudre serait trop grand pour contenir les choses quasiment raisonnables.

Quant à moi, je trime ferme. Je préférerais me balader avec des femmes charmantes au bord d'un clair ruisseau ou simplement en pleine mer; mais je n'ai pas le choix. Flanque-toi un peu de bon temps pendant que tu y es: tu deviendras assez tôt un monsieur grave; un beau matin il te tombera sur le nez une paire de lunettes d'or avec une cravatte blanche autour du col et tu seras ce jour-là un bougre solennel et assommant. Méfie-toi!

J'attends Alice et Marcel — ou plutôt — je vais les chercher mercredi. Samedi nous serons tous ici. Embrasse pour moi le papa, la maman, les sœurs, le petit Pierrot, le cousin Joseph et crois à la vieille affection de ton

EMMANUEL.

Voici maintenant quelques lettres à ses parents de Fondettes.

A Madame G. S., à Fondettes.

La Membrolle, 27 septembre 1891.

Ma chère cousine

Madame Perny ne pouvait pas nous promettre un jour *ferme* en ce moment et nous autres tenant absolument à vous revoir et promptement nous vous prions de nous indiquer le jour où vous voudrez bien venir *vous!*

Le jour nous importe peu, mais prévenez-nous la veille.

Nous vous embrassons tendrement et attendons vos ordres.

Votre

EMMANUEL CHABRIER.

A M. G. S., à Fondettes. Vendredi.

Chère cousine,

C'est convenu!

Dimanche, à 11 h. 1/2, nous serons sur le pont à vous attendre. Nous regrettons bien la chère patronne, mais *nous savons* qu'il n'est pas facile de la faire démarrer. Exprimez-lui tous nos regrets. Apportez tous les trois de l'appétit et de la jovialité.

A vous tous de cœur.

EMMANUEL.

Et Boulanger, qu'en dites-vous? Il finit comme une vignette de romance 1830. Ce n'était décidément pas un vrai mâle. Ce n'est pas le père Napoléon qui se fût fait sauter le caisson! — Enfin, s'il a retrouvé Marguerite, tant mieux pour eux.

A M. G.

La Membrolle par Mettray.
24 janvier 1892.

Cher cousin et ami,

Merci de votre bonne et affectueuse lettre. Voudriez-vous, afin d'en terminer avec cette petite question alcoolique, avoir l'extrême obligeance d'écrire à ce Monsieur P... qui, grâce à votre demande personnelle, me servira, j'en suis convaincu, en toute confiance, et lui commander dix litres d'eau-de-vie à 3 fr. 50. Total 35 francs, que je lui paierais immédiatement.

Je voudrais, nous voudrions tous bien vous voir, mais quel sale emps, bon diare, et que les jours sont courts encore! De plus, je vois que vous êtes souvent en courses et nous ne voudrions pas vous déranger!

En fait de dérangement, *je l'ai été* dérangé, ces jours derniers et j'allais prendre la plume inquiète pour vous mander, mais ce n'est rien, c'est passé, avec dix à douze tasses de camomille et quelques

suées j'en ai vu la farce. Les femmes vont bien, aussi l'enfant. A bientôt, au plus tôt possible. Nous vous embrassons tous tendrement.

Votre affectionné cousin et ami,

EMMAMUEL CHABRIER.

A Madame G. S. à Fondettes.

Jeudi, 16 juillet 1893.
La Membrolle.

Ce sera pour nous tous une grande joie d'aller passer quelques bonnes heures au milieu de vous. On ne se voit que très rarement, on s'aime énormément, la journée de dimanche sera délicieuse. Nous vous embrassons tous les trois de tout notre cœur.

EMMANUEL.

Marcel est arrivé : mettez cinq couverts (pour les Chabrier et la grand'mère).

Cependant une des meilleures élèves de Mme Perny, sachant la présence de Chabrier aux environs de Tours, eut l'idée imprudente de lui demander des leçons de piano. Chabrier accepta et il fut décidé que les leçons auraient lieu le samedi, dans la matinée, chez Mme Perny.

Rien de plus réjouissant que les séances qui s'ensuivirent.

Chabrier arrivait assez exactement, muni de son manuscrit de *Briséis*, et commençait par s'asseoir à côté de son élève dans la pose classique du professeur de piano. Il prenait un ton quasi-doctoral et semi-paternel pour présenter ses premières observations. Mais cette attitude sévère durait environ cinq minutes. On le voyait bientôt se lever, arpenter, à grandes enjambées, la pièce. Il ne rejoignait son élève que pour lui souffler dans l'oreille un *plus fort !* ou *plus vite !* qui la faisaient sursauter.

Quelquefois la remarque était accompagnée d'une légère bourrade sur l'épaule, qui la faisait se retourner étonnée et un peu indignée. Mais elle avait à peine achevé son demi-tour que Chabrier était déjà rendu à l'autre extrémité du grand salon ayant eu le temps de dire à voix basse à Mme Perny, qui assistait à ces étranges leçons : « Elle m'embête, votre élève, elle m'embête énormément ! » Et comme il était convenu que le déjeuner suivrait immédiatement la leçon, il arrivait aussi à Chabrier de crier à haute-voix, entre deux promenades : « Le bifteck est-il bientôt cuit ? »

Il y eut deux ou trois leçons du même genre. Un départ de Chabrier pour Paris les interrompit définitivement.

Dans le même temps se présenta chez Mme Perny un jeune homme profondément ignorant en fait de musique et qui, se croyant du génie, voulait entreprendre des études d'harmonie et de composition.

Mme Perny l'adressa à Chabrier, à Paris. On ne sait ce qui se passa entre le maître et l'apprenti, mais la lettre qui suit en dit assez sur le résultat de l'entrevue :

A M. et Mme Perny, à Tours.

Chers et bons amis,

Je vous envoie la lettre de cet avorton, de ce gringalet, de cet ignorant de vingt-deux ans. Cet imbécile ne connaît pas un mot de solfège, ni une seule règle d'harmonie, joue du piano médiocrement et n'a pour programme que des valses, de sales morceaux sans valeur, bref un raté de premier ordre. Enfin, il est laid, il est trop petit, sa redingote va mal, les manches lui recouvrent les deux tiers de la main et son chapeau haut-de-forme manque de chic. Bref, le pauvre bougre a tout ce qu'il faut pour ne pas réussir, car il est fat, très suffisant. Vous serez édifié en lisant sa lettre. C'est à se tordre ; quand on voit que monsieur X... croit qu'il a épaté Lavignac et Pierné (qui se sont évidemment foutus de lui dans les grands prix).

Et il ajoute qu'il est obligé de renoncer d'écouter les immenses harmonies *qui bouillonnent dans son cerveau.* Enfin ! c'est un crétin, n'en parlons plus, j'en ai plein le dos ! — Nous irons très probablement à la Membrolle passer quelques jours chez la bonne maman. Aussitôt arrivé, après avoir embrassé la grand'mère que j'aime tant, je file à Tours, comme un zèbre, je cours chez mes chers Perny que je serai si heureux de revoir (et eux aussi) ; ma femme vous envoie ses plus affectueux compliments. EMMANUEL CHABRIER.

A partir de cette époque, fin de l'année 1893, les lettres de Chabrier deviennent de plus en plus rares.

Lorsque, avant la première de *Gwendoline* à l'Opéra, Lamoureux fit jouer l'ouverture au cirque d'été, Chabrier, profondément ému de l'ovation qu'on lui fit ce jour-là, raconta son succès le lendemain dans une lettre à Mme Perny. Mais ce n'est déjà plus du Chabrier. Il n'essaye même pas de s'exprimer joyeusement.

L'ami fidèle et affectueux qu'il fut toujours était terrassé par la maladie qui devait l'emporter l'année suivante.

RENÉ MARTINEAU.

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

(*Suite*[1])

—

V

Trop excité d'abord pour me rendre compte de l'énormité de mes actes durant ce néfaste lundi, je ne tardai pas à mesurer la gravité de mon cas par la consternation de tante Bobette, lorsqu'elle eut compris, sur le peu que j'osai lui en dire, que j'étais bel et bien chassé de l'école du dimanche. Elle ne parlait de rien de moins que d'aller sur l'heure se traîner elle-même aux genoux du pasteur Babel pour implorer mon pardon. Il fallut toute l'autorité, fort relative d'ailleurs, mais heureusement efficace à cette occasion, du cousin Gobernard, qui, pendant ces jours critiques, crut devoir se montrer quotidiennement à la maison, pour la dissuader de ce projet.

— Rien ne presse, disait-il. Avec le temps ça s'arrangera. Laissons d'abord ce forcené de Babel se calmer.

Et mon père, en homme sage et ennemi de l'éclat, l'appuyait.

— Quand ce garçon serait privé de son catéchisme quelques dimanches, le grand malheur! émettait avec poids le cousin Gobernard. Tranquillisez-vous, Bobette, le diable n'est pas encore à ses trousses, et pourvu

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 332 et 333.

que d'ici là ce petit conserve un bon estomac, l'esprit dispos et le ventre libre, vous aurez tout loisir pour lui concilier à nouveau les bonnes grâces du Très-Haut.

Malheureusement, deux au moins des conditions si judicieusement attachées à ma tranquillité et à celle de tante Bobette par l'excellent cousin Gobernard se trouvèrent bientôt singulièrement compromises. Je ne mangeais plus, je ne dormais plus, un abattement et une inquiétude insurmontables s'emparaient graduellement de mon esprit. Un malaise étrange m'étreignait. Le mardi, ça allait encore; le mercredi, ça allait moins bien; le jeudi, ça n'allait plus du tout.

— Diantre! diantre! faisait le cousin Gobernard déconcerté, tu m'étonnes, mon garçon. Qu'est-ce qui t'arrive? As-tu un hanneton dans le ciboulot? Du nerf, saperlipopette!

Et il s'en prenait à tante Bobette :

— C'est votre faute aussi, ma cousine, avec vos lamentations perpétuelles... Vous l'abrutissez de vos jérémiades!...

— Par exemple! se récriait tante Bobette. Depuis trois jours je n'ouvre pas la bouche.

— Mais vous n'en pensez pas moins. Et vous lui faites une tête!...

Quelle que fût mon affection pour tante Bobette, ce n'était pourtant pas la tête qu'elle pouvait me faire qui causait mon désarroi. Ce n'était pas davantage la tristesse que j'éprouvais à la pensée du désastre qu'avait souffert à cause de moi ma chère Eglantine. Etait-ce peut-être l'appréhension que nous pussions être séparés pour toujours? Non plus. S'il n'y avait eu que cela, je n'aurais pas été si angoissé. Les difficultés auraient au contraire stimulé mon énergie. J'aurais tout fait pour la revoir. Je l'aurais revue! Et puisque j'avais déjà conquis sa sympathie, puisqu'elle m'avait demandé d'être son ami, rien ne m'aurait arrêté. J'aurais franchi monts et vaux, j'aurais accompli des prouesses merveilleuses pour lui prouver ma tendresse!...

Un tourment plus secret me rongeait. Il était né soudain, d'une pensée tout d'un coup apparue. Mon altercation avec le pasteur Babel m'avait beaucoup ému. J'en revoyais le déroulement dramatique; j'en repassais dans ma tête les moindres incidents. Mais si je ne parvenais toujours pas à comprendre ce qui m'avait mérité une si formidable algarade, je me disais

cependant que, pour me l'avoir infligée, le pasteur Babel devait avoir eu des motifs bien puissants, d'autant plus puissants peut être que je ne les connaissais pas. Et je ne me cachais pas non plus, au souvenir de la fureur décuplée de l'ecclésiastique lorsque avait éclaté ce qu'il avait appelé ma « révolte », je ne me cachais pas que, pour grave qu'eût été mon premier péché, sa gravité s'était incomparablement accrue du fait de n'avoir pas voulu le reconnaître.

Mais quel pouvait être exactement ce péché, ce péché énigmatique et redoutable, tellement plus gros de conséquences que tous mes péchés antérieurs, qu'il avait fini par me valoir mon expulsion sommaire du cabinet de M. Babel et mon exclusion de l'école du dimanche? C'est ce que je me demandais avec trouble et transissement. Et tout d'un coup... tout d'un coup ç'avait été comme une illumination... une illumination maudite... Un texte, un terrible texte avait surgi dans ma mémoire, menaçant, tragique, fatal. Je l'avais recherché en tremblant. Il était encore plus terrible que je ne le croyais. Jésus, le doux Sauveur lui-même, avait prononcé : « Je vous le dis en vérité, tous les péchés seront pardonnés aux fils des hommes, mais *quiconque aura péché contre le Saint-Esprit n'obtiendra jamais de pardon, car il est coupable d'un péché éternel.* »

Avais-je peut-être commis, sans m'en douter, le mystérieux péché contre le Saint-Esprit? A cette pensée, une sueur froide avait inondé mes tempes. Ce péché, cet extraordinaire péché, celui que tout le sang de Jésus ne pouvait racheter, ce péché des péchés était-il mon péché ? Horrible incertitude! Et la féroce sentence se déroulait sans répit dans mon cerveau fiévreux, me coupant bras et jambes, m'annihilant, m'écrasant. Je songeais aux terreurs du petit Gaufre, et ces terreurs, je les partageais maintenant, j'en connaissais le vertige, j'en éprouvais l'affolant cauchemar... Mon Dieu ! mon Dieu ! avais-je commis le péché contre le Saint-Esprit?...

Le vendredi, j'étais sérieusement malade. Le samedi, devant ma mine terreuse, le cousin Gobernard déclara :

— Il n'y a pas à dire, ce petit se fait du mauvais sang.

— C'est le remords ! proféra lugubrement tante Bobette.

— Nom d'un pétard ! il faut le secouer. Ce garçon a besoin de prendre l'air. Voyons, Nicolas, que dirais-tu d'une

excursion au Salève ? Ça te va-t-il ?... Ça va ! Je t'emmène demain.

— Si vous voulez, mon cousin, dis-je sans conviction.

— Bonne idée, approuva mon père. Ça lui fera du bien.

— Gédéon...

— Vous, taisez-vous. On ne vous demande pas votre avis. Un dimanche à la montagne, croyez-m'en, cela lui vaudra mieux que le catéchisme.

Mais tante Bobette avait une objection qu'elle tenait essentiellement à formuler.

— Gédéon... je ne puis vous confier ainsi Nicolas pour toute une journée...

— Que craignez-vous ?

— Je crains... je crains... Il faut auparavant que vous me fassiez une promesse.

— Quoi donc ?

— Gédéon... Gédéon, promettez-moi que vous ne lui direz pas un mot de religion.

— Bien, bien, c'est entendu.

— Vous me le promettez solennellement ?

— Je vous dis que c'est entendu. Préparez-lui son petit sac, et ne le chargez pas trop. Pas de pain, ni de vin ; nous nous en munirons à Bossey, au pied de la montagne. Quelques œufs durs et une tranche de fromage. Le reste, j'en fais mon affaire. Et demain matin, mon garçon, trouve-toi à six heures au bas de la Cité, pour le tramway de Carouge.

Sur quoi mon père ajouta :

— Je vous aurais bien accompagnés, mais je crois que la course serait maintenant un peu trop forte pour moi... Ce sacré Gobernard ! Il a encore des jambes pour monter au Salève !...

Le lendemain, comme six heures sonnaient à la tour Berthelier, je me trouvais au rendez-vous. Je ne tardai pas à voir apparaître, à mi-côte de la Cité et dégringolant la rue à grands pas, la corpulente stature du cousin Gobernard, en large feutre mou, la vareuse au vent, le bâton ferré à la main, les souliers à clous aux pieds et portant en bandoulière un gros bissac en toile cachou aux formes singulièrement rebondies.

— Tu es exact, c'est parfait. Nous aurons le beau ; le ba-

romètre monte. Pourvu que nous n'ayons pas trop chaud et que nous puissions faire la grimpée à l'ombre, ça ira bien. Allons, enfourne-toi. Nous aurons tout à l'heure assez à jouer de nos jambes.

Nous prîmes place dans le véhicule, qui enleva avec effort le tournant de la rue Centrale, pour se lancer au grand trot dans la Corraterie, fouetté par le petit air frais du matin.

— Eh bien, mon gaillard, fit-il en m'allongeant une forte claque sur la cuisse, nous allons respirer un peu de nature et revoir ce vieux Salève !...

Nous suivîmes la rue du Conseil-Général, nous enfilâmes l'interminable route de Carouge, nous atteignîmes le pont sur l'Arve. Puis ce fut Carouge, que nous parcourûmes dans toute sa longueur entre ses maisons basses. Nous parvînmes enfin, après de multiples arrêts, place du Rondeau, où, tout engourdis, nous descendîmes. Le tramway n'allait pas plus loin. Située à l'extrémité de la petite ville, la place s'ornait d'un café à tonnelles, à l'enseigne *Au Mont Salève*, et d'une auberge à volets gris que ne déparait point le titre ronflant d'*Hôtel de l'Europe* et devant laquelle stationnait la diligence de Cruseilles. Deux routes s'en détachaient : celle de Saint-Julien-en-Genevois, par le Plan-les-Ouates, et celle de Collonges-sous-Salève. Nos sacs bien assujettis, le mien sur le dos, celui du cousin Gobernard sur son flanc gauche, c'est cette dernière que nous attaquâmes. Le ciel était d'un léger bleu saphir et les pinsons chantaient dans les arbres.

Par une lente montée, nous abordâmes le plateau de Grange-Colomb. La montagne s'offrait là dans toute son ampleur. Elle ressemblait à un énorme dromadaire accroupi, avec sa bosse que nous allions escalader, son encolure du creux de Monnetier, et le Petit-Salève formant la tête, qui allait frotter son museau dans le sable de l'Arve.

Nous descendîmes sur Troinex; nous laissâmes derrière leurs rideaux d'arbres et dans leurs cris de coqs ses maisons caquetantes et nous longeâmes son petit ruisseau murmurant. Puis nous poursuivîmes notre chemin sur Bossey, dont nous ne tardâmes pas à apercevoir la grosse église, ocellée de son cadran. Mais le paysage avait beau accentuer son pittoresque, les flancs du Salève, couturés d'arbrisseaux, avaient beau rapprocher pas à pas leurs formes géantes, je ne regardais guère

et c'est à peine si je prêtais attention aux propos dignes d'intérêt du cousin Gobernard sur les lieux, les gens, les bêtes et les choses.

— Tu ne dis rien. Dors-tu encore ?

— Non, mon cousin.

— Es-tu déjà fatigué ? Trouves-tu que nous marchons trop vite ?

— Non, mon cousin.

— Nous nous arrêterons quelques instants ici, le temps de poser les sacs, de souffler un peu et de compléter les provisions.

Nous débouchions sur la ferme de l'Hôpital de Bossey, postée contre le socle de la montagne et qui servait d'auberge aux ascensionnistes. Des tables et des bancs rustiques y invitaient à la halte. Le cousin Gobernard s'y sépara de son bissac, non sans un certain soulagement. Il détendit largement ses bras, remua une bonne demi-douzaine de fois son épaule droite, puis dit :

— Il n'y a pas d'eau potable au sommet ; nous allons prendre deux bouteilles.

— D'eau ?

— De vin. Du moment que nous nous chargeons de liquide, nous n'allons pas nous amuser à transporter de l'eau.

Une grosse servante accourait, le tablier sur le ventre.

— Tiens, monsieur Gobernard !... Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu par ici.

— Oui, ça fait un bout de temps. On n'est plus jeune !... Donne-nous, ma fille, deux bonnes gouttes de vin du pays... et une miche.

Dix minutes plus tard, surlestés des deux bouteilles et de la miche, la miche dans mon sac, les bouteilles dans les soufflets du cousin Gobernard, nous grimpions entre les vignes le raidillon de Crevin, au bruit frétillant d'un petit torrent.

Formidable, saisissante, verticale et noire, la Grande-Gorge ouvrait devant nous sa faille monstrueuse. Mince sillon au début, la redoutable fente se creusait, s'approfondissait, se tordait, pour s'évaser vers la crête en un colossal entonnoir. A mesure que nous nous rapprochions de la paroi, le spectacle devenait écrasant et terrible. C'était à gauche la surface nue et blanche de la Pierre-à-Papet et le mystère pénétrant

de l'inabordable Petite-Gorge ; à droite, c'était le menaçant Saugonnet, l'éperon du Sarrot, les dangereuses Varappes, l'arête vive et farouche du Feuillet. Après un âpre caillou-tis où roulèrent quelque temps nos semelles, nous battions un sentier plus stable et peu à peu nous nous enfoncions dans la gorge.

— Eh bien, à quoi penses-tu ? me demanda mon cousin de plus en plus surpris de mon silence.

A quoi je pensais ? C'est à peine si j'osais me le définir à moi-même. Mais mes impressions intimes n'étaient certes point en désaccord avec ce tragique paysage, tandis que, lacet après lacet, nous nous élevions et que la montagne nous engloutissait.

Ayant quitté sa vareuse, qui maintenant chevauchait son sac, le cousin Gobernard, en chemise de flanelle, marchait posément devant moi, de son pas de montagne, prenant régulièrement appui sur son bâton dont le fer crissait sur le sol abrupt.

Nous montions depuis une heure, quand, avisant un replat de la roche contre laquelle virait notre étroit sentier, il jugea le moment venu d'opérer un nouvel arrêt. Je pris place à côté de lui sur la margelle de pierre. Droit sous nos pieds dévalait le précipice hérissé de broussailles. Devant nous se dressait vertigineusement l'autre paroi de la gorge, avec ses assises énormes, ses escarpements, ses surplombs, ses corniches, ses crénelures et ses couches géologiques. Un rocher singulier s'en détachait, brandi de la montagne comme un sinistre pantin, et qu'on appelait la Poupée. Un fragment du roc délité roula des hauteurs avec un bruit d'enfer. Il sautilla sur des éboulis et se perdit dans l'abîme. Gardienne du gouffre, la Poupée semblait grimacer.

— A quoi penses-tu ? répéta le cousin Gobernard.

— Mon cousin, fis-je alors très impressionné, je voudrais vous demander... mais je ne sais pas...

— Quoi donc ? interrogea-t-il avec encouragement.

— Mon cousin... pourriez-vous me dire... ce que c'est que.. le péché contre le Saint-Esprit ?

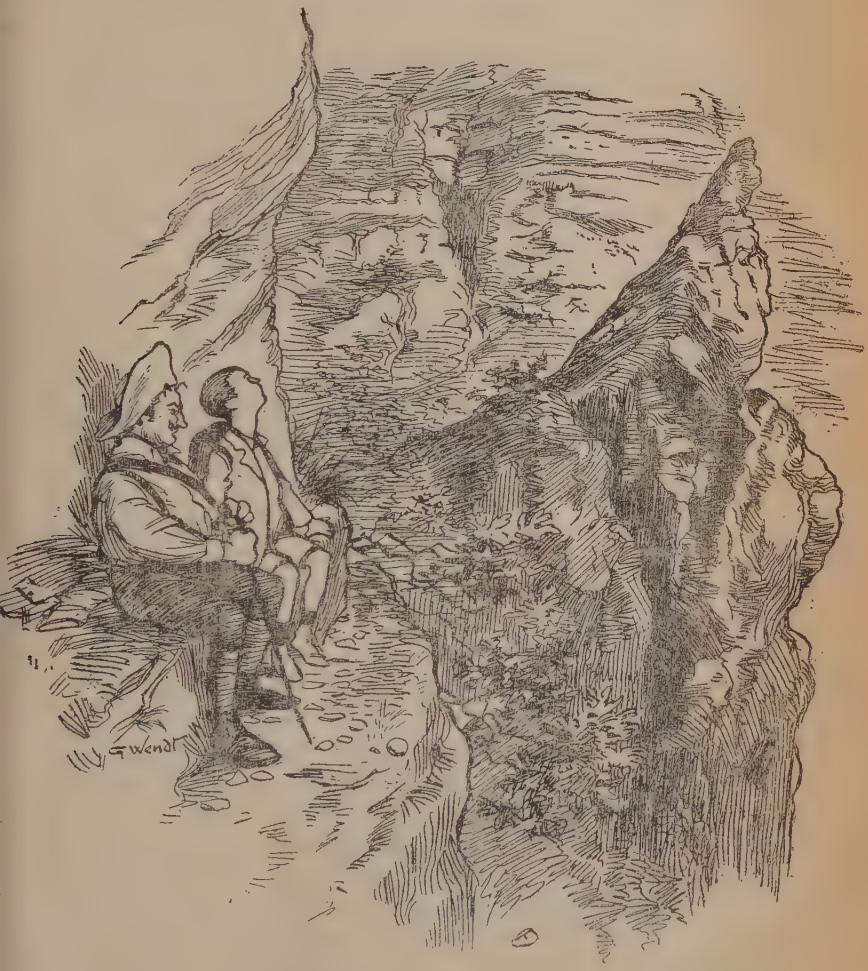
— Le péché contre le Saint-Esprit ?... Qui est-ce qui t'a fourré cette bourde dans la tête ?

— C'est Jésus.

— Quel Jésus ?

— Mais Jésus... Jésus de Nazareth... le Sauveur, quoi !... C'est dans la Bible.

Mon cousin me regarda de ses gros yeux, remplis à la fois



de narquoiserie et de bonté, avec l'air de dire : « Je me doutais bien, mon petit, de ce qui te tracassait ! » Mais comme il ne se pressait pas de répondre, me méprenant sur son silence, je lui demandai encore :

— Mon cousin, connaissez-vous la Bible ?

— Je la connais, fit-il, probablement mieux que toi.

— Eh bien alors, fis-je, pourriez-vous au moins me dire... Vous avez dit que ce que j'avais commis en... embrassant la nièce du pasteur Babel... n'était qu'une peccadille. Mais il n'y a pas de peccadilles devant Dieu, il n'y a que des péchés, et dont le moindre est puni de la mort du pécheur. Alors, pourriez-vous me dire s'il est écrit quelque part dans la Bible que ce que j'ai commis est un péché ?

Les deux gros yeux, bons et narquois, se fixèrent de nouveau sur moi.

— Mon pauvre garçon !... Non, cela n'est dit nulle part... Pas que je sache, au moins... Mais quand la Bible le dirait, qu'est-ce que cela ferait ?

Ce fut à mon tour de le considérer avec étonnement, attendant qu'il voulût bien m'expliquer cette dernière phrase, qui me paraissait des plus incompréhensibles.

Au lieu de cela, il me fit d'abord raconter par le menu mon entrevue avec le pasteur, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement et qu'il écouta très attentivement, m'en faisant même répéter certains points. Il resta ensuite longtemps silencieux, se bornant à envoyer, d'un bâton méditatif, de petits cailloux voler dans le précipice. Je voyais son front se plisser et ses veines se gonfler. Je me demandais ce qu'il ruminait.

Il se décida enfin.

— J'avais bien promis à ta tante, commença-t-il, de ne pas entamer avec toi le chapitre de la religion. Mais, vraiment, je ne puis te laisser dans l'état d'inquiétude, de réelle souffrance où je te vois. Non, non, continua-t-il avec force, ce n'est pas possible. Je t'aime, mon garçon, et j'ai pitié de toi. Je romps ma promesse. C'est une bonne action.

Ce début solennel ne laissa pas de m'émouvoir. Qu'est-ce que le cousin Gobernard pouvait bien avoir à me révéler ? J'attendis la suite avec impatience.

Un nouveau caillou fut projeté plus vigoureusement et le cousin Gobernard, assurant sa voix sur un ton tout ensemble ferme et mesuré, prononça :

— Tu crois donc à tout ce que la Bible dit ?

— Mais il faut bien, mon cousin, puisque c'est la vérité.

— Alors tu t'imagines que la Bible est la vérité ?

— Sans doute.

— Eh bien, détrompe-toi, mon garçon. La Bible n'est pas la vérité. Ceux qui te le disent te mentent ou se leurrent. La Bible n'est nullement la vérité. C'est un livre comme un autre; et comme, en maintes de ses parties, il est plus vieux que la plupart des autres, il est aussi beaucoup plus plein d'erreurs, de faussetés, de contre-vérités, de contes, de légendes, de superstitions, dont il n'y a pas lieu de croire un seul mot.

— Ce n'est pas possible, mon cousin, fis-je très effrayé et pensant qu'il devenait fou.

— C'est si possible, mon enfant, que rien n'est aujourd'hui plus certain.

— Non ! non !...

— Sur la foi de ce qu'on t'enseigne à l'école du dimanche, tu ne doutes pas que la Bible ne soit inspirée de Dieu et que le livre dicté par lui ne soit, jusqu'au moindre mot, exempt de tout mensonge comme de toute erreur. Mais la Bible est-elle vraiment inspirée ? Tout est là. Comment le sais-tu ? On te l'a dit. Et si on te dit le contraire, qui croiras-tu ? Tu devras donc essayer de te rendre compte par toi-même des fondements de ta croyance en la divinité des Ecritures... Me suis-tu, Nicolas ?

— Oh ! parfaitement, dis-je, commençant à me rassurer un peu sur l'état mental de mon cousin.

— Qu'est-ce donc que la Bible ?... Et, d'abord, d'où proviennent les documents réunis sous ce titre ? Quelle en est la valeur ? Qui les a écrits ?

— Mais, dis-je, les Evangiles ont été écrits par Matthieu, Marc, Luc et Jean, les épîtres par Paul, les prophéties par leurs prophètes, les Psaumes par David, le Cantique des Cantiques par Salomon et le Pentateuque par Moïse.

— Eh bien, non, mon ami. La plupart de ces attributions traditionnelles sont controuvées. On ignore à peu près complètement en quels temps et par quels auteurs ont été rédigés ces écrits soi-disant sacrés. Ce sont des inconnus qui ont tracé les règles sous lesquelles ont vécu, souffert et gémi tant de siècles... Les cinq livres du Pentateuque, par exemple, ceux qui contiennent le récit des origines et le code de l'ancienne Loi, ne sont pas l'œuvre de Moïse.

— Le Pentateuque n'a pas été écrit par Moïse ?

— Aucunement.

— Cependant...

— Juges-en par toi-même.

D'un air malicieux, il tira du fond de sa vareuse une petite bible de poche qu'il me tendit.

Ah ! cousin Gobernard ! cousin Gobernard ! je me suis demandé bien souvent si cette petite bible s'était vraiment trouvée par hasard dans votre vêtement, comme vous me l'affirmâtes sans rougir, ou si vous n'aviez pas prémédité dès le départ de manquer à la promesse que vous aviez fallacieusement faite à la pauvre tante Bobette !

— Ouvre au Deutéronome, dernier chapitre, et lis.

Je lus attentivement les douze versets du trente-quatrième chapitre du Deutéronome. C'était le récit de la mort de Moïse, de son enterrement, du deuil des Israélites pendant trente jours et de la nomination de son successeur Josué.

— Eh bien ? demanda le cousin Gobernard lorsque j'eus terminé ma lecture.

— Eh bien ? dis-je sans comprendre où il voulait en venir.

— Tu ne vois pas ?

— Quoi ?

— Tu ne trouves rien là d'extraordinaire, si l'on admet que Moïse soit l'auteur de ce livre ?

— Non.

— Comment !... Moïse écrivant le récit de sa propre mort !... de son propre enterrement !...

Je me frappai la tête comme un imbécile.

— Je n'avais jamais vu ça, fis-je, ou plutôt je n'y avais jamais pris garde en le lisant.

— Les gens qui lisent la Bible, observa mon cousin, ne voient généralement rien. Ils la lisent sans réelle attention, par habitude, par marmottement. C'est à eux que pourrait s'appliquer cette parole : Ils ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, mais ils n'aperçoivent ni ne comprennent. — Eh bien, que dis-tu de Moïse racontant sa mort? Comment expliques-tu ça ?

J'aurais pu évidemment répondre, comme l'eût fait sans doute Mme Collignon, que c'était un mystère. Mais je préférai reconnaître honnêtement que je ne l'expliquais pas.

— Cependant, ajoutai-je, on pourrait peut-être accepter

que ce chapitre ait été écrit postérieurement à Moïse par quelque autre écrivain sacré, qui en aurait complété le Deutéronome.

— Mais alors, si ce chapitre n'est pas de Moïse, qui peut assurer que l'avant-dernier soit de lui, ou le précédent, ou n'importe lequel des autres ? On va très loin comme cela... et nous irons en effet très loin. — Cherche, maintenant, Genèse, trente-six, trente-et-un.

Je lus :

— « Voici les rois qui ont régné dans le pays d'Edom, avant qu'un roi régnât sur les enfants d'Israël. »

— Eh bien ? fit de nouveau le cousin Gobernard.

Honteux de ma distraction précédente, je m'absorbai longuement, profondément sur ce simple verset qui n'avait l'air de rien, comme devant un rébus. Tout à coup je m'écriai :

— J'y suis !... Du temps de Moïse, il n'y avait pas de rois sur Israël ; il n'y en eut que beaucoup plus tard. Par conséquent ceci ne peut avoir été écrit par Moïse, ni même par un de ses successeurs, mais seulement par quelqu'un qui vivait sous les rois.

— Ou après, ajouta sceptiquement le cousin Gobernard.

Quelque rude que fût le choc, je ne pouvais cependant me rendre du premier coup.

Fort à propos je me rappelai qu'un dimanche tante Bobette était rentrée toute en colère à la maison ; elle venait d'assister au sermon d'un pasteur libéral qui avait poussé, paraît-il, son libéralisme jusqu'à avancer que les cinq premiers livres de la Bible pouvaient bien ne pas être de Moïse et que cela n'avait que peu d'importance pour l'autorité de la Bible.

J'exposai le fait à mon cousin.

— Le pasteur libéral avait peut-être raison, avançai-je.

— Le pasteur libéral avait tort, et ta tante Bobette était parfaitement fondée à être en colère contre lui. Si ces livres ne sont pas de Moïse, l'autorité de la Bible en est bel et bien compromise, car la Bible spécifie en propres termes qu'ils sont de lui.

Mon cousin me montra, en effet, plusieurs passages de l'Ancien Testament où cette partie des Écritures était explicitement attribuée à Moïse et d'autres dans le Nouveau d'où il ressortait

que Jésus, le Fils de Dieu, n'avait pas hésité à partager cette illusion.

Voilà donc déjà, pensais-je, un chapitre et une bonne douzaine de passages dont la gênante présence s'accordait mal avec ma croyance en l'inspiration des Écritures. Où allait-on s'arrêter ? Alors que l'existence d'un seul texte suspect me paraissait inconciliable avec l'idée que je me faisais du Saint-Livre, ma confiance, ébranlée sur un point, pouvait-elle imperturbablement subsister pour le reste ?

J'étais ahuri, consterné, et peu s'en fallut que, devant ces révélations, je ne me laissasse choir d'émotion dans la Grande-Gorge, sous l'œil même de la Poupée.

— Eh ! attention, saperlipopette ! Nous ne sommes pas sur le Grand-Quai !...

Et réajustant son bissac, qu'il passa cette fois sur son flanc droit, empaumant son bâton et donnant du jarret sur ses souliers à clous :

— Mais nous n'allons pas moisir ici. Debout, mon garçon ! Nous pourrons continuer à causer tout en marchant.

La conversation continua, en effet, tantôt morcelée par les incidents du chemin, tantôt plus suivie au cours des nombreux arrêts dont nous entrecoupions la montée.

—A lors, mon cousin, par qui a été écrit le Pentateuque?

Le cousin Gobernard toussa, cracha, souffla, ferroya copieusement de la canne.

— De nombreux savants, mon enfant, se sont appliqués à débrouiller ces difficiles questions de l'origine des textes bibliques. S'ils n'ont pu qu'exceptionnellement en déterminer les vrais auteurs, au moins ont-ils souvent réussi à en établir approximativement la date. Pour le Pentateuque, il paraît certain qu'il ne fut rédigé que sous Esdras, après le retour des Juifs de Babylone.

— Mille ans après Moïse ! m'écriai-je.

— Mais il comprend des documents de toutes les époques: légendes rapportées de Babylone, fragments de législations diverses, récits de temps reculés transmis de bouche en bouche, mutilés et transformés par les siècles. Quelques-uns de ces morceaux sont extrêmement anciens. C'est ainsi qu'on a découvert, dans des fouilles en Chaldée, un code de lois anté-

rieur à l'époque supposée de Moïse et très semblable aux commandements attribués au législateur hébreu.

J'écoutais bouche bée. De nouveaux et extraordinaires horizons s'ouvraient devant moi.

— Maintes traces de cette antiquité subsistent dans nos textes. Voici, par exemple, l'histoire de Rebecca.

Je dressai l'oreille.

— As-tu jamais remarqué, dans ce poétique conte, un détail bien typique ? Lorsque Eliézer, le serviteur d'Abraham, reconnaît en Rebecca celle qu'il doit demander en mariage pour Isaac, que lui donne-t-il ?

— Un anneau d'or et deux bracelets.

— Très bien. Il lui passe les bracelets aux mains, mais où ui met-il l'anneau ?

— Mais... au doigt, je pense.

— Pas du tout, au nez.

— Au nez ?

— Parfaitement. Reporte-toi au texte.

Je m'y reportai, car j'avais toujours entre les mains la petite bible du cousin Gobernard, et je lus, en effet, avec stupéfaction dans le récit d'Eliézer : « Je mis l'anneau à son nez. »

— Ce détail, continuait mon cousin, fait bien voir que cette charmante histoire nous vient en droite ligne d'une de ces tribus de bédouins qui parcouraient autrefois ces pays avec leurs troupeaux et dont les filles avaient l'habitude de se pendre des anneaux au nez, comme le font encore de nos jours certaines peuplades sauvages.

Il faudra, me dis-je, que je signale à Eglantine ce détail pittoresque de l'histoire qui fait rêver toutes les jeunes filles. Et je m'imaginai aussitôt la jolie nièce du pasteur Babel avec un anneau d'or au bout de son nez... Mais cela ne lui remplacerait pas ses cheveux ! pensai-je tristement.

— Voilà les perles que l'on trouve encore dans ces vieux récits, poursuivait mon cousin. Mais dans quel état nous sont-ils parvenus, défigurés par des légions d'annalistes, massacrés par les copistes, maquillés par les interpolateurs, triturés par les prêtres et rendus à rebours par les traducteurs ! Quand on examine de près les livres du Pentateuque, on n'y trouve plus qu'un innommable ramas de débris de tous les peuples, de tous les temps et de toutes les religions, qu'un

capharnaüm de loques disparates dont pas une n'a conservé sa broderie originale.

Sur quoi, le cousin Gobernard changea de nouveau son bissac de côté.

— Quant aux autres parties de l'Ancien Testament, reprit-il, elles ne font pas meilleure figure. Il n'en est aucune qui puisse légitimement se prévaloir du nom dont elle se pare.

— Les Psaumes de David ne sont pas de David ?

— Non.

— Le Cantique des Cantiques n'est pas de Salomon ?

— Pas davantage. Ce qu'il y aurait de plus authentique, ce sont certains écrits des prophètes. Encore les plus respectables d'entre eux, ceux qui nous ont été transmis sous le nom d'Esaïe, doivent-ils être répartis entre deux auteurs différents qui vivaient à deux cents ans de distance, tandis que d'autres, comme le livre de Daniel, ne constituent que d'infâmes supercheries, dont il faut retarder l'élucubration jusqu'à une époque où l'empire perse n'existait plus et où la fameuse fosse aux lions n'était plus qu'un conte bleu.

J'en fus bien fâché pour l'intéressant Daniel, mais j'avais hâte d'aller plus loin.

— Et le Nouveau Testament, mon cousin ?

— C'est encore pire, mon garçon. Nos évangiles ne sont que des rédactions de troisième ou de quatrième main, d'après des récits antérieurs qui ont disparu et qui n'avaient d'ailleurs guère plus de consistance que les fables sur Romulus et Rémus de l'histoire romaine ou que l'épopée de notre héroïque Guillaume Tell. Les documents probants font à tel point défaut que certains savants ont été jusqu'à mettre en doute l'existence même de Jésus.

— Cependant, mon cousin, Matthieu et Jean l'ont connu ?

— D'après nos récits, oui. Mais ces deux dignes personnages ne sont nullement responsables des écrits qui s'autorisent de leurs noms. Nous avons même, pour ce qui concerne Jean, deux déclarations de son évangile, qui manifestent clairement qu'il n'en est pas l'auteur.

Mon cousin me montra ces passages, qui me parurent, en effet si formels que je dus m'incliner.

— La naïveté de ces compilateurs est si grande qu'ils vont jusqu'à raconter des choses qu'il était matériellement impos-

sible que personne ait vues ou entendues. C'est ainsi que nos évangélistes n'éprouvent aucune difficulté à rapporter des paroles prononcées par leur maître pendant qu'ils dormaient.

— C'est ici, observai-je, qu'il faut bien croire qu'il n'y avait que Dieu qui pût les leur dicter.

— Leur a-t-il aussi dicté les innombrables erreurs et contradictions dont fourmillent leurs textes ?

— Il y a des erreurs jusque dans les Evangiles ?

— Les Evangiles n'en sont pas plus exempts que le reste de la Bible.

— Un exemple, mon cousin, un exemple, je vous en supplie !

— A ton aise, mon ami. Voyons d'abord le fait le plus simple : la naissance du Christ. Matthieu le fait naître sous Hérode, c'est-à-dire, au plus tard, quatre ans avant notre ère ; Luc place sa naissance au moment d'un recensement qui eut lieu dix ans après. Laquelle de ces deux dates est la bonne? Dieu aurait bien dû nous faire connaître d'une façon plus précise, ne fût-ce que pour nous permettre de mieux fixer notre ère, l'époque d'un événement qu'il devait juger important.

— Patapla! m'écriai-je. Toute la chronologie qui dégringole !

— Voyons la mort. Dans les trois premiers Evangiles, Jésus est crucifié le lendemain de la fête de Pâque ; dans le quatrième, le supplice a lieu la veille. A l'âge maintenant. Pour Jean, Jésus a près de cinquante ans lors de sa mort ; pour Luc, il en a trente-deux. Passons au ministère. Luc le fait durer un an et demi ; Jean le prolonge sur plus de trois ans...

— C'est extraordinaire ! fis-je, réellement abasourdi par ces divergences.

— Quelques détails, au hasard. Selon les trois premiers Evangiles, Jésus commence sa prédication après que Jean-Baptiste a été mis en prison ; selon le quatrième, avant. Dans le miracle de Jéricho, Luc lui fait guérir son aveugle en entrant dans la ville, Marc en la quittant, et Matthieu lui en fait guérir deux. « Ne prenez pas de bâton pour le voyage », font dire Matthieu et Luc à Jésus envoyant les douze apôtres en mission ; « prenez-en un », lui fait au contraire recommander Marc. « Tu seras aujourd'hui même avec moi dans le paradis », promet, dans Luc, le crucifié au bon larron ; mais il apparaît bien, dans Jean, qu'il n'a pas pu tenir sa promesse, car il déclare

trois jours après à Marie de Magdala : « Je ne suis pas encore remonté vers mon Père. » Ce pauvre Jésus sort bien inconséquent des mains de ces annalistes, heureux encore quand ils ne le transforment pas en malfaisant idiot, comme Marc qui, contant à son tour l'affaire du figuier, maudit et desséché par le Seigneur parce qu'il n'y avait trouvé que des feuilles et pas de fruits, ajoute : « Or, ce n'était pas la saison des figues. »

— Assez! fis-je tout altéré.

— Mais ce qui est autrement grave que toutes ces inexactitudes, c'est l'incompatibilité foncière qui existe entre le Jésus des trois premiers évangiles et celui que nous présente Jean. Il y a là deux personnages complètement différents, contradictoires, irréductibles. Il y a là deux Jésus. Lequel choisir ? Aussi le plus grand des Pères de l'Église, saint Augustin, a-t-il pu s'écrier : « S'il n'y avait pas l'autorité de l'Eglise, je ne croirais pas à l'Evangile. » Or, comme nous autres protestants, nous ne croyons à l'autorité de l'Eglise qu'à cause de l'Evangile, tu peux calculer ce qu'il en reste.

De son épaule droite, le cousin Gobernard fit passer la courroie de son bissac sur son épaule gauche.

Je cherchais toujours à résister.

— Et les prophéties, mon cousin, les prophéties ! Nierez-vous que les prophéties n'aient prédit Jésus ?

— Une simple observation, mon ami, répliqua le cousin Gobernard. Si les prophètes avaient vraiment prédit Jésus, les Juifs, qui croient comme nous en leurs prophètes, auraient reconnu Jésus pour leur Messie. Ils ne l'ont point fait. C'est donc qu'ils n'ont jamais pensé que ces fameuses prophéties se rapportassent à Jésus. Et ils ont raison. Les évangélistes qui les invoquent, ou ne les comprennent pas, les citant d'après une version grecque pleine de fautes, ou forgent de toutes pièces les événements qu'ils racontent pour les faire concorder avec de pseudo-prophéties. C'est ainsi que Matthieu, imaginant l'histoire de la naissance miraculeuse de Jésus, cite Esaïe en ces termes : « Voici, la vierge sera enceinte et elle enfantera un fils. » Or, si l'on se reporte au texte invoqué, on trouve qu'il n'y est pas du tout question d'une vierge, mais d'une jeune femme, ce qui ne présente plus rien de miraculeux et n'avait nullement besoin d'attendre huit siècles pour se produire... — Mais tu ne comprends peut-être pas, mon enfant,

la différence qu'il y a entre une vierge et une jeune femme?...

— Si, si, je la connais très bien, fis-je, me rappelant à point la lumineuse leçon de Mme Collignon à ce sujet.

— C'est donc à une vulgaire erreur de traduction qu'est due l'origine de cette légende, qui est devenue un dogme pour toutes les Eglises chrétiennes. Ailleurs, ce même Matthieu, qui a une prédilection pour les oracles, applique à la trahison de Judas une parole qu'il donne comme étant de Jérémie. Or, la citation, dénaturée du reste comme toujours, est non de Jérémie, mais de Zacharie. Le fraudeur est pris là sur le fait. Le maladroit s'est simplement trompé de prophète. Il a pris Zacharie pour Jérémie!...

Très égayé et de plus en plus en verve, le cousin Gobernard poussait de grands éclats de rire.

Nous étions arrivés à l'endroit dit l'Echo de la Grande-Gorge, et les deux mots « Zacharie », « Jérémie » se répercutaient avec ses rires, de haut, de face, de biais, de derrière et semblaient même remonter sardoniquement du fond de l'abîme. C'était d'un effet bizarre, impressionnant et quelque peu satanique, si j'ose encore employer ce terme.

Une fois sur le chapitre des divagations bibliques, mon cousin fut intarissable. Il s'amusa aux dépens d'Elie, qui trouve moyen d'envoyer une lettre au roi Joram, alors qu'il est depuis longtemps mort et enterré, je veux dire enlevé au ciel. Il s'extasia sur le chiffre de cinq cent mille hommes d'élite tués au cours d'une seule bataille par Abija à Jéroboam, alors qu'aucune guerre antique ou moderne n'a été capable d'occire à la fois un nombre aussi fabuleux de combattants. Il se demanda comment Aaron avait fait pour mourir en deux endroits différents et comment les Egyptiens s'y étaient pris pour poursuivre les Israélites avec de la cavalerie, bien que tous leurs chevaux eussent péri par la cinquième plaie. Il s'étonna que Dieu, qui avait fixé les jours de l'homme à cent vingt ans, ait laissé vivre beaucoup plus longtemps les patriarches. Il me découvrit que, pour la Bible, le lièvre était un animal ruminant, ce qui était jusqu'ici contraire à mes notions, pourtant rudimentaires, d'histoire naturelle. Il me fit faire des calculs sur l'âge d'Abraham, qui me prouvèrent que la Bible était non moins brouillée avec les plus simples opérations de l'arithmétique. Puis il se livra à toutes sortes de conjectures pour com-

prendre comment Caïn, après le meurtre d'Abel, avait pu craindre d'être rencontré et tué, puisqu'il n'y avait plus sur la terre que deux hommes, lui et son père Adam, dont le troisième enfant, Seth, n'était pas encore né. Fallait-il en induire que la terre était déjà habitée? Mais alors par qui? Quels étaient ces autres hommes? Et Adam n'était-il plus l'unique père des humains?...

Que sais-je encore? J'en oublie les trois quarts, mais le peu que j'en rapporte suffit à faire comprendre le singulier état d'esprit dans lequel on se doute que je me trouvais.

Bref, de fil en aiguille et de Jésus à Caïn, nous nous retrouvions au premier livre du Pentateuque et, à travers le cours des âges, nous en étions remontés jusqu'à son premier chapitre, qui est, comme chacun sait, celui de la création.

— Oui, fit alors mon cousin, les sept jours! On n'ose plus parler de jours, quoiqu'il s'agisse bien de jours en réalité, puisqu'ils ont un soir et un matin. On dit maintenant « les époques ». Soit, adoptons les époques.

Il me fit remarquer d'abord une chose des plus curieuses. Dieu, créateur du ciel et de la terre, n'avait pas créé l'eau. En effet, si on le voit créer le ciel au second jour, créer la terre au troisième, en aucun des sept jours de la semaine originelle on ne le voit créer l'eau. Il se borne à séparer en deux, au second jour, par la création de l'étendue, une eau qui existait. Avant toute chose, nous dit le texte, il y avait un chaos liquide et ténébreux au-dessus duquel se mouvait le souffle de Dieu. Semblablement à Dieu lui-même, l'eau préexistait. Mon cousin m'expliqua que c'était là le reste vénérable d'une très vieille théogonie orientale, où l'œuvre créatrice était représentée comme une victoire de Dieu sur les forces hostiles des eaux de l'abîme. Pour cette époque reculée, le bleu du firmament était de l'eau, que l'on voyait se réunir, sur l'horizon marin, avec l'autre bleu, celui des eaux inférieures; et le ciel n'était que l'espace restreint qui séparait ces deux masses d'eau et où étaient suspendus, pour présider au jour et à la nuit, les luminaires du soleil, de la lune et des étoiles. Il n'était donc pas exact d'enseigner, d'après la Genèse, que Dieu était le créateur du monde : il n'en était que l'ordonnateur.

Après m'avoir fait sentir l'intérêt de ce vieux texte, qui contribuait à nous éclairer sur les plus anciennes conceptions

de l'univers, mon cousin ne manqua toutefois pas de m'en faire aussi reconnaître l'absurdité. Loin que les eaux fussent primordiales, elles se trouvaient encore suspendues à l'état gazeux dans les couches supérieures de la planète en ignition, alors que le noyau terrestre était depuis longtemps formé. Toute lumière nous venant du soleil et des astres, l'idée d'une lumière antérieure à la matière cosmique et indépendante d'elle était extravagante. Comment le soleil avait-il pu être créé après la terre qui tourne autour de lui et comment, sans le soleil, cette terre avait-elle pu se couvrir de végétation? Tout cela était du plus haut comique. Il était au reste parfaitement faux que les végétaux fussent apparus avant les animaux. Et me montrant dans les rochers qui nous faisaient face l'affleurement d'une couche géologique :

— En quelques coups de marteau, mon ami, tu trouverais probablement là quelque fossile animal antérieur à l'apparition de toute espèce de plante sur notre planète.

Il n'était pour ainsi dire pas un détail du récit sacré qui ne constituât une hérésie scientifique. On y voyait les oiseaux créés dans la même journée que les poissons et précédant les animaux terrestres, ce qui était le contraire de la réalité. Quant à l'homme, c'était tout à fait mystérieux. Si, dans le premier récit de la création, il apparaissait en dernier lieu, comme couronnement de l'œuvre du sixième jour, dans le second récit, qui lui est particulièrement consacré, on nous le montrait formé avant les plantes, et par conséquent avant le soleil!... « Et Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était très bon. » Il était vraiment satisfait de peu.

Mais plus rien ne pouvait m'étonner. Ou plutôt je ne m'étonnais plus que d'une seule chose, c'était de n'avoir pas vu tout cela moi-même et d'avoir dû attendre les révélations du cousin Gobernard. J'étais comme quelqu'un à qui on vient de découvrir le secret d'un tour de prestidigitation et qui, l'instant d'avant plein d'admiration, s'écrie, l'instant d'après : « Mon Dieu, que c'est bête! » Je me rendais compte maintenant de ma naïveté; peu à peu, le sortilège se dissipait, l'ombre s'évanouissait, les ténèbres s'éclairaient; j'éprouvais un sentiment étrange d'ébahissement à la fois et de délivrance: la prison s'ouvrait et je demeurais encore tout interdit sur le

seuil à me demander si j'allais oser affronter l'air pur, la lumière, le soleil.

En même temps nous sortions de la partie resserrée de la gorge et nous débouchions dans le cirque supérieur, dont tout un flanc nous apparaissait déjà baigné de clarté. L'horizon des pentes s'élargissait, soutenant un toit de saphir intense de plus en plus vaste. Les ramures chinoises des sapins s'y profilaient sur le vert clair des hêtres, des saules et des sorbiers. Dans l'herbe, la gentiane printanière nous ouvrait son œil bleu, la potentille dorée et la cotonneuse anthyllide sonnaient leurs notes pimpantes, tandis que les cyclamens roses, tapis sous les mousses, distillaient leurs parfums et que la globulaire, la saponaire, les drabas brodaient les rochers de leur soie bigarrée. Chaque pas nous rapprochait de la crête.

— Encore un petit effort ! dit mon cousin en changeant pour la dernière fois son bissac de côté.

Et tout à coup ce fut le grand large, l'éblouissement, la féerie. Au détour d'un dernier buisson, nous avions mis le pied sur le gazon ras du sommet et nous émergions dans l'azur.

— Hein, c'est beau ! fit le cousin Gobernard en soufflant cordialement.

L'immense vallée du Léman se développait à perte de vue et géographiquement sous nos yeux, avec la plaine éclatante de son lac, ses rives somptueuses, ses côtes mollement inclinées, entre les vagues du Jura et la mer écumante des sommités alpestres. Coiffant son port, Genève, ramassée d'abord autour de Saint-Pierre, déployait spacieusement ses quartiers, projetait ses faubourgs, éclaboussait tout son vert canton de ses innombrables cottages et de ses blancs villages. Au delà, vers le nord, la ligne du littoral vaudois fuyait en ondulant, ponctuée par les étincellements de ses villes, Coppet, Nyon, Rolle, puis s'incurvait gracieusement vers l'est où, tout au fond, brillait encore Lausanne. S'enfonçant entre la Tour de Gourze, la Dent d'Oche et les Cornettes de Bise, la belle plaine bleue disparaissait ensuite, absorbée par les Alpes de la Savoie. De ce côté, c'était un formidable entassement de pics, de dômes, de pointes, d'aiguilles, de crêtes, de môles, une gigantesque forteresse prenant tout l'est et le sud, avec ses avancées énormes, ses contreforts, ses bastions, ses fantastiques escarpes, ses fraises, ses machecoulis, poudrée de ses glaciers et

crénelant vers le ciel ses mille redans de neige, armés et faisant feu de tous les rayons du soleil. C'étaient le mont de Semnoz, les dents de Lanfon, la Tournette, la Tête de Parmelan, Soudine, Balajou, les piques aiguës des Aravis, la chaîne des Vergys; puis, c'était, majestueux, triple, dominateur et colossal, le bloc foudroyant du Mont-Blanc, avec les blindes brasillantes de sa coupole et ses glacis rutilants ; c'étaient ensuite les assises du Brezon, le Môle, le resplendissant Buet, et, plus à gauche, les Alpes de Sixt, la pointe de Tanneverge, l'Avaudruz, la frise du Criou, plus à gauche encore le Roc d'Enfer... Extraordinaire et fascinant spectacle, dont je ne me lassais pas d'embrasser l'ensemble ou de distinguer les détails, passant du vert des campagnes, au bleu du lac, au blanc des cimes, fou de couleurs, ivre d'espace et comme noyé dans cette magnifique apothéose.

Soudain, j'eus un tressaillement. Là-bas, près du Buet, mais si loin, si loin que ce ne devait plus être en Savoie, je venais de découvrir une fine aigrette à sept pointes d'argent, si délicate qu'elle semblait flotter dans l'éther. Je la désignai à mon cousin.

— La Dent du Midi, répondit-il.

Mes yeux se voilèrent de larmes. Ils restèrent longtemps fixés sur la belle montagne de ma petite amie. Puis ils s'en détachèrent lentement, suivirent longuement la route du lac, passèrent sous Lausanne qui brillait, voguèrent en vue de Rolle, de Nyon, s'engagèrent entre les rives resserrées du Petit-Lac, cherchèrent Bellevue devant la languette du Creux de Genthod, débarquèrent à Genève... Ils s'arrêtèrent un instant sur la tour de Champel, qui s'effilait entre les arbres; puis ils rencontrèrent Carouge, retrouvèrent le ruban blanc du chemin de Troinex et vinrent se perdre dans les buissons qui masquaient Bossey, les buissons noirs de la gorge qui s'ouvrait sous mes pieds, cette terrible Grande-Gorge où venait de sombrer ma croyance.

— A table! cria le cousin Gobernard. A table, maintenant, nous l'avons bien gagné!

Il était onze heures, et le soleil tombait à plomb. Il n'aurait fallu rien de moins que le parasol de M. Barbon pour rester sur le sommet. Aussi cherchâmes-nous un abri, que nous ne

tardâmes pas à trouver à l'ombre des arbustes croissant en contrebas de la première assise du côté de Genève. Nous y installâmes notre campement.

— Ce sac était diablement lourd! s'exclama le cousin Gobernard en en débouclant les courroies avec une légitime satisfaction. Qu'est-ce que ma vieille Fanchette a bien pu y fourrer? Je suis aussi curieux que toi de le savoir. Mais voyons d'abord le tien. Espérons que les œufs de la tante Bobette ne seront pas arrivés en trop fâcheux état.

La miche de la ferme de l'Hôpital ayant été sortie, on trouva, par-dessus une belle tranche de Gruyère aux yeux humides, une douzaine d'œufs soigneusement empaquetés, mais dont la plupart étaient en effet cassés, ce qui pour des œufs durs n'offrait pas grand inconvénient.

— Allons, il n'y a pas trop de mal... Mais je parie qu'elle a oublié le poivre et le sel. Juste! Sacrée Bobette! Pourvu que Fanchette y ait pensé!

Fanchette y avait pensé. Deux petits paquets renfermant du poivre et du sel furent découverts dans un coin du bissac. Ce bissac contenait bien d'autres merveilles. On en tira un énorme pâté, croustillant et safrané, qu'un coup de couteau démontra plein de jambon et de veau reposant dans un lit de gelée. Ce fut ensuite un magnifique saucisson, luisant et replet, dont l'odeur engageante et forte allumait les narines. Deux côtelettes de porc suivirent, enrubannées de papier. Douze cornichons, bien roulés dans du coton imbibé de vinaigre... A chaque exhibition, je poussais un cri de joie et le cousin Gobernard m'imitait sans réserve.

Mais ce n'était pas tout. Je le vis plonger encore au fond du sac et en retirer un demi-poulet, gras, dodu, doré, blanc, qu'il éleva triomphalement.

— Les armes complètes de Genève! s'écria-t-il. A gauche, la demi-volaille. A droite, la clef de la cave... La cave, la voici, fit-il en montrant les deux bouteilles... Et au cimier, auréolées du lumignon, les trois lettres J H S, qui signifient, selon les meilleures autorités : *J'ai Horriblement Soif!*

Ce n'était pas tout encore. On découvrit, dans l'inépuisable bissac, un petit pot de miel, des biscaumes, un paquet de croquettes de chocolat Suchard, qui me parurent avoir été mis là à mon intention, un mignon flacon d'eau de cerises pour le

cousin Gobernard et jusqu'à deux gobelets de cuir qui nous permirent de boire le vin de Bossey plus chrétiennement qu'au goulot des bouteilles.

— Ah! mon garçon! ah! mon garçon! quel festin nous allons faire! salivait le cousin Gobernard. Je me sens un appétit!... Car si j'ai horriblement soif, j'ai aussi horriblement faim. Attaquons!...

Nous attaquâmes incontinent. Le pâté, comme de juste, eut les honneurs de l'ouverture.

— Hein! mon gaillard! que dis-tu de ça?...

J'en disais tellement que je ne disais rien, car j'avais déjà la bouche pleine.

Le petit vin de Bossey ne fut pas inférieur à sa réputation. Il accompagna merveilleusement le fumet du pâté. Et quand les premières gouttes en passèrent mon gosier, une bienheureuse délectation coula dans mon être en sueur, avec le désir instinctif d'en bénir quelque prévoyante Providence qui aurait poussé l'amabilité jusqu'à en avoir fait mûrir le jus exprès pour moi.

— Ça va mieux! s'épanouit le cousin Gobernard, après une série déjà imposante de formidables bouchés. Ça va mieux! Ça commence à aller mieux!...

La moitié du pâté avait disparu. Ça commençait, en effet, pour moi aussi, à aller mieux!... Une escouade rouge de coccinelles striait un rocher. Un épervier brochait de ses ronds la soie du lac.

— Cependant, mon cousin, cependant, dis-je...

— Encore une tranche!

— Je veux bien... Cependant, mon cousin, le monde ne peut pas s'être fait tout seul!

— Ah! nous y voilà!... fit mon cousin en vidant d'un coup son gobelet de cuir. Nous y voilà! C'est le fameux argument, le grand argument! Le monde ne s'est pas fait tout seul. Tu l'entendras souvent. C'est ce que j'appellerai l'argument du pâté. Ce pâté ne s'est pas fait tout seul, donc, Dieu existe.

— Il y a d'abord le charcutier, insinuai-je.

— Précisément, il y a le charcutier. Parlons-en, du charcutier!

Après une nouvelle rasade et un nouvel assaut au pâté,

promu soudain à la dignité de pâté théologique, mon cousin continua :

— Qui a fait le pâté ? C'est le charcutier. Mais qui a fait le charcutier ? — Qui a fait le monde ? C'est Dieu. Mais qui a fait Dieu ? — Je sais qui a fait le pâté, mais je ne sais pas qui a fait le charcutier, et comme je n'ai aucune espèce de renseignement à cet égard, je ne cherche pas à le savoir. Car il me faudrait ensuite savoir qui a fait celui qui a fait le charcutier, et ensuite qui a fait celui qui a fait celui qui a fait le charcutier qui a fait le pâté, et ça n'en finirait plus, comme dans la chanson de l'alouette. Eh bien, pas plus que je ne cherche à savoir qui a fait le charcutier, je ne cherche à savoir qui a fait le monde. Je ne puis me soustraire à l'énigme du monde, puisque le monde est là et que j'y suis. Mais pour aller plus loin, je refuse. Si l'existence du monde est une énigme, l'existence de Dieu serait une énigme bien plus grande encore. Nous aurions deux énigmes au lieu d'une. Merci ! une seule me suffit.

Je ne sais si je saisissais bien le raisonnement de mon cousin. Mais je ne laissais pas de penser comme lui que deux énigmes au lieu d'une, c'était peut-être beaucoup.

Il y eut une pause pour entamer le saucisson, dont la réalité du moins était indubitable, puis mon cousin reprit :

— Si l'on me dit : Dieu est éternel, il existe parce qu'il existe, il n'y a aucune raison pour ne pas dire aussi : L'univers est éternel, il existe parce qu'il existe. Si l'on me dit : Dieu est tout-puissant, le monde ne l'est pas, je répondrai : Qu'en savez vous ? Vous ne connaissez que la puissance de l'univers et vous n'avez jamais eu la moindre manifestation de la puissance de quelque chose qui ne serait pas l'univers. Pourquoi ne serait-ce pas l'univers qui est tout-puissant ? Y a-t-il un phénomène qui échappe à l'univers et qui ait besoin d'une explication autre que la puissance de l'univers ?

— Il y a la pensée, objectai-je en portant la dent sur l'épaisseur suintante d'un rond de saucisson.

— La pensée !... Sais-tu si quelque parcelle du morceau de saucisson que tu absorbes en ce moment, en passant dans ton sang et de là dans ton cerveau, ne va pas précisément donner lieu à la pensée que tu m'exprimeras dans deux heures ! Nous ne connaissons pas les procédés d'élaboration de la pensée,

mais rien ne nous autorise à présumer qu'ils soient différents de ceux de la vie elle-même.

— Mais la vie ?

— Nous n'en connaissons pas davantage le principe. La vie étant un produit de l'univers, son énigme se confond avec celle de l'univers. C'est toujours la grande énigme, la seule énigme, et il n'y en a pas d'autre. Elle comprend tout l'inconnu. — Qui a fait le charcutier ? Dieu. Qui a fait Dieu ?... Eh bien, je vais te le dire. C'est l'homme. Dieu est le mot dont nous cachons notre ignorance.

— Alors, que faut-il croire ?

— Au delà des faits, tout ce que tu voudras. Le champ des hypothèses est illimité. Toutes te sont permises. A condition toutefois que ces hypothèses, comme celles que proposent les religions, ne soient pas ruinées d'avance par les faits eux-mêmes.

— Et vous, mon cousin, quelles hypothèses faites-vous ?

— Moi, je n'en fais aucune.

Les côtelettes réduites, on se mit au poulet. Mon cousin s'adjugea la cuisse et me passa l'aile. Puis, tout en grignotant, il poursuivit :

— Vois-tu, mon petit, les hypothèses, c'est bien dangereux. Il faut être un grand savant pour s'en permettre. Autrement, quelle chance avons-nous, nous autres, pauvres profanes, que nos fantaisies puissent être exactes et se vérifier quelque jour ? Vraiment aucune. Quand les anciens étaient intrigués par le bruit du tonnerre et lui cherchaient mille explications, y compris des explications divines, auraient-ils jamais pu imaginer l'électricité ?

— Evidemment non, dis-je, puisqu'ils ne l'ont pas imaginée.

— Ils ne possédaient pas les éléments pour en concevoir même l'idée. Toutes leurs conjectures ne leur servaient donc à rien, qu'à les égarer. Devant l'inconnu, mon enfant, sachons dire : Je ne sais pas. C'est la meilleure attitude. Sais-tu ce que tu deviendras dans la vie ? ce que tu feras, ce qu'il t'adviendra, comment tu vivras et comment tu mourras ? Tu n'en sais rien et tu ne cherches pas à le savoir, sachant que ce serait inutile. Cela te rend-il moins heureux, moins confiant, moins disposé à vivre cette vie avec tout ce qu'elle t'apportera d'inconnu ?

Eh bien ! devant l'énigme de l'univers, où nous sommes plongés, où nous vivons et dont nous vivons, il faut savoir dire : Je ne sais pas. Celui qui dit : « Je ne sais pas » est infiniment supérieur à celui qui dit : « Je sais » et qui ne peut savoir que des contes.

C'est en de tels propos que nous achevâmes notre repas. Et certes, en ce moment, je me sentais parfaitement heureux. Mon ignorance actuelle, après ma fausse science du bas de la montagne, ne me semblait nullement une déchéance. Le corps reposé, l'estomac satisfait, dans cet air pur des hauteurs, devant cet admirable paysage et après les grandes idées que nous venions de remuer, un calme, une sérénité extraordinaires m'envahissaient. J'aurais bien voulu que cette intéressante et belle conversation continuât. Mais le cousin Gobernard prétendit ne plus ouvrir la bouche avant d'avoir dormi au moins une heure. Effectivement, je le vis s'étendre à l'ombre d'un buisson, le chapeau sur le visage, le ventre rebondi et le genou droit replié, et j'entendis bientôt des ronflements sonores sortir de son vaste feutre. Il me fallut bien en faire autant.

Ce fut mon cousin qui me tira par les pieds.

— Debout, dormeur !

Il m'éveillait d'un joli rêve, où je me voyais aux côtés d'Eglantine sur la plus haute cime de la Dent du Midi, et où, au lieu de neige, nos pieds foulaient des lis, tandis que le pasteur Babel, mué en diable, tourbillonnait dans l'abîme où l'avait précipité le doigt vengeur du cousin Gobernard.

Les sacs rebouclés et désormais d'une angélique légèreté, nous regagnâmes le sommet pour suivre la crête du Salève dans la direction des Treize-Arbres. Nous marchions gaîment sur l'herbe courte des pâturages. Le soleil était ardent. Nos mouchoirs flottaient sur nos nuques. De ci, de là, nous rencontrions un troupeau de vaches, dont les flancs tachetés marbraient le gazon, ou un groupe de promeneurs qui, faisant la course en sens inverse, s'en allaient redescendre par la Grande-Gorge ou, plus loin, par la Croisette et le Coin. L'air était pur comme un cristal Les montagnes se détachaient vivement. De nouvelles cimes apparaissaient, tandis que d'autres s'occultaient ou se modifiaient, selon les jeux de la perspective, à mesure que nous avancions.

Mon cousin me parla des montagnes. Il m'expliqua qu'elles n'étaient pas surgies d'un coup de baguette magique, mais qu'il avait fallu plusieurs milliers de siècles pour leur formation.

— Les Alpes, m'apprit-il, sont les dernières venues.

Ce qui l'amena à me parler de nouveau de Dieu.

Mais juste comme nous réabordions ce sujet palpitant, nous arrivions aux Treize-Arbres. La petite auberge montagnarde rangeait sur sa fruste terrasse ses quelques tables de bois, sous les trois vieux arbres qui, en patois savoyard, avaient donné au site son nom, déformé par le français. Il y avait là, comme chaque dimanche pendant la belle saison, de nom-

breux touristes. C'était un relai obligé. Nous y bûmes une bouteille de blanc, tout en consommant le reste peu important de nos provisions, dont nous livrâmes les derniers débris aux poules et au chien de l'établissement.

De là, on descendait en une petite heure dans le vallon de Monnetier. Nous dévalions depuis quelques minutes quand, fort désireux d'entendre la suite des réflexions de mon cousin sur Dieu, je lui dis :

— Il y a pourtant de grands savants qui croient en Dieu.

— Certes, fit-il, je le sais. Il y en aura, je pense, de moins en moins; il y en a cependant. Mais quel est ce Dieu, à la conception duquel un certain nombre d'esprits distingués, dépouillés autrement de toute superstition théologique, ne veulent pas encore renoncer ? C'est une sorte d'âme générale de l'univers, dont celui-ci n'est que l'émanation matérielle et dont il reçoit, avec l'existence et la vie, son sens et sa raison d'être. Les déistes, comme on les appelle, pensent que le monde n'est pas dû au hasard, qu'une intelligence le gouverne, qu'il a un but ou, comme on dit, une fin. Cette croyance est des plus respectables. Je ne la partage pas, car il ne s'agit là que d'une de ces hypothèses dont nous parlions tout à l'heure. Mais je reconnais que, si elle ne peut se soutenir par aucune preuve réelle, elle ne saurait non plus être combattue par aucun argument péremptoire. C'est une affaire de choix, et ceux qui désirent un Dieu peuvent s'accorder celui-ci.

— Pour moi, dis-je, ça m'est égal. Pourvu que la Bible soit fausse, c'est tout ce que je demande.

— Et tu es bien convaincu qu'elle l'est ?

— Oh! absolument.

— C'est le principal. Mais une fois fixé sur la véracité de la Bible, il convient aussi que tu mesures la valeur de son enseignement et la beauté de ses dogmes. Et tout d'abord l'idée qu'elle se fait de Dieu. Car il y a un abîme entre le Dieu philosophique que nous venons d'évoquer et l'idole que dresse le christianisme. Celui-là n'avait pas attendu celle-ci pour naître ; on le voit apparaître avec les premières lueurs de la sagesse antique et il vivra sans doute encore alors que sa grotesque contrefaçon sera depuis longtemps tombée en poussière. Si le Dieu des philosophes est un peu vague, celui de la Bible a du moins un mérite : il n'est pas mystérieux. On

connaît son histoire. D'abord particulier, dieu entre d'autres dieux, il arrive à les absorber tous et devient un; puis, las de sa solitude, il se dédouble ; et, par un nouvel avatar non moins extraordinaire, il finit par être triple. Il a des sentiments, des vertus, jusqu'à des passions humaines. Il centralise nos instincts, jusqu'aux plus contradictoires : la justice, la colère, la bonté, la vengeance. Il réalise en lui nos désirs : la puissance, l'éternité, la connaissance, l'ubiquité. C'est l'homme, tel que l'homme se voudrait. Et avec quelle logique ! C'est encore ce qu'il y a de plus ébouriffant dans cette fantasmagorie. On l'entend commander solennellement : « Tu ne tueras pas ! » et on le voit se livrer à des massacres épouvantables, dont les cinq cent mille tués de Jéroboam ne sont qu'un échantillon. Puis, les hommes n'observant pas les commandements que lui-même est le premier à violer, sa prétendue « justice » se déclare offensée et, devenu double, il ne trouve rien de mieux pour la satisfaire que de sacrifier, en rémission du « péché » des hommes, pour un temps du reste assez court comparé à son éternité, la seconde partie de sa personne. Cette seconde partie ne fut d'ailleurs pas bien malheureuse : elle accomplit des miracles et mourut d'une mort qui n'avait rien d'exceptionnel et que partagèrent des milliers d'autres individus.

Nous arrivions à la Croix, dont les hauts bras de pierre se profilaient entre les sapins sur le paysage de l'Arve. Une paysanne savoyarde se signait. Nous passâmes en silence.

Puis mon cousin reprit :

— Grâce à cette ingénieuse idée, la justice de Dieu put être apaisée. Mais elle ne le fut pas tant qu'il n'imposât en revanche à l'homme la plus bizarre des clauses. Le sauvé malgré lui, pour l'être effectivement, devait croire qu'il l'était. Sans quoi, l'argent avait beau avoir été versé, la dette continuait à courir et le fatal plongeon survenait à l'échéance. Et non content de cette restriction, il exceptait en outre de son éventuel salut ceux qui s'aviseraient de manquer de respect à sa troisième partie et commettraient ainsi le péché qui t'a si fort épouvanté. Voilà qui était parfait et le Triple-Dieu pouvait se congratuler lui-même de son insondable intelligence. Mais que devenaient alors les innombrables hommes qui, ayant vécu avant l'époque de l'étrange sacrifice, l'avaient forcément ignoré et n'a-

vaient pu, en conséquence, satisfaire à la clause de la foi? Que devenaient ceux qui, nés hors du christianisme, n'en auraient jamais entendu parler? Etaient-ils condamnés en bloc? La « justice » de Dieu risquait de se trouver à une cruelle épreuve. Devant cette difficulté, Dieu aurait décidé, à l'inférer d'un ou deux textes obscurs de saint Paul, que, tout en participant au bénéfice du salut, les « païens » seraient dispensés de la condition de la foi. Les voilà donc dans une bien meilleure situation que nous! Les voilà tous ou presque tous « sauvés », alors que, chez nous autres, pauvres chrétiens, selon les termes désastreux du « sauveur » lui-même, « il y a beaucoup d'appelés, peu d'élus ». Et l'on arrive à ce résultat merveilleux que le sacrifice par trop public du Christ, au lieu de peupler le ciel, augmente dans une proportion considérable le nombre des réprouvés. Telle est, mon cher ami, l'essence du christianisme. Moi qui te parle, si j'avais le bonheur d'ignorer la Bible, n'ayant jamais contrevenu aux lois de mon pays et étant en somme un honnête homme, je serais probablement sauvé, tandis que, Genève ayant le malheur d'être chrétienne et moi celui de n'avoir pas la foi, je suis bien certainement voué à toutes les flammes de l'éternelle perdition.

— Mais puisque tout cela est faux! m'écriai-je un peu effrayé malgré moi, pendant qu'au fond du creux dont nous dégringolions la pente apparaissaient l'église pointue comme une broche et les toits léchés de soleil du village de Monnetier.

Mon cousin eut un large rire rassurant et continua :

— Le mot d'ordre de tous les chrétiens devrait donc être : Cachez le Christ! N'en parlez à personne! Loin d'être la « bonne nouvelle », c'est la plus dangereuse des nouvelles. Aussi a-t-on peine à comprendre la fureur des missionnaires à vouloir la porter aux peuples qui ont le privilège de ne pas en connaître la funeste alternative. Comment ne se disent-ils pas que, pour la presque totalité de ceux qu'ils convertissent, le baptême qu'ils leur confèrent équivaut à une lettre de cachet pour l'enfer?

Je songeai au missionnaire en panama du *Messager de l'Ecole du dimanche* et je me demandai s'il n'eût pas, en effet, mieux fait de laisser dévorer tout cuit le petit Maboultoké, plutôt que de l'apprêter à être plus tard, selon toute probabilité, cuit tout cru dans les cuisines de Satan.

— Le salut par le Christ! la justification par la foi! dogme burlesque et sauvage, gesticulait le cousin Gobernard, et aux conséquences absurdes duquel je défie un chrétien d'échapper, pour peu qu'il croie, je ne dirai pas à la lettre, mais seulement à l'esprit de la Bible. Et si l'on considère que, depuis la multiplication des mondes, que l'on ne peut pas supposer être tous des déserts, la même tragi-comédie du Christ, devenu le fantastique commis-voyageur du « salut », doit s'être jouée dans les milliards de planètes et continuer à se jouer tant qu'il y aura des globes en suspens et des nébuleuses en formation, on se demande comment il se trouve encore des gens pour croire à de pareilles insanités, à moins qu'ils ne soient totalement fous et à enfermer sans plus tarder aux Vernaies.

Très échauffé, tant par la vive allure de notre marche en descente que par l'âpreté de sa discussion, le premier soin de mon cousin, en entrant à Monnetier, fut de découvrir une auberge. Il n'en manquait pas dans cette localité de villégiature, pittoresquement assise à califourchon sur le col de la montagne accroupie, dont le Grand-Salève formait le dos et le Petit-Salève la tête. Aussi nous trouvâmes-nous bientôt installés sous une tonnelle, devant une table qui n'avait rien de la rusticité de celle des Treize-Arbres, au milieu des promeneurs endimanchés de la ville et de misses anglaises pensionnaires des divers établissements de l'endroit. Des odeurs de thé, de sirops et de biscuits flottaient dans l'air. Des interjections britanniques de joueurs de tennis jaillissaient d'un jardin.

Deux fortes cannettes de bière passèrent l'une sur l'autre dans le gosier altéré du cousin Gobernard. Je me contentai plus modestement d'une jatte de café au lait, accompagnée de petits pains au beurre. Puis, après vingt minutes de légitime repos, nous quittions Monnetier, ses pensions, ses Anglaises et ses ânes, et nous confiions nos pas à la pente raide du Pas-de-l'Echelle, dont l'abrupt sentier avait dû partiellement être taillé en degrés dans la roche. Sur son contrefort, le château de l'Ermitage dressait ses tourelles en poivrières, diminuant progressivement au-dessus de nous à mesure que nous descendions vers Veyrier.

Nous étions à peu près au bas, quand je vis mon cousin tourner brusquement dans les éboulis.

Je crus qu'il avait un besoin à satisfaire, mais il me fit signe

de le suivre. Au bout de quelques minutes d'une marche tortueuse, nous arrivions devant l'entrée d'une singulière excavation, dont le sol paraissait avoir été abondamment fouillé et remué.

— Tiens, une grotte! m'écriai-je.

— La caverne de Veyrier, prononça mon cousin. C'est une station préhistorique.

Mon œil se fit interrogateur. C'était la première fois que j'entendais parler d'une pareille chose.

— Il y a une dizaine d'années, dit mon cousin en avançant de quelques pas sous la roche proéminente qui plafonnait la caverne et en taquinant le sol meuble du fer de son bâton, il y a une dizaine d'années, on a découvert ici des ossements...

— C'était une tombe? demandai-je.

— Pas précisément. Ces ossements furent reconnus comme des restes d'animaux très anciens, tels qu'on n'en rencontre plus dans nos climats. Il y avait là des os de renne, d'ours, de lynx, de bouquetin, de castor. Puis on y trouva des objets travaillés, des instruments en silex, taillés en couteaux, en scies, en racloirs, en poinçons, en pointes de lances et de flèches; on y trouva même un fragment de bois de renne sur lequel était gravé le dessin d'un bouquetin. Ces débris, que tu peux voir aujourd'hui au musée archéologique de Genève, sont les témoins d'une vieille, d'une très vieille humanité, de primitifs ancêtres qui vivaient dans nos régions à une époque bien antérieure à celle que la Bible assigne à la création de l'homme.

— Et a-t-on retrouvé aussi, m'informai-je très intéressé, des os de ces anciens hommes?

— Ici, non. Mais dans d'autres cavernes, et même dans des cavernes beaucoup plus anciennes que celle-ci, on en a découvert; on a découvert jusqu'à des squelettes complets, et de si vieux que leurs os étaient différents de nos os actuels et ressemblaient plus à des os de grands singes qu'à des ossements humains. Il a pourtant fallu se rendre à l'évidence : c'étaient bien des hommes.

— Quelle antiquité pouvaient-ils avoir?

— Oh! une antiquité dont les misérables chiffres de la Bible ne donnent aucune idée. Cinquante mille ans, cent mille ans peut-être. L'un des principaux savants qui s'occupent de ces

études pense que l'apparition de l'homme sur la terre doit remonter à deux cent cinquante mille ans.

— C'est formidable! m'écriai-je stupéfait.

Sur quoi mon cousin ajouta cette réflexion :

— Tous ces hommes-singes sont-ils aussi sauvés par la grâce de Jésus-Christ et les rares élus chrétiens auront-ils l'avantage de rencontrer leur foule au paradis?

Nous rejoignîmes alors le chemin et nous gagnâmes le village de Veyrier, où nous eûmes le plaisir, en passant la frontière, de saluer l'écusson à la croix fédérale. Nous étions en plaine et sur la grande route de Genève. Je marchais tout pensif. De nouvelles suggestions travaillaient mon cerveau.

— C'est sans doute, dis-je, à cause de toutes ces découvertes des savants que les pasteurs libéraux ne croient plus à l'inspiration directe des Ecritures. Avec eux de grandes difficultés s'évanouissent. Ils rejettent l'enfer, ils expliquent les miracles, ils ne s'en tiennent plus à la lettre des textes, mais les interprètent, ils reconnaissent que de nombreux passages, des parties entières de la Bible ne sont pas authentiques... Cela ne les empêche cependant pas de rester pasteurs, ni de demeurer chrétiens.

— Je sais, je sais, fit mon cousin. Il y en a qui refusent tout caractère divin à la personne de Jésus-Christ. Il y en a même qui vont beaucoup plus loin et qui ne veulent voir d'un bout à l'autre de la Bible qu'une succession de symboles. C'est fort aimable de leur part. Mais, à mon avis, les libéraux sont des tourtes. Si tout est symbolique dans le christianisme, à quoi bon le christianisme? Des symboles analogues et tout aussi impressionnants se rencontrent dans les religions antérieures, aussi bien dans les mythes de l'Inde que dans ceux de la Grèce et de Rome. Pourquoi changer de fables, si les fables nouvelles ne sont pas destinées à être crues? D'ailleurs, à notre époque, nous n'avons plus besoin de symboles. Un bon fait, une idée nette valent mieux que toutes les images, fussent les plus belles, sous lesquelles on les déguisera. Non, le libéralisme ne veut rien dire. Ce n'est qu'une mystification de plus. Ou orthodoxe, ou rien!... Comment les libéraux peuvent-ils encore attacher quelque valeur à un livre qu'ils démolissent point par point et à une religion qui ne leur enseigne plus aucune vérité positive?

— Il y a la morale, observai-je.

— Quelle morale?

— Mais la morale de la Bible.

— La morale de la Bible? Il y a au moins une douzaine de morales dans la Bible. Laquelle? Est-ce la morale de Moïse? Est-ce celle de Jacob? Celle de l'Ecclésiaste? Celle de saint Jean? de saint Paul?...

— Celle de Jésus.

Il y a aussi plusieurs morales de Jésus. Est-ce celle de celui qui a prononcé : « En vérité je vous le dis, au jour du jugement, le pays de Sodome et de Gomorrhe sera traité moins rigoureusement que cette ville-là » ; ou de celui qui a conseillé : « Ne résiste pas au méchant ; si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente aussi l'autre »?... Admettons que ce soit cette dernière, celle de celui qui a dit après Hillel : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est cette morale-là, je crois, qu'on a le plus souvent en vue, lorsqu'on parle de morale chrétienne.

— C'est bien celle-là, dis-je.

Nous traversions le pont de Sierne. L'Arve coulait nue et grise entre ses hautes berges. Pendant une centaine de pas, mon cousin demeura silencieux, roulant apparemment dans sa tête ce qu'il avait à me dire sur ce point capital.

— Mon enfant, dit-il enfin, la morale évangélique de l'amour a fait un peu de bien et beaucoup de mal. Elle aurait fait moins de bien encore et beaucoup plus de mal, si elle avait jamais pu être sérieusement observée. Certes, l'homme doit être bon, autant que la bonté ne fait qu'un avec la justice. Mais ce n'est pas cette bonté-là, cette bonté véritablement humaine, que prêche le Christ. Ce qu'il demande à l'homme, c'est l'abnégation totale de sa personnalité, son détachement de toute préoccupation terrestre, le sacrifice absolu de sa volonté. Rien de plus pernicieux que cette doctrine ; rien de plus démoralisant que cette morale. Elle va tellement à l'encontre de la vie, que, si elle était exactement appliquée, elle aboutirait infailliblement à la ruine de toute civilisation, et probablement à la mort même de l'humanité. Il serait trop long de t'expliquer en détail toutes ces choses et peut-être ne serais-tu pas mûr pour les comprendre. Mais il est un autre aspect de la question qui doit être envisagé et qui, lui, ne

t'échappera pas. Pour juger de cette morale, il suffit de se demander : Moralise-t-elle ceux qui y croient et, les premiers de tous, ceux qui l'enseignent, nos pasteurs? Comment la pratiquent-ils? Que font-ils pour en démontrer l'excellence? Eh bien, il faut le déclarer, les pasteurs vivent comme s'ils n'y croyaient pas. Ils la tournent en dérision. Ils font le contraire de ce qu'elle commande. Que dit le Christ? Ceci : « Vends tout ce que tu as et distribue-le aux pauvres. Puis viens et suis-moi. » Que dit encore le Christ? Ceci : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède est indigne de moi. » Que dit-il encore? Ceci : « Si quelqu'un vient à moi et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon disciple. » Voilà ce que devraient s'efforcer de réaliser, tout d'abord dans leur propre vie, nos pasteurs, s'ils étaient sincères. Le font-ils? Leur maître leur ordonne de ne rien posséder : ne possèdent-ils rien? Leur maître leur enjoint d'abandonner père et mère, de ne se soucier ni de leur femme, ni de leurs enfants, autrement dit de n'en pas avoir, pour mieux être à son service exclusif : obéissent-ils? Les voit-on courir les bourgs et les campagnes, uniquement occupés à prêcher leur évangile, à stigmatiser les riches, à secourir les pauvres et ne comptant que sur Dieu pour leur nourriture, comme les corbeaux « qui ne sèment ni ne moissonnent, qui n'ont ni cellier ni grenier, et que Dieu nourrit »? Les voit-on renoncer à toute entreprise mondaine, fuir leur intérêt matériel et celui de leur famille, mépriser l'argent, le bien-être, les avantages sociaux, se conduire en un mot comme d'authentiques serviteurs de celui qu'ils entendent servir?... Que non pas! Ces messieurs portent redingote; ils sont bien assis, bien dotés, bien nourris; ils ont des maisons, que dis-je, de confortables presbytères; ils touchent des traitements; beaucoup sont riches, quelques-uns très riches, tous convoitent de beaux mariages ou de solides alliances; ils aiment la chair, la société, les plaisirs profanes; ils ont des femmes qui font figure et des enfants qu'ils élèvent comme des fils de famille; ces serviteurs ont des domestiques; ils goûtent la renommée et quêtent les applaudissements; ils recherchent les honneurs ; ils ne se bornent pas à rendre à César ce qui appartient à César, ils soutiennent un état politique et social qui est la négation de l'idéal chrétien, ils participent à

l'établissement de lois qu'ils devraient réprouver, ils font acte de citoyens, ils votent, ils sont César!...

Je songeais, durant cette diatribe, aux millions du pasteur Pot, aux succès mondains du pasteur Papavert, aux triomphes oratoires du professeur Brouillard, à tant d'autres qui vivaient entourés de biens, de considération et d'hommages terrestres ; j'évoquais Mme Collignon, son équipage, ses bijoux, ses larbins, sa superbe campagne de Bellevue ; je pensais au pasteur Ducimetière, qui poussait si loin l'amour de la famille qu'il n'avait pu le satisfaire à moins de quatorze enfants : et je pensais aussi au pasteur Babel qui, ayant eu, lui, quelque chose à vendre, avait refusé d'en faire de l'argent et de le distribuer aux pauvres.

— Et ce sont ces gens-là, continuait avec excitation mon cousin, ce sont ces gens qui prétendent nous enseigner ce que c'est que la morale, ce que c'est que l'Evangile, ce que c'est que le Christ ! Ce sont ces gens qui ont l'outrecuidance de se dire les ministres de Dieu, les détenteurs de la vérité, qui censurent nos actions, régentent nos pensées, décrètent : ceci, c'est le bien, cela, c'est le mal, démarquent les mauvais et les bons, les justes et les coupables, incrustent nos cerveaux de leurs légendes tyranniques et serrent le carcan sur nos aspirations ! Ce sont ces gens qui osent nous parler de repentance, de soumission, de salut par la foi en leur charlatanisme et qui, juchés sur leur Bible comme sur une estrade, se prévalent de cette collection de faux pour asseoir leur domination non seulement sur ceux qui ont la naïveté de les écouter, mais aussi sur ceux, plus nombreux encore, qui, par faiblesse, lâcheté ou bienséance, font semblant de les croire!... Eh bien, ces gens-là, conscients ou inconscients, sachant froidement ce qu'ils font ou partageant dans le fond de leur être les doutes, les angoisses, l'affolement, la vilenie ou l'abrutissement de leurs victimes, trompeurs et trompés, dupes et dupeurs, mais coopérant tous à la même œuvre néfaste, contribuant à la vaste imposture, faussant les esprits, poignant les cœurs, opprimant les consciences, quelques-uns même allant jusqu'à gonfler de terreur l'âme tendre et innocente des enfants, ces gens-là, je dis qu'il n'y a qu'un mot pour les qualifier : ce sont des bandits!...

L'œil terrible, la moustache en bataille, les bajoues frémis-

santes et la moustache dressée, le cousin Gobernard scandait ses éclats de voix de grands coups de tête, humant le vent, hennissant, le feutre tumultueux et le col dénoué. Il piaffait en marchant. D'un bras il empêchait son sac vide de ballotter trop fort sur sa hanche soulevée; de l'autre, qu'armait son bâton, il rouait l'air de belliqueux moulinets. Il était en nage et tout fumant.

Alors, ayant vu ma dernière objection balayée encore plus violemment que les autres par l'ardente logique de mon cousin, convaincu qu'il ne restait plus rien à quoi rattacher je ne dirai pas un lambeau de croyance, mais un reste de respect pour ce qui avait été ma foi, ma certitude, ma religion, emporté à mon tour par une fureur en quelque sorte sacrée en me rappelant tout ce que j'avais vainement espéré, craint et plus vainement encore souffert, et me souvenant soudain du personnage sinistre, au bonnet plat et à la barbe mince, qui, du haut de son cadre d'ébène, dominait le cabinet du pasteur Babel et me semblait maintenant l'auteur responsable de cette colossale banqueroute, je tendis mon petit poing vers les tours de Saint-Pierre, dont les trois combles pointus venaient d'apparaître au-dessus des arbres de Florissant, et je criai hors de moi :

— A bas Calvin !

Certes, si j'avais cru pouvoir exprimer dans un cri, dénoncer dans un nom le sens de tout ce que je venais d'entendre au cours de cette journée mémorable, c'était bien dans celui-ci. Je n'en doutais pas. Je savais que c'était à Calvin que nous devions notre religion, du moins la forme qu'elle avait prise dans notre république, son intensité, sa couleur, son caractère, sa puissance. Je n'ignorais pas l'hégémonie que cet homme avait jadis exercée sur Genève, l'influence prépondérante qu'il avait eue sur nos mœurs et sur tout le développement de notre histoire. C'était le maître. Tous se réclamaient de lui. Son ombre formidable voilait toujours notre vie, baignait notre cité, remplissait nos temples. N'était-ce pas à lui qu'il fallait remonter pour porter jusqu'à la tête notre révolte? Aussi ne doutais-je pas non plus de l'assentiment du cousin Gobernard à ma protestation et de son applaudissement à mon invective.

Il n'en fut rien.

Son bras s'abaissa sur le mien; son œil me cloua sur le sol, et d'un ton devenu soudain d'une autorité impressionnante, il me dit :

— Tais-toi. Tu ne sais pas ce que tu dis. Il n'y a aucune comparaison à faire entre ce qui s'est passé à Genève au seizième siècle et ce qui s'y passe aujourd'hui. Il n'y a là rien de commun. Au seizième siècle, on ne pouvait savoir ce que l'on sait maintenant. En avance sur son temps, Calvin chercha toujours la vérité. Il mit au-dessus de tout la droiture de la pensée et le courage de la conscience. Rompant héroïquement avec ce qu'il considérait comme l'erreur, il préféra tout quitter, abandonner son pays, renoncer à ses bénéfices, s'exposer à la persécution, plutôt que de céder un pouce de ce qu'il

avait reconnu comme vrai. Ce même sentiment de révolte qui te soulève contre l'Eglise actuelle, Calvin l'a éprouvé contre l'Eglise de son époque. Ce fut un révolutionnaire. Et c'est cela qui est le protestantisme. Calvin a dit aux catholiques : Sur quoi fondez-vous votre religion? — Sur la Bible révélée. — Très bien. Voyons ce que dit la Bible révélée. Et comme la Bible n'enseignait pas la moitié de ce que croyaient les catholiques, qu'elle n'instituait ni le culte de la Vierge ni l'intercession des saints, ni le purgatoire, ni la messe, ni l'autorité du pape, il dit aux catholiques : Tout ce que vous ajoutez à la Bible est d'invention humaine. Vous n'êtes que des fourbes et des misérables. Et comme sa raison ne pouvait à cette époque lui découvrir d'autre fondement de la vie que cette même Bible, il a dit : Vivons selon la Bible et ne croyons que ce qu'elle enseigne. C'est ce qui était logique de son temps. Calvin ne pouvait dire autre chose. Et il mit sa vie d'accord avec ce qu'il était alors raisonnable de croire. Et comme c'était pour lui la vérité, il voulut obliger ses contemporains à y conformer aussi la leur. Il croyait, en absolue conviction, que c'était le bien de l'Etat. Et c'était aussi le bien de l'Etat. Grâce à lui, grâce à la réforme des mœurs, à la discipline de fer qu'il introduisit à Genève, notre petite patrie a pu maintenir son indépendance à travers les siècles, croître en richesse, en savoir, en puissance et en renommée. C'est grâce à Calvin que nous existons. Et la Réforme était aussi le bien de tous les Etats. Ceux qui l'adoptèrent eurent l'avenir pour eux, alors que les pays demeurés catholiques se trouvaient marqués pour une inéluctable déchéance.

Mon cousin me montra alors l'action du protestantisme dans le monde. Il me fit constater d'abord, dans notre Suisse, la différence qu'il y avait entre les cantons protestants et les cantons catholiques : ceux-ci pauvres, arriérés, ceux-là riches et prospères. Puis il me fit parcourir l'Europe. Il me montra l'Angleterre devenue la maîtresse du monde moins d'un siècle après l'établissement définitif chez elle de la Réforme, dominant les mers, dépouillant la France de ses magnifiques possessions, parvenant à réduire le génie d'un Napoléon, répandant sur le globe entier sa langue, ses produits, ses coutumes et donnant partout essor à de florissantes contrées. Il me montra l'Allemagne protestante supplantant l'Autriche catho-

lique et fondant son puissant empire ; et, en Allemagne même, la Prusse protestante absorbant les archevêchés, les évêchés, et l'emportant sur la Bavière catholique. Il me montra les Etats protestants du Nord : Hollande, Danemark, Suède, Norvège, tous, à l'égal de notre Suisse, foyers de civilisation, artisans de progrès. Puis il me parla de la France. Brillante tant qu'elle tint tête à l'Eglise romaine, son déclin commençait avec l'absolutisme catholique et la révocation de l'Edit de Nantes, pour aboutir au règne lamentable d'un Louis XV ; elle allait sans doute périr, quand la Révolution, animée du souffle puissant de l'anticléricalisme, qui est le protestantisme des temps modernes, lui redonnait une nouvelle vie. Malheureusement pour elle, un regain de catholicisme la précipitait au désastre de Sedan ; elle en sortait avec la République anticléricale, reprenait par elle sa place dans le monde, s'accroissait en richesse, en savoir, en dignité, et se conquérait un superbe empire colonial qui lui remplaçait celui que lui avait fait perdre la monarchie catholique. Il passa ensuite à l'Italie, qui, vouée aux pires déchéances, s'était ressaisie grâce à l'œuvre anticléricale du Piémont, avait fait son unité contre le pape et, Rome devenue la capitale de son roi excommunié, avait rapidement recouvré un rang plein d'honneur parmi les nations. Et si la petite Belgique aussi, bien que d'apparence catholique, voyait monter l'essor de sa puissance économique et le rayonnement de sa vie intellectuelle, c'est à la moitié libérale de sa population qu'elle le devait. Des deux seuls grands pays restés complètement catholiques, l'un, la Pologne, tombé dans l'anarchie, avait fini par être sommairement partagé entre ses voisins, l'autre, l'Espagne, la première puissance du monde au moment de la Réforme, glissé peu à peu au degré le plus médiocre, avait perdu ses fabuleux domaines sur lesquels le soleil ne se couchait pas et ne tarderait pas sans doute à voir les derniers fleurons de sa glorieuse couronne inter-océanique lui échapper à leur tour.

Quittant alors l'Europe, nous gagnâmes le Nouveau-Monde. Les constatations n'y étaient pas moins surprenantes. De ses deux continents, égaux en avantages naturels, le protestant s'était rapidement et merveilleusement développé, au point de devenir le rival de l'Europe, pendant que le catholique, livré aux discordes, à l'incapacité et à la paresse, ne parvenait que

sur certains points, et par l'abandon de la tutelle cléricale, à entrevoir un avenir favorable. Et dans le Nord même, toute une immense contrée, le Canada, d'abord ouverte à l'exclusive action catholique, avait vu croître et s'étendre sur elle jusqu'à la dominer l'irrésistible emprise protestante, bien que la population en fût exceptionnellement prolifique, laborieuse et pleine de vertus. Telle était l'œuvre de la Réforme et l'on pouvait se demander, disait mon cousin, comment il y avait des gens assez aveugles pour ne pas s'en rendre compte, et, sous prétexte que nous avons aujourd'hui dépassé la Réforme, nier sa supériorité sur ce qu'elle réformait et méconnaître son incomparable valeur historique.

— Et quand on pense, continuait-il, que le plus pur de cette formidable révolution est parti d'ici, de notre petite Genève, n'avons-nous pas lieu de nous sentir fiers d'être Genevois ?... Mais si la Réforme était un progrès sur le catholicisme, elle n'apportait nullement la vérité. Comment l'aurait-elle apportée? Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que du mouvement. Le protestantisme signifiait précisément le mouvement, en opposition avec le catholicisme, qui est la stagnation. Imprimer au protestantisme un principe de stagnation, comme le veulent nos pasteurs, c'est aller contre l'esprit même du protestantisme. Le protestantisme, c'est la transformation indéfinie, selon les appels de la raison et les obligations de la conscience. C'est l'évolution. Telle est la vraie tradition protestante, et c'est celle de Calvin. Les vrais protestants, poursuivait mon cousin, sont maintenant ceux qui n'acceptent plus de croyance religieuse. Calvin, qui toute sa vie fut l'ardent investigateur du vrai, ne pourrait aujourd'hui déclarer autre chose. Ce qu'il croyait vrai se trouve faux maintenant : en est-il moins grand pour cela? Ptolémée, le plus grand savant de l'antiquité, avait conçu un système du monde qui, après avoir été considéré comme vrai pendant quatorze siècles, fut ensuite reconnu comme faux. En quoi sa gloire en souffre-t-elle ? Honorons Calvin, comme nous honorons Ptolémée. L'un et l'autre furent des génies. Mais pas plus que nous n'enseignons dans nos écoles la cosmographie de Ptolémée, nous ne devons élever nos enfants dans la religion de Calvin. Calvin n'a pas besoin de l'hommage du mensonge. Qu'il reste pur et digne à la place que lui confère l'histoire. Cette place n'en sera que plus belle.

Aussi, s'écria mon cousin, aussi lorsqu'on édifiera à Genève un monument à la Réformation, où le grand Francais occupera cette place d'honneur, je veux être le premier à souscrire, je veux figurer en tête de la première liste. Car cet homme, s'il revenait parmi nous, voyant nos pasteurs en demeurer au même point quatre siècles après lui et jouer ainsi de notre temps le même rôle que les moines catholiques du sien, cet homme, ce grand sincère, serait le premier à leur dire : Mais qui êtes-vous donc ? Etes-vous bien des protestants ?... Et, les rejetant de sa dextre véridique, il leur signifierait : Je ne vous connais pas ! Vous n'êtes pas des miens !

Sur ces entrefaites, nous avions traversé Florissant, coupé les Tranchées, gagné la rue de l'Athénée. Nous passions devant l'Ecole du dimanche.

— Voilà la honte de notre époque ! cria le cousin Gobernard.

Quelques pas plus loin se dressait, hellénique et pur, l'Athénée avec ses bustes.

— Mais voici la gloire de notre histoire !

Des deux côtés du portique, les bustes se suivaient chronologiquement dans leurs niches ovales. Il m'en fit admirer la rangée. C'était d'abord l'évêque Adhémar Fabri, qui, au xiv^e^ siècle, alors que le catholicisme se confondait encore avec la civilisation, avait codifié les franchises de Genève. Puis, les temps marchaient. L'Eglise et les princes se faisaient oppresseurs. C'était alors Besançon Hugues, et l'éveil du patriotisme contre la tyrannie. C'était ensuite Calvin, et l'éveil de la conscience contre l'obscurantisme. Le quatrième buste était celui de Michel Roset. Sous sa magistrature, Genève se rendait compte de ses destinées internationales ; elle devenait la cité du refuge et, après le massacre de la Saint-Barthélemy, s'ouvrait toute grande aux victimes du fanatisme. Les temps marchaient encore. Et c'était Jean-Jacques Rousseau. Après le catholicisme, après le protestantisme, c'était le tour de la religion humaine. Plus de dogmes : Dieu seul, et l'homme ; l'homme libre et s'associant librement par le contrat social. Et cette grande idée de la liberté engendrait la Révolution, qui la répandait dans le monde après avoir libéré un peuple. Avec le sixième buste, le dernier de la rangée, c'était l'avène-

ment de la science. Charles Bonnet, le grand naturaliste genevois, personnifiait cette nouvelle conquête. L'observation remplaçait la croyance; la loi scientifique prenait le pas sur la doctrine ; à la théologie et à la philosophie succédait le positivisme. Charles Bonnet inaugurait les méthodes modernes et, par son génie appuyé sur des faits, entrevoyait, avant Lamarck et Darwin, l'hypothèse féconde de l'évolution.

Ainsi, tout se transformait, tout progressait, tout marchait. Chacun de ces bustes marquait un moment de l'histoire, signalait une des phases du mouvement éternel. En en remontant la série, on rétrogradait, assise par assise, dans le passé. Et à chacune d'elles, comme dans les terrains que nous avions vus se superposer au Salève, correspondait une couche de plus en plus arriérée d'esprits.

Tel était l'enseignement qu'à deux pas de l'Ecole du dimanche dégageait cette noble façade.

Nous prîmes par la rue Saint-Léger, où mon cousin me fit remarquer la porte ogivale d'un vieux bâtiment datant des évêques. Nous traversâmes le Bourg-de-Four, qui tirait son nom des Romains. Au haut de la rue de la Fontaine, le mur rond qui, par une baie en plein cintre, donnait accès au passage du Muret était un fragment de l'enceinte burgonde. A cette époque, Genève était arienne.

Je ne reconnaissais plus ma ville. Ce n'était plus la Genève immobile, figée, rigide que je me figurais, celle dans laquelle j'avais été élevé. Le vieux sol vivait ; il n'était plus inféodé à une croyance, il les avait toutes eues; toutes les idées l'avaient successivement labouré.

— Nous ne savons pas, dit mon cousin, quelle était la religion des troglodytes de Veyrier. Sans doute adoraient-ils l'un des animaux contre lesquels ils avaient à se défendre ou dont ils faisaient leur nourriture. Peut-être le bouquetin du musée archéologique. Dans la région de Berne régnait le culte de l'ours.

Nous montâmes à Saint-Pierre, par les Degrés-de-Poule.

— Les Allobroges, qui occupèrent postérieurement notre contrée, adoraient les forces de la nature, les génies des forêts et des eaux, la lune et surtout le soleil. La colline que nous gravissons et qui soutient aujourd'hui notre cathédrale a vu bien souvent nos pieux ancêtres venir s'agenouiller sur son

sommet pour adresser leurs oraisons à l'astre-dieu qui leur versait la lumière.

Nous abordâmes le sanctuaire par l'abside. C'était la partie la plus ancienne de l'édifice. Mon cousin me montra dans le mur, entre le chœur et la tour du Midi, des pierres romaines et des vestiges de sculptures antiques. Près d'une porte basse se gonflait une face ronde, rayonnante et joufflue, où les archéologues croyaient reconnaître la tête de Phébus-Apollon. Un peu plus loin, vers la chapelle des Macchabées, se voyait, empâté derrière un pilastre, un débris de frise portant des griffons, animal consacré à ce même Apollon, dieu de l'Art et du Soleil.

— Genève a adoré les dieux gréco-latins, dit mon cousin. Jupiter, Mars, Mercure et Apollon y avaient des temples. Les nombreuses inscriptions que l'on a retrouvées, jusque dans les fondations de Saint-Pierre, attestent que la foi en ces divinités, devenues aujourd'hui mythologiques, y fut vive. Neptune aussi y fut vénéré, et la Pierre-à-Niton, l'un des deux blocs erratiques qui émergent des eaux de notre port, en conserve, par son nom, le souvenir.

Nous traversions la Cour Saint-Pierre. Nous nous retournâmes pour contempler le porche monumental de la cathédrale. L'architecte qui l'avait reconstruit à une époque où le gothique n'était plus de mode en avait fait un portique grec.

Nous gagnâmes la rue des Chanoines, où demeurait mon cousin.

Deux portes avant la sienne, il s'arrêta devant un immeuble que surmontait un fronton triangulaire.

— Sais-tu ce que c'est que cette maison?

— Non.

— Lis.

Sur un médaillon de bronze noir, je lus cette inscription : « Ici vécut Jean Calvin. »

Mon cousin dit :

— L'ancienne maison a été démolie. Il n'en subsiste que l'encadrement d'une porte gothique. Avec la chaise qui est sous la chaire de Saint-Pierre, c'est tout ce qui reste de Calvin. Quant à l'immeuble actuel, il appartient à l'Etat, qui y a installé le laboratoire municipal de chimie. Depuis les troglodytes de Veyrier, nous avons fait du chemin.

A côté du médaillon de Calvin, sur une enseigne officielle se détachaient ces mots : *Bureau de salubrité.*

Nous arrivions ou, du moins, le cousin Gobernard était arrivé, et, deux maisons plus loin, je n'eus plus qu'à prendre congé de lui, après l'avoir remercié, le plus vivement que je pus, de m'avoir consacré sa journée.

— Je t'avoue, mon garçon, que je ne suis pas fâché d'être rendu. Je ne sens plus mes jambes.

Je ne tardai pas à le voir disparaître dans son escalier à viret, pressé d'aller échanger ses gros souliers à clous contre les bonnes pantoufles que lui ménageait la sollicitude de la vieille Fanchette.

Quant à moi, c'était mon cerveau que je ne sentais plus, tout grouillant qu'il était des extraordinaires enseignements de cet étonnant dimanche.

Et ce fut encore tout éberlué que, quittant la rue des Chanoines, je pris la direction du quai des Etuves et de tante Bobette, tandis que le carillon de Saint-Pierre, annonçant sept heures, égrenait ses notes sur les toits de Genève, du haut de la montagne du Soleil.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Chemins de fer. — Architectes. — Retraites. — Les Lilas.

Chemins de fer. — Le parti le plus sage pour les compagnies de chemin de fer aurait peut-être été de céder aux demandes des révoqués, en considération de l'état général de la moralité publique. Les vieilles sévérités sont passées de mode. On n'admet plus guère les peines ni les déchéances éternelles. Il est entendu que la responsabilité est extrêmement limitée, si même on en peut parler encore. Nous revenons aux doctrines des Anciens, nous avons le sentiment que tous les hommes sont dans la main du destin et lui obéissent fatalement. En particulier, elles auraient pu se souvenir que, durant la dernière grève, les rails déboulonnés, les locomotives abandonnées, les signaux faussés, les fils coupés, il n'y eut aucun accident de chemin de fer et qu'elles n'en pourraient dire autant des périodes calmes. De plus, elles auraient considéré combien les ouvriers sont des enfants prêts à obéir à toute sommation impérieuse, d'où qu'elle vienne, mais surtout si elle vient du côté opposé à l'autorité normale. L'échec de la grève n'avait pas laissé que de diminuer leur confiance dans les régents du syndicalisme ouvrier. C'était peut-être le moment, par un acte d'indulgence intelligente, de reprendre la direction de ces volontés en désarroi, de faire taire, tout ou moins et pour un temps, l'esprit de révolte qui grogne toujours plus ou moins au fond des foules asservies. Elles auraient pu considérer bien d'autres choses. Il est vrai que l'intervention de la Chambre, qui est peu estimée, devait nécessairement fortifier leur opposition. Des négociations silencieuses auraient sans doute eu un meilleur résultat.

Maintenant il faut bien dire aux cheminots que leur histoire n'intéresse plus guère personne, pas même les députés qui ont crié le plus haut et qui ne demandent vraiment qu'une chose, comme le public, dont ils sont, de pouvoir monter en chemin de fer avec une certaine sécurité. Les gens de l'Ouest sont vraiment rassérénés, depuis qu'on ne parle plus de leur réseau, depuis qu'on a relégué les fameuses machines « Pacific » aux trains de marchandises. Il est vrai que l'Etat a repris tous ses révoqués, mais à moins qu'ils ne soient, comme on l'a insinué bien maladroitement, d'affreux sinistreurs qui cachent leur jeu jusqu'à la prochaine occasion, il n'y a vraiment pas de visibles rapports entre la réintégration des cheminots de l'Ouest et

la sécurité, au moins temporaire, dont jouit la région étonnée. Cependant il y avait encore là motif à réflexion pour les compagnies.

Architectes. — J'avoue que l'affaire Chédanne m'avait d'abord fort réjoui. Non que j'en veuille particulièrement à cet honorable hors concours, décoré de plusieurs ordres, mais les architectes me sont tous horrifiques. Pendant que l'on en tient un, me disais-je, on va, j'espère, lui faire subir quelques supplices choisis, analogues à ceux qu'ils nous infligent sans relâche, et je regrettais mentalement l'abolition de la torture. Je n'avais qu'un regret, c'est que celui sur lequel on avait mis la main ne fût pas celui qui a perpétré les clochetons infamants de la « Samaritaine ». Je ne pouvais proposer sérieusement qu'on le pendît aux pendentifs de l'une de ses pagodes biscornues. « Nous y avons pensé, m'aurait-on dit, mais ce n'est pas lui le coupable. — Qu'importe! Il est de la corporation ! » Mais je me fusse heurté à toutes sortes de difficultés administratives et judiciaires. Ce sera, souhaitons-le fermement, pour une autre fois. Avec quel bonheur les Parisiens ne verraient-ils pas gigoter à l'immonde potence l'être sans goût, sans talent, sans pitié qui a déshonoré les bords de la Seine! Allez voir cette ordure, si vous l'ignorez encore et, si vous n'avez pas les nerfs trop sensibles, gagnez les environs de l'Institut et de la Monnaie, sur le quai de Conti, d'où l'on voit bien « ce petit morceau d'architecture fantastique dans le goût esquimau, rickapoo, ou hottentot », comme dit Edgar Poe, et vous ne pouvez que murmurer (oh! tout bas) les mots mémorables de Mallarmé, qui semblent inspirés par les architectes modernes : « Les cochons ! les cochons! les cochons ! »

Retraites. — Elle semble inextricable cette loi des retraites et on peut être assuré que plus de la moitié des « assujettis (ou jétis) », pour parler comme les négriers du ministère du Travail, n'y comprendront jamais rien. Il fallait en réduire le texte à un impôt sur les employeurs, impôt légitime, d'après le nombre de leurs employés de tout genre, et laisser les gens qui ont le goût de l'épargne s'adresser aux sociétés mutualistes d'où retraite stricte pour tous et retraite augmentée de l'épargne individuelle pour les prévoyants de bonne volonté. On pouvait élever proportionnellement la part contributive des patrons et celle de l'Etat, et la loi aurait tenu en douze lignes, eût été facilement appliquable et prête à fonctionner aussitôt qu'on l'aurait voulu. Les patrons auraient crié. Soit, mais ils auraient versé. Ne paient-ils pas volontiers dix francs pour un chien? Ils peuvent bien en payer douze pour un ouvrier qui travaille pour eux, qui fait leur fortune et leur loisir. Mais je crois que rien n'est plus facilement accepté qu'un impôt dont le but est déterminé, dont on connaît l'emploi exact, dont on ne peut pas dire qu'il va fondre à payer des traitements inutiles, des fournitures absurdes ou des

gabegies de fonctionnaires indélicats. Puis, quel système puéril que ces timbres, humiliant que cette mise en carte de toute la population travaillante ! Nous voilà revenus au livret ouvrier comme avec les délimitations aux douanes provinciales. A tout prendre, puisqu'on voulait, et le sentiment n'était pas mauvais en soi, assimiler les retraites du travail aux retraites de l'administration civile et la faire payer, en partie du moins, par les intéressés eux-mêmes, que ne les a-t-on traités vraiment en hommes libres ? On les soumet à un impôt, en somme, puisque plus de la moitié d'entre eux ne profiteront pas des versements. Or, qui recouvre les impôts ? Le percepteur. Le bourgeois n'est pas « assujetti » à coller des timbres sur une carte. Pourquoi réserver à l'ouvrier ce traitement baroque, puisqu'il s'agit d'une somme fixe ? On lui demande neuf francs par an ; c'est un fait. Pourquoi ne pas lui permettre de s'en libérer d'un coup et d'en tirer un reçu comme c'est, vis-à-vis d'une dette, le droit de tout homme libre ? Encore, est-ce que l'ouvrier collera aussi des timbres en temps de chômage ? Comment feront ces femmes qui partagent leur journée en quatre ou cinq maisons différentes ? Quelle comptabilité ! Et le commissionnaire qui fait une course d'une demi-heure ? Et le cireur de chaussures qui les fait reluire en quatre minutes ? Et si on examinait le travail des champs, on y trouverait bien d'autres professions que cette loi singulière n'a même point entrevues. Elle semble croire qu'en face de l'ouvrier il a toujours un employeur, et un seul et qu'il est permanent. On dira que ce ne sont là que des exceptions. Additionnées elles ne laisseraient pas de faire un assez beau chiffre. A Paris seulement, il y a toujours cent mille chômeurs.

Mais ce qui a dû séduire les législateurs, c'est la montagne de papier que consommera cette loi. Que d'encre aussi, que de plumes, que de grattoirs, de crayons et de gommes à effacer, de colle, d'employés derrière un grillage !

1er mai.

Lilas. — Les lilas sont fleuris au Jardin des Plantes. J'en eus la surprise hier par un temps à ondées, des plus agréables. Il y a comme partout du lilas ordinaire et du lilas de Perse qui est un peu foncé, mais le Jardin des Plantes possède aussi le lilas de Chine (*Syringa sinensis*) que je n'ai vu que là, et que d'ailleurs je n'ai bien remarqué qu'hier. Sa couleur se rapproche davantage du rose, peut-être du rose de Chine. Elle est d'une douceur infinie, mais d'un ton plus vivant que celle des lilas ordinaires, plus transparente aussi, avec quelque chose de plus frais et tout à fait caressant. Je suis resté longtemps devant l'arbuste si joli et j'étais bien tenté par les tendres grappes qui semblaient un assemblage de petites vies. Mais je n'ai point touché aux fleurs et peut-être que, si on me l'eût permis,

je n'y eusse point touché davantage. Pourquoi toucher aux fleurs ? Elles sont si délicates sur leurs tiges ou sur leurs branches, elles sont si bien à leur place, si en harmonie avec tout. Mais la tentation des mains est plus forte, presque toujours, que le plaisir des yeux. On prend, on saccage, on fane, on jette, car les fleurs cueillies, comme les femmes cueillies, ne vivent qu'un moment, — mais elles ne vivent peut-être que ce moment-là.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Lorrain : *La Jonque dorée*, Sansot, 6 fr. — Colette Yver : *Le Métier de roi*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Lucie Delarue-Mardrus : *Tout l'amour*, Fasquelle, 3.5o. — Gyp : *L'Affaire Débrouillard-Delatamize*, Calmann-Lévy, 3.5o.— Cécile Cassot : *Héroïque*, Daragon, 3.5o. — Henri d'Hennezel : *Les Cendres du Foyer*, B. Grasset, 3.5o. — Camille Santerre : *Dies iræ*, Sansot, 3.5o. — Georges Pourcel : *Robert Fougères*, Plon, 3.5o. — Eugène Montfort : *En flânant de Messine à Cadix*, Fayard, 3.5o.

La Jonque dorée, par Jean Lorrain. Il y a de cela longtemps, Jean Lorrain était très jeune, moi aussi, nous étions cependant déjà des gens de lettres et nous faisions déjà des réflexions amères sur les éditeurs, les rédacteurs en chef, les tyrans de la publicité. Chacun cherchait non pas l'argent, mais la gloire ou mieux le placement possible d'une copie qui ne copiait pas : « Malheur aux originaux, malheur aux intensifs ! » soupirait Lorrain devant un Monsieur bourgeois qui parlait de nous forcer à mettre de l'eau dans notre vin avant de nous servir à sa clientèle, des lecteurs pudibonds : « Mais si je vous donnais des choses chastes vous les refuseriez », disait Jean Lorrain et le Monsieur bourgeois de pouffer : « Des choses chastes ! Des récits pour les jeunes filles dont on coupe encore le pain en tartines... Rachilde peut-être... Quant à vous... » Or, le bon bourgeois se trompait. Je ne me rappelle pas avoir jamais écrit pour les jeunes filles. Je n'ai même jamais rien produit, je dois l'avouer, de sincèrement pur d'intention et c'était au contraire Lorrain qui avait tartiné pour les demoiselles... sur un pain blanc, tendre, sans aucun mauvais levain, avec une merveilleuse confiture couleur de miel, une confiture dorée dont on ne doit trouver la recette qu'au pays des rêves sur beau papier, au Japon ! Dans la littérature de Jean Lorrain cette *Jonque* se retrouve souvent, fantôme flottant parmi les fleurs pâles des lacs, lotus d'Egypte ou simple nénuphar occidental. Jean Lorrain eut, de tout temps, la nostalgie de la chasteté. Rien ne peut rendre un homme plus féroce et plus excessif que ce regret des premières candeurs. Dans un vrai poète il y a généralement un ange et un démon qui se disputent son cerveau et qui en jouent à la balle. Parmi les sauts de son imagination, Lorrain entrevoyait un ciel plus bleu, une aurore plus rose et des matins de fraîcheurs qui rendaient les nuits de ses exaspérations plus sombres et plus tragiques. Cet

être, qui adorait les crapauds, les aimait surtout pour leur éternelle plainte aux étoiles. *La Jonque dorée*, en une charmante édition de luxe, conte dédié à ses jeunes cousines : *Tili*, *Ci-lue* et *Ri-ma*, est une histoire où domine l'idée de la mort grande purificatrice, celle qui arrive pour décevoir tout bonheur terrestre capable de se décomposer. Déjà on y découvre le Lorrain somptueux, amateur de costumes et de décors, tâchant de se leurrer dans les froissements des soieries, le tintement des bijoux et l'éclat des orfèvreries, de toutes ces choses qui furent inventées pour consoler des rois ou leur dissimuler la laideur de l'existence quotidienne. Il met un soin jaloux à voiler la vie comme on habillerait un squelette, par amour de l'ironie, de vêtements richement brodés afin de confondre dans le bruit des gemmes l'autre bruit sec des petits os remués par le vent de l'au-delà. Ici je citerai la préface de Georges Normandy en réponse aux critiques devant l'œuvre intime, ce conte écrit pour être donné à sa jeune parente comme on offre un jouet de Noël : « Rien ne saurait être indifférent dans l'œuvre d'un écrivain qui sut ennoblir par la couleur et le rythme de ses phrases les plus secrets déchirements de notre chair, les douleurs inguérissables de nos cœurs et les attitudes fugaces des amants dont les bouches s'épanouissent pour le baiser ou se contractent par la mort. »

J'ajouterais aussi ce motif, sacré entre tous : permettre à une mère, que Lorrain adorait, ce témoignage d'une pensée à la fois familiale et très innocente en un talent si souvent décrié, quoique certain.

Le Métier de roi, par Colette Yver. Si j'en juge par la formule : *douzième édition*, apposée sur le volume, je dois arriver un peu tard pour parler de ce roman, mais c'est quelquefois *le métier de l'éditeur* de commencer par imprimer la dernière... de ces éditions ! J'ignore ce qui se passe en Lithuanie, cependant j'imagine que les rois, fussent-ils des roitelets, n'y ont pas cette douce confiance dans les femmes savantes de leur nation. En Russie, où on sait très bien à quoi s'en tenir sur toutes les espèces de femmes, on ne permet pas aux élèves des bons révolutionnaires de former l'entendement des jeunes archiduchesses. Fiction ou réelle étude de mœurs... diplomatiques, cette belle histoire est très intéressante à lire, elle contient du reste des anecdotes vécues, au moins en France, seul pays assez fantaisiste pour mêler tous les ferments de révolutions à tous les essais d'évolutions scientifiques. Cette bergère menant paître le troupeau des régicides dans les champs de leurs coupables imaginations pendant qu'elle s'énamoure elle-même de son roi est une figure singulière et touchante, mais je trouve qu'elle a tort de régulariser sa situation amoureuse par un tel sacrifice : son anarchiste est vraiment piteux. En véritable anarchie, on est avec celui qui détruit. Que ne demeurait-elle avec le roi ? Oui, le métier de roi est de plus en plus

difficile, car les pires excès policiers sont à peine pour eux de nécessaires représailles. Je pense en écrivant ceci à cette récente manchette d'un journal français : *le muguet du 1er mai, on poignarde un agent de police.* O doux pays! Au moins, en Lithuanie, ont-ils le droit (divin) de massacrer en masse tous les assassins et sans fleur... d'aucune rhétorique.

Tout l'amour, par Lucie Delarue-Mardrus. Une paysanne fait la connaissance d'un jeune gens-de-lettres à la fois *snob* et sauvage. Il a aimé Paris et ses plus raffinées manifestations artistiques, puis il revient au pays natal, la plantureuse Normandie, et il y cueille les violettes d'une mélancolie passagère. La forte laitière qui le nourrit des douces illusions d'un amour éternel en un moment conçu a cependant le poison dans le sang, car elle aussi possède quelque chose là, dans sa rebondie poitrine de fille bien portante, elle aussi est ou sera une grande artiste, elle chantera et enchantera les directeurs de tous les opéras d'Europe. Le pauvre poète rêve un instant de confisquer la voix magique au profit de son amour. Seulement sa mère et ses sœurs mettent bon ordre à ses projets égoïstes. Le nid tombe de l'arbre sous la rafale du succès. Il ne reste plus que les débris de tout l'amour et un petit capuchon de laine qui lui rappelle son naïf petit chaperon rouge... que le vilain loup de la publicité va lui dévorer. Je n'oserai point affirmer que tout l'amour soit contenu dans ce volume-là, parce que j'espère que l'auteur en a gardé pour un autre, mais il nous en montre d'assez jolis morceaux, de quoi contenter les plus robustes appétits.

L'Affaire Débrouillard-Delatamize, par Gyp. Ou la meilleure manière de devenir célèbre... et ridicule par-dessus le marché. Les nouvelles mœurs littéraires qui consistent à faire autre chose que de la littérature pour arriver à une belle situation littéraire y sont terriblement mal menées et, du bout de sa plume, chauffée à blanc, notre Grande française met des pointes de feu à certaines rosses qui ne marchent plus qu'à la condition de s'emballer. Mais puisqu'elle est si dure au pauvre monde des littérateurs qui ne tiennent pourtant pas à réussir, pourquoi diable défend-elle si généreusement une famille où l'on voit le père, la mère et les enfants se repasser publiquement la torche du génie en se brûlant d'ailleurs les mains, à la plus grande joie des spectateurs? J'ai horreur, moi, des gens qui brassent la poésie comme les affaires, et j'aime mieux le manque de lauriers que le manque de tenue : « La littérature m'est une bague au doigt », a dit quelqu'un. Encore faudrait-il ne pas choisir le gros cabochon des commis-voyageurs quand on a l'honneur d'être un aimable diseur de salon.

Héroïque, par Cécile Cassot. C'est là une histoire bien extraordinaire que celle de cette héritière poursuivie par la haine de son oncle

noir. On va des Indes à Paris et de Paris aux Indes dans une course à la mort presque effarante. Cela se termine sur une vision de l'amitié assez intéressante pour être placée très en dehors de cette sorte de roman-feuilleton.

Les Cendres du foyer, par Henri d'Hennezel. Par la perte de sa bonne conscience conjugale, un homme en arrive à détruire toute l'harmonie de sa famille. Il s'aperçoit des fautes de son fils alors qu'il n'a plus le droit de lui reprocher son inconduite, sa femme se détache de lui au point qu'il ne distingue plus son indifférence apparente en sa souffrance réelle. Cependant on peut objecter ici qu'un cancer n'est pas produit par la seule mélancolie s'il est capable d'engendrer de profonds désordres moraux et le mari coupable pourrait s'épargner ce nouveau sujet de remords. Ce roman un peu triste, mais d'une grande probité d'allures sous tous les rapports, est attachant malgré la sévérité de son atmosphère.

Dies Irae, par Camille Santerre. La pauvre petite poitrinaire qui se berce en d'illusoires fiançailles et qu'une affreuse bigote réveille brusquement de son rêve innocent pour la précipiter dans les affres de ce qu'il est convenu d'appeler une bonne mort. Les angoisses de l'enfant mourant avec son secret sont décrites avec une grande sensibilité poétique.

Robert Fougères, par George Pourcel. S'il y a vraiment de tels ignorants à la tête de notre enseignement... démocratique, il faudrait en effet prendre les mesures les plus énergiques contre eux, mais je serai pour la méthode qui en apprendrait le moins possible au peuple, car... depuis qu'il sait lire il interprète trop mal le code. Et quel besoin a-t-il, en somme, de faire la connaissance de Chateaubriand? Ce petit instituteur adjoint jouant du violon, faisant surtout l'amour et se mourant de la tuberculose, est un poète raté qui n'est pas capable en effet de tenir tête à des élèves ayant dépassé dix ans. Il est mort à la tâche et c'est noble, mais il écrivait dans les journaux, ce qui est la grande plaie démagogique : ils écrivent tous et trop, ça les empêche d'apprendre à mieux lire aux enfants.

En flânant de Messine à Cadix, par Eugène Montfort. En se promenant dans ces pays baignés de soleil, l'auteur a découvert que la France pourrait bien ne pas être le pays le plus éclairé de l'Europe et qu'à l'heure actuelle ce pays sombre dans la vulgarité, l'épaisse, la noire vulgarité. Il y a du courage à risquer cette constatation. Oui, la France devient vulgaire et surtout le peuple qu'on cherche à élever par tous les moyens possibles tourne à la grossièreté et à la cruauté. Je n'ai jamais mis les pieds hors de la France, tellement j'ai horreur des voyages et surtout du mouvement inutile, mais comme je suis plus âgée que l'auteur, je peux lui affirmer qu'il fut une époque où l'on n'entendait jamais le mot célèbre et trop

français dans les rues de province. Je l'ai en quelque sorte appris, moi en venant à Paris, la ville lumière. Ecouter se disputer deux Napolitains, c'est entendre de la musique. Ecouter discourir deux ouvriers dans la rue, c'est se pencher sur un fumier. Au secours, messieurs les poètes, au secours !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Frédéric Lachèvre : *Disciples et Successeurs de Théophile de Viau*, 1 vol. in-8, Champion. — Emile Gebhardt : *Souvenirs d'un vieil Athénien*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 Bloud. — Marcel Boulanger : *Opinions choisies*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Dorbon aîné. — *Au Temps d'Adrien*, par Nozière, 1 vol. in-8, Dorbon aîné. — Francis Carco : *Instincts*, 1 vol. in-12, 1 fr. 25, « Union française d'édition ».

M. Frédéric Lachèvre, après son beau volume sur Théophile, nous donne aujourd'hui : **Disciples et Successeurs de Théophile de Viau**, où il étudie la vie et l'œuvre libertine de des Barreaux et de Saint-Pavin. Des Barreaux, le prince des libertins, n'était guère connu que par ce titre et par son fameux sonnet du pénitent ;

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité!

M. Lachèvre a retrouvé ses poésies non signées dans des recueils collectifs du temps et dans le recueil de Conrart, et les a identifiées. Seules, ses poésies licencieuses n'ont pu être retrouvées. Des Barreaux n'est pas un grand poète, mais ses vers expriment toujours une pensée philosophique, et même lorsqu'il semble, sous le coup de la peur et de la maladie, abdiquer son épicuréisme, il raisonne encore avec la foi. Contente ton désir, dit-il à Dieu, tonne, frappe,

Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

Sa doctrine peut se résumer dans ces deux vers :

Estudions-nous plus à jouir qu'à connaître

et

Notre mal ne nous vient que de l'entendement.

Sa formule : « Tartara non metuens, non assectatus Olympum » « est un vers admirable, s'écrie Voltaire. Je le prends pour ma devise. »

La mort, qu'il redoutait, est le seul sujet qui l'inspire, et l'incite à jouir de la vie.

Que ta condition, mortel, me semble dure,
Tout ce qui naist périt dans ce vaste séjour,
Et la vie s'enfuit, sans espoir de retour :
Sus donc, employons bien le temps pendant qu'il dure.

Prenons tous les plaisirs que permet la nature,
Pendant que nous voyons la lumière du jour.
On ne boit pas là-bas, on ne fait pas l'amour,
Dans cette longue nuit qui suit la sépulture.

La mort estant un mal que l'on ne peut guérir,
Bien que j'aye douleur qu'il me faille mourir,
Cette douleur en moi de plaisir est suivie,

Et pour me consoler je ne fais point d'effort,
Car je ne connois point plus grand heur dans la vie,
Que d'avoir grand sujet d'enrager de la mort.

On sait que ce qui sauva la tête de Théophile fut l'accusation portée par des Barreaux contre le P. Voisin. Il déclara que son ancien professeur l'avait autrefois sollicité de son honneur. Ce qui fit dire à Louis XIII que « le P. Voisin était le plus méchant homme de son royaume ». Mais il apparaît que, dans ce procès, sous les graves accusations de libertinage et d'athéisme, portées par Voisin et Garasse, se cache le véritable mobile du P. Voisin à s'acharner contre la vie de Théophile. Le prêtre ne pardonnait pas au poète de lui avoir ravi l'amitié platonique (au vrai sens du mot) du jeune des Barreaux. Théophile a chanté le beauté de son bien-aimé, en la représentant « comme une grâce de la divinité », et lorsque des Barreaux l'abandonnera lâchement en lui conseillant d'épouser et d'embrasser les flammes du bûcher, Théophile lui pardonnera comme on pardonne à une femme inconsciente du mal qu'elle fait.

Il faut toujours chercher, même aux actes et aux gestes les plus graves, de petites raisons d'ordre sentimental. On en trouverait dans la tragique aventure de Saint-Mars, qui avait le tort d'être le rival heureux de Richelieu auprès de Marion Delorme. Il fut aussi le rival de des Barreaux, qui croyait avoir conquis pour toujours le cœur de cette jeune fille, vite devenue courtisane. Marion Delorme fut le grand amour du poète libertin :

J'esteins dans son beau sein le feu de mes désirs.

Dans sa détresse, il lui écrivit de beaux vers qui témoignent d'une grande passion, aussi mystique que sensuelle.

Le libertinage était une tradition dans la famille de des Barreaux ; son grand-oncle, Geoffroy Vallée, sieur de la Planchette, avait été brûlé le 9 février 1574, pour un livret de huit feuillets suspecté d'hérésie, *la Béatitude des chrétiens ou le Fléo de la Foy*. D'après une notice de M. Mouan (Bulletin du Bibliophile), Geoffroy Vallée était faible d'esprit. Je ne connais pas son libelle, qui a été réimprimé plusieurs fois, mais d'après les quelques citations qu'en fait M. Lachèvre il ne me semble pas si faible d'esprit qu'on a dit :

« La crainte et peur de Dieu » qu'on enseigne à l'homme « dès la

mamelle » lui oste l'intellect ; « le Credo et la Foy » sont deux beaux échantillons pour rester toute sa vie docteur de Dame Ignorance ou de la Foy. »... « Le papiste est si bête qu'il dit et croit que le bien soit le mal, et le mal, le bien. » Cette dernière maxime fait déjà songer au renversement des valeurs de Nietzsche.

A côté de des Barreaux, voici Saint-Pavin, qui fut son disciple et son ami. Libertin, lui aussi, il a gardé le titre de roi de Sodome. Ses poésies sont quelquefois d'une très grande délicatesse : il y a, parmi celles qu'il adressa à Mme de Sévigné et à sa fille quelques pièces d'une sensibilité nuancée. Il fit aussi des vers spirituels, des épigrammes : celle-ci sur Boileau :

S'il n'eust mal parlé de personne
On n'eust jamais parlé de luy,

des poésies libertines, dont les moins libres — et quelques-unes sont belles — se trouvent dans ce volume. Je serais curieux de lire celles qui n'ont pu être reproduites ici : Saint-Pavin a une telle délicatesse de touche qu'il n'effarouche pas, même lorsqu'il s'amuse aux images les plus osées.

Par une des bizarreries de cette époque, Saint-Pavin, le libertin, roi de Sodome, fut nommé abbé commendataire de l'abbaye de Notre-Dame de Grestain, près Lisieux. M. Frédéric Lachèvre, qui publie de curieuses pièces concernant ce singulier abbé, écrit, à propos de ces abbayes dont le Roi disposait : « C'était la confiscation déguisée des biens de l'Eglise. »

§

Dans ces **Souvenirs d'un vieil Athénien**, où se trouvent rassemblés les articles qu'Emile Gebhardt donna aux *Débats* et à *la République française*, ce qu'il y a de plus intéressant ce sont ses *Lettres de jeunesse*, les lettres du jeune Athénien, lors de son premier pèlerinage aux terres classiques. Sans doute l'ombre de Chateaubriand le suit, mais il sait voir et regarder lui-même, et mêler à ses rêveries une douce émotion et une agréable ironie. Qu'on ne cherche dans ces notes ni le récit d'aventures romantiques ni des détails de mœurs ; Gebhardt met tout son romantisme dans sa jeune et vierge curiosité intellectuelle ; il voyage littérairement et artistiquement et se prépare avec conscience à son rôle de professeur. Il sait la majesté des dieux et des autels qu'il visite et ne veut être qu'un pieux pèlerin : « Si vous saviez, écrit-il, quelle joie de se promener à mon âge entre Raphaël et Praxitèle, Michel-Ange et le Titien, en pleine liberté d'esprit et d'allures, de passer des rivages de Naples aux rivages de Grèce, de quitter les Madones de Raphaël pour les bas-reliefs de Phidias. » Il vivifie, au contact des chefs-d'œuvre ses notions archéologiques et artistiques, et l'émotion de ce jeune homme est belle

à regarder. Je ne puis le suivre pas à pas dans ses pèlerinages à Rome, à Florence, à Athènes, à Contantinople, etc.; le voici au Caire : les vestiges de Memphis l'inspirent, et nous rêvons avec lui : « Ici était Memphis, la ville de la Mort, et c'est le temple de la Mort, le Sérapeum qui subsiste presque seul de cette cité, prodigieuse comme Babylone et Ninive; tout le reste de l'immense nécropole, les avenues de sphinx, les temples, sont ensevelis à jamais. » Entrons dans le Sérapeum, le temple de la Mort : « Ces sarcophages entr'ouverts et vides (c'est peut-être Cambyse, songe-t-il, qui, il y a vingt-trois siècles, vida tous ces tombeaux)... — ont une étrange solennité. »

Ils sont les monuments d'une religion morte, d'une religion si antique que les prêtres qui conversèrent avec Hérodote lui donnaient quatorze mille années d'existence. Les tombeaux de Memphis avec leurs bas-reliefs colorés datent de quatre mille ans avant Jésus-Christ. Le Sérapeum est donc vieux d'au moins six mille années. Mais ces sarcophages, taillés dans la pierre la plus dure et que n'effleure jamais même l'aile d'un insecte, sont éternels. Ils existaient plus de trente siècles avant Homère et ils survivront à toutes les grandes œuvres de l'art humain ; ils survivront à Saint-Pierre de Rome et à Sainte-Sophie de Constantinople ; ils survivront à la dernière voûte du Colisée, à la dernière colonne du Parthénon ; ils survivront à la dernière assise de la pyramide de Chéops, et peut-être, ensevelis sous le désert, à l'abri de toutes les catastrophes terrestres, survivront-ils à l'humanité.

Je cite cette page, un peu grandiloquente peut-être, mais belle tout de même, afin de faire rêver nos architectes et nos sculpteurs au fugitif de leurs petites maçonneries et minuscules œuvres d'art.

Le journal de Gebhard se termine par ces mots datés d'Athènes : « Je pars demain. Funérailles de ma jeunesse ! » Il savait bien qu'il vivrait toute sa vie sur l'enthousiasme de ces heures, et qu'on ne retrouve jamais la fraîcheur première de sa sensibilité : « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir », a dit Mme de Noailles. Que d'âmes et que de soirs, à jamais ensevelis !

§

Opinions choisies, par Marcel Boulenger ; opinions choisies exprimées en un style choisi, élégant, d'une tenue souple et correcte, aristocratique et presque dédaigneuse. Je ne saurais analyser chacune de ces études qui traitent des sujets les plus divers, depuis les questions de poétique et de grammaire jusqu'aux récits et impressions de voyage. Le volume se ferme sur une curieuse lettre de Jules Renard. La lecture de *Claudine en ménage* et du *Surmâle* lui inspire ces réflexions, et ce regret peut-être : « Je suis déjà vieux, je n'ai pas fait de bêtises remarquables. Le cœur ballotte, quand la poche des remords est vide. Vous êtes jeune, faites-en quelques-unes, vous me direz ensuite si c'est drôle. »

§

Ce titre : **Au temps d'Adrien**, est expliqué par la dédicace que M. Nozière a mise en tête de son volume : « A monsieur Adrien Hébrard, à qui je dois tout ; car il voulut bien accueillir ces articles d'un inconnu et les publier dans le journal *le Temps*... » Les lecteurs du *Temps* retrouveront, en effet, dans cet élégant recueil, les articles spirituels, à la manière d'Anatole France, que M. Nozière écrivit pour eux. C'est un peu le genre, cher à Fénelon, du dialogue des Morts. M. Nozière aime à rappeler du royaume des ombres ou de l'Olympe les héros ou les dieux de l'antiquité et à les faire dialoguer sur les choses de l'actualité. Ces personnages distingués prononcent de sages paroles, et parfois des rois, des empereurs, des poètes ou des héros de roman viennent les écouter et sortent de leur éternité pour articuler quelque aphorisme très moderne. Ils ont beaucoup appris, s'ils n'ont rien oublié.

§

Il faut signaler tout particulièrement ce petit livre de visions et d'hallucinations : **Instincts**, par Francis Carco. C'est une suite d'eaux-fortes, finement burinées dans le cuivre : elles portent toutes un titre, comme les estampes coloriées du XVIII^e^ siècle, mais elles sont d'un dessin plus réaliste : *le Bar*, *le Boulevard*, *le Promenoir*, *la Danseuse nue*, *l'Alcool :*

... Mes jambes s'alourdissent. Puis c'est le grand vertige. Il semble que je sois monté si haut que le cœur me vire. Mes sensations se confondent ; ma conscience se brouille brusquement jusqu'à n'enregistrer que les plus capricieuses visions. Ce sont toujours de mornes drames et d'insoutenables angoisses : le blanc démon aux lèvres blanches me tire la langue et cette langue est rouge et molle comme un caillot de sang.

Parlant de l'ivresse : « c'est plus que la tristesse et que la joie », dit-il. Les âmes des poètes se développent dans l'alcool, comme s'épanouissent les feuilles de thé dans la tiédeur de l'eau.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Maurice de Waleffe : *Héloïse, amante et dupe d'Abélard;* éditions d'Art et de Littérature, 2 fr. 50, ill. — Emile Gollas : *Valentine de Milan, duchesse d'Orléans;* Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Memento.

Quelqu'un qui n'aime pas Abélard, c'est M. Maurice de Waleffe, ce qu'annonce le titre de son livre : **Héloïse, amante et dupe d'Abélard**. Dupe. Presque tous, avant lui, ont parlé avec considération du fondateur de la scolastique ; avec émotion et pitié de l'amant d'Héloïse. M. de Waleffe point. Abélard est un « pédant », un

« fat ». « Comme tous les pédants, il n'a pas de cœur. Comme tous les cuistres, il n'a pas de tact. Dans la galerie des gens de lettres à travers les siècles, Abélard inaugure avec éclat le type du mufle. » Cette réflexion clôt le récit des amours de l'illustre docteur, récit où beaucoup de fantaisie, pas toujours heureuse, commente les documents, notamment l' « Epître d'Abélard à un ami ». D'après ce commentaire, Abélard pénètre dans la chambre de la jeune fille dès le soir de son entrée chez Fulbert, ce qui est bien sommaire et laisse vraiment trop peu de place à l'esprit de finesse. Oh ! ce repas épicé qui précède le déduit ! De même, et mieux encore, plus loin : Abélard expédie Héloïse enceinte (M. de Waleffe ne veut pas qu'il l'ait accompagnée) quelque part en Bretagne, où elle accouchera. Les routes sont peu sûres. Héloïse risque d'y rester. Et l'auteur d'insinuer : « C'est peut-être ce qu'Abélard espérait secrètement. » Nous sera-t-il permis de dire que, non seulement Abélard, mais le sujet lui-même sort « éreinté » d'un tel traitement ? Avec un Abélard à ce point négatif, il n'y a plus de sujet du tout. Il me semble que j'aurais pris plus de gants que cela. Tous les autres comportements d'Abélard provoquent des appréciations à l'avenant. Le secret du mariage (d'un mariage dont Héloïse eût voulu, par une générosité adorable, dispenser son amant), l'entrée au couvent sans vœux prononcés, ces choses, qui purent fort bien former un nécessaire et douloureux compromis, douloureux pour l'époux comme pour l'épouse, apparaissent simplement à M. de Waleffe comme un calcul de l'ambition d'Abélard. Enfin, ce qu'il y a de plus émouvant dans cette histoire, c'est-à-dire, une fois exécutée la sauvage manigance de Fulbert, le suprême témoignage d'amour que les deux amants se donnent en renonçant au monde après leur séparation, ceci, admiré et exalté comme il convient par M. de Waleffe chez la divine Héloïse, est, par le même, impitoyablement aplati chez Abélard. La question des sens supprimée, il resterait encore les exigences, la lutte, la sublimation finale du sentiment pour rendre l'homme intéressant en son renoncement. M. de Waleffe ne s'arrête pas à cela. Le cloître ? « Les âmes faibles ou violentes couraient alors se jeter dans la vie monastique comme aujourd'hui l'on court se jeter à la Seine. » Sa castration interdisant à Abélard, de par les règles canoniques, l'épiscopat rêvé, il n'y avait plus, pour l'égoïste perdu d'ambition, qu'à se jeter à l'eau, au cloître. Voilà. C'est simple. Cette conception du cloître et des âmes auxquelles il fallait ces cloîtres me ravit peu. La rencontre, plus tard, des deux époux, lorsque Abélard remit à Héloïse, chassée du couvent d'Argenteuil et errante, le gouvernement de l'abbaye du Paraclet, serait une chose désolante, en effet, si, devant son ancienne amante, terrassée par l'émotion à ses pieds, Abélard avait été l'homme de pierre que dit M. de Waleffe. Quelle fut, au juste, la nuance du drame

muet et sans doute sublime qui se joua là ? Là, et plus tard : quand Abélard dut quitter le Paraclet, où il avait cru pouvoir demeurer auprès de son Héloïse ; quand il mena sa vie de proscrit, chassé par les moines de l'abbaye perdue qu'il était allé gouverner au fond de la Bretagne ; condamné par le concile ; excommunié par le pape ; traqué sur tous les chemins temporels et spirituels de la chrétienté, jusqu'au jour où, brisé, réconcilié d'autorité avec son adversaire Bernard de Clairvaux, le terrible saint Bernard, il put aller mourir en paix à Cluni ? Nuance, disons-nous, nuance d'un profond drame muet à chercher à travers tout cela ; perceptible, peut-être, dans les lettres de l'abbesse Héloïse, si poignantes en leurs sursauts d'irréfrénable passion humaine, et dans les réponses de l'amant de jadis, où il faudrait retrouver l'âme qui les dicta, l'âme deux fois spiritualisée par l'anéantissement de la chair et par les proscriptions du monde. Toute la vie du Moyen-Age, mystique et charnel, est dans cette correspondance. L'analyse trop expéditive de M. de Waleffe la saisit mal. Il méprise trop Abélard pour avoir pu écrire quelque chose de vraiment appuyé. C'est dommage. Quelle belle histoire ! Elle m'enthousiasme même dans le livre à demi négatif de M. de Waleffe. Il n'en faut pas moins le lire, rien de ce qui se rapporte à une telle histoire n'étant indifférent. Et, dans la note que nous venons d'indiquer, il est curieusement écrit.

Les uns après les autres, les personnages de la Cour de Charles VI tentent nos modernes historiens et biographes. Après les travaux d'E. Jarry et de M. de Circourt sur le duc d'Orléans, frère du roi, l'on a eu ceux, naguère appréciés ici même (1), de Marcel Thibault, un historien mort trop jeune, sur Isabeau de Bavière ; voici maintenant l'ouvrage de M. Emile Collas (lequel a eu pour prédécesseur M. Maurice Faucon) sur **Valentine de Milan, duchesse d'Orléans.**

Le règne de Charles VI est un sujet curieux entre tous. Cette folie de Charles VI, événement politique et social d'une importance aussi grande que lamentable, on comprend qu'elle retienne les historiens. Je conçois, ou j'approuve, plus volontiers que ne le fait M. Pierre Lasserre qu'elle ait été une « bonne fortune inouïe » pour Michelet ; je l'admets plus volontiers, dis-je, quand je juge de l'effrayante importance d'un tel fait, non d'après Michelet, mais d'après de sages historiens actuels plus ou moins assujettis aux disciplines impersonnelles. Déjà, le pauvre Marcel Thibault m'avait clairement donné à penser qu'une femme comme Isabeau ne se comprend que par la folie du Roi, laquelle eut chez elle un contre-coup d'érotisme adultère. Aujourd'hui, en lisant la vie de Valentine de Milan, de cette

(1) *Mercure de France* de juillet 1903.

belle, douce et raisonnable Italienne, de cette fleur déjà de la Renaissance, brisée, elle aussi, sous le souffle de la démence royale. j'entrevois comment la civilisation, en France, fut, dans une certaine mesure, retardée par la folie de Charles VI. Je ne parle pas des faits historiques brutaux et bien connus, guerre civile et guerre étrangère, mais de la disposition même des esprits, étrangement affectés, dirait-on, par les cris échappés du cabanon de Saint-Pol ou du Louvre. Cette époque devint folle de la folie de son roi. La maladie du roi apparut comme l'effet d'un sortilège, et il s'ensuivit une recrudescence redoutable de toutes les superstitions du Moyen-Age. La croyance à la sorcellerie s'exaspéra. S'il est un temps qui en connut les transes, c'est celui-ci. Ce que l'on a gardé des témoignages de l'opinion populaire d'alors montre une idiotie terrifiée. C'est une des grandes époques de l'histoire démonologique.

Et ce fut Valentine de Milan la sorcière qui avait rendu le Roi fou ! Voilà qui montre bien le détraquement de ce temps. Valentine était certainement alors la personne la plus civilisée de France. De plus, elle avait une influence heureuse sur le pauvre roi. N'importe, l'opinion qui fit d'elle une sorcière, répandue dans le peuple par les ennemis de la Maison d'Orléans, n'éprouva aucune difficulté à se propager. Valentine apparaît ainsi comme la victime des superstitions de son temps. La distinction de cette victime fait mieux sentir tout ce qu'il y eut de ténébreusement morbide dans cette époque.

Epoque de transformation, cependant, et de clartés nouvelles. L'âpre versant du haut Moyen-Age est franchi. Nous sommes sur l'autre versant, le versant qui descend vers les espaces lumineux de la Renaissance. Valentine de Milan apporte dans l'Occident nocturne encore le pressentiment des temps nouveaux. Toutefois, c'est plus encore aux obstacles cruels rencontrés par cette transformation que l'aimable femme fait penser en ses infortunes.

Cette folie de Charles VI commença l'ère des malheurs. Au drame de l'épouvante publique se superposa une tragédie politique, — celle-ci empruntant à celui-là un de ses ressorts essentiels, — la rivalité des Maisons de Bourgogne et d'Orléans. La première exploita contre la seconde les superstitions populaires. Valentine de Milan, femme du duc Louis d'Orléans, devint, on l'a vu, la sorcière qui avait envoûté le roi. Eloignée de la Cour là-dessus, le Duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, put tout à son aise faire servir à ses ambitions l'imbécillité mentale du roi. « L'exil de Valentine, constate M. Emile Collas, eut une influence désastreuse sur les événements, sur ceux qui préparèrent les sombres années de la fin du règne de Charles VI et qui faillirent mener la France à sa perte. »

Les droits de la Maison d'Orléans-Valois, que l'assassinat de la rue Vieille-du-Temple prescrivit si sauvagement, étaient, sans aucun

doute possible, conformes à l'intérêt français. Uni, comme arrière-fief, au duché de France, le Comté d'Orléans avait, dès les origines, contribué à former la base du domaine royal. La tradition des ducs de la première maison d'Orléans était essentiellement française. Jugé avec trop de bienveillance par les uns (A. de Circourt et M. Emile Collas), avec trop de sévérité par les autres (Marcel Thibault), le duc Louis d'Orléans ne servit pas, somme toute, la royauté comme il eût fallu. « Nous sommes bien tailliez d'avoir assez à faire et souffrir, disait un contemporain : le roi n'est pas en son bon sens et est fol, et monseigneur le duc d'Orléans est jeune et joue volontiers aux dés et aime les filles. » Il avait tout net la réputation d'un « putier ». Inconvénient plus fâcheux encore, il était d'une prodigalité désordonnée. Et cependant, le Bourguignon avait beau, là-dessus, se mettre en avant, avec une grande affectation de sagesse financière et d'égards pour les deniers bourgeois, la popularité qu'il y gagnait n'empêchait pas sa cause d'être anti-française. La cause de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur, de ces fils de France que les fatalités politiques et géographiques de leur immense apanage de l'Est avaient transformés en souverains quasi-germaniques, « austrasiens », cette cause était déjà celle de Charles le Téméraire, celle de Charles-Quint, celle de l'Autriche, établie encore au moment des guerres de la Révolution dans le cercle de Bourgogne.

Orléans et Bourgogne furent, en leurs luttes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle, les Atrides de la Dynastie Capétienne. Mais la Maison d'Orléans, c'était la France. Valentine Visconti représente pour nous ce qu'il y eut de plus charmant, de plus fin et de plus méritoire dans le génie de cette Maison. Il faut remercier M. Emile Collas d'avoir repris et précisé, autant qu'il se pouvait, les traits de cette sympathique figure (1).

MEMENTO. — *Revue historique*, mars-avril 1911. G. Bloch : « La Plèbe romaine », 1^re^ *partie* (Revue des théories principales mises en cours, depuis Vico jusqu'à nos jours, sur la question de la plèbe romaine) ; E. Saulnier : « Le Mariage de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées (la mort seule semble bien avoir empêché Gabrielle d'Estrées d'être épousée. Il n'y avait pas que des raisons de passion. Henri IV avait eu d'elle des enfants qui, légitimés par le mariage, eussent assuré la succession de la couronne, le gros souci de Henri IV) ; E. Griselle : « Louis XIII et sa mère » (fin de cette Correspondance inédite). Bibliographie : Antiquités latines ; Histoire de France, époques franque et des Capétiens directs ; Histoire de l'Eglise au Moyen-Age ; Histoire d'Allemagne (1519-1648).

(1) La critique historique du rôle des d'Orléans, de celui des Bourguignons est plausible. Pas assez de détails sur les entreprises italiennes de Louis d'Orléans, ni sur ses entreprises anti-bourguignonnes. Ses entreprises italiennes ont été déjà étudiées avec grand détail par M. Jarry. Mais ses entreprises anti-bourguignonnes restent, je crois, un sujet plus neuf. Quelque fantaisie dans les sommaires rédigés selon le goût des romans de Walter Scott : « Un ermite sous une futaille », etc. Nous ne blâmons pas cela ; il faut se faire lire, nécessité qu'oublient à peu près toujours les chartistes.

Revue des Etudes historiques, janvier-février 1911. P. de Vaissière : « Le Tueur du Roy, Charles de Louviers, seigneur de Maurevert » (Recherches sur la préparation de la Saint-Barthélemy et de l'assassinat de l'Amiral) ; L. de Préaudeau : « Fénelon révolutionnaire (Fénelon est à l'ordre du jour. La Révolution a fort utilisé Fénelon, suite, sans doute, des attaques du monarchique Bossuet. Le vrai Fénelon, celui que M. Henri Brémond nous fit récemment connaître, ne méritait « ni cet excès d'honneur ni cette indignité » : *Idem*, mars-avril 1911, P. Fromageot : « Une Cousine du Grand Condé, Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg, *suite* (accompagné d'un portrait où la belle Frondeuse apparaît beaucoup plus séduisante que dans l'image donnée par M. Emile Magne; le portrait reproduit par M. Fromageot appartient à la collection de M. le Commandant de Goy).

Annales Révolutionnaires, mars-avril 1911. Charles-H. Pouthas : « La Constituante et la classe ouvrière.» (« Il n'y a pas eu, durant le règne de la Constituante, on peut dire même de la Révolution, de politique ouvrière. » Etude des raisons de ce fait.) — *Œuvres complètes de Maximilien Robespierre*, fascicule nº 2 : Robespierre à Arras. (Cette publication est due à la « Société des Etudes Robespierristes », dont les « Annales Révolutionnaires » sont l'organe.)

Revue des curiosités révolutionnaires, février et mars 1911. Poussière documentaire. Cela peut faire du ciment.

La Revue Critique des Idées et des Livres, 10 mars 1911. Joseph de Bonne : « La Doctrine de l'Eglise et les actes de Pie X. » (Approbation de l'anti-modernisme intransigeant de Pie X.)

Revue du Midi, 15 février 1911. Albert Durand : « L'Instruction publique dans les trois diocèses de Nîmes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime » ; Albert Robert : « Les Débuts de l'insurrection des Camisards ». *Idem*, 15 mars 1911. Georges Maurin : « Un document corpentrassien sur l'expédition d'Egypte. » (Cette lettre donne des détails très personnels sur les préparatifs de l'expédition d'Egypte. Son signataire crut, jusqu'au dernier moment, à un débarquement sur les côtes du Portugal. Preuve de la rigueur avec laquelle le secret de l'expédition fut gardé) ; Elie Peyron : « Un livre sur Cromwell ». (L'auteur de ce solide article saisit bien, d'après l'ouvrage de Carlyle, dont nous venons de donner la traduction, l'ensemble des causes de la Révolution d'Angleterre. L'Angleterre de Henry VIII et d'Elisabeth se trouva menacée par l'Angleterre des Stuarts, anti-parlementaire et virtuellement catholique. Ajoutons que le triomphe de l'opinion catholique signifiait aussi, pour des raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici, le triomphe de l'étranger. C'est pourquoi la Pétition des Droits fut, dans le Parlement, l'œuvre du parti « patriote ».) *Idem*, 15 avril 1911, Marcel Fabre ; « Menus faits de la vie publique au Village sous la Révolution » ; Michel Jouve : « L'Histoire locale au Cartulaire de l'évêché de Cavaillon (Vaucluse) » ; Anonyme : « A propos de Cromwell. »

M. Boissy d'Anglas a publié son volumineux Rapport au Sénat sur *la Question Louis XVII au Parlement*. (Daragon. 6 fr.) On y lira notamment la longue et remarquable déposition de M. Foulon de Vaulx (Henri-

Provins) devant la Commission d'enquête. — A. Senex : *la Question Louis XVII-Naundorff résumée* (Daragon, 2 fr. 50).

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

G. Dromard : *Les Mensonges de la vie intérieure*, 1 vol. in-18, 2.50, F. Alcan. — Léon Wéry : *D'après l'Ecclésiaste*, 1 vol. in-18, aux éditions de la Revue *Le Thyrse*, Bruxelles. — Fr. Paulhan : *La Logique de la Contradiction*, 1 vol. in-18, 2. 50, F. Alcan. — E. Faguet : *La Démission de la Morale*, 1 vol. in-18, 3. 50, Société Française d'imprimerie. — Jules Dubois : *Le Problème pédagogique*, 1 vol. in-8, 7, 50, F. Alcan. — E. Roerich : *La Philosophie de l'Education*, 1 vol.in-8, 5 fr., Alcan.— Han Ryner : *Le Cinquième Evangile*,1 vol. in-18, 3.50, E. Figuière et Cie. — Memento.

Le livre de M. G. Dromard : **les Mensonges de la vie intérieure**,s'ouvre par une théorie du « Moi-Fantôme » qui éveille chez le lecteur une sensation de déjà vu. Point n'est besoin, pour fixer cette impression, d'interroger longtemps ses souvenirs. Les variations exécutées par l'auteur sur ce thème fondamental, notamment le couplet sur la psychologie illusionniste des personnages de Flaubert, s'inspirent directement de leitmotivs bovaryques connus,auxquels M.Dromard fait d'ailleurs une allusion bien méritée en citant, vers la fin du chapitre en question, le nom de M. J. de Gaultier. — Ceci dit, il convient de rendre justice au talent très personnel dont témoignent les analyses consacrées par M. Dromard aux diverses formes de l'Illusion intérieure. Illusions, ces croyances fossiles qui subsistent en nous, tapies dans la subconscience; illusion, ce dilettantisme sentimental qui a tant de charmes pour certaines âmes; illusions encore, ces jugements de tendance, ces raisonnements de justification, chers aux casuistes, mais aussi si naturels à notre égoïsme et à notre paresse. Illusion enfin cet esprit d'entêtement qui nous rive à nos préjugés. — Le Dilettantisme sentimental est la plus curieuse de ces complications psychologiques. Il consiste dans ce fait que, l'esprit dupant le cœur, nous nous donnons l'illusion d'émotions et de passions profondes, alors que nous jouons simplement avec la représentation de ces passions et de ces émotions. M. Dromard distingue deux variétés de dilettantisme sentimental : la sensiblerie et la sensibilité romanesque. Les pages où sont décrits ces deux états d'âme comptent parmi les plus fines et les plus attachantes du livre.

La conclusion de M. Dromard surprend un peu. Après avoir décrit le cerveau humain comme un appareil dont la destination spéciale et fatale est de fabriquer la contradiction et l'illusion, après nous avoir promenés à travers tous les détours et recoins de la caverne intérieure et nous en avoir énuméré tous les pièges et tous les sortilèges, le voici qui clot son livre par un acte de foi dans la puissance de l'esprit et dans l'efficacité de l'effort intellectuel pour pénétrer le

sens des choses, pour résoudre les contradictions, dissiper les ténèbres et réaliser l'harmonie intérieure, reflet de l'harmonie universelle. Cet acte de foi est au moins inattendu.

§

M. Léon Wéry s'épargne une telle palinodie. D'un bout à l'autre de son petit livre : **D'après l'Ecclésiaste**, il maintient le point de vue illusionniste et ironiste qu'il avait déjà élu dans un précédent Essai : le subtil et dédaigneux *Stylite*. « Vanité des vanités... » Le mot Vanité est dépouillé ici de son sens vulgaire et moraliste. Il désigne l'acte même qui nous procure la conscience positive de la vie, en favorisant et en exaltant notre besoin vital par excellence, le besoin de différenciation... — De toutes les vanités, les vanités intellectuelles sont les plus raffinées; mais, comme d'autres vanités plus vulgaires, elles n'ont d'autre fonction que d'inventer de nouveaux prétextes de distinction entre les hommes; elles aboutissent à affubler d'un uniforme d'académicien le gorille ancestral.

Faut-il démonter la petite marionnette intellectuelle et voir ce qu'elle a dans le ventre? C'est un jeu qui peut être amusant et, après tout, si l'on n'a pas la vocation des idéalismes pontifiants, on peut placer en cela ses propres vanités. D'ailleurs, l'analyse a ceci de séduisant pour l'ironiste qu'elle va contre le vœu secret et profond de notre nature qui est la sécurité dans l'inconscience et la bêtise. « L'intelligence ne peut sans péril se détourner du but tout extérieur qui lui est assigné. Trop vive, trop affinée, elle compliquerait et gâterait tout. Nous sommes ainsi dans une constante obligation de contenir notre esprit dans de justes limites, de lui éviter toute lucidité intempestive, d'attirer son attention vers le dehors, de l'occuper, de l'amuser, de le stériliser. » Aussi admirez la stratégie savante mise au service de la salutaire inintelligence, la sûre tactique d'obnubilation intellectuelle et d'hébétude voulue! Cette tactique est double : 1° extérieure et sociale; 2° intérieure et individuelle. La première est en grande partie l'œuvre des pédagogies, des métaphysiques et des littératures. « A ce point de vue, la concurrence et la confusion qu'une érudition et une vanité inlassable se plaisent à faire régner dans ces domaines sont infiniment précieuses. »

Mais d'ordinaire nous nous abêtissons à moins de frais. « Il nous suffit de céder aux multiples suggestions ambiantes ; la vie sociale s'organise admirablement en vue de cette fin précise. »

La méthode intérieure est plus délicate. Elle consiste à nous aveugler sur nos contradictions intérieures et particulièrement sur celle qui met aux prises en nous deux logiques : une logique première, impérative, exigeante, pontifiante, jugeante et vitupérante ; c'est la logique de l'Idéalisme et du moralisme; celle-là nous l'appliquons

aux autres ; — et une logique seconde, infiniment plus souple, plus indulgente, plus discrète et plus accommodante que nous nous appliquons à nous-mêmes. C'est la logique du Fatalisme. Fondée sur l'idée d'universelle détermination, elle consacre notre personnelle irresponsabilité ; elle rejette sur les circonstances, le milieu, les atavismes, le destin, le poids de nos fautes et de nos maladresses.

Nous utilisons à tour de rôle, selon l'intérêt de notre amour-propre et nous substituons à propos l'une à l'autre ces deux techniques mensuratrices. Malgré tout, à de certains moments, nous nous apercevons de la contradiction. Comment nous aveugler sur cette constatation gênante ? C'est fort simple. En nous mettant en colère et en injuriant autrui au nom de nos moralismes ! Le stratagème d'hébétude consiste ici à provoquer quelque grand trouble physiologique capable de congestionner le cerveau et d'éteindre toute lucidité. « Il n'y a point de jugement, il n'y a point de sagesse et de morale où n'intervienne de façon discrète ou flagrante cette effervescence du sentiment... Et quel admirable moyen de succès ! Nos meilleurs applaudissements vont aux littératures et aux philosophies qui usent sans ménagement de cette providentielle logique de la virulence et de l'injure ; qui apprécient tout sans détours, sans périphrases, sans discrétion ; qui prononcent tout de suite : Un tel est un sot ; un tel est un cuistre ; Un tel est un fripon ! L'injure, c'est le lyrisme de la métaphysique... » Tout cela est ingénieux et si bien dit ! Et c'est d'un esprit si joliment désabusé, si gentiment ironiste avec lui-même ! M. Wéry conclut ainsi : « Et certes, je ferais mien le conseil de Pascal : « Abêtissez-vous », si je ne le savais absolument inutile. »

§

Si la contradiction est la mère de l'ironie, l'auteur d'une *Morale de l'Ironie* était tout désigné pour instituer une **Logique de la Contradiction**. M. Paulhan a donc obéi lui-même à une rigoureuse logique intérieure en écrivant ce petit livre dont le titre paradoxal a dû faire frémir d'horreur l'ombre du Stagyrite. Fonder une logique sur la négation du principe de contradiction ! Quel blasphème ! M. Paulhan a eu cette audace et, disons-le tout de suite, il a parfaitement réussi dans sa tentative.

Pascal avait dit, quelque chose comme ceci : ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'absence de contradiction n'est marque de vérité. M. Paulhan nous montre à son tour que, pour peu qu'un raisonnement soit compliqué, on n'est jamais sûr de ne pas se trouver en présence d'une contradiction ; on n'est jamais sûr non plus d'avoir affaire à une contradiction véritable. Car deux idées qui semblent incompatibles peuvent être unies par quelque intermédiaire associatif caché. Aussi est-on obligé, bon gré, mal gré, de trouver une raison

profonde au mot de Bossuet. Il faut parfois tenir fermement les deux bouts de la chaîne alors même qu'on ne voit pas comment elles se rejoignent (1), alors même que leur réunion semble un défi à la logique. « Il faut seulement, nous dit M. Paulhan, s'assurer que l'on tient bien les deux bouts d'une chaîne. » Voilà qui n'est pas toujours commode à vérifier.

On pourrait rapprocher des contradictions de notre vie intellectuelle celles de notre vie sentimentale et de notre vie active. Elles sont innombrables. *Odi et amo*. Une personne peut en aimer une autre, travailler à son bonheur et se réjouir d'un malheur qui lui arrive. La Rochefoucauld avait déjà noté qu'il y a dans le malheur de nos amis quelque chose qui ne nous déplaît pas. Non seulement nos actions contredisent souvent nos intentions, mais elles se contredisent souvent elle-mêmes.

Pour nous en tenir au domaine intellectuel qui est proprement celui qui est en question ici, il est certain que nos chaînes d'idées les mieux soudées cassent souvent au beau milieu. Bien plus, nos idées prises isolément cachent souvent quelque fêlure. M. Paulhan cite de curieux exemples d'idées mathématiques, physiques, philosophiques que nous utilisons constamment sans nous préoccuper des contradictions ouvertes ou latentes qu'elles abritent. — Avons-nous tort ? Non. Nous sommes tributaires de la contradiction. Sans elle, nous ne pourrions pas plus penser que nous ne pourrions vivre. On peut dire qu'une certaine incohérence est la condition d'une pensée normale, saine et féconde.

Et sans doute, il importe de se rendre compte des contradictions, et, pour cela, d'user de cette méthode de dissociation dont M. de Gourmont a donné la théorie et l'exemple dans sa *Culture des Idées*. Mais il importe aussi de ne pas vouloir éliminer toute contradiction. Il faut savoir s'accommoder des contradictions nécessaires et les utiliser pour le plus grand profit de l'intelligence.

L'objet d'une logique de la contradiction est précisément de déterminer quelles sont parmi nos innombrables et inévitables contradictions celles que l'on peut se permettre et qui peuvent même jouer un rôle utile dans notre économie intellectuelle. — Prenons comme exemple une des contradictions les plus fréquentes. C'est la contradiction des conceptions scientifiques et des idées religieuses. Tel savant, en entrant dans son laboratoire, laissait ses convictions religieuses à la porte, mais les reprenait en sortant. Certains ont pu, au nom de la

(1) Il est curieux de voir M. A. Loisy exprimer, dans un esprit sans doute un peu différent, une pensée analogue à celle de Bossuet : « Vais-je verser dans le monisme, dans le panthéisme ? Je l'ignore. Ce sont des mots. Je tâche de parler des choses. La foi veut le théisme ; la raison tendrait au panthéisme. Sans doute elles envisagent deux aspects du vrai et la ligne d'accord nous est cachée. » (*Quelques lettres sur des questions actuelles*, lettre XIX.)

science, rejeter les croyances imposées par l'Eglise et les tenir pour assurées au nom de la foi. Une telle contradiction est sans doute la marque d'un état imparfait de l'intelligence ; mais elle peut avoir d'excellents effets pour le développement de l'esprit. Elle a permis une manifestation de l'esprit scientifique en des âmes où il eût été étouffé par l'esprit religieux s'i s'était opposé à celui-ci. Il n'eût pu en triompher et si, par impossible, il y était arrivé, s'il avait vaincu et ruiné la vieille tendance qui organisait l'intelligence et la vie, c'était peut-être, en certains cas, la désorganisation de l'âme qui s'en suivait et la ruine de l'intelligence elle-même.

M. Paulhan distingue trois classes de contradictions : 1° celles qui existent entre des idées appartenant à des domaines séparés (à cette classe appartient la contradiction précédente) ; 2° les idées incohérentes qui naissent dans l'esprit à propos de faits inconnus ou de problèmes nouveaux (certaines hypothèses scientifiques, par exemple la conception de l'éther lumineux, contradictoire, au dire du physicien Friedel. La période des précurseurs est féconde en contradictions de ce genre ; 3° les contradictions qui proviennent de ce qu'une idée, en se transformant, reste associée au même mot (équivoques ou contradictions que des mots comme dieu, liberté, égalité, ont si fréquemment produites). La règle générale est que les contradictions qui peuvent devenir acceptables sont celles qui troublent le moins l'esprit, qui permettent la transition entre un état passé et un état futur. Parmi ces contradictions, il en est qui ont pour résultat de se rendre la vie intellectuelle plus facile, plus riche, plus féconde. « Acheter la richesse, la complexité, la facilité de la vie intellectuelle au prix d'un peu d'incohérence, ce n'est pas toujours faire un mauvais calcul. »

Il y a lieu ainsi de reconnaître, à côté de la logique de la conséquence et de la logique de la vérité, une sorte de logique utilitaire qui compléterait les deux autres. Il ne s'agit pas ici de pragmatisme, c'est-à-dire d'une utilité morale ou sociale, mais d'une utilité toute intellectuelle ; je veux dire de l'intérêt qu'a la pensée à se faire la plus souple et la plus riche possible. Il y a place pour une casuistique logique qui rendrait les mêmes services que la casuistique morale, qui apprécierait les conflits d'idées comme l'autre apprécie les conflits de devoirs, qui particulariserait la logique abstraite et l'ajusterait à la diversité des problèmes et à la complexité du fonctionnement réel de l'intelligence. Les croyances devraient être beaucoup plus nuancées qu'elles ne sont. Trop de gens ont l'air de ne jamais connaître les états intermédiaires entre la négation complète d'une idée et son affirmation sans réserves. Tout cela est affaire de circonstances, d'approximation, de nuances, de mesures délicates. » Et tout cela aussi ne pouvait être vu que par un esprit singulièrement souple et délié, aussi peu scolastique que possible, et assez familiarisé avec toutes

les formes de la contradiction psychologique et de la contradiction sociale pour ne pas s'effaroucher de la contradiction logique.

Des livres comme celui-ci et les quelques autres que je viens de mentionner plus haut, dénotent un singulier affinement de la sensibilité philosophique. Ils sont un signe des temps. Nous sommes parvenus, semble-t-il, en nos logiques ingénieuses et paradoxales, au même stade d'évolution qu'en nos littératures compliquées.

Car nous voulons la Nuance encor
Pas la Couleur, rien que la Nuance...
Et tout le reste est... *Pédagogie*...

Comme M. A. France a raison dans son apologie de la Vérité Blanche! La Vérité est blanche: non pas parce qu'elle est pure, mais au contraire parce qu'elle est composée de mille vérités diverses et bariolées qui, par le mouvement rapide du disque multicolore, se fondent dans le blanc. Ces vérités diverses sont les couleurs changeantes de la vie.

C'est pourquoi nous sommes las des philosophèmes monochromes et monocordes, des logiques unilatérales et rectilignes simplistes, impératives et doctorales; nous secouons leur joug scolastique et nous leur crions : Démission!

§

Voici que M. E. Faguet nous donne la réplique en nous annonçant **la Démission de la morale**. Cette démission est-elle un fait accompli? J'en doute un peu. La « *Circé* des philosophes », bien que passablement vieillie et décrépite, n'a pas abdiqué ses prétentions. Elle a toujours et gardera longtemps encore des soupirants et des amants pleins d'illusions. — C'est égal, le titre de M. Faguet n'est pas aimable. Dame Morale pourrait à bon droit s'en formaliser et trouver qu'elle est traitée sans ménagement au cours de ces pages ironiques. Elle passe là, comme on dit, un mauvais quart d'heure et pourrait s'écrier, comme je ne sais plus quel personnage de comédie : « Ah! ça! On ne parle que de ma mort, là-dedans! »

M. Faguet nous montre en effet l'infortunée morale chassée de position en position par une légion d'adversaires secondés d'ailleurs sournoisement par une cohorte de partisans plus dangereux pour elle que des ennemis déclarés. Et nous voyons le moment où elle va être expulsée comme un simple roi de Portugal. — Heureusement M. Faguet prend pitié de la vieille dame; il lui offre galamment le bras et la reconduit, avec beaucoup d'égards, sous le nom de « Morale de l'Honneur », dans un de ses anciens palais retapé, recrépi et rebadigeonné pour la circonstance. Ce n'est pas une expulsion en règle; mais c'est tout de même une mise à la retraite et un honorariat décent.

§

Après la Démission de la Morale, on ne serait pas fâché d'apprendre la Démission de la Pédagogie. Cette sœur cadette de la Morale a en effet agacé pas mal de gens par ses allures prétentieuses et sa mégalomanie... Mais la Pédagogie n'est pas d'humeur à céder la place. Voici en effet un gros volume de 532 pages, au cours duquel M. J. Dubois examine **le Problème Pédagogique**. — Ce problème pédagogique est un véritable casse-tête chinois. Pour former les enfants, il faut des maîtres. Mais qui formera les maîtres? Et aussi, qui formera les formateurs des formateurs?... etc. — Cruelle énigme, dirait l'un; nous voilà au rouet, dirait l'autre. Il n'y a peut-être d'autre moyen de sortir de là que d'admettre que les premiers formateurs des formateurs sont des émanations directes de la divinité. Et voilà fondé un nouveau culte des grands hommes qui, pour n'offrir que de lointains rapports avec celui imaginé par A. Comte ou Carlyle, n'en aurait pas moins des fidèles. Il y a quelques années, un pédantolâtre roumain, mais qui avait sucé chez nous le lait des bonnes doctrines, n'a-t-il pas soutenu cette thèse que les pédagogues sont les créateurs de l'Histoire, les moteurs du Progrès, les rénovateurs de la face de la terre?

Il serait injuste d'attribuer à M. J. Dubois ce mysticisme et cet impérialisme pédagogiques. Sa foi éducationniste est plus éclairée et même assez libérale, puisqu'il défend ce qu'il appelle « l'individualisme » en pédagogie. — Malgré tout, le portrait qu'il trace de l'éducateur idéal me laisse rêveur. Que de qualités requiert cette bienheureuse mission d'éducateur! On songe involontairement à la chanson où est célébrée la profession du bon gendarme.

Ah! c'est un métier difficile...

Il est vrai que M. Dubois dira qu'il ne s'agit pas ici d'un métier, mais d'une « vocation » et d'un « apostolat »...

§

Avec M. E. Roerich, dans sa **Philosophie de l'Education**, la Pédagogie baisse notablement le ton. L'auteur repousse les exagérations en honneur dans certains milieux sur l'influence sociale de l'école. « Il semble parfois que la pédagogie en soit encore à l'âge où l'on cherche la pierre philosophale. L'instituteur prussien s'est vanté d'avoir gagné la bataille de Sadowa. Et nombre de personnes rêvent pour l'instituteur français un rôle social et politique, une mission presque surnaturelle tout à fait hors de proportion avec sa fonction réelle. La science de la pédagogie enseignera avant tout à l'éducateur qu'il y a des choses qu'il ne peut pas faire, que l'on doit suivre la nature et ne pas même essayer de lui faire violence, que c'est la société qui

dirige l'école, non pas l'école qui transforme la société. » — Voilà qui est d'un esprit sage et avisé. Mais que vont dire les zélotes de l'Educationnisme ?

§

Laissons les entreprises de pédantocratie et terminons ces notes par l'évocation d'une noble figure de rêve : le Christ du **Cinquième Evangile** de M. Han Ryner.

On sait qu'il existe sur la naissance de Jésus une curieuse légende dans laquelle le nom de Panther ou Panthère joue un rôle. — Voltaire, dans son *Dictionnaire Philosophique*, à l'article *Prophéties*, rapporte que le père de Jésus, au dire des anciens juifs, aurait été un gentil du nom de Panther. En conséquence, les juifs traitaient Jésus de fils de Panther, d'impie et fils d'impie. — Je trouve d'autre part dans Origène (*Contra Celsum*) une version plus étrange. Celse fut, on le sait, le premier écrivain qui attaqua le christianisme. Ce fut une sorte de Homais du second siècle qui ridiculisa de son mieux les légendes et les dogmes chrétiens. Or, nous trouvons rapportée chez Celse, au dire d'Origène, une légende juive, d'après laquelle Jésus serait né d'une jeune femme juive et d'une panthère(!). — Je me hasarde à expliquer cette dernière et bizarre légende par une transformation populaire de l'autre version d'après laquelle le père de Jésus aurait été un étranger du nom de Panther. — L'amour du peuple pour le merveilleux et peut être aussi la haine des Juifs pour les chrétiens auraient transformé le nom de « Panther » en celui d'une panthère ; et auraient ainsi attribué au Christ cette étrange naissance dont on trouve d'ailleurs des équivalents dans les mythologies païennes.

Si je pose ici ce petit problème d'histoire ou plutôt de légende religieuse, c'est que l'idée m'en est suggérée par le début du beau livre de M. Han Ryner. — « Le Cinquième Evangile » s'ouvre par le récit des amours de Marie et d'un centurion de l'armée romaine, grec d'origine, nommé Panthéros, jeune et beau comme un dieu, ayant dans le cœur et exprimant dans le plus beau langage toute la noblesse d'âme stoïcienne, tout le magnifique Mépris de la Loi, toute la sagesse escarpée et sereine que M. Han Ryner va infuser dans l'âme du Fils de son rêve. En Marie elle-même revit l'amour ardent de la Justice, héritage de cette race juive d'où est sorti le cri enflammé des Prophètes. — C'est de ce couple eugénique que va sortir le héros du Cinquième Evangile, le Nazaréen idéal que M. Han Ryner invite à une ascension nouvelle vers des cimes aussi hautes, mais moins âpres, plus claires et plus hospitalières que celles du haut desquelles vaticina Zarathoustra.

Memento. — Aux érudits ou, d'une manière plus générale, aux esprits

qui s'intéressent aux sources et à l'évolution des idées je signalerai le *Système de Descartes*, de M. O. Hamelin (Alcan); étude historique et critique très documentée et approfondie sur l'ensemble de la philosophie cartésienne; — le *Chrysippe* de M. E. Bréhier (Alcan), collection « les Grands Philosophes »); établi d'après une méthode critique très sûre; — l'*Epicure* de M. E. Joyau (même collection); bon effort pour déterminer le véritable caractère d'une philosophie qui a cette étrange fortune d'être toujours jeune. Il y a encore et il y aura longtemps des délicats, des fatigués et des désabusés qui se réfugieront sous les ombrages du Jardin d'Epicure. — De la Maison Bloud, voici une excellente monographie de M. le baron Carra de Vaux sur *Léonard de Vinci*; on y trouvera l'essentiel à connaître sur la multiple activité artistique, scientifique et philosophique du Grand Florentin; — un opuscule de M. G. Castella sur *Buchez*, dans lequel les idées un peu nuageuses de ce penseur d'ordre secondaire sont utilement élucidées.

Aux gens du monde qui se sentiraient d'humeur à philosopher, je propose comme exemple et comme guide M. de Gasté qui, dans son livre : *Réalités imaginatives, réalités positives*, nous raconte sa propre aventure intellectuelle. C'est l'histoire d'un gentilhomme normand qui, préoccupé, comme éleveur, de mensurations hippométriques, et ayant reconnu, dans cet ordre spécial de recherches, les avantages de l'observation personnelle et de la précision scientifique, a été tenté d'appliquer à des questions d'un ordre plus général la méthode dont il avait retiré une si vive satisfaction d'esprit. De là une série de réflexions sur la vie, la société, la morale, l'éducation, la politique, au cours desquelles se révèle l'intelligence primesautière d'un *self made man* de la philosophie, d'un autodidacte qui a ceci de bon qu'il nous fait plutôt part de ses remarques personnelles que de ses lectures.

Aux théologiens, historiens du christianisme, apologétistes et controversistes, je signale une excellente édition critique des *Maximes des Saints*, de Fénelon, par M. Albert Chérel (Bloud), qui remet en lumière non seulement la théologie fénelonienne et la querelle du quiétisme, mais la figure même de Fénelon sur laquelle les intéressantes études de M. J. Lemaître et de M. H. Brémond ont récemment attiré l'attention; — un petit opuscule de Mgr Douais sur *l'Apologétique*, qu'on peut rapprocher d'un récent ouvrage sur le même sujet : *L'Art et l'Apologétique* de M. l'abbé Sertillanges.

Aux amateurs de théologie laïque, je recommande *la Philosophie de la Religion*, de M. Gourd (Alcan). L'auteur reprend sous les noms du coordonnable et de l'incoordonnable l'ancienne distinction leibnitzienne de la quantité et de la qualité et tire de là un spiritualisme vieillot et faiblard.

GEORGES PALANTE.

SCIENCE SOCIALE

C. de Graef : *Introduction à la sociologie*, 2 vol., Marcel Rivière, 12 fr. — Emile Faguet : *Le Féminisme*, 3 fr. 50, Lecène-Oudin. — Gabriel Compayré : *Fénelon et l'éducation attrayante*, 0 fr. 90, Delaplane. — Paul Feyel : *Les Jeunes filles françaises et le problème de l'éducation*, 0 fr. 60, Bloud. — Agathon : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne*, 3 fr. 50, Mercure. — Russell Parsons Jameson : *Montesquieu et l'Esclavage*, Hachette, 7 fr. 50.

A quelqu'un qui ne se serait jamais *introduit* en science sociale,

je n'oserais trop conseiller de le faire à l'aide de l'énorme **Introduction à la sociologie** de M. de Graef, non pas seulement parce que le monument est un peu vieilli, la seconde édition, qui vient de paraître ne faisant que reproduire la première, qui date de 1886, mais surtout parce que les redoutables traités de ce genre sont vraiment plus propres à abattre les courages qu'à les enflammer. La race des philosophes est terrible ! Parler, disserter, discuter, consacrer mille pages à savoir s'il y a une science sociale, et en quoi elle consiste, et comment il faut l'étudier, et quelle est sa place dans la hiérarchie scolastique, ah ! Quetelet, Comte et Spencer, que de noir sur blanc on commet en votre nom ! La véritable introduction à la sociologie, ce serait deux ou trois ans d'histoire, et autant de géographie, et autant de droit, et autant de médecine, et autant d'esthétique, éthique et métaphysique religieuse, et le double ou le triple de vie pratique sociale, direction d'une grande industrie, d'un vaste commerce, d'une grosse ferme ou d'une haute administration publique. Et ce ne sont pas les bavardages d'agrégé de philosophie qui vous dispenseront de cela. Maintenant, une fois ce bagage réuni et cette expérience acquise, que vous désiriez élucubrer à votre tour un « traité des règles de méthode sociologique », libre à vous. Mais j'ai idée qu'alors vous trouverez qu'il y a tout de même mieux à faire

§

Le féminisme est un de ces sujets sur lesquels il est bien facile de dire des sottises soit pour, soit contre, aussi est-ce avec délices qu'on lit des ouvrages de bon sens et d'esprit verveux comme celui que M. Faguet vient de publier sous ce titre justement : **Le Féminisme.** Qu'importe que ce soit un recueil d'articles, donc un volume un peu de bric et de broc ? D'abord certains de ces fragments sont fort savoureux, et puis un livre didactique et méthodique aurait bien été forcé de traiter les mêmes sujets. D'ailleurs, pour unir les avantages de l'ordre dispersé et de l'ordre condensé, il aurait suffi de joindre au recueil — et je ne sais pourquoi les auteurs n'usent pas plus souvent du procédé, surtout les myriagraphes comme M. Faguet — un index alphabétique un peu détaillé. Il serait précieux de savoir tout de suite où retrouver le petit code féministe de Mme de Boufflers, ou le plaidoyer pour la répudiation unilatérale, ou le droit à la vie de garçon pour les jeunes filles de demain, ou le féminisme comparé de Voltaire et de Jean-Jacques, etc. Sur le fond même, le sage Faguet est, on le sait, très féministe et fort peu *femineux*, vous entendez très partisan de la complète égalité des sexes, et fort peu favorable aux attitudes de coquetterie et de galanterie, ce en quoi sa sagesse est peut-être trop austère, car enfin chaque sexe aurait bien le droit de crier, lui aussi : Qu'on me laisse mon moi ! Mais au fond

féminisme et féminosité ne sont pas inconciliables, et l'on proclamerait la femme électeur et éligible, comme aux Etats-Unis, que cela n'empêcherait pas celle-ci, j'espère, de chercher à plaire à l'homme comme aux mêmes Etats-Unis, ni l'homme de chercher à la séduire ; et dire qu'en agissant ainsi la femme se ravale ou se laisse ravaler par l'homme au rôle de bébé ou de poupée, c'est tomber du stoïcisme dans le jansénisme et du durluscule dans le granitique, le Parlement d'Angleterre lui-même s'étant déclaré impuissant à abolir la petite différence qu'ont entre eux les sexes (hurrah pour la « petite différence » !). Ainsi donc, c'est avec une sagesse supérieure encore à celle de Faguet que nos lointains aïeux avaient établi le culte du *lingam* et du *yohni*, car, enfin, sans ces divinités, comment diable fils d'Adam et filles d'Eve pourraient-ils vivre ensemble? Supposez-vous un ami qui aurait exactement un caractère de femme, ce serait à fuir ! Ceci en tout bien tout honneur, bien entendu. Donc on ne sera jamais assez reconnaissant envers le sexuel, et assez indulgent pour la galanterie des messieurs et la coquetterie des dames, et assez méfiant ou souriant pour les belles théories qui attribuent les insupportables et délicieux enfantillages de la femme à l'éducation qu'on lui a jusqu'ici imposée, à nos lois, à nos mœurs, à l'égoïsme et à la brutalité des hommes, que sais-je? La femme est née libre et partout elle est dans les fers et les fanfreluches... C'est ici qu'il faudrait reprendre l'excellente plaisanterie du même Faguet : le mouton est né carnivore, et partout il mange de l'herbe !

§

Le problème de l'éducation des filles est d'ailleurs plus que jamais à l'ordre du jour. C'est Fénelon qui l'y mit, si j'en crois M. Gabriel Compayré en son substantiel petit volume : **Fénelon et l'éducation attrayante**, mais nous ne prendrions pas aujourd'hui la question du même bout que le cygne cambrésique. A certains points de vue, il est un novateur hardi, voulant que la femme soit instruite, très instruite, qu'elle soit élevée dans sa famille plutôt qu'au couvent, et qu'elle apprenne à gouverner une maison. Mais nous irions plus loin que lui en souhaitant que la femme ait non seulement du jugement et de l'esprit, mais encore de la volonté. L'apôtre du quiétisme se défiait de cette qualité de l'âme, et il semble l'avoir par trop matée chez son élève le duc de Bourgogne, qui de garçonnet insupportable devint adulte si confit en pieuse indifférence à toutes choses d'ici-bas. Mais nous autres qui savons quel est le prix de l'énergie morale dans la vie moderne, nous orienterions volontiers à l'opposé l'éducation de nos filles. C'est en ce sens que se prononce M. Paul Feyel dans son travail : **Les Jeunes filles françaises et le problème de l'éducation**. Le genre oie blanche a décidément

fait son temps, et même dans les milieux cléricaux on a senti que l'éducation des couvents de jeunes filles était à reprendre complètement; un premier effort fait par Mme Laroche (en religion Mère Marie du Sacré-Cœur) a échoué devant la niaiserie intéressée du monde des religieuses, mais les congrégations sont aujourd'hui écartées et les courants nouveaux finiront par l'emporter. Nos jeunes filles se précipitent de plus en plus vers le baccalauréat, et c'est à les en féliciter: il y en a 35.000 en ce moment dans les lycées, ce n'est pas excessif puisqu'il pourrait y en avoir 200.000, autant que de garçons ; ceux-ci par contre semblent devoir de plus en plus et non moins louablement quitter lycées et collèges pour les écoles techniques professionnelles; il est donc possible que la génération prochaine assiste à un curieux chassé-croisé dont les contre-coups pourraient être psychologiquement considérables.

§

En attendant, la Sorbonne en prend pour son rhume! Agathon et Lucien, deux Grecs mystérieux sortis de leurs tombeaux pour parler comme le doyen Croiset, sont venus vigoureusement tirer par les pieds les professeurs somnolant dans leurs chaires : Demandez la grande trahison de la Sorbonne, la Sorbonne contre la culture générale, la Sorbonne contre l'enseignement philosophique ! Et tout cela est exact, ce que dit Agathon dans **l'Esprit de la Nouvelle Sorbonne** aussi bien que ce que confirme Lucien dans la *Revue parlementaire* et Albert Petit dans *les Débats* et tant d'autres ailleurs. Mais est-ce bien à la Sorbonne que l'enseignement de la culture générale et philosophique est à sa place? Celle-ci, en un sens très élevé, est l'affaire de toute la vie, et en un sens scolaire est le lot des dernières années du lycée, mais à la Sorbonne on ne devrait se livrer qu'à des travaux d'érudition philosophico-littéraire, comme cet excellent travail, par exemple, de M. Russell Parsons Jameson sur **Montesquieu et l'Esclavage**, qui fait le plus grand honneur au jeune citoyen des Etats-Unis qui s'en est chargé, et à M. Lanson qui l'a conseillé et dirigé. Mais pour donner au lycée cette culture générale dont je parle il faudrait accroître d'un an le cours des études secondaires, autant dire bouleverser à fond l'édifice scolaire, qu'on a d'ailleurs si déplorablement rafistolé il y a quelques années : le système des cycles ne tient pas debout ; comme si c'est à 10 ou 12 ans qu'on peut et qu'on doit se spécialiser ! Donc voici comment il faudrait reconstruire. D'abord transformer la moitié de nos collèges à cycles en simples écoles professionnelles. Les collèges subsistants prépareraient, de la sixième à la seconde, à un baccalauréat unique, uniforme, sans oral, et ne consistant guère qu'en épreuves de langues. On serait donc bachelier à quinze ans. Là-dessus, la moitié au moins de ces bacheliers devrait se diriger vers les écoles techniques d'industrie, d'agriculture

ou de commerce. Les amants obstinés de la culture générale rentreraient dans des collèges supérieurs auxquels pourrait être réservé le nom de lycée et y prépareraient une des deux licences générales ès-lettres ou ès-sciences, ce qui durerait trois ans, correspondant à l'ancienne classe de rhétorique, à l'ancienne classe de philosophie et à une troisième classe pour laquelle on trouverait facilement un nom : humanités, esthétique, synthèse. Le jeune homme sortirait donc de classe à 18 ans et non à 17 (c'est ce à quoi arrive aussi M. Emile Waxweiler dans son substantiel travail *l'Université de demain*). Alors, et s'il ne voulait toujours pas voler de ses propres ailes dans le monde des affaires, il entrerait soit dans une faculté, soit dans une des grandes écoles du gouvernement, soit dans une de ces écoles libres supérieures, comme l'Ecole des sciences politiques chez nous, ou l'Institut Solvay à Bruxelles. Il faudrait d'ailleurs que tous ces cours fussent au moins de 5 ans, sinon de 6, sinon de 7 ; les étudiants en médecine ne sont guère docteurs avant vingt-cinq ans ; il est fâcheux que la Sorbonne vous expédie en un tour de main des génies, bacheliers à 16 ans, avec dispense, licenciés à 17, agrégés à 18, docteurs à 19, pourquoi pas? C'est le triomphe du psittacisme et de l'anémie cérébrale. Plus fâcheux encore est-il que la Sorbonne, oublieuse de ses anciennes prétentions, s'engage dans la voie du pédantisme autoritaire, du favoritisme politicien et de la cuistrerie infatuée d'elle-même ; ici les critiques d'Agathon portent, et ce n'est ni Croiset, ni Lavisse, ni Faguet qui en disconviendront, ils savent trop à quoi s'en tenir sur la suffisance de certains de leurs collègues ; il n'est pas permis de parler de Taine, de Michelet, de Fustel de Coulanges, comme en ont parlé MM. Aulard, Langlois et Seignobos, et il est à peine permis d'avoir de soi-même une aussi bonne opinion que MM. Durkheim, Lanson, Lévy-Bruhl, Bouglé et combien d'autres ! alors que vraiment, vraiment...

Memento. — *Benjamin Constant et la Paix*, Ficher, éditeur. M. d'Estournelles de Constant, descendant de l'auteur d'*Adolphe*, a tenu à rééditer *l'Esprit de conquête* de son aïeul, mais, en vérité, tel manifeste antibelliqueux, opportun aux temps du premier Empire, devient bien inutile de nos jours. — F. Palhoriès : *Nouvelles orientations de la morale*, 3.50, Bloud ; trois études : Féminisme et morale, Nietzsche et la morale de la force, le Problème moral et la sociologie ; l'auteur semble attacher beaucoup d'importance aux théories de MM. Durkheim et Lévy-Bruhl. — Edmond Villey, de l'Institut : *Les Périls de la démocratie française*, Plon, 3.50. De très sages considérations sur la situation présente, avec çà et là des observations personnelles que l'auteur aurait pu multiplier ; l'histoire (page 155) du Conseil supérieur de l'instruction publique faisant former dans l'intérêt des bonnes mœurs une garderie d'enfants soupçonnée de tenir la place chaude pour une école libre est savoureuse ; quand la haute Université agit ainsi, qu'attendre de pauvres diables d'instituteurs ? — Jules Delvaille : *La Chalotais éducateur*, Alcan, 5 fr. Bonne étude sur le premier en date des ennemis de

l'éducation jésuitique. — Félix Hémon : *Bersot et ses amis*. Hélas ! qu'était au juste Bersot ? Que de gloires jadis brillantes qui déjà s'embrument ! Ce livre, documenté et intéressant, ramènera l'attention à cet excellent universitaire. — Docteur Moeller : *l'Education des enfants dans ses rapports avec l'hygiène*, Bruxelles, 44, rue Rubens. Ah ! que ceci est plus important que la question des cycles, des programmes et des diplômes ! — Eugène Prévost : *L'Enfance difficile ou coupable. Le Traitement médico-pédagogique*, Plon, 1 fr. L'auteur ne croit pas que l'hypnotisme puisse être un moyen d'éducation ou de rééducation. — G. Fonsagrive : *L'Etat moderne et la neutralité des lois*, Bloud, 0.60. On propose d'enfermer l'Etat dans sa neutralité même, mais celui-ci se laissera-t-il enfermer ? — William Martin : *La Liberté d'enseignement en Suisse*, Rousseau. Il paraît que l'expression « liberté d'enseignement » manque en allemand ; c'est curieux pour une langue qui forme si facilement les mots composés. — Edward Montier : *Les Essaims nouveaux*, Plon, 3.50. L'auteur, qui a fondé à Rouen une société de gymnastique nommée les Philippins, en l'honneur de saint Philippe de Néri (un saint d'ailleurs plaisant, et qui aurait rendu des points à Willy pour les jeux de mots), espère que de sa ruche essaimeront d'autres patronages dans toute la France. — E. Montet : *De l'état présent et de l'avenir de l'Islam*, six conférences faites au Collège de France en 1910 (fondation Michonis), Paul Gauthner. Tableau très intéressant et fait par un écrivain très compétent, mais on se demande si, dans l'intention du fondateur, le Collège de France ne devrait pas s'adresser pour ces conférences à des professeurs plus vraiment étrangers que des Genevois ou des Bruxellois. — Allen Upward : *La Turquie banqueroutière*, Leroux (traduit de l'anglais), où l'on démontre que la Jeune-Turquie est tout aussi escroqueuse et insolvable que la Turquie hamidienne : c'est un nettoyage d'un autre genre qui conviendrait à la Sublime Porte.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Marie-Anne de Bovet : *Cracovie*, Collection des « Villes d'art célèbres ». Laurens, 4 fr. — Jeanne de Flandreysy et Etienne Mellier : *Valence*, Bloud, 3 fr. — Jean Charcot : *Le « Pourquoi-Pas » dans l'Antarctique*. Flammarion, 15 fr. — P. Louis Rivière : *Villes et Solitudes*, Plon, 3.50. — E. A. de Molina : *Vers le Bleu*. P. Douville, 28, rue de Trévise, 3.50. — S. de Callias : *Visions Cosmopolites*, Maurice Bauche, 5, rue des Filles-Saint-Thomas.

Mme de Bovet, qui nous avait donné déjà un très joli volume sur *l'Ecosse*, apporte cette fois sur la polonaise **Cracovie** un livre intéressant, bien écrit, et qui donne, je crois, une idée assez juste de l'ancienne capitale des Jagellons. Nous sommes ici, en effet, aux confins de la barbarie, — que représente historiquement, dans l'Est, le moderne empire moscovite ; — aux frontières de la civilisation, qui se développa surtout dans notre Europe occidentale, — et l'on ne peut que féliciter Mme de Bovet de n'avoir pas reculé devant une étude hérissée de noms rébarbatifs, dont la succession et l'abondance déconcertent, — autant qu'on peut trouver heureux qu'elle ait

possédé les connaissances spéciales lui permettant de l'entreprendre avec fruit. — Appuyée sur la large Vistule nonchalante, Cracovie apparaît dans l'histoire à peu près sur la fin du xe siècle, avec Miecyslaw, qui fut le premier duc électif de Pologne ; le royaume date environ de l'an mil et de l'empereur d'Allemagne Othon III. — Il serait trop long sans doute de narrer, même sommairement, l'histoire de la Pologne et de sa capitale jusqu'au partage définitif du pays ; mais on peut rappeler les noms des Boleslaw, des Wladislaw, — familiers jadis du père Ubu — de Casimir le Grand, de Sigismond le Vieux, — sans parler de notre Henri III qui ne fit que passer et se hâta de reprendre le chemin de France — ainsi que les principaux édifices que construisirent dans la ville les siècles successifs, et où sont accumulées des œuvres remarquables. — Sans doute, Cracovie n'a pas l'opulence architecturale de Nuremberg ou de Prague : puis un art qui s'éloigne du nôtre demande une certaine accoutumance. Mais du côté du Rynek Glowny — la Grand'Place — subsistent en partie les anciens remparts, avec leurs portes et leurs tours ; la barbacane dite le *Rondel*, modernisée pour y placer de l'artillerie, mais qui a encore grande allure ; des églises comme Sainte-Marie, Sainte-Barbara, la chapelle Saint-Adalbert. — L'église de « Mlle Marie », malheureusement construite en briques (xive siècle), a de délicieuses chapelles, et au pourtour extérieur une série d'édicules, d'autels, de monuments funéraires (quand l'affluence est trop grande on y entend l'office par le portail resté ouvert) ; des stalles et une grille de chœur qui sont des chefs-d'œuvre ; un Christ en croix et un gigantesque retable de Wit Stwosz, — qui y travailla douze années. — Derrière Sainte-Marie est l'église Sainte-Barbara, modernisée, mais gardant une chapelle extérieure qui est un véritable bijou. Devant s'étendent les Sukiennice, halles qui correspondent à peu près à ce qu'était naguère notre marché du Temple, et qui furent restaurées de 1876 à 1879 ; le beffroi, dernier reste de l'Hôtel-de-Ville démoli en 1820 ; la chapelle de Saint-Adalbert, construite au milieu des bois qui couvraient le site de Cracovie et qui est très probablement le plus ancien édifice de la ville. — Plus loin se dresse le Wawel, la citadelle, — avec l'évêché et la cathédrale, dont une crypte du xiie siècle, consacrée à saint Léonard, recèle les tombeaux des Rois. Le chœur date du xive siècle ; mais l'édifice a peu d'aspect, tant les remaniements postérieurs l'ont massacré ; la porte s'ouvre entre deux chapelles ajoutées au xve siècle, et l'on remarque à l'intérieur surtout la chapelle royale, où sont les monuments funéraires de Sigismond le Vieux et de Sigismond-Auguste ; d'autres tombeaux gothiques et un des trésors les plus riches qu'on puisse voir. — On peut mentionner encore l'église fortifiée de Saint-André et le couvent de Saint-Norbert, également fortifié, au faubourg de Zwierzyniec.

Dans la ville même il faut citer la Bibliothèque Jagellon ; l'église du Corpus Christi ; l'église de Sainte-Croix, puis la Monnaie, — autrefois maison des Hetmans (1340), aux clefs de voûte sculptées, l'une portant le relief curieux de la chienne qui allaite ses petits ; d'anciens palais, de vieilles maisons qui ont subsisté malgré dévastations et pillages ; les musées enfin abondants et curieux, et qui méritent une visite attentive : la Pologne devait périr par l'anarchie autant que par le manque de frontières naturelles, et les musées de Cracovie sont les tombeaux de ses gloires mortes. — Nous pouvons passer dès lors sur un moderne Palais des Beaux-Arts en style pompéien [!] et diverses autres pâtisseries. Pourtant nous regretterons une fois de plus qu'on n'ait pas adjoint un plan à ce volume ; l'étranger risque toujours de se méprendre et par la description seule on peut arriver à des confusions regrettables. Il faudrait aussi pouvoir, en terminant ce compte-rendu, donner l'historique de Cracovie ; des détails sur l'organisation sociale et municipale de la ville. Les édifices ne s'animent que lorsqu'on les confronte avec les faits, et leur description seule n'équivaut souvent qu'à une sèche nomenclature. — Le travail de Mme de Bovet fournit d'ailleurs à ce propos des indications excellentes et mérite absolument d'être consulté.

§

On ne sait à peu près rien des origines et des premières époques de **Valence**. — que présentent Mlle Jeanne de Flandreysy et M. Etienne Mellier dans la *Bibliothèque régionaliste* de la maison Bloud, — si ce n'est que c'était une ville romaine. Les évêques y apparaissent vers 374 et vers ce temps un Concile se tint dans la cité. Plus tard, Valence se trouva sous la domination des Francs et incorporée au royaume de Bourgogne ; ravagée par les Arabes du Languedoc ; ensuite par les Normands, tous ses monuments furent détruits. Avec les successeurs de Boson, qui fonda le royaume de Provence (879) — lequel fit ensuite partie du royaume d'Arles — le Valentinois passa sous la domination germanique. Les comtes de Valentinois faisaient remonter leur titre au xe siècle, et l'on sait que, dès ce temps, les évêques battaient monnaie. — Le royaume de France, toutefois, se constituait graduellement par la réunion de toutes les provinces au domaine de la couronne. Le Valentinois fut annexé au xve siècle (1446, traité de Chinon) sauf d'abord la ville de Valence et les possessions de l'évêque, — mais qui passèrent bientôt entre les mains du Roi (1450-1475). — Sous Louis XII, le Valentinois fut remis au « cardinal de Valence », le célèbre César Borgia, et érigé en duché-pairie (1498). Diane de Poitiers l'eut ensuite et le conserva jusqu'à sa mort (1566). — C'était le temps où commençaient les querelles et guerres de religion ; Valence fut une des cita-

delles du protestantisme, avec le baron des Adrets et Montbrun. Les huguenots y formaient le tiers de la population ; aussi tous les habitants étaiens tenus d'aller au prêche et « les danses et autres réjouissances étaient interdites ». Ce fut pour les contenir, après les guerres de la Ligue, que fut construite, en 1584, la citadelle, qui ne disparut qu'au XIXe siècle pour faire place à des casernes d'artillerie.

Telle est, à peu près résumée, l'histoire du lieu ; mais avec des changements si nombreux, Valence a conservé peu d'édifices anciens. La cathédrale Saint-Apollinaire, d'ailleurs très remaniée, n'a qu'un intérêt médiocre ; Saint-Félix-hors-les-murs fut saccagé par les religionnaires, et l'abbaye de Saint-Ruf détruite dans le même moment ; la basilique de Saint-Jean a été rebâtie dans le goût médiocre du XVIIIe siècle ; les Cordeliers, également reconstruits, ont fourni un magasin à fourrage. Il reste un bizarre monument, dit « le Pendentif », qui date de la Renaissance, et quelques vieilles maisons, — maison des Têtes (XVIe siècle, d'une décoration curieuse ; la maison Dupré-Latour (1539) avec une jolie porte intérieure) ; quelques vieux hôtels, des rues pittoresques. C'est peu, en somme, mais, nous l'avons indiqué déjà, il faut toujours se méfier de l'enthousiasme des méridionaux ; leurs monuments en général ne valent que pour un pays où il n'y a rien ; transportez-les au nord de la Loire, ils s'effaceront, reprendront leur place d'édifices de deuxième ou même de troisième ordre. Il y a heureusement le musée, qui possède des morceaux remarquables, et de très belles sanguines d'Hubert Robert ; il y a aussi la série des personnages célèbres de la ville : l'évêque Montluc ; César Borgia ; Diane de Poitiers ; Championnet ; le bandit Mandrin, qui fut roué sur la place des Clercs, le 26 mai 1755 ; enfin Bonaparte lui-même, qui séjourna à Valence lorsqu'il n'était encore que lieutenant d'artillerie, et dont, rue Pérollnie, on montre toujours la pension. — La monographie de Valence est en somme intéressante, surtout par les souvenirs qu'elle réveille. Il y a quelques bonnes illustrations, mais des plans ridicules.

§

Le voyage du « **Pourquoi Pas ?** » **dans l'Antarctique** a été narré par M. Jean Charcot avec grand renfort d'illustrations, plans, cartes et rapports scientifiques. Ce fut surtout une exploration du front des îles et glaciers au sud de la terre de Feu : archipel de Palmer, îles Bicoc, île Adélaïde, etc... ; l'hivernage dans l'île Petermann fut consacré aux observations scientifiques, et au retour du Printemps l'expédition visita les Shetland, redescendit au sud jusqu'à la terre Pierre Ier, et enfin remonta sagement au nord pour aboutir à Punta-Arenas et revenir en France. — Mais par quelle singulière idée M. Charcot, ayant l'intention de gagner le Pôle Sud, —

toutefois qu'il s'en défende ! — a-t-il équipé un navire qui s'appelle *le Pourquoi-Pas ?* Baptisé pareillement, — il faut se méfier de l'ironie des choses — il était sûr de rester en route.

Le volume de M. P. Louis Rivière, **Villes et Solitudes**, est une suite de jolis tableaux de vacances ; des promenades révélant un esprit d'observation aigu, par des villes célèbres d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne, voire du Maroc. — M. P. Louis Rivière insiste longuement sur l'impression de provisoire, de « jamais fini » que produit toujours Londres, avec l'aspect enfumé des édifices que drape heureusement le brouillard, et donne d'excellentes pages sur l'architecture anglaise, qui ne conçoit jamais des *ensembles*. mais des *assemblages*. Il visite Oxford, qui est un véritable reliquaire où dorment les souvenirs de multiples générations. parmi de beaux monuments et des œuvres d'art que conservent les Anglais dans l'orgueil de pouvoir montrer de très vieilles choses. Suivent des pages colorées sur la Hollande, et après le désenchantement que produit Nuremberg, où l'on sent les édifices trop restaurés et le truquage d'un décor d'Opéra-Comique, des notes sur Rœnburg, resté à peu près intact et où l'on retrouve les aspects de l'Allemagne d'autrefois. Enfin ce sont des impressions réjouissantes d'un voyage en Espagne, au charme fait de paresse heureuse et d'abêtissement. mais sur des diligences qui paraissent encore se souvenir des tortures de l'Inquisition, — et des croquis d'Afrique avec les ruines de Tunisie. la blanche Tanger, les terres que hante toujours l'esprit farouche de l'Islam, contre lequel nous devons bien, — sous l'œil ironique de nos voisins d'Europe, — aller de nouveau batailler.

§

De M. E.-A. de Molina voici encore des impressions algériennes, **Vers le Bleu**. livre divers et abondant, — peut-être même trop abondant, car l'auteur a une tendance à délayer ses impressions, par exemple sur les jardins botaniques d'Alger ; sur les pittoresques quartiers de la ville et leurs « rues chaudes », sur les sites de la campagne environnante. Mais il y a de curieux tableaux de la vie indigène ; de Constantine, Biskra. des oasis du désert, — splendeurs et misères, pouillerie et salete de la population arabe. M. de Molina en dit peu de bien, au point de vue moral. et je crois qu'il n'y a guère à en dire. — Mais il continue à écrire avec des bouffées de tendresse pour le style décadent, qui nous choquait déjà dans un précédent livre ; il parle de « terre absconse » ; il rêve « emmi les frondaisons; en la splendeur du jour ». Et plus loin une phrase de ce genre nous arrête: « Morne en la ténèbre triste et endeuillée, laissant emmi la vase plaquée de taches sombres et de dépouilles éparses, etc. » — Je ne lui en ferai pas querelle ; toutefois, je pré-

férerais qu'il n'emploie pas l'adjectif *conséquent* dans son mauvais sens (Cf. Noël et Chapsal) ; car il n'est pas permis d'écrire : donner asile à des mânes *conséquentes* (p. 29) ; ou : les doigts ornés de bagues *conséquentes* (p. 6). — On doit toujours se défendre contre le charabia.

Sous la signature : S. de Callias, en un cahier non cousu, de format incommode et où il y a beaucoup de papier blanc, voici enfin des **Croquis Cosmopolites**, notes hâtives sur l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie. M. de Callias a essayé de démêler le caractère complexe de la « perfide Albion », qui semble bien posséder comme l'empire du Soleil Levant une odeur spéciale ; puis il donne des aspects et types de Bristol, de Cambridge, de l'île de Man ; des impressions courtes sur l'Allemagne et les Allemands ; les rues espagnoles ; les maisons peintes de Lombardie ; les horreurs monumentales du cimetière de Milan. La série enfin se termine par un retour au vieux Montmartre : « Des Polonais pauvres, aux yeux d'angoisse et de rêve, se sont assis sur le bord du trottoir, et ils mangent deux sous de frites dans un journal. » — Mais ce cahier, qui dénote un certain talent d'écriture, comme d'observation, me fait aussi de la peine. Le signataire est un avare ; il ne montre qu'un tout petit bout d'étoffe et il semble bien qu'il en possède une pièce ; qu'il n'ose la sortir de crainte qu'aussitôt on ne la lui chipe. Il n'y a donc plus d'honnêtes gens en France ?

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lacour-Gayet : *La Marine militaire de la France sous Louis XIII et Louis XIV*. Tome I : *Richelieu, Mazarin*, H. Champion, in-8. — J. Cordey : *Correspondance du Comte de Vivonne, général des galères pour l'année 1671*, H. Champion, in-8. — *Mémoires et Journaux du Général Decaen*, t. II, Plon, in-8. — *Guerre Russo-Japonaise*, t. I, seconde partie. Chapelot, in-8. — Ph. Fournez : *Histoire d'une Forteresse : Landrecies*, introd. de M. de Planterose, Perrin, in-8. — *Souvenirs de Roustam, Mamelouck de Napoléon Ier*, avec introd. et notes de P. Cottin, Ollendorff, in-18. — *En marge de la Correspondance de Napoléon Ier*, pièces inédites sur la Pologne (1801-1815), Le Soudier, in-18. — Lieut.-Col. Picard : *1870, La guerre en Lorraine*. Plon, 2 vol in-18. — Commandant Buat : *L'Artillerie de campagne*, Alcan, in-18. — H. Le Pointe : *Gloires et Légendes*, Jouve, in-18. — De Lanessan : *Nos Forces navales*, Alcan, in-18. — Memento.

Des études consacrées à la marine militaire sous Richelieu et Mazarin semblent aujourd'hui appartenir à la science archéologique plutôt qu'à l'histoire et à la stratégie. Des 2.000 tonnes de *la Couronne*, chef-d'œuvre des constructeurs en l'an 1636, aux 25.000 tonnes des cuirassés de nos jours, la progression est telle que l'esprit se refuse tout d'abord à admettre des parités possibles entre des instruments de guerre aussi dissemblables. La mode des Super-Dreadnoughts, déchaînée à travers le monde, achève de fausser les

idées. Il se répand de plus en plus qu'avant le *Dreadnought* c'était le chaos, la préhistoire, l'âge du silex ; les hommes n'avaient entendu parler que d'un bateau : l'Arche de Noé. Bientôt tout le monde en sera convaincu. M. Lacour-Gayet, chargé depuis plus de dix ans d'enseigner les éléments de leur histoire maritime aux jeunes officiers de l'Ecole supérieure de Marine, donne un éloquent démenti à cette prétention. Son ouvrage sur **la Marine militaire de la France sous Louis XIII et Louis XIV**, mise au point patiente et laborieuse de ses conférences à la susdite Haute Ecole, est une étude très vivante, où notre génération peut puiser, en abondance, des enseignements qui n'ont rien de caduc, qui sont même pleins de fraîcheur. Le tome I, qui vient de paraître, est consacré à la marine de Richelieu et de Mazarin.

Richelieu est le véritable père, et non point Colbert, de la marine moderne. C'est l'aïeul vénérable. Son Règlement de 1631, d'ailleurs inspiré, non par un administrateur, mais par un marin de vieille roche, Claude de Launay-Razilly, vice-amiral, puis gouverneur des îles de Ré et d'Oléron, demeure la pierre angulaire de son œuvre. Colbert a pu multiplier plus tard les mesures policières, les règlements méticuleux, draconiens, qui énervaient les rudes marins de ce temps. En soufflant sur de petits abus, il a allumé un incendie qui achève aujourd'hui de consumer la maison qu'il croyait simplement ventiler. L'œuvre de Richelieu, au contraire, a la majesté, la continuité, la netteté des grandes lignes. M. Lacour-Gayet n'en fait nulle part un plus grand éloge qu'en disant qu'elle fut « une œuvre d'ordre, de bon sens, de volonté ». S'il se trouvait aujourd'hui un Richelieu inconnu, perdu au milieu de notre société, nivelée et ratissée comme un jardin potager, qui fût capable d'apporter à la remise en état de notre organisation navale les mêmes qualités d'ordre, de bon sens et de volonté, il faudrait, pour l'amour de ces qualités cardinales, lui consentir, rue Royale, un bail de dix ans, pour épousseter, nettoyer et remettre en leur place tout ce qui y est poussiéreux, vétuste et désordonné.

M. Lacour-Gayet ne s'est pas borné à une esquisse claire de l'œuvre de Richelieu. Il a abordé la tâche plus difficile de raconter les campagnes maritimes du XVII^e^ siècle. Il l'a fait avec bonheur ; et, pour donner un exemple de son ingéniosité à tirer des leçons de choses de ces campagnes, si modestes en apparence auprès de nos luttes modernes, je ne peux mieux faire que citer les lignes suivantes sur les opérations de Montmorency, grand-amiral de France en 1625 : « Tous les événements (que l'on vient de raconter) tiennent dans cinq jours environ, du 15 au 20 septembre 1625. Partir des Sables d'Olonne, marcher droit à l'ennemi, le bloquer, le tromper par une fausse attaque, débarquer des troupes, s'emparer du point stratégi-

que, qui existe dans toute opération militaire, mais qu'il faut découvrir ; mettre l'ennemi dans l'obligation de se faire battre ou de se dérober : ces opérations de Montmorency, pour modestes qu'elles soient, peuvent être citées comme des modèles. Elles répondent parfaitement à la devise qui se lit sur une médaille frappée en l'honneur de Turenne, et qui pourrait résumer les principes essentiels de toute stratégie : *Vis et Celeritas.* » Je ne peux qu'ajouter : *Amen*, à l'intention des chefs d'escadre de notre troisième République.

M. J. Cordey a réuni, en volume, la **Correspondance de Vivonne, général des galères**, pour l'année 1671. Pour qui sait lire, il y a beaucoup de choses dans ce petit nombre de pièces auxquelles se trouvent mêlées des lettres de Louis XIV, de Colbert, etc. D'abord des traits sûrs, qui marquent la physionomie de Vivonne, dévoilent son caractère intime, ses projets, ses ambitions ; puis, tels détails qui permettent d'avoir une idée très nette de l'organisation générale des galères, de la mission stratégique qu'elles avaient à remplir, etc. Mais, chose plus importante, on y trouve une preuve nouvelle du rôle très étendu que Colbert visait à confier à ses intendants, de ses tendances à leur donner le pas sur le commandement. Les plaintes de Vivonne sont instructives à cet égard.

§

Je reviens volontiers au général Decaen, homme de caractère impénitent. Chose rare. Le tome II de ses **Mémoires et Journaux**, publiés par le L.-Col. E. Picard et V. Paulier, présente un intérêt plus vif encore que le premier. Il contient le journal de la campagne de 1800 en Allemagne, jusqu'à la paix de Lunéville : contribution capitale à l'histoire de cette campagne. Decaen note avec minutie, jour par jour, les mouvements de sa division ; donne des détails piquants sur les relations des généraux entre eux, sur la circonspection de Moreau en maintes circonstances, sur la situation politique de la Bavière au moment de l'occupation de Munich par nos troupes, etc. Il établit, d'une manière irréfutable, l'injustice du jugement porté par Napoléon, à Sainte-Hélène, sur le rôle de Moreau à Hohenlinden. En réalité, le rôle assigné d'avance aux divisions de Richepance et de Decaen, décrit tout au long dans le journal, montre, sans discussion possible, que la victoire fut bien le fruit d'une manœuvre et d'une combinaison, arrêtées dès la veille. Napoléon, mal éclairé, s'est laissé entraîner par son ressentiment contre Moreau. La seconde partie de ce tome éclaire, d'ailleurs, d'un jour tout nouveau, les origines de la haine qui devait rendre irréconciliables Bonaparte et Moreau. Decaen, avec son bon sens, sa droiture, sa rude franchise, nous dit certainement la vérité. Son témoignage est unique. La dernière partie du volume est consacrée

à la mission de Decaen dans l'Inde ; elle présente un intérêt plus particulier pour les marins. Les récriminations du général contre la sordide avarice du contre-amiral Linois, chef de l'expédition, constituent un épisode aussi amusant que typique de la manie du dénigrement, qui a toujours existé entre nos armées de terre et de mer.

§

La seconde partie du tome I de l'historique de la **Guerre Russo-Japonaise**, rédigé par l'état-major général de l'armée russe, est parue. Elle est consacrée, en entier, à l'étude de la *préparation des services techniques :* génie, artillerie, intendance, chemins de fer, hôpitaux, ambulances, etc. Le nombre de documents, dont il a été tiré parti pour la composition de ce tome est tel que nul ne pourra écrire plus tard sur cette phase critique de la puissance russe, sans avoir recours à cette collection de renseignements de toute sorte. Il y a là, à pied d'œuvre, une série imposante de matériaux, d'une exploitation facile pour le développement d'une thèse particulière. Cette abondance est peut-être bien, un artifice inspiré aux rédacteurs par la nécessité de masquer le néant de la préparation à la guerre du côté des Russes. Elle fait, en effet, illusion à une première lecture et elle inciterait à croire à la continuité d'un effort dans le temps et dans l'espace. A lire plus serré, la vérité apparaît peu à peu. Sauf au cours des derniers mois qui précédèrent la guerre, rien de sérieux ne fut accompli. Par contre, les réunions de comités, les conférences, les commissions supérieures, les parlotes entre Hautes Incompétences n'ont pas cessé de sévir, pendant des années, sans produire d'autres résultats que de paralyser les organes d'action. Aussi la leçon la plus éloquente qui se dégage de cette laborieuse exposition est-elle la démonstration du néant des délibérations des conseils, des comités, des commissions. Par leur nature, elles sont, d'avance, frappées de nullité.

§

M. Ph. Fournez, dans une monographie, inspirée par l'amour du coin de terre natal, **Histoire d'une Forteresse, Landrecies**, nous raconte l'existence glorieuse d'une de ces petites villes de notre frontière du Nord, « endormie au bord d'un canal ou d'une rivière minuscule et lente », dont l'aspect paisible semble contredire les vicissitudes de leur passé. Avec Avesnes, Bouchain, Cambrai, Maubeuge, Valenciennes, Le Quesnoy, etc., Landrecies était une des mailles de la « ceinture de fer » forgée par Vauban, qui joua un grand rôle pendant les guerres des derniers siècles. Aujourd'hui, toutes ces petites places sont démantelées. Avec la disparition de leurs remparts aux nobles cicatrices, leur prestige s'est évanoui. Ceux qui ont le culte du passé liront avec émotion ce livre plein de charme, en

même temps que d'une grande valeur pour l'histoire de nos places de guerre.

Parus autrefois dans la *Revue rétrospective*, les **Souvenirs de Roustam**, le Mamelouck de l'Empereur, viennent d'être réunis en volume, avec une introduction et des notes de M. P. Cottin et une substantielle préface de M. Fréd. Masson. Ces souvenirs, sans doute rédigés par Roustam sur le tard de sa vie, sont peu abondants, mais curieux : épisodes de guerre, frappés dans la mémoire, ou scènes de sa vie domestique, d'un contour plus effacé, ils ont une réelle saveur. C'est un peu de vie vécue, contée sans artifice.

Sous le titre : **En marge de la Correspondance de Napoléon Ier**, M. Ad. Skatkowski a réuni une série de pièces inédites sur les rapports de l'Empereur avec la Pologne, entre 1801 et 1815. La plus curieuse de ces pièces est le texte d'une allocution, prononcée par Napoléon le 28 octobre 1813, à une députation d'officiers polonais qui lui manifestaient leur volonté de rentrer dans leurs foyers. On était au lendemain de Leipsig ; les démissions d'officiers polonais devenaient de plus en plus nombreuses. Chlapowski nous en a dit les raisons dans ses Mémoires.

Le Lt Col. Picard continue la publication de ses leçons à la Sorbonne sur la guerre de 1870 : **la Guerre en Lorraine**. Exposé lumineux des opérations, démonstration de l'opportunité d'une retraite de l'armée du Rhin, après la journée de Forbach, dans la direction du Sud-Ouest, vers Langres, pour rejoindre et rallier l'armée de Mac-Mahon, dans son mouvement rétrograde ; mise en évidence des hésitations, des fautes du Haut Commandement Allemand, ce qui ne peut qu'aviver notre honte... etc. Contribution remarquable par sa clarté et la solidité de la documentation.

Du Com. E. Buat, un livre excellent sur **l'Artillerie de Campagne**, son histoire, son évolution, son état actuel et les méthodes de mise en action sur le terrain. Par ce temps de nation armée, cet ouvrage sera un efficace moyen de vulgarisation de connaissances qui n'appartenaient jusqu'ici qu'à des spécialistes.

De M. H. Le Pointe, un livre cocardier, **Gloires et Légendes**, préfacé par M. Ed. Detaille : l'histoire de France racontée par ses drapeaux. Contre-partie de la même histoire, racontée à la manière de M. G. Hervé. Les réactions sont dans l'ordre des sentiments comme dans l'ordre de la nature.

De M. de Lanessan, un nouveau livre sur la Marine, composé d'articles parus dans *la Petite Gironde :* **Nos Forces navales**, dont les pages 244 à 252, excellemment pensées, sont à retenir.

Memento. — *Journal des Sciences militaires* (1er avril) : un article anonyme sur la *question de Flessingue*, très remarquable. — B. de la Mothe : *Un fantassin chez les cavaliers*, etc. — (15 avril). *L'armée d'Afrique et la*

Loi des Cadres. — *Etudes sur le Règlement des manœuvres du 3/12/04.* — *Modifications à apporter à l'Annuaire, etc.*— *Revue d'Histoire* (mars) : *Napoléon et les places d'Allemagne en 1813.*— *Zurich.*— *La Manœuvre de Pultusk*, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (avril) : *Le Nouveau quinquennat militaire allemand*, etc. — *Revue maritime* (février). Lieut. de vaiss. Castex : *Les Traces de l'œuvre de Suffren*, etc.

JEAN NOREL.

QUESTIONS COLONIALES

Jules Harmand, ambassadeur honoraire : *Domination et colonisation*, Paris, Ernest Flammarion, 1910.

M. Jules Harmand fut un de nos coloniaux de la première heure. Médecin de la marine en Cochinchine, commissaire général civil au Tonkin au moment de la conquête, consul général dans l'Inde, ministre plénipotentiaire au Japon, il termina sa carrière administrative avec le titre d'ambassadeur honoraire de la République. M. Jules Harmand connaît bien l'Extrême-Orient et les hommes qui l'habitent, leurs sentiments, leurs mœurs et leurs institutions. Son séjour à Calcutta, sa traduction d'un ouvrage estimé de Sir John Strachey sur l'Inde l'ont amené à analyser les procédés de gouvernement des Anglais dans l'Inde et à les comparer avec les nôtres en Indochine. C'est le résultat de ses observations qu'il nous présente aujourd'hui sous le titre de **Domination et Colonisation**, dans la collection de philosophie scientifique dirigée par le Dr Gustave Le Bon. M. Harmand a eu malheureusement le tort de vouloir généraliser ses réflexions et de les étendre à l'ensemble de nos possessions aussi bien africaines, qu'asiatiques ou américaines. Il s'en est, d'ailleurs, rendu compte, puisque, dans la *Préface*, il avoue que c'est aux Asiatiques que se rapportent plus spécialement ses observations. « Plutôt qu'un traité complet et bien composé, dit M. Har- « mand, ce volume est une série de réflexions sur *quelques* sujets « d'intérêt colonial. » C'est exact : l'ouvrage de M. Harmand n'a pas et ne saurait prétendre à présenter une allure didactique ; c'est une suite de dissertations qui offrent un égal intérêt à quelque page qu'on s'arrête. Au reste, elles procèdent toutes d'un petit nombre d'idées fort simples et connues. Voilà, en effet, vingt ans exactement (1891) que l'auteur les a indiquées dans sa préface à l'ouvrage de Strachey. L'idée maîtresse du système de gouvernement qu'il recommande à toutes les nations colonisatrices raisonnables est la suivante : Il est indispensable, sous peine de commettre les plus graves erreurs, de distinguer parmi les divers établissements qu'un Etat moderne possède dans le monde ceux où l'Européen peut cultiver le sol de ceux où il ne le peut pas. Aux premiers que les traités spéciaux (Cf. Paul Leroy-Beaulieu) ont depuis longtemps qualifiés du nom de colo-

nies de peuplement, M. Harmand reconnaît seuls le droit de porter le nom de *Colonies :* les autres établissements que le vulgaire dénomme couramment des colonies d'exploitation, M. Harmand tient à ce qu'on les appelle *Dominations*. D'après cette classification, la France n'a plus de colonies, à part, peut-être, Saint-Pierre et Miquelon et la Nouvelle-Calédonie. Elle ne possède que des dominations. Cette distinction qui, par la terminologie, fait songer au *Paradis perdu*, est la base même de tout le système de l'auteur. Il y revient à chaque page dans son livre, et c'est pour l'avoir méconnue, dit-il, que tant de fautes ont été commises dans notre politique coloniale. Du fait de cette distinction, en effet, les populations appelées à mettre en valeur les colonies et les dominations présentent des caractères profondément différents qui nécessitent des procédés du gouvernement particuliers. Dans les colonies, au point de vue politique, les colons évoluent vers le *self government* à la manière anglaise, tandis que les autochtones, de race et de civilisation inférieures, barbares, ou sauvages, disparaissent purement et simplement : *Dura lex, sed lex*. Dans les dominations, au contraire, « le vrai colon, c'est l'indigène, et le grand colonisateur, c'est l'Etat ». L'indigène seul est en mesure d'aider l'Etat dans son œuvre. Dans ces établissements, le colon est plutôt une gêne pour l'Etat qu'un auxiliaire intéressant.

En effet, l'idéal du colon correspond, dit M. Harmand, en paraphrasant une idée de M. G. Deherme, à un état d'esprit tout spécial quoique bien naturel de sa part. N'a-t-il pas le droit de posséder la terre par concession gratuite, la main d'œuvre par corvée et le bénéfice de primes d'encouragement ? N'est-il pas membre de la nation supérieure? N'a-t-il pas, d'ailleurs, bien souvent reçu, avant son départ, les excitations du gouvernement métropolitain ? En s'expatriant, n'a-t-il pas donné à ses concitoyens si blâmés pour leur indolence casanière un exemple méritoire d'initiative et d'énergie? N'est-il pas autorisé, par suite, à compter sur des privilèges particuliers ? En les réclamant, il est donc de très bonne foi convaincu de ses « droits » et, en même temps, sa lutte de tous les jours contre l'indigène et ses vices, les déboires inhérents à son rude travail et à son genre de vie développent chez lui cette « indigénophobie » en quelque sorte forcée, cet état mental que l'on appelle « l'esprit colon » et qui est d'observation universelle. D'autre part, l'administrateur, fidèle à ses devoirs et désireux de s'en acquitter en conscience, est conduit à s'élever fréquemment contre les prétentions du colon et à en combattre les tendances usurpatrices. Sa fonction, qui est celle de sentinelle de la paix publique et de protecteur des indigènes, lui en fait une obligation... C'est dans la divergence inévitable et naturelle de ces points de vue et de ces intérêts que résident les causes de tous les conflits dont toutes les possessions européennes sont le théâtre et qui, dans les conditions ordinaires de la vie coloniale, dégénèrent, avec une regrettable facilité, en querelles de personnes.

Bien qu'en briguant tout récemment les suffrages des colons indo-

chinois pour être élu délégué de l'Annam-Tonkin au Conseil supérieur des colonies, M. Harmand se soit déclaré plein d'admiration pour les Français d'Indochine, « les tentatives des colons lui apparaissent, en réalité, comme incapables de servir la politique d'enrichissement qui doit être la tâche la plus pressée et la plus impérieuse de la domination ».

C'est sur l'indigène que l'Etat doit agir : « Instituer et maintenir une bonne politique indigène, c'est à ce problème que se subordonnent tous les autres », écrit M. Harmand. Le fondement de cette politique ne doit être cherché que dans des considérations strictement utilitaires.

« Il faut voir les choses comme elles sont et être sincère avec soi-« même. Vanter sans cesse notre générosité, mettre toujours en « avant notre libéralisme démocratique, ce n'est pas mauvais entre « nous et ce peut être utile » ; mais, en réalité, ce ne sont là qu'« hypocrisies misérables ». Les colonies sont faites pour la métropole. Pour les acquérir et les garder sous sa dépendance, l'Etat ne peut compter que sur la force, les indigènes ne nous aiment pas et ne nous aimeront jamais : « C'est une fatalité inexorable contre « laquelle aucune politique ne saurait prévaloir et qu'aucune rhéto-« rique ne saurait masquer. Il faut que le conquérant, si hautes que « soient ses ambitions et ses aspirations, ait le courage de s'y résigner ; c'est le châtiment de sa violence, la tache de sang que rien ne « peut effacer de ses mains. » Par suite, les indigènes soumis à notre domination sont des sujets pour l'Etat dominateur et doivent rester des sujets. C'est une pure folie de prétendre les assimiler à des citoyens français. Il est, de même, absolument faux de considérer les Dominations comme faisant partie intégrante du territoire national, comme étant la Patrie. C'est en commettant cette erreur qu'on en est venu à assimiler les habitants qui les peuplent à des citoyens français. Le gouvernement le plus apte à donner dans les Dominations les meilleurs résultats est donc celui du « bon tyran », intelligent, doux, éclairé, prévoyant et charitable, compréhensif et tolérant, mais fort. C'est celui qui a pour principe l'autonomie, et pour agent un Gouverneur général assisté de nombreux fonctionnaires.

Ce gouverneur général est le délégué et le représentant du Pouvoir central auprès de la dépendance et il est aussi le représentant, le défenseur de la dépendance auprès de la métropole. « Son rôle « sera le plus souvent, et surtout dans les Dominations en formation « et en croissance, bien plutôt un rôle de résistance au gouverne-« ment métropolitain que de simple exécuteur de ses volontés. » C'est la même idée que développait, il y a deux ans, dans *l'Eveil d'un monde* (1), M. Lucien Hubert, quand il écrivait : « Le gouverneur

(1) *Mercure de France*, 16-xi-1908.

« général est d'abord et avant tout un organe de liaison ; c'est ensuite « un organe de haute direction ; c'est, enfin, un organe de concen- « tration. »

Pour M. Harmand, « le Gouverneur général n'est pas un adminis- « trateur au sens exact du mot. Comme l'indique parfaitement son « titre, il gouverne, mais n'administre pas directement... Il n'y a « pas à lui demander la connaissance approfondie et acquise sur « place du pays et de ses habitants. Il ne doit pas être un spécialiste, « mais un homme d'Etat... Le titre de Gouverneur général n'est pas « un de ces grades qui doivent couronner une carrière administrative « coloniale : c'est une délégation directe de l'Etat souverain et des « pouvoirs du gouvernement national... ces fonctions devraient être « complètement inaccessibles aux hiérarchies locales. Sans refuser au « gouvernement la faculté de s'adresser à qui il voudra, il semble « préférable de confier ces fonctions à des hommes politiques. » M. Harmand fait remarquer, à ce propos, qu'en France « les leçons « de l'expérience et de la nécessité nous ont déjà amenés à pratiquer « la conduite qu'il voudrait voir adopter comme une règle et qu'il « n'y a guère d'exemples, depuis notre renaissance coloniale, qu'un « fonctionnaire de nos Possessions politiquement les plus importantes « y ait occupé directement le poste suprême ». Ce point de vue est peut-être discutable et il est arbitraire de l'imposer de manière absolue. Tout ici est question de fait : tout dépend de la valeur de l'homme choisi et, évidemment, un homme politique jeune, travailleur et intelligent, est préférable à un homme de carrière usé et fatigué. Mais il serait fou de vouloir poser ici une règle inflexible, et pour un Doumer ou un Augagneur qui sera pourvu, au nom des principes de M. Harmand, d'un gouvernement général, que de brouillons et de sinistres imbéciles peut nous offrir la cohue des arrivistes parlementaires ! Dans le système colonial de M. Harmand, la représentation parlementaire est condamnée ; l'enseignement des indigènes doit revêtir une forme spéciale et ordinairement professionnelle ; le ministre des Colonies doit être l'organe de direction par excellence de notre politique coloniale. Ce sont là idées déjà fort connues. M. Messimy, dans ses rapports sur le budget des colonies, les a, nous l'avons montré il y a quelque temps (1), longuement développées, notamment en ce qui concerne la diversité d'enseignements à donner à nos divers sujets indigènes, enseignements qui doivent être proportionnés à leurs qualités d'assimilation. De même, en ce qui touche la représentation parlementaire des colonies, M. Messimy a écrit :

Le principe même de cette représentation est des plus contestables, puisque les élus des colonies collaborent à une législation et votent un budget

(1) *Mercure de France*, 1-III-1910, et 16-XI-1910.

qui nes ont pas applicables à leurs mandants et ne connaissent, par contre, qu'indirectement les mesures législatives et financières que les autorités gouvernementales et administratives prennent à l'égard des pays qui les ont nommés. D'autre part, nos lois électorales faites pour la métropole s'appliquent mal aux colonies auxquelles elles ont été étendues en bloc avec une évidente maladresse... Si l'on maintenait dans son intégralité le principe de la représentation des colonies dans les deux Chambres tel qu'il fut posé par les lois des 24 décembre, 8 avril 1875 et 28 juillet 1881, toutes antérieures à notre grand mouvement d'expansion, c'est 600 députés et 300 sénateurs qu'il faudrait attribuer maintenant à nos possessions, eu égard à leur population. Pourquoi les Arabes et les Annamites seraient-ils moins dignes d'être représentés que les noirs du Sénégal ou les Hindous ? On submergerait le Parlement national sous cette foule d'élus des colonies. L'absurdité de ces conséquences logiques du principe de l'assimilation condamne, mieux que tout autre raisonnement, la conception fausse dont s'inspire le mode actuel de représentation des colonies.

Au demeurant, les réflexions que M. Jules Harmand expose longuement dans son ouvrage restent très intéressantes. On ne peut que regretter qu'il se borne trop fréquemment à des critiques générales et qu'il n'applique pas son esprit méticuleux à indiquer des solutions pratiques aux divers problèmes qu'il examine. C'est ainsi, par exemple, qu'en matière d'impôts il dénie toute valeur à l'impôt direct et vante l'excellence des impôts indirects, « les véritables impôts de la domination, » pour des raisons, d'ailleurs, connues, et qui proviennent de « leur élasticité merveilleuse ». Quand on le voit, quelques pages plus loin, en étudiant successivement les divers impôts indirects actuellement en usage, critiquer l'impôt sur le sel, sur l'alcool, sur les sorties des marchandises, sur les douanes, on comprend difficilement comment il peut satisfaire le principe qu'il inscrit en tête de son chapitre sur les impôts :

Aucun gouvernement ne peut se passer d'impôts, mais la domination a des besoins d'argent plus grands et plus pressants que tous les autres. Il faut au gouvernement conquérant beaucoup d'argent et le plus vite possible.

Alors ? Mais laissons là cette contradiction. L'œuvre de M. Harmand dans l'ensemble est méritoire et vaut d'être retenue. C'est la première fois, en effet, qu'une haute personnalité administrative, répudiant l'hypocrisie et l'optimisme chers aux personnages officiels arrivés, reconnaît que ce qui réside à la base de toute politique coloniale, c'est *la force*. « Le conquérant, dit-il, ne doit se faire aucune « illusion... Il n'inspirera jamais à ceux qu'il prétend diriger, après « les avoir vaincus et soumis, les sentiments d'affection instinctive « et de solidarité volontaire qui font une nation. » C'est exact, et il ne saurait personnellement me déplaire de voir un homme de l'im-

portance et de la valeur de M. Harmand, adopter et justifier avec d'excellents arguments la thèse originale que je fus le premier à soutenir et à développer en France dans mon *Essai sur la colonisation* (1), thèse qui ruine les conceptions officielles sur la politique coloniale, qu'elles se réclament de l'assimilation irréalisable ou de l'association hypocrite, deux systèmes également en contradiction flagrante *avec le fait*.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

G.-A. Mann : *Le Développement de la Volonté par l'entraînement de la Pensée*, in-8. *Id.* : *La Force-Pensée ou Faculté unique de l'Homme*, in 8, chez l'Auteur, 15, rue du Louvre. — G. Delanne : *Les Apparitions matérialisées des Vivants et des Morts*, t. II : *Les Apparitions des Morts*, in-8, Leymarie. — Ch. Proth : *La Photographie transcendantale*, gr. in-8, Libr. Nationale — Georges Meunier : *Ce qu'ils pensent du « Merveilleux »*, in-12, Albin Michel. — M. Rémy : *Spirites et Illusionnistes*, in-12, A. Leclerc. — Charles Lancelin : *La Sorcellerie des Campagnes*, in-8, Publications du Psychisme expérimental. — Robert-Freke Gould : *Histoire abrégée de la Franc-Maçonnerie*, p. in-8, J. Lebègue et Cie, à Bruxelles. — F. Appy : *La Vie de l'Humanité sur la terre*, in-8, Chacornac. — Memento.

M. G.-A. Mann est, comme tous les philosophes américains en général, un penseur positif et pratique. Il ne se perd ni ne s'attarde dans les analyses psychologiques et les spéculations métaphysiques. Il simplifie les questions et il les ramène toutes au but qu'il poursuit, qui est d'enseigner à l'homme comment il peut développer sa volonté, se guérir de ses maladies et se maintenir en bonne santé intellectuelle, morale et physique.

Pour M. Mann, l'homme n'a qu'une faculté : la faculté de penser. Quant aux autres qualités ou opérations de l'esprit, qu'on appelle aussi des facultés, elles ne seraient que des modalités de celle-là.

La Pensée est autre chose encore : c'est une force. C'est l'avis de beaucoup de penseurs. Mais M. Mann ajoute que c'est l'*unique* force. C'est peut-être vrai, mais il serait probablement plus exact de dire, avec Strada, que la pensée est la première et la plus élevée de toutes les forces et que les autres n'en sont que des dégradations successives. Il y aurait ainsi comme une échelle de forces, dont la pensée occuperait le sommet (2).

Si la pensée est la première des forces, l'homme doit pouvoir commander aux autres forces, notamment aux forces vitales, et agir ainsi sur son état physique et le modifier. Il peut donc se guérir par

(1) Editions du *Mercure de France*.

(2) Il se pourrait qu'au-dessus de la pensée il y ait d'autres forces encore, mais nous n'en savons positivement rien. La plus élevée correspondrait, en ce cas, au mouvement absolu, si toutefois il y a un mouvement absolu.

la pensée, s'il est malade. Il n'y a d'ailleurs qu'*une* maladie, et « cette maladie est un effet dû à notre manière de penser ».

D'abord physique, elle prend différents aspects et se manifeste sous mille formes, à chacune desquelles la médecine a donné un nom spécial.

Il n'est pas, en effet, un mal physique dont l'origine ne puisse être ramené à un état nerveux, et ce dernier à un état mental dû à des pensées morbides. On pense d'abord à des choses désagréables, puis, au bout de quelques jours, l'on se tourmente, car cette méditation sur un sujet désagréable nous permet de concevoir toute espèce de malheurs, et voilà le système nerveux affecté...

La pensée étant la cause initiale de la maladie, elle est aussi la cause, le moyen qui la guérit. C'est, en effet, en agissant sur le mental des malades que les grands thérapeutes de tous les temps ont obtenu de merveilleuses guérisons.

M. Mann fait remarquer judicieusement, à ce sujet, que ce n'est pas la suggestion « qui opère la transformation, mais l'*idée acceptée* » par le malade. Ceci est on ne peut plus vrai, car l'idée seule est *motrice*, donc cause de tout mouvement, c'est-à-dire de toute force. Nous sommes tous, en effet, poussés ou dominés par des idées et nos mouvements et nos actions leur sont proportionnels. L'amoureux est dominé par l'idée qu'il se forme de celle qu'il aime, et le savant dirigé par l'idée de découvrir ou d'inventer quelque chose.

Par la pensée, nous pouvons agir sur les autres hommes et — directement ou indirectement — sur les animaux, les choses et les forces de la nature.

Ces forces sont colorées diversement, mais elles ne sont perçues que par les voyants. Elles sont d'autant plus élevées qu'elles sont plus pures et plus brillantes.

Elles sont attirées par l'homme, entrent en lui, parcourent tout son corps et en ressortent en partie « après avoir magnétisé chaque atome du corps et du cerveau par leurs vibrations ».

D'après le Dr Baraduc, — auquel M. Mann emprunte une partie de ces données, — un tiers de ces forces s'extériorise et les deux autres tiers deviennent la force vitale individuelle.

Pour diriger, attirer ou capter ces forces à son gré, agir sur soi ou autrui, une seule condition est requise, mais elle est indispensable, capitale. Cette condition est d'être maître de soi, c'est-à-dire avoir acquis cette état de calme intérieur imperturbable, de tranquillité d'âme, de lucidité d'esprit et de confiance en soi qui caractérise essentiellement l'homme de volonté.

Pour acquérir cet état de maîtrise complète, il est nécessaire de créer par la pensée un courant d'idées propres à déterminer et à conserver le calme intérieur, la tranquillité d'âme, la lucidité d'esprit et la confiance en soi, ce qui revient à dire qu'il faut *se suggérer*

ces idées. C'est donc par l'*auto-suggestion* consciente et continue qu'on parviendra à créer cet état d'esprit nécessaire à l'exercice régulier et normal de la volonté et à son développement progressif.

Par le même procédé, on arrivera également à se guérir de ses maladies et à se maintenir en bonne santé.

Cette méthode auto-suggestive comprend trois phases: 1° la *formation de l'idée* en vue de l'effet que l'on veut obtenir; 2° la *représentation* de cette idée sous forme d'*image ;* 3° la *fixation* ou *contemplation* de cette image.

Quoique très simple, cette méthode est difficile à pratiquer, car elle exige de celui qui veut l'employer avec chance de succès une attention toujours tenue en éveil et une persévérance inlassable. On ne doit jamais se laisser abattre.

Grâce à cette méthode longtemps et ponctuellement pratiquée, l'homme peut parvenir à « cette parfaite égalité d'âme qui, aux yeux de l'observateur superficiel, passe peut-être pour de l'indifférence, mais n'est en réalité que la manifestation externe d'un état d'âme supérieur ».

M. Mann fait consister la volonté uniquement dans cet état d'être ou d'esprit que je viens de décrire. C'est pourquoi la volonté d'après lui ne serait pas une faculté. Je ne partage pas entièrement son opinion. Ce que M. Mann appelle volonté *n'est pas la volonté elle-même, mais la condition nécessaire à son exercice normal et régulier.* Car il n'y a que celui qui sait rester calme, même en face du danger, qui sait maîtriser ses idées, ses sentiments, ses désirs et ses passions, qui peut vraiment exercer normalement et consciemment sa volonté, marcher, sans dévier, vers le but préfixé, d'un pas ferme et résolu.

La volonté est une faculté — autrement dit une puissance, un pouvoir, — puisqu'elle oblige les facultés mentales à prendre une détermination collective en vue d'un but à atteindre et à faire un effort incessant pour la réalisation de ce but. La volonté est donc un pouvoir directeur et recteur des facultés. Elle est aussi un pouvoir inhibitoire, puisqu'elle empêche l'esprit de se laisser distraire par des idées contraires ou indifférentes au but poursuivi, ou entraîner par les désirs et les passions qui l'en éloigneraient. L'état de calme d'ailleurs ne peut être obtenu que par un exercice constant de la volonté.

M. Mann s'est beaucoup inspiré dans ses ouvrages, — **le Développement de la Volonté par l'entraînement de la Pensée** et **la Force-Pensée ou Faculté unique de l'homme**, dont je viens de faire une analyse très succincte, — des travaux de Baraduc, du comte de Tromelin, d'Albert de Rochas, de J. Payot, du Dr Emile Lévy et de certains théosophes, notamment le Leadbeater. Il y rapporte aussi ses propres expériences sur la

transmission de pensée. Des clichés photographiques curieux montrent les fluides s'extériorisant de son corps et les forces cosmiques y entrant pour remplacer les forces dépensées et rétablir ainsi l'équilibre.

Les ouvrages de M. Mann sont des œuvres fortes et saines. Le lecteur n'y trouvera pas de longues dissertations et des théories subtiles sur les phénomènes, mais des règles et des directions fort sages, d'une grande portée pratique. C'est là le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

§

M. Delanne est l'un des défenseurs les plus instruits et les plus ardents du spiritisme. Son œuvre, déjà considérable, ne comprend pas moins de sept ou huit gros ouvrages.

Le dernier en date — **les Apparitions matérialisées des vivants et des morts**, — est le plus imposant de tous. Il comprend deux volumes in-8° formant un ensemble de plus de 1300 pages de texte compact. Le premier traite des **Fantômes de Vivants**, le second des **Apparitions des Morts**. Ils constituent l'œuvre la plus importante qui ait paru sur ces questions. M. Delanne y reproduit ou résume les travaux de tous les chercheurs et expérimentateurs qui s'en sont occupés. Il conclut en faveur de la thèse spirite, qu'il défend avec beaucoup de vigueur et d'habileté. Je ne la discuterai pas. Je ferai remarquer toutefois qu'elle n'infirme pas entièrement les autres. Il est possible qu'elle s'applique à certains cas, mais il serait téméraire d'affirmer qu'elle le soit à tous.

Les phénomènes que l'on désigne sous les noms de spirites, de psychiques ou de métapsychiques, peuvent être dus à des causes diverses. C'est pourquoi les partisans de l'action du subconscient et ceux qui, comme les occultistes et les théosophes, font intervenir les esprits de la nature ou des êtres non-humains ont sans doute quelquefois raison, surtout les premiers.

Dans le second tome de son ouvrage, M. Delanne montre la continuité des manifestations extra-corporelles des vivants et des morts et comment on distingue les manifestations véritables des hallucinations ; traite ensuite des apparitions partielles, spécialement de celles de mains, puis des apparitions complètes et de la façon dont elles se forment ; aborde le problème redoutable de l'*identité* des esprits, qui est la pierre d'achoppement du spiritisme, rappelle les expériences de savants tels que W. Crookes, Carl du Prel, Alfred Russel Wallace, Morselli, Bozanno, etc., dévoile les fraudes des médiums et des charlatans et expose les conditions qu'on doit observer dans les expériences spirites. Enfin, dans un dernier chapitre, il donne un résumé général de toutes les questions traitées et il conclut.

— J'aurais encore à parler, dans le même ordre d'idées, de trois autres ouvrages, qui mériteraient plus qu'une simple mention. — Dans **la Photographie transcendantale**, M. Ch. Proth s'est proposé « de mettre au point et de résumer l'état actuel de la question de la photographie des êtres et radiations invisibles de l'espace ». — Sous le titre: **Ce qu'ils pensent du « Merveilleux »**, M. Georges Meunier a recueilli les opinions d'écrivains et penseurs notoires, tels que Barrès, Aicard, Bourget, Coppée, Mirbeau, Donnay, Lemaître et Quinton et rapporté nombre d'anecdotes curieuses. Le volume est aussi amusant qu'intéressant. — M. Rémy contribuera beaucoup, je l'espère, grâce à son livre : **Spirites et Illusionnistes**, — à éclairer les spirites et à les rendre plus prudents en matière d'expérimentation.

La Sorcellerie des Campagnes, par M. Charles Lancelin, constitue une importante contribution à l'étude de la sorcellerie. Les six premiers chapitres forment comme une sorte d'introduction générale à cette étude. Il y est question des origines de la sorcellerie, que l'auteur fait remonter aux mystères antiques et aux sanctuaires d'Egypte, de la sorcellerie des fraudeurs, des ignorants, des magnétiseurs, des magiciens et des bohémiens. M. Lancelin évoque ensuite plusieurs affaires de sorcellerie qui firent du bruit en leur temps, note les signes caractéristiques des sorciers, parle des grimoires et des pactes, de l'initiation du sorcier et de sa succession, des œuvres *majeures* (comment se jettent et s'évitent les sorts, mécanisme de la lycanthropie et du vampirisme) et *mineures* (le sabbat, les cauchemars et les hallucinations, les gardes, la baguette divinatoire, etc.), de la sorcellerie des campagnes. En appendice, il donne un dictionnaire assez complet de recettes et remèdes de sorcellerie rurale et le récit détaillé de ses expériences personnelles, relatives à la répercussion sur le corps physique des blessures hyperphysiques.

§

M. Robert-Freke Gould est l'auteur d'une *Histoire de la Franc-Maçonnerie* (1882-87), très estimée. C'est, paraît-il, l'une des plus complètes et des plus documentées qui aient paru. Il a publié plus tard une **Histoire abrégée de la Franc-Maçonnerie**, que M. Louis Lartigue vient de traduire en français. Cet *Abrégé* constitue par lui-même un important travail. Le premier chapitre traite des théories et légendes relatives à la Franc-Maçonnerie. Il contient des détails curieux sur les mystères antiques, les Esséniens et surtout sur les Rose-Croix, qui intéresseront particulièrement les occultistes M. Gould donne ensuite de nombreux renseignements sur la maçonnerie anglaise, les grandes loges; puis il fait successivement l'historique de la Franc-Maçonnerie dans les divers pays du monde. Il s'est

surtout étendu sur l'histoire de la maçonnerie anglo-saxonne. Il termine son consciencieux ouvrage par un index très complet qui facilitera beaucoup les recherches.

§

M. Appy a tenté l'étude d'un grand et vaste sujet : **la Vie de l'Humanité sur la terre**. Le premier volume — le seul paru — traite de Dieu, de « la création des cieux, de la terre et de toutes les choses qui y sont », du berceau du genre humain et des migrations. L'auteur s'appuie constamment sur la Genèse de Moïse, qu'il interprète à sa façon. Il s'efforce — sans y parvenir — de concilier la science et la foi. Il n'est pas d'ailleurs tout à fait au courant des dernières données de la science et il manque d'esprit critique. Seule sa méthode d'exposition est assez originale, mais elle n'a pas grande valeur démonstrative.

M. Appy a lu Strada, mais il ne le nomme pas. C'est fort heureux, car il ne l'a pas compris.

Dans son avant-propos, il dit que *l'évidence* n'est pas critérium, mais il fait l'esprit critérium : ce qui revient à dire que l'évidence est critérium. Car qu'est-ce que l'évidence, sinon *l'esprit déclarant qu'il voit bien, juste ?*

M. Appy n'est pas à une contradiction près. Il donne deux définitions du fait. Il écrit d'abord que « le fait normal et positif (il y aurait donc un fait anormal et négatif?) c'est ce qui est », puisque « tout fait réel et positif est l'œuvre de l'esprit, de la loi, de la force, de l'action de la force sur la matière, ainsi que du mouvement imposé à la matière ». D'après cette dernière définition, il résulte que le fait est *uniquement* matériel ou il n'est pas. Donc l'esprit, la loi, la force, le mouvement, la matière, l'espace et le temps — qui constitueraient les sept conditions nécessaires à la production des faits — ne sont pas des faits par eux-mêmes. Si on s'appuie sur la première définition, ces conditions n'auraient aucune réalité ou elles seraient des choses anormales et négatives. On se demande donc comment des choses anormales et négatives peuvent produire des choses normales et positives ?

Il ressort également de la seconde définition du fait que les nombres, le bien, le mal, le vrai, le juste et l'injuste, voire même Dieu, n'ont aucune sorte d'existence puisque ce ne sont pas des faits. D'après la première, ce serait tout au plus des choses ou des êtres anormaux et négatifs.

Les phénomènes ne seraient pas davantage des faits. M. Appy dit en effet qu' « un phénomène qui s'évanouit » n'est pas un fait, parce qu'il provient » d'une fausse ou d'une imparfaite application de la

loi (1). » Or, comme il n'y a pas un phénomène qui n'ait une fin, qui ne s'évanouisse par conséquent, que reste-t-il donc pour constituer les faits, si on retranche les phénomènes ?

Ailleurs, M. Appy déclare qu'il voit l'absolu « dans la morne étendue des neiges éternelles, les nuages intangibles (?) et fugaces, les gouffres insondables des Océans... » (p. 24). Pour lui il y aurait deux absolus : un « absolu sensible à notre regard et à notre esprit » et un absolu « qu'aucun organe humain ne peut plus ni mesurer ni évaluer, même par le sentiment (?) ». On ne peut admettre l'existence de deux absolus, car, se limitant l'un l'autre, ils se détruisent réciproquement.

« L'absolu, écrit-il encore, commence où finit le possible pour l'effort humain » (p. 27). Enfin, il y aurait une zone limite entre le relatif et l'absolu. « Cette zone n'est autre que le jeu entre le minimum et le maximum des facultés de l'homme. » Je renonce à comprendre.

Memento. — M. J. Burel a écrit une étude très substantielle sur *Isis et les Isiaques sous l'Empire Romain* (Bloud et Cie). Il traite successivement de l'introduction du culte d'Isis à Rome, de la mythologie, de la théologie, de l'initiation et du culte isiaques, du sacerdoce et des causes du succès du culte d'Isis. — *La Sexologie. L'Oracle des Sexes*, par Sirius de Massillie (H. Daragon). Il est question dans cet opuscule des présages de fécondité et de stérilité, de la durée de la grossesse, du calcul infaillible (?) du jour de l'accouchement, du nombre et du sexe des enfants qui doivent naître, etc.

— Nouvelles revues : *Le Monde Psychique*, organe mensuel de l' « Institut de Recherches psychiques de France », publié par L. Lefranc, directeur, et Ch. Lancelin, rédacteur en chef (5, rue Nicolas-Flamel). Articles intéressants de M. Lefranc (Recherches expérimentales sur le corps astral et les Etats de sommeil du corps éthérique), de Ch. Lancelin (Méthode de dédoublement personnel), du baron Carra de Vaux (Fragments d'eschatologie musulmane), du Ct Darget et E. Lefranc (les Radiations noires et blanches chez l'homme et dans la Nature), etc. ; — *l'Analogie universelle* (Paris, 7, rue Lacépède). Ces « Feuilles de philosophie », qui paraissent le 15 de chaque mois, contiennent entre autres choses, dans leur premier numéro, le commencement d'une étude d'Ed. Schiffmacher (les Courbes divines dans la Création) et un petit article d'Emile Bruyère (la Spirale dans la Science et la Philosophie), qui sont visiblement inspirés de l'ouvrage de Paul Flambart, — *la Chaîne des harmonies* — que ces auteurs ont oublié de citer. L'orientation de la revue est nettement catholique. « *Il ne peut y avoir de contradiction* (?), déclare la rédaction, entre l'enseignement de l'Eglise et les affirmations de l'intelligence humaine. »

— *La Revue du Psychisme expérimental* s'attaque au « Dr comte de Sarâk », mage-prestidigitateur, indique les procédés d'hypnotisation et de déshypnotisation (Gaston Durville) et dévoile les trucs de la prestidigitation

1) Par loi, il entend l'action des sept conditions sus-dites combinées.

relatifs à la transmission de pensée (H. Durville fils). Elle contient en outre des articles de L. Tournier (Un procès de magie au XIXe siècle : les sorciers de Chiloé, — Chili), du Dr Michaud (Recherche systématique de la suggestibilité chez les malades), d'Henri Mager sur la Foudre (l'auteur se demande si on peut espérer de la supprimer, etc.).

— *La Gnose* publie des études remarquables de Matgioi (l'Erreur métaphysique) des religions à forme sentimentale, de Palingénius (le Symbolisme de la Croix), d'Abdul-Hâdi (Pages dédiées au soleil, à Mercure, etc.) que le manque d'espace m'empêche d'analyser. A signaler aussi les Présages astrologiques de Barlet pour chaque mois de l'année.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

« Les Amis de Paris » : groupement ; un serment des écoliers américains. — *La Revue* : une maladie mystérieuse décrite par le Dr de Neuville. — *Le Correspondant* : pommes de terre nouvelles hors de saison et fourrures artificielles. — *La Revue hebdomadaire* : un mariage princier à Kapurthala. — *Pan* : Apollon accueille mal les mauvais poètes. — Memento.

Les Amis de Paris, tel est le titre d'une association et de l'organe qu'elle publiera mensuellement. Le premier numéro de cette revue est du 1er avril. Elle répandra les idées d'hommes « poussés par la conviction passionnée que Paris a besoin de l'appui de tous ses amis pour se développer dans une atmosphère de beauté et d'harmonie ».

Nous sommes chaque jour en proie à de petites vexations contre lesquelles nous sommes désarmés parce que nous sommes isolés, mais dont un groupement puissant aura raison. Adressez-vous aux « Amis de Paris », dont un service spécial de contentieux centralisera toutes vos réclamations. Chemins de fer, théâtres, voitures, taxes, contributions, etc., etc..., partout où nous allons, partout où nous payons, il y a du mieux à exiger.

Pour nos enfants, pour nos jeunes gens, il faut des terrains de jeux, à Paris et hors Paris ; il faut leur faciliter l'exercice de tous les sports et créer des « Auberges du Dimanche » où, du samedi midi au lundi matin, notre jeunesse pourra jouer et respirer au grand air de la campagne, canoter, nager, etc... Et, dans l'intérêt général, il est souhaitable de rendre possible à toutes les familles l'excursion du dimanche que les tarifs actuels interdisent à celles qui ne sont pas fortunées. Visites des musées, des monuments, des environs de Paris, facilitons tout cela, et faisons connaître Paris à tous ceux qui l'ignorent. Combien de Parisiens ne connaissent pas la place des Vosges, combien ne sont pas montés sur la Butte Montmartre !

Et combien d'œuvres de charité et de solidarité se sont fondées à Paris, qu'il est d'un intérêt général de faire connaître !... sans parler de ces sociétés comme « la Cité », « le Vieux Montmartre », « Auteuil-Passy », les « Amis des Monuments », les « Parisiens de Paris », dix autres encore dont les travaux si utiles ne sont pas assez répandus.

Rendre notre Paris plus beau — matériellement et moralement ; — y

attirer, y retenir les visiteurs du monde entier ; — le rendre plus agréablement habitable pour tous ceux qui y vivent ; faire connaître la capitale dans tous les détails de son organisme vital... tel est notre but, et vous mériterez vraiment le titre d' « ami de Paris » en donnant votre collaboration à l'œuvre que nous venons de créer et dans la prospérité de laquelle chacun trouvera cette récompense d'avoir contribué à la gloire de Paris.

Tout cela est excellent. « Les Amis de Paris » entrent en campagne. Voici une déclaration de guerre de M. Ch. Beauquier : « L'affiche, voilà l'ennemie ! »

Ensuite, c'est M. Léon Riotor qui, prenant exemple de ce que sont quelques écoles communales, voudrait que toutes leur fussent égales par d'artistiques décorations, l'agrément de « quelques pots de fleurs ». Il y a tout un programme contenu dans cette phrase du très actif secrétaire de la Société nationale de l'Art à l'Ecole :

Paris doit avoir les premières écoles du peuple, les plus saines, les plus claires, les plus joyeuses...

Nous donnons ici, comme un document, « le serment civique des écoliers américains » publié par cette revue :

Je ne détruirai aucun arbre, aucun massif de fleurs ; — je promets de ne pas cracher sur le parquet dans un tramway, dans les salles de l'école ou dans tout autre bâtiment public, ni sur les trottoirs ; — je m'engage à n'endommager aucun grillage ou aucun édifice ; — je ne jetterai jamais du papier ou des détritus dans les lieux publics. — J'emploierai toujours un langage courtois. — Je protégerai les oiseaux. — Je protégerai la propriété des autres au même titre que je désirerais qu'on protège la mienne. — Je promets d'être un citoyen sincère et loyal.

Veut-on que l'on impose à nos écoliers un serment analogue ? On peut souhaiter que non. Si charmants que soient les écoliers américains — et pourquoi ne le seraient-ils point ? — gageons que la majorité se soucie fort peu, dans la pratique, de l'engagement pris de ne cracher ici ni là, d'employer « toujours un langage courtois »... Et sur la propriété d'autrui ?... Ce serait jeter officiellement le grain des revendications trop justes, dans le cerveau lyrique de Gavroche.

§

M. le Dr A. de Neuville traite, dans **la Revue** (15 avril), des « maladies mystérieuses ». Ce sont celles à quoi la médecine n'entend rien. Elles passent en horreur ce qu'inventerait l'imagination la plus volontaire. Jugez-en plutôt :

Un jour, un homme robuste, plein de santé, taillé en hercule, se présenta à la consultation d'un des plus grands médecins de Washington. Il raconta qu'il était pêcheur et que, l'année précédente, au cours de ses travaux, il avait ressenti une très vive démangeaison causée par un gros bouton à l'épaule gauche. Il l'avait pincé et il en était sorti un ver blanc et plat d'un

centimètre et demi de large sur environ deux centimètres de long. Cela lui avait paru étrange, mais il ne s'en était pas inquiété. Un an après, il découvrit sur sa poitrine quatre ou cinq excroissances. Sans sourciller, il les avait ouvertes d'un coup de canif et y avait trouvé des vers de la même espèce. Le docteur à qui il fit ce récit n'y comprit rien. Il examina l'homme sur tout le corps et constata que des boutons s'offraient à l'aine et sous le sein gauche. Ils abritaient chacun un ver enkysté, quelquefois deux ou trois. C'étaient des vers cysticerques, similaires à un parasite qui se loge dans l'intestin, mais d'une espèce scientifiquement inconnue. Le docteur en recueillit quelques-uns et les soumit au professeur Smills, un expert en helminthologie attaché à l'hôpital de la marine. Celui-ci reconnut un helminthe déjà observé au Japon, mais dont aucun spécimen ne s'était encore montré aux Etats-Unis. Personne ne pouvait dire comment il y avait été transporté et se trouvait dans le corps du pêcheur. Il ne figurait dans aucune nomenclature et l'on n'avait pas décrit son étiologie. En attendant, on soumit le cas mystérieux à une surveillance étroite.

Le pêcheur, à qui l'on ne pouvait procurer de remède, vit augmenter son mal singulier. Bientôt il éprouva des douleurs cuisantes insupportables. devint fou. Cette aliénation mentale n'avait d'ailleurs rien de surprenant : les parasites avaient atteint le cerveau. L'homme mourut dans un accès de delirium tremens. On fit l'autopsie et l'on examina attentivement l'intérieur du crâne. La cervelle avait été dévorée par les vers qui y pullullaient. On ne s'explique pas comment la victime avait pu endurer si longtemps ce supplice !

Le ver dont il s'agit n'a pas une forme régulière. Il s'enroule, décrit plusieurs circonvolutions, quelquefois il offre vaguement l'aspect d'un fœtus qui aurait plusieurs têtes. Son mode de reproduction, qui rappelle le ténia, est extraordinaire. Les têtes multiples se détachent et voyagent à travers les tissus en se développant et en devenant de nouveaux helminthes complets qui s'enkystent isolément et se nourrissent de l'organisme humain.

§

Si la nature a des ressources innombrables pour châtier on ne sait de quoi le malheureux homme, celui-ci accroît sans cesse de nouveaux moyens le répertoire de ses découvertes dans le but de la « truquer ».

M. Francis Marre, dans sa « Revue des Sciences » du **Correspondant** (10 avril) en vulgarise deux qui ne manqueront d'étonner les amateurs de pommes de terre nouvelles, quand ce n'en est pas la saison, et les amateurs de fourrures rares à bon marché.

Voici pour les tubercules :

Si vous avez à votre disposition un souterrain parfaitement obscur, une cave, une carrière abandonnée où ne filtre jamais le moindre rayon de soleil, il va vous être possible de vous livrer à une culture extrêmement curieuse, celle des pommes de terre nouvelles.

Disposez dans votre souterrain du terreau très sec et finement tamisé, en couches de 10 à 15 centimètres d'épaisseur, et enfoncez-y à moitié de grosses pommes de terre saines et sans aucun défaut. L'espèce en importe

peu ; mais prenez de préférence des tubercules « de deux ans », c'est-à-dire de la récolte précédente. Si quelques-uns d'entre eux ont germé, prenez soin de les ébourgeonner au sécateur sans froisser en rien l'écorce... Cela fait, attendez.

De temps en temps, tous les trois ou quatre jours, par exemple, vérifiez cependant votre plantation de façon à éliminer les tubercules qui se gâteraient. Au bout de trois semaines, chacun de ceux que vous aurez laissés en place va se couvrir de points blancs minuscules : une semaine plus tard ces points blancs se transformeront en petites pommes de terre qui vont croître rapidement. Quand celles-ci auront atteint une grosseur raisonnable, cueillez-les en laissant en place les vieux tubercules qui continuent à produire. Un mois après, vous pourrez faire une seconde récolte et, au bout d'un mois encore, une troisième. Le bourgeonnement se produit jusqu'à épuisement complet du tubercule qui se vide peu à peu et dont il finit par ne rester que l'enveloppe. Si, parfois, vous voyez poindre des commencements de germes, enlevez-les avec précaution au sécateur. L'essentiel est, quand vous entrerez dans le souterrain, de ne pas laisser pénétrer la moindre lumière du jour, et de vous éclairer avec une lampe à verre rouge.

Grâce à cette méthode culturale nouvellement imaginée en Angleterre, il est possible d'obtenir des produits qui ont absolument l'aspect et le goût des pommes de terre nouvelles : ils ont, de plus, une peau si fine qu'il suffit, avant de les faire cuire, de les laver sans les peler ni les gratter. Leur chair est ferme, savoureuse, et leur qualité culinaire parfaite.

Ces petits « tubercules de couche » peuvent-ils vraiment être appelés des pommes de terre nouvelles, et vendus en France sous cette dénomination sans contrevenir aux lois, décrets ou règlements concernant les fraudes alimentaires ? La question ne saurait manquer de se poser quelque jour : ce sera affaire aux juristes officiels que de la trancher. En tout état de cause, il est, du reste, infiniment probable qu'elle le sera dans le sens de l'affirmative.

Quant à la préparation de fourrures artificielles, M. Francis Marre nous fait connaître cet « assemblage bizarre dont M. Marre vient de faire breveter la fabrication ingénieuse » :

On réunit des peaux de bête en les cousant les unes aux autres, de manière à ne laisser entre elles aucune solution de continuité, puis on tend la « nappe » ainsi obtenue et on la place, poil en dessus, au fond d'un récipient. Cela fait, on la recouvre d'eau dont on détermine la congélation, de manière à obtenir une sorte de galette de glace : on scie cette galette en prenant la précaution de détacher tout juste l'épaisseur de la peau qui, traitée par les procédés usuels de la tannerie, trouve les utilisations industrielles courantes. Quant à la plaquette de glace qui contient les poils, elle est laissée à proximité d'une surface métallique chauffée jusqu'à ce qu'une mince couche soit fondue à sa partie inférieure, rendant libre la base des poils qu'elle enferme dans sa masse. Ceux-ci sont alors badigeonnés avec une solution de caoutchouc employée en assez grande abondance pour pouvoir, une fois sèche, constituer, pour eux, une surface d'implantation solide Il ne reste plus qu'à décongeler et à soumettre aux traitements que subis-

sent d'ordinaire les pelleteries, la fourrure d'un seul morceau ainsi obtenue. Elle a l'avantage de résister grandement aux attaques des insectes parasites, par suite de la substitution à la peau d'un corps pratiquement inerte, d'être sans couture, ce qui permet de l'employer sans aucune difficulté d'assemblage à la confection des vêtements et d'être enfin facile à teindre.

§

Le fameux : « comment peut-on être Persan? » est éternellement vrai. M. Robert Chauvelot, qui a assisté au mariage du fils de S. A. Jagatjit Singh, maharajah de Kapurthala, s'étonne, avec la plus mondaine ingénuité, des prescriptions de la loi de Manou, en rendant compte de ces fêtes nuptiales dans **la Revue hebdomadaire** (15 avril).

Le nom d'une épouse, dit la loi de Manou, *doit être facile à prononcer, doux, clair, agréable; il doit se terminer par des voyelles longues et ressembler à des paroles de bénédiction.* (Livre V.)

... Voilà qui est exquis et raffiné, et qui exclut du coup toutes appellations inharmoniques, désuètes ou surannées du genre de Pulchérie, Philomène, Pétronille et Cunégonde!

Lorsqu'il commente un texte de points d'exclamation ou d'exclamations précisées, M. Chauvelot est le plus boulevardier des voyageurs :

Que celui qui veut se marier n'épouse pas une fille ayant les cheveux trop rougeâtres ou ayant un membre de trop (!), *ou souvent malade, ou insupportable par son bavardage. Mais qu'il prenne une femme bien faite, qui ait la démarche gracieuse d'un cygne ou d'un jeune éléphant* (!) *et dont les cheveux soient fins, les dents petites, les membres d'une douceur voluptueuse.* (Livre III.)

Vient ensuite la loi d'obéissance, auprès de laquelle les articles de notre Code civil ne sont que sucre et miel :

Une petite fille, dit la loi de Manou, *une jeune femme avancée en âge ne doivent jamais, même dans leur maison, rien faire en obéissant à leur propre volonté. Une femme ne doit jamais se gouverner elle-même : dans son enfance elle dépend de son père, dans sa jeunesse, de son mari; quand son mari meurt, elle dépend de ses fils* (sic). *Elle doit toujours être de bonne humeur, conduire avec habileté les affaires de la maison, prendre grand soin des ustensiles du ménage et savoir faire le bien-être de son époux, tout en dépensant le moins possible.* (Livre V.)

Adieu les essayages chez la modiste et le couturier!

Cependant, M. Chauvelot a le mérite d'avoir bien vu les splendeurs de la cérémonie à laquelle il fut convié. On croirait à des magnificences très anciennes. Elles sont actuelles. Cela se passe sous l'invisible et permanent contrôle de l'Angleterre. On ne sait plus si le roi de Grande-Bretagne est Empereur des Indes. On a l'impression que la

toute-puissance appartient aux princes indigènes et qu'on est aux âges des fabuleuses *Mille nuits et une nuit :*

Le *sehrabandi* constitue, à proprement parler, la prise de voile du fiancé. Prise de voile effective, et qui, chez les hautes castes, se traduit par l'apposition sur le chef du marié d'un bandeau d'or duquel appendent plusieurs effilés de perles fines. Cette coiffure conjugale et temporaire porte le nom de *sehrah*. L'honneur de la placer sur la tête du futur époux appartient au plus noble de l'assistance. Dans l'espèce, ce fut, à Kapurthala, S. A. le maharajah de Cachemire qui, de ses propres mains, ceignit le front du jeune prince et lui marqua ainsi sa haute estime et considération.

... Le peuple est là, en groupes compacts, massés à l'entour du palais où les prêtres, les ministres, la cour, les invités attendent l'arrivée du cortège. Sur la place, la statue équestre du maharajah Randhir Sing Bahadur, aïeul de l'actuel souverain, dresse sa noble et fière silhouette, qu'encadrent les trente-deux éléphants royaux, revêtus de leurs housses éclatantes, chamarrées d'or, de clochettes d'argent et de pierreries. Ce n'a pas été chose aisée que de ranger ces colosses à travers la foule qui s'écrase ; mais les *mahoûts* (cornacs) n'en sont pas à leur coup d'essai, et ils excellent à diriger les formidables pachydermes, sans se soucier ni des gamins qui se glissent entre les pieds de leurs montures, ni des chevaux dont la plupart se cabrent, effrayés. Face à la statue, l'interminable cordon des troupes éploie sa ligne bleu sombre, flanqué à droite et à gauche de lanciers sikhs et de cavaliers de la garde. Coup d'œil inoubliable, féerique... Le canon tonne au loin... Puis la musique de Son Altesse attaque l'air national kapurthalien, sorte d'hymne religieux, très simple, très court, un peu mélancolique.

§

Pan (mars-avril) publie *Apollon, prince des Poètes*, que son auteur, M. Hans Pipp, définit : « tragi-comédie en un acte mêlée de couplets chantés et de fragments de poèmes ».

Voici une indication de mise en scène où vous reconnaîtrez que M. Hans Pipp est un filleul volontaire de notre exceptionnel Alfred Jarry :

Comme meubles : une table qui est une étagère, une chaise qui est un tréteau.

Apollon, au début de l'action, admire un haut-de-forme. Sa première parole est pour proclamer : « Le Haut-de-Forme, il n'y a que ça ! » Il appelle son valet qui se nomme Hypocondre. C'est le 1er janvier. Des poètes des deux, trois ou quatre sexes, viennent présenter leurs devoirs à Apollon, qui voudrait bien ne pas en recevoir et ne s'y résout pas sans précautions :

Hypocondre, retenez bien ceci : pour les poètes, du savon noir et de la paille de fer ; pour leurs femmes, du chlore.

Entrent les poètes Fulgure et Emphysème, que suivent deux femmes.

APOLLON

(*Aux poètes.*) Messieurs, tenez-vous en place et rappelez-vous que ma maison est de porcelaine et qu'une seule tache sur ses murs me ferait mourir.

EMPHYSÈME, *timidement*

Prince, nous connaissons cette pureté, le lys...

APOLLON, *éclatant.*

Zut ! Le lys ! le lys ! voulez-vous me flanquer la paix avec cet imbécile !... Vous avez trop chanté le lys, mes gailiards, on vous en fera des salades ! (*Un temps.*) Et maintenant, dites-moi ce qui vous amène et soyez sobres, car j'ai le plus profond mépris pour les hommes qui ne parlent pas avec plus de discernement qu'un phonographe !

Apollon dit d'excellentes choses à ses visiteurs. Par exemple, à Emphysème : « Sache, une bonne fois pour toutes, que RIEN NE T'OBLIGE A FAIRE DES VERS! »

Mais que Fulgure eut raison d'écrire *les Mélancolies du vieux lutteur :*

Puis j'ai traîné mes soirs sous des lueurs foraines,
Campé sur des tréteaux où la roseur des laines
Ecaillées de ronds d'or pâlis et attristés,
D'éphémère, abaissait l'assurance des torses :
Futile instinct de mort, lent auprès des beautés
Que des regards fiévreux suivent aux pieds des forces.

(*Apollon écoute, presque satisfait, cette lecture et compte sur ses doigts les douze pieds qu'il marque à la rime d'un signe de tête.*)

Mais j'y bus l'amertume, après cent ans de luttes.
De la fatalité — ô mensonge ! — des chutes ;
De m'avoir fait toucher — j'en appelle aux compères !—
La sciure de bois aux épaules sincères,
Mais à des dos farceurs, aux défaites payées,
Dans la discussion des forces suspectées.

APOLLON, *l'interrompant.*

Je m'y retrouve, mais abrège un peu, mon ami, au but, au but !

FULGURE, *interloqué, passe quelques vers.*

... Alors je me suis, las, détourné des remords
Abandonnant mon rêve à de moins traîtres sorts...

APOLLON, *sur un ton plus impatient.*

Dévide, dévide...

FULGURE *passe encore quelques vers et continue sur un ton emporté.*

...Dans l'âpre exaltation d'un trombone guerrier,
Eparse en le ron-ron d'un tambour familier

Et le déploiement vain d'une rose de Bengale,
Suscitant, tel un astre, un murmure de voix ;
Parmi le chant plaintif de la crêpe frugale
Et le pleur innocent des doux chevaux de bois ;
Feignant une fierté dont la chaleur me saoûle
Et jetant comme un gant ma rancœur à la foule
Vaste comme la mer, — funèbre, je posai
Mon torse à jamais lâche, et je m'académisai.

Apollon dit : *La poésie sera élastique et ténébreuse cette année.* Il décrète : *le nec plus ultra de l'élégance des formes féminines sera : le ventre aplati et les fesses en l'air.*

Le poète Fulgure, dégoûté d'Apollon, s'arrache le cœur et « le dépose dans un coin de la pièce ».

Soudain, une explosion formidable jaillit du cœur abandonné par le poète, crève de feu le décor, anéantissant tout.

Là-dessus, rideau.

§

Memento. — *La Revue scandinave* (mars). — Réponses à une enquête sur « le Prix Nobel ». — M. K. Madsen : Un artiste danois à Paris vers 1812. — M. G. Le Cardonnel : la suite d'une étude sur l'œuvre de M. Henri de Régnier. — M. J. Lanquist : « La Lutte autour de Strindberg. » — Mme J. Auxerre : « De la Rebelle aux Affranchis. »

Le Printemps des Lettres (no 1, avril) est dirigé, cette année, par deux dames qui l'ont fait éclore : Mme L. Haas du Rieux et Mme José de Charmoy. Mme Aurel y donne un chapitre : *Le Style, c'est l'amour*, qui figurera dans son prochain livre ; *Le Couple, essai animé*. M. Camille Mauclair publie *Trois Lieder*. M. de Max parle de « la Question des décors ». M. Mario Meunier traduit le Banquet de Platon. M. Lucien Rolmer est le critique lyrique de ce recueil.

M. Jean Bouchor y écrit « en marge des revues et des journaux ». Son article, qui est une réponse à M. Jacques Boulenger à propos de « l'existence d'un dandy », se termine par cette belle phrase :

« Nous estimons donc que Sir Hawlett mange mal, que, *par conséquent*, il se tient mal à table — mais nous l'attendons, néanmoins, avec curiosité dans d'autres nécessités de la vie, car l'être dans sa fonction, quelle qu'elle soit (interrogez Flaubert), est beau et c'est un spectacle digne d'admiration qu'un Anglais à Portsmouth, en face de la mer qui plie sous les cuirassés de l'Union Jack, entamant largement un roastbeef, en présence du soleil couchant. »

La Nouvelle Revue (15 avril). — M. M.-P. Gaffarel et le marquis de Duranty : « La Peste de 1720 à Marseille. » — « L'Offrande au Mystère », la suite du roman de M. Pierre Fons.

La Revue (15 avril) publie un admirable roman de Lafcadio Hearn : *Chita*.

Les Rubriques nouvelles (10 avril). — Poèmes de MM. Nicolas Beauduin, Louis Mandin, etc.

Le Rythme (n° 4). — Réponse à une enquête sur « l'Amateur ». — M. R. Dévignes : « Histoire du Gosse et de l'épée. » — « Paroles. Après-midi », par M. Gromaire.

La Revue critique (10 avril). — « Le Procès de la démocratie », par M. Ed. Berth.

Revue bleue (15 avril). — « En prison », nouvelle russe, par Œgine.

Pan (mars-avril). — « Images », par ***. — « Des Soirs », poèmes de M. Louis Payen. — « Paul Adam », par M. Scheffer.

La Revue de Paris (15 avril).— Poèmes inédits de François Coppée. — « Les Deux Sam », étude sur le match Mc Vea-Langford, par M. Georges Rozet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

George Sand botaniste (*Chronique médicale*, 15 avril). — *M. de Pourceaugnac* et la police (*L'Intermédiaire*, 20 avril). — La Fondation du *Temps* (*L'Opinion*, 29 avril).

Disciple de Jean-Jacques, il fallait que George Sand fût botaniste. Cela lui aurait manqué. Aussi vient-on de lui découvrir cette vertu. On sait de reste que la botanique à la Rousseau est une vertu. Cela rend meilleur. Je suis certain qu'en cherchant bien on découvrirait que Charles-Louis Philippe fut botaniste à la Rousseau. Cela compléterait la figure de cet homme sensible. Herboriser, il faut avoir l'âme pure. Et George Sand se vantait d'avoir l'âme pure : « Prosper, disait-elle un soir à Mérimée, avant de coucher avec lui, tu verras, mon âme n'est pas corrompue ! » C'est qu'elle avait étudié, dans sa jeunesse la *Botanique de ma fille*, de Jules Néraud, et remué la poussière d'un herbier que lui avait légué Deschantres, « son vieux précepteur ». Cela nous est raconté par M. H. Duval dans un intéressant article de la **Chronique médicale** :

George Sand a herborisé non seulement dans l'Indre, aux environs de Nohant, et en Auvergne, mais encore en Bretagne, en Normandie, en Provence, dans les Pyrénées et même en Italie.

Elle cite, en 1868, une quinzaine de plantes, presque toutes communes, des environs de Nohant.

« Sur les sommets herbus de l'Auvergne, remarque-t-elle, il y a des jardins de gentianes et de statices d'une beauté inouïe et d'un parfum exquis. » Dans la région des dolmens : *Campanula hederacea* L., *Lysimachia nemorum* L., *Oxalis acetosella* L.

Elle signale plusieurs stations dans les Pyrénées, à Gèdres, sur la croupe du Cambasque, près de Cauterets, mais sans mentionner ses récoltes.

On lit dans une de ses lettres à Flaubert :

Le jour où tu m'as conduite à l'abbaye de Saint-Georges, j'ai trouvé la *Scrofularia borealis*, plante très rare en France. J'étais enchantée ; il y avait beaucoup de... à l'endroit où je l'ai cueillie. *Such is life !*

Cette prétendue *Scrofularia borealis* serait, suivant M. le Dr Ant. Magin,

la *Scrofularia vernalis* L., petite plante adventice et même naturalisée aux environs de Paris.

Mais c'est la Provence qui lui fournit les plus abondantes récoltes. Elle y fit un premier séjour en 1861 (*Corresp.*, IV, 230, 259, 267, 270) et en rapporta un roman, *Tamaris*, tout rempli de paysages botaniques. Certaines descriptions sont de vrais catalogues :

Les cistes blancs à fleurs roses, les ornithogales d'Arabie, les gentianes jaunes, les scilles péruviennes, les anémones stellaires, les jasmins d'Italie, les chèvrefeuilles de Tartarie et de Portugal croissaient pêle-mêle à l'état rustique, indigènes ou non, sur la colline de Tamaris, devenue un bouquet de fleurs, en dépit de l'ombrage des grands pins... Les collines étaient embaumées par les siméthides délicates, par les buissons de cytise épineux et de coronille-jonc et par les tapis de coris rose, cette jolie plante méridionale qui ressemble au thym, mais qui sent la primevère, souche de sa famille... Des lins charmants de toutes couleurs, des géraniums rustiques, des liserons mauves d'une rare beauté, de gigantesques euphorbes, de luxuriantes saponaires ocymoïdes, des silènes galliques de toutes les variétés et des papilionacées à l'infini s'emparaient de toutes les roches, de toutes les grèves, de tous les champs et de tous les fossés...

Au printemps de 1868, elle parcourut le littoral, de Marseille à Menton :

Voilà le Bec-de-l'Aigle, le beau rocher de la Ciotat, le Brusc et les îles des Embiez, la colline de Sixfours, toutes stations amies, dont je connais le dessus et le dessous, dont les plantes sont dans mon herbier...

Elle signale à Tamaris le *Brachypodium ramosum*, « une céréale sauvage, n'est-ce pas ? ou tout au moins une triticée, la sœur bâtarde, ou, qui sait, l'ancêtre ignoré de monseigneur froment, puisque cet orgueilleux végétal qui tient tant de place et joue un si grand rôle sur la terre ne peut plus nommer ses pères ni faire connaître sa patrie... ».

Toujours à Tamaris :

Une vingtaine de légumineuses charmantes apprêtent leur joli feuillage, qui se couronnera dans six semaines de fleurettes mignonnes et plus tard de petites gousses bizarrement taillées : *Hippocrepis ciliata*, *Melilotus sulcata*, *Trifolium stellatum*, et une douzaine de Lotus plus jolis les uns que les autres. Le psoralée bitumineux a passé l'hiver sans quitter ses feuilles, qui sentent le port de mer ; la santoline neutralise son odeur âcre par un parfum balsamique qui sent un peu trop la pharmacie. Les amandiers en fleur répandent un parfum plus suave et plus fin. Les smilax étalent leur verdure toujours sombre à côté des lavandes toujours pâles. Les cistes et les lentisques commencent à fleurir. Le *C. albidus* surtout étale çà et là sa belle corolle rose, si fragile et si finement plissée une heure auparavant. On la voit se déplier et s'ouvrir. Les petites anémones lilas, violettes, rosées, purpurines ou blanches étoilent le gazon, le liseron *althæoïdes* commence à ramper et les orchis-insectes à tirer leur petit labelle rosé ou verdâtre.

De Tamaris elle gagne Cannes, puis visite l'Esterel. A la monotonie des oliviers succèdent de nouvelles essences. A l'île Sainte-Marguerite, elle note quelques observations :

La *Passerina hirsuta* tapisse le rivage du côté ouest. Elle est en fleurs blanches et jaunes. On me dit qu'elle ne croît que là dans toute la Provence. Par exemple, elle abonde au Brusc, dans les petites anses qui déchiquettent le littoral, mais toujours tournée vers l'occident. Est-ce un hasard ou une habitude ?

Je croyais trouver ici plus de plantes spéciales. Le sol que j'ai pu explorer en courant me semble très pauvre ; pas l'ombre d'un *tartouraise*, pas de *medicago marina*, pas d'astragale *tragacantha*...

Arrêtons-nous, et reconnaissons que George Sand avait acquis en botanique, comme le dit M. H. Duval, « de sérieuses connaissan-

ces » et qu'elle en tira, dans quelques-uns de ses romans, un parti assez agréable.

§

En l'an VIII, le général Lefebvre, gouverneur de Paris, alla voir jouer *M. de Pourceaugnac* et, prototype du colonel Ramollot, il n'y vit qu'une chose, c'est qu'on y présentait un militaire (sans doute l'*Exempt*, III, v) se laissant corrompre à force d'argent, trouvant « qu'on ne lui en donne jamais assez ». Donc, ayant réfléchi, il écrivit à Fouché, ministre de la Police, l'incroyable lettre que donne **l'Intermédiaire.**

Au quartier général, à Paris, le 26 germinal de l'an VII.

Lefebvre, *premier Lieutenant général du Général Bonaparte, au ministre de la Police Générale.*

Je réclame, citoyen Ministre, votre attention sur un objet qui, dans tout autre temps, paraîtrait minutieux, mais qui, dans la circonstance, peut être envisagé sous un point de vue différent puisqu'il tend à dégrader le caractère militaire dont le véritable honneur doit être le principe.

Il s'agit des pièces de théâtre où des acteurs, revêtus du costume et souvent des premières distinctions militaires, remplissent des rôles indignes non seulement de cet état, mais encore de tout être dont la morale n'est pas absolument corrompue.

Je vous citerai pour exemple la pièce de *Pourceaugnac*, qui a été jouée sur plusieurs théâtres de Paris, où un individu portant l'uniforme et les marques distinctives de commandant de place, se laisse corrompre à force d'argent et trouve qu'on ne lui en donne jamais assez. Ces espèces de caricatures peuvent amuser une certaine classe de spectateurs, mais aussi en aliéner une autre, car il est impossible qu'un brave militaire écoute de sang-froid des allusions tendant à avilir son état : de là peuvent naître des rixes qu'il est du devoir de l'autorité chargée de veiller à la tranquillité publique, de prévenir.

Pour parvenir à ce but, je pense, citoyen Ministre, qu'il serait prudent et et même nécessaire de prendre des mesures pour que toute allusion et épisode susceptibles de répandre le mépris et la défaveur sur le militaire soient élagués des pièces de théâtre que souvent les acteurs arrangent à leur fantaisie.

L'état militaire, loin d'être honoré sous tous les rapports, et si quelques individus qui le professent s'en rendent indignes par leur conduite, c'est aux amis de l'ordre et des mœurs à éclairer le Gouvernement sur leur compte et à celui-ci à se faire justice.

Je soumets, citoyen Ministre, ces réflexions à votre sagesse.

Salut et fraternité,

Lefevbre.

Il est probable qu'il ne s'agissait pas du vrai *M. de Pourceaugnac*, mais d'une adaptation quelconque, du moins d'une mise en scène particulière.

§

De M. Jacques Morland, dans **l'Opinion**, à propos du cinquantenaire du *Temps* :

C'est un anniversaire qui n'a pas été célébré avec fracas. Les lecteurs du *Temps* n'en ont même pas été informés et le public n'a rien su. On ne manquera pas de dire que voilà une bonne occasion de réclame qui a été perdue.

J'ai eu la curiosité d'aller lire le premier numéro du *Temps* daté du 25 avril 1861. Entre ce numéro et celui qui a paru hier au soir, il existe une conformité de ton et de nombreuses ressemblances qui attestent l'unité de pensée conservée au cours d'un demi-siècle. Une notice très intéressante a été jointe au premier volume de la collection qui peut être consultée à la Bibliothèque Nationale. Elle contient d'abord la profession de foi du nouveau journal, dont voici l'essentiel : « *Le Temps* sera ce que doit être un journal sous le régime du suffrage universel. Il ne relèvera d'aucun parti, d'aucune secte, d'aucune coterie. Son programme, c'est le large programme de l'esprit moderne : la liberté. Ce mot dit tout, à la condition d'être bien compris. » Ceci était écrit à une époque où le public avait pris l'habitude de lire entre les lignes : la sévérité des lois donnait une grande subtilité au journaliste et à son lecteur. On savait en ce temps-là procéder par allusions et par images et c'était un genre littéraire plein d'élégance qui est depuis longtemps tombé dans l'oubli.

Le créateur du *Temps* était Nefftzer, l'ancien rédacteur en chef de la *Presse*. Il devait rester directeur jusqu'au début de 1870, où M. Adrien Hébrard lui succéda. Nefftzer fit imprimer un *aperçu financier* qui est joint à la notice dont je viens de parler. Cet opuscule établit ce que sont les dépenses du journal et augmentant avec son succès même (papier, timbre, tirage, pliage, poste, distribution) et les frais fixes, non subordonnés au tirage et dont la charge diminue à mesure qu'elle se répartit sur un plus grand nombre de numéros. Ces frais fixes comportent, selon Nefftzer :

Rédaction..... Fr.	120.000
Feuilleton.....	30.000
Composition.....	60.000
Frais généraux administratifs.....	30.000
Total.....	240.000

Les abonnements remboursent les frais croissants, les annonces doivent pourvoir aux frais fixes. Il fallait donc obtenir plus de 200.000 francs d'annonces pour balancer les comptes. Nefftzer, pour la première année, n'espérait pas en obtenir plus de 60.000 francs. Le capital de fondation devait permettre de faire les sacrifices nécessaires au lancement du journal.

Ayant l'ambition de faire mieux que ce qui existait alors, Nefftzer, dans l'intention de stimuler sa rédaction, voulut l'associer dans une certaine mesure aux bénéfices de l'exploitation. Les statuts portaient donc qu'après prélèvement d'un premier dividende de 15 o/o la rédaction serait admise au partage des bénéfices sans que néanmoins sa part puisse jamais excéder 50.000 francs.

Il m'a paru curieux de relever ces chiffres, qui montrent dans quelles conditions il était possible, il y a cinquante ans, de fonder un grand journal...

R. DE BURY.

MUSIQUE

Opéra-Comique. : *Le Voile du bonheur*, comédie musicale par MM. Clémenceau et Ferrier, musique de M. Ch. Pons; *la Jota*, drame lyrique, paroles et musique de M. Raoul Laparra. — Opéra National : *Gwendoline*, opéra de Catulle Mendès, musique de Chabrier : *Espana*, ballet arrangé par Mme Jane Catulle Mendès sur de la musique de Chabrier.

Je ne connais pas la pièce originale de M. Clémenceau, mais, d'après le livret qu'en a tiré M. P. Ferrier, il n'y aurait guère à changer au **Voile du bonheur** pour qu'on pût s'en servir à l'occasion des distributions de prix dans les collèges et même dans les couvents, s'il en reste, en le faisant jouer par les élèves. C'est une petite histoire puérile et honnête en ses philosophiques ambitions, où on bâille aussi discrètement qu'on sourit en pensant le plus souvent à autre chose, et je ne vois pas bien par quoi elle a pu tenter un musicien, en dehors du plausible prestige, auprès d'un directeur subventionné, des fonctions qu'occupa son auteur. Les discours de M. Clemenceau sont tout de même plus amusants que sa dramaturgie. La musique dont M. Charles Pons illustra ce *Voile du bonheur* est de la plus adéquate et terne insignifiance. Sauf la velléité d'un rythme *alla marcia* qui s'esquisse éphémère, et qui d'ailleurs ne casse rien, cela coule quelconque, insipide, avec d'inoffensifs envols d'une romanceuserie à la Delmet plutôt qu'à la Gounod, encore que le compositeur se dénonce nourri de *Mireille*. J'ignore si M. Charles Pons est jeune ou vieux. En tout cas, il ne paraît pas tourmenté par l'effort d'aspirations pour si peu que ce soit présomptueuses. Son art, visiblement sincère, ne donnera la méningite à personne, pas plus à ses auditeurs qu'à lui. L'interprétation du *Voile du bonheur* fut, de la part de tous, aussi parfaite que le permettaient maints passages un peu ridicules ou languissants du livret. Jean Périer, quoique un tantinet gêné, s'y tailla un triomphe, et Mlle Jane Hatto, de qui c'était la première création salle Favart, incarna une délicieuse Si-Tchun. Il est vraiment inconcevable que notre Opéra National, qui n'est pourtant pas riche en pensionnaires exceptionnels à tous égards, aspect et voix, se soit laissé enlever par son voisin et concurrent une artiste dont le talent égale la beauté.

M. Albert Carré a manifestement un faible pour l'art de M. Laparra. Deux ans à peine après *la Habanera* du jeune et impatient musicien retour de Rome, voici que **la Jota** s'empare à son tour de l'affiche. M. Laparra a de la chance d'attendre si peu longtemps et, si son intention est d'épuiser ainsi périodiquement la collection

des danses espagnoles, cela lui promet de beaux jours. Le penchant de M. Carré peut s'expliquer par certaines qualités spéciales dont ses œuvres attestent pourvu cet auteur privilégié. M. Raoul Laparra est évidemment ce qu'on appelle « un homme de théâtre ». De l'art tout particulier qui se rattache à l'acception du terme, il exploite d'instinct non seulement les effets, mais les trucs, les ficelles, et cela, non parfois sans quelque fruste poésie. M. Laparra a l'avantage d'être son propre librettiste et il semble que les sujets qu'il traite lui soient inspirés par une réalité dûment et peut-être dès l'enfance familière. Si M. Laparra n'est pas d'immédiate origine espagnole, son nom en trahirait volontiers quelque atavisme, et sûrement il connaît les contrées et a vécu parmi les gens qu'il met en scène. Il en possède en outre indubitablement l'idiome ou les dialectes, et les impressions qu'il reçut de l'ambiance subie sont d'une précision si violente qu'il en estime intraduisible la saisissante crudité. Aussi son texte est-il farci d'interjections, de jurons ou vocables qui nécessiteraient le secours incessant d'un dictionnaire franco-aragonais. On ne saurait cependant méconnaître que de ce charabia émane un réalisme étrange, irréalisable autrement et souvent savoureux dans sa brutalité, qui pimente singulièrement l'action çà et là jusqu'à la frénésie véhémente où s'agitent et vocifèrent ces baragouinants personnages. Certes, on ne peut pas dire que M. Laparra n'ait pas le don du « théâtre », mais d'un théâtre fort grossier, dont ce jargon n'est pas peut-être le moins essentiel élément — ni le moins tutélaire en concourant à peu ou prou dissimuler un chiqué dont Mendès eût été jaloux ; — d'un théâtre impuissant à fouiller des caractères ou des âmes, incapable de s'élever plus haut que la psychologie rudimentaire des êtres incultes et forcenés qu'il choisit à ses fins. Il est remarquable que l'inconsciente indifférence du théatromane pour tout ce qui n'est pas manifestation extérieure l'ait fourvoyé cette fois à une incohérence inscrutable. *La Habanera* n'était assurément qu'un mélo de pathologie macabre, mais néanmoins compréhensible à l'œil nu. Dans *la Jota*, on voit d'abord, aux sons de la danse homonyme, les tragiques adieux de Soledad à son fiancé, puis, à l'acte second, le sac et l'incendie de l'église du village, sans qu'entre ces deux événements on puisse soupçonner un quelconque rapport ni constater autre chose de commun que la passion sacrilège du prêtre. Même avec l'aide du livret, impossible de deviner pourquoi Juan s'en va désespéré, embrassant tout le monde ; pourquoi il revient par la suite, enrôlé dans une bande de carlistes, piller une localité où, sans compter son amoureuse, il n'a laissé que des amis ; pourquoi tous ces gens se fusillent, s'insultent, la rage et la bave aux lèvres, s'entretuent jusqu'à extinction et mettent en croix le curé. Je confesse en donner ma langue au chat. On assiste à une sorte de kyrielle de tableaux vivants sans lien

perceptible, où des figures gesticulent et pérorent en un patois d'Apocalypse. Et pourtant, malgré ces effarants rébus, le poète, dans *la Jota*, se divulgue incommensurablement supérieur au musicien. La musique occupe une place tellement subalterne, dans l'œuvre de M. Laparra, qu'on est tenté de se demander pourquoi il n'y renonce pas tout à fait, ou ne la réduit pas du moins au rôle intermittent qu'elle assumait jadis dans certains mélodrames du boulevard. *La Habanera* n'eût pas perdu grand'chose à l'épreuve ; *la Jota* moins encore. Même dans les premières scènes où on n'est pas à Charenton, la musique apparaît plus nuisible que propice au drame. Hormis de rares éclats d'exaspération assez réussis, une déclamation maladroite alourdit le plus souvent les répliques, fausse de grandiloquent pathos ou fige les accents. Quoique dénué du plus infime intérêt purement musical, cet acte est cependant supportable. Le deuxième est une chose sans nom. Une obstinée pétarade d'amorces de fulminate, les hurlements égosillés des acteurs y dominent, écrasent et hachent un vague tintamarre qui surgit de l'orchestre, tout à la fois sourd et criard, traversé de beuglements rauques, ponctué de rythmes de beuglants, éructant des chahuts de foire. C'est bien le plus ahurissant charivari qu'on ait oncques osé offrir à des oreilles mélomanes. La mystification d'ailleurs a dépassé le but. Au lieu de terrifier les esprits, elle a désopilé les rates. En somme, on a fini par bien s'amuser tout de même, mais d'une autre manière que n'avait supposé « l'homme de théâtre ». Souhaitons que la leçon soit profitable en un endroit dédié à « la musique ». Deux beaux décors furent sacrifiés à cet avortement que ne put conjurer le dévouement de talentueux interprètes ni la dextérité du plus adroit metteur en scène.

§

On ne saurait que féliciter notre Académie nationale de musique et de Danse d'avoir, en reprenant **Gwendoline**, accordé pour le moins un souvenir à la mémoire de Chabrier, si de l'ensemble du spectacle ne résultait bien plutôt l'apparence assez ébouriffante ici d'une manifestation de catullisme par alliance. Le musicien Emmanuel Chabrier fut d'ailleurs toujours, quoique diversement, affligé d'une guigne têtue, où la fatalité le disputait aux contingences. Contrarié dans sa vocation par sa famille, il ne put se consacrer tout entier à son art que trop tardivement pour donner sa mesure complète. Une mort prématurée l'enleva à cinquante-trois ans, sans qu'il ait eu le temps de créer l'œuvre définitive, dont tout ce qu'il nous a laissé ne semble qu'une préparation décousue et confuse. Le musicien eut par surcroît la malchance de vivre en une époque de transition que la puissance d'un prodigieux génie condamnait sous son ombre à un art d'épigones. Il fallait un délai évolutif afin que la sensi-

bilité s'assimilât les révélations de *Tristan* et en épuisât les jouissances pour peu à peu atteindre à la libération de *Pelléas*. Chabrier fut trop tôt le contemporain de Wagner. Le meilleur de son art n'est que l'une des conséquences de celui qui, superbe, accompli, innombrable, venait de s'épanouir à l'instant. Il en dérive et en dépend comme le satellite pygmée, esclave d'un soleil dont la masse et le feu prescrivent son orbite, lui dispensent chaleur, mouvement et lumière. Et si, à la vérité, cet effet n'apparaît pas intégralement identique à sa cause, les différences qui l'en distinguent y constituent le plus souvent ses tares ou ses faiblesses. Dans le trésor de cette harmonie tristanesque qui, dès qu'il la connut, s'imposa à lui d'emblée et quasiment jusqu'à l'hypnose, Chabrier semble avoir été surtout frappé, conquis, presque envoûté par la chatoyante splendeur, la magie neuve alors, le charme voluptueux de certains accords naturels, sans que dans son enivrement il ait su n'en pas abuser au détriment de la virilité et de la richesse expressives. L'harmonie de *Gwendoline* en acquiert une sorte de monotonie clinquante ou édulcorée qui fatigue bientôt, puis obsède. C'est vraiment à la longue écœurant de neuvièmes. L'indigence spécifique issue de cet excès spécial est commune à tout l'œuvre de Chabrier. Il ne s'en affranchit jamais et même, à l'examen, on peut douter qu'il y fût parvenu s'il avait vécu plus longtemps. Bien qu'il semble assez nettement que cet épigone prédestiné se soit doublé d'une personnalité vigoureuse, à une autre heure que celle-là péremptoirement originale peut-être, Chabrier ne paraît pas avoir à cet égard moins pâti de la date de sa naissance. Il en récolta la disgrâce de ceux dont les vingt ans sonnèrent entre l'avènement et le milieu du second empire, de qui la sensibilité prit contact avec les idées et les choses, effectua son premier développement durant ce laps morne, ignorant ou frivole de stérilité intellectuelle et artistique, dénué de culture autant que d'idéal. Le fait est que l'inspiration de Chabrier demeure immuablement superficielle; sa verve, exubérante et aisément vulgaire, est disparate, hétérogène. On éprouve que son art est privé d'une assise esthétique due à la cristallisation d'impressions favorables, démuni d'eurythmie instinctive; il fleure une inculture infuse et désemparée, que séduit avant tout le brio, le décor, qui tâtonne à l'aveugle et s'emballe au petit bonheur. Certains ont prétendu découvrir en Chabrier un « primitif » ; c'était tout bonnement un « primaire ». M. René Martineau nous apprend que Chabrier « n'avait aucun mépris pour Meyerbeer jusqu'au jour où il entendit *Tristan* » et que « certains airs du *Prophète* l'avaient particulièrement remué ». A ce goût regrettable et dangereux pour un jeune artiste en formation, il joignait une admiration pour Offenbach qu'il conserva jusqu'à son dernier jour. Vers le soir de sa vie, rapporte son biographe, il déclarait sans embarras : « Je n'aime

plus que Wagner et Offenbach. » La profession de foi est significative. Cette « compréhension » de l'auteur de *la Belle Hélène* apparaît la singulière caractéristique d'une génération qui nous déconcerte ; le navrant privilège d'un état d'âme et d'esprit dont Chabrier garda l'empreinte indélébile. On n'est guère surpris qu'une pareille et inconsciente mentalité préalable ait pu se démontrer incompatible avec le pur émoi contemplatif indispensable à l'assimilation profonde, intime de la beauté, à la naturelle éclosion de l'œuvre d'art ingénue. Justement ce qui seul vaille musicalement dans le bagage hétéroclite de Chabrier, ce qu'il conçut sous les plus nobles influences et les aspirations les plus hardies, précisément cela sent l'effort, l'artificiel, le fabriqué. Il semble qu'il n'y ait point communauté d'essence et d'origine entre les éléments de l'entrelacs sonore, pas plus que cohésion spontanée dans la forme, et cette élaboration factice induit le musicien aux abois à une recherche parfois alambiquée des détails où, pour la première fois dans notre musique française, nous rencontrons l'exemple fâcheux du fignolage. A la faveur de leur rythme de danse, de leur extériorité pittoresque, la *Bourrée Fantasque* et *Espana* sont certes les plus heureux résultats de l'évolution laborieuse, capricante et désordonnée à quoi s'évertua Chabrier sans pouvoir dépouiller le vieil homme. Son rêve de wagnérien pourtant était le drame lyrique et, après avoir longtemps attendu, quémandé en vain des poèmes, son imperturbable déveine le fit tomber sur Catulle Mendès. Le livret de *Gwendoline* est peut-être le plus puérilement inepte qu'ait jamais versificoté son auteur. Il est difficile de dépasser ce comble du banal, du ridicule et du chiqué. Il est remarquable que Chabrier, non seulement ne s'en aperçut pas, mais s'enthousiasma très sincèrement pour cet amphigouri pompier. La partition de *Gwendoline* est sans doute la manifestation la plus représentative de l'esthétique en désarroi de l'admirateur d'Offenbach se figurant faire œuvre wagnérienne sur les bouts-rimés de Catulle et pataugeant dans le marais louisnapoléonien de ses souvenirs panachés. On reste stupéfait d'une incompréhension de leur modèle aussi sereinement étalée par les deux collaborateurs. Chabrier avait évidemment le don de la parodie qu'on lui prête, car il en fit ici sans le savoir. Dans le cadre d'une action découpée à l'instar de l'opéra d'antan en chœurs, airs, duos, ballade, cérémonie d'épousailles, la musique de *Gwendoline* est un peu une sorte de salade où tous les styles se coudoient, de Meyerbeer à Grieg en passant par Bayreuth, mais où l'irrémédiable apparaît une constante fausseté d'expression que soulignent cruellement les trouvailles de la muse catulline, une grandiloquence ou fadeur à la Massenet dont ne sont pas indemnes les pages orchestrales et de quoi l'harmonieux prélude du second acte lui-même est déparé. Çà et là cependant, dans les

ensembles, de jolis coins de musique pure, des moments moins contaminés d'affectation, mais alors froids, conventionnels, qu'on dirait des extraits de cantate. Enfin, outre que de tout cela le meilleur évoque impitoyablement quelque chose, nous promène de *Lohengrin* à *Tristan* avec des échappées vers Montsalvat, le plus audacieux d'intentions même de cette musique ne peut que nous indifférer comme un reflet oiseux, s'accuse aujourd'hui périmé dès sa naissance au lendemain de *Parsifal*. Cette inégale et surannée *Gwendoline* est pour nous aussi décevante que pour la renommée de Chabrier, qui semble moins exposée au concert. On n'en doit pas moins remercier MM. Messager et Broussan de nous avoir fourni cette occasion d'une expérience instructive, avec une interprétation où Mme Kousnietzoff déploya un fort bel organe, tandis que M. Duclos se distinguait dans un rôle aisément ridicule s'il eût été moins excellemment défendu. On louera moins les directeurs de l'Opéra d'avoir autorisé, sous l'intitulé d'**Espana**, le tripatouillage éhonté des deux plus appréciables fleurons du tortil de Chabrier symphoniste, en compagnie d'un méli-mélo d'œuvres posthumes ou autres orchestrées de bric et de broc. Le ballet qui servit de prétexte à cette opération commerciale fut d'ailleurs un des plus fastidieux qu'on eût contemplés en l'endroit, pour les évolutions autant que pour l'intrigue, encore que Mme Jane-Catulle Mendès, qui en confectionna l'argument enfantin, ait voulu par économie renoncer au concours de Mme Stichel. Comme disaient en sortant deux abonnés : si celle-ci assistait dans la salle au four qui s'ensuivit, elle a dû se sentir bien vengée.

JEAN MARNOLD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Nouvelles salles au Musée Carnavalet. — Au Musée du Louvre : la tapisserie de *Vénus et Cupidon*; le legs Isaac de Camondo ; les projets d'aménagement du pavillon de Flore ; acquisition du *Bain turc*, d'Ingres, par les « Amis du Louvre ». — Le Centenaire du Musée Calvet. — Le *Moulin* de Rembrandt vendu en Amérique. — Un Velazquez retrouvé et émigré aussi en Amérique. — Memento bibliographique.

La chronique des Musées est fertile, depuis quelque temps, en événements de marque. A **Carnavalet**, — ce musée de l'histoire de Paris d'un intérêt si passionnant et que l'on va trop peu visiter, — le Président de la République, invité par la Ville, a inauguré le 24 mars deux nouvelles salles construites en annexe du vieil hôtel de Mme de Sévigné et où M. Georges Cain a groupé, en un ensemble singulièrement captivant, les acquisitions et dons les plus précieux qui sont venus l'enrichir ces dernières années. Ces deux salles, superposées, sont réunies l'une à l'autre par un escalier monumental où a pris place un décor charmant : les peintures murales exécutées en 1748 par les Brunetti père et fils dans l'escalier de l'an-

cien hôtel de Luynes qui s'élevait sur l'emplacement actuel de la rue de Luynes, boulevard Saint-Germain (1); sauvées lors de la démolition de cet hôtel en 1900 et sciées en deux cents morceaux, elles ont été restituées ici telles qu'elles se présentaient jadis, et l'on ne saurait imaginer plus galant accueil que celui de ces seigneurs et de ces dames en atours de fête qui, accoudés à une balustrade, regardent les visiteurs monter vers eux. Au bas de l'escalier, nous avons eu déjà la rencontre délicieuse d'une des rieuses de la *Danse* de Carpeaux, plâtre original donné par la veuve de l'artiste; dans un autre angle est la statue en argent du jeune duc de Bordeaux offert à la duchesse de Berri en 1827; sous un globe, un précieux document : la maquette en terre cuite (don de M. Duval de Liège) de la statue équestre de Louis XIV par Girardon qui ornait jadis la place Vendôme et qui fut brisée et fondue sous la Révolution; enfin, aux murs, de vieilles et curieuses enseignes parisiennes : *Le Petit Bacchus*, *La Charrue d'or*, *Saint Antoine et son cochon*, etc. La salle qui s'ouvre sur le vestibule, au rez-de-chaussée, renferme, en dehors d'un somptueux manteau de l'ordre de Saint-Michel et du Saint-Esprit au chiffre de Henri III le fondateur, don du baron Edouard de Rothschild, des souvenirs du XIX^e^ siècle : en premier lieu, le berceau du Prince Impérial offert par la ville de Paris en 1856 et qu'a donné l'impératrice Eugénie, rappel d'une destinée mélancolique auquel répondra tout à l'heure l'évocation du sort tragique d'un autre enfant de France victime de nos discordes : le pauvre petit Louis XVII. L'admirable buste de Bonaparte modelé par Corbet en l'an VIII montre, tout près de cette relique du dernier Aiglon, le profil altier et méditatif de l'Aigle lui-même. Çà et là, dans des vitrines, des plans en relief reproduisent dans leurs moindres détails, avec une rigoureuse exactitude, divers quartiers de Paris et certains événements historiques : la place de Grève le 31 juillet 1830, lorsque celui qui allait être Louis-Philippe la traversa pour se rendre à l'Hôtel de Ville; l'attentat de Fieschi sur le boulevard du Temple en 1835; la mort du duc d'Orléans sur la route de la Révolte en 1842; le quartier de Saint-Julien-le-Pauvre; le quai de l'Hôtel de Ville avec l'entassement pittoresque de ses vieilles maisons; etc. Dans une vitrine encore, des souvenirs de la famille Carnot; puis, aux murs, des tableaux documentaires : *Mgr Darboy exposé après sa mort*, petite peinture de Chartran bien supérieure aux toiles tapageuses qu'il signe plus tard; *la Porte Maillot en 1870*, par Detaille; *la Fête de Victor Hugo en 1902*, par Lepère, etc., et des vues de vieux quartiers que transforme, hélas! de plus en plus la pioche du démolisseur, entre autres une jolie aquarelle du regretté Houbron montrant la

(1) Et non au coin de la rue Saint-Dominique, comme dit la notice officielle vendue aux visiteurs.

cour paisible et fleurie de cette simple et charmante Abbaye-aux-Bois qu'ont remplacée en ces dernières années de si monstrueuses constructions... Montons au premier étage. C'est ici surtout, pour servir d'introduction aux salles de l'Empire qui s'étendent en arrière, l'époque de la Révolution qui revit. Mille objets curieux légués par M. Fabre de Larche et groupés dans des vitrines (on y remarquera une rarissime paire de boucles d'oreilles à la guillotine) évoquent avec une singulière éloquence la vie et les sentiments de cette période révolutionnaire, en laissant deviner une mentalité où l'imbécillité féroce n'a d'égale que la plus niaise sensiblerie. On y trouvait joint, lors de l'ouverture des salles, un masque en cire très impressionnant de Robespierre; mais ce n'était qu'un habile « truquage » à l'effet sensationnel duquel il a fallu renoncer dès les premiers jours. A côté, voici des souvenirs plus émouvants encore : près d'une reconstitution en relief de l'enclos et des bâtiments du Temple, on a réuni divers meubles et objets provenant de la détention de la famille royale, offerts pour la plus grande part par Mme G. Blavot, descendante de J.-A. Barthélemy, archiviste de l'ordre de Malte, dans les appartements duquel la famille royale fut incarcérée : près du lit de Madame Elisabeth, c'est la modeste table poudreuse qui servait à Marie-Antoinette, puis deux chaises en paille au dossier à la lyre, une table de nuit, le jeu de loto du petit Dauphin, un motif d'ornement en coquillages, des instruments de précision dont se servait le roi, un petit pupitre avec sa table ayant appartenu à Madame Elisabeth; on y a joint une collerette que Marie-Antoinette avait donnée pour être reproduite dans un de ses portraits, un petit habit en soie rayée provenant de la garde-robe du Dauphin au Temple, et, pour compléter cette évocation, les portraits du roi et de la reine à cette époque : celui de Louis XVI dessiné par Ducreux d'un crayon sincère et expressif lors des audiences du Tribunal révolutionnaire, celui de la « veuve Capet » peint dans la suite par Prieur. Tout, ou presque tout, dans cette salle, serait à citer; contentons-nous de signaler les pièces les plus intéressantes après celles-là, notamment de précieux tableaux ou dessins dont plusieurs sont dus à la générosité du regretté Jules Macit, dont nous avons dit naguère les libéralités : un beau paysage du Ruisdael montmartrois Georges Michel : *Plaine au nord de Paris;* une vue, par Renoux, de la Maison du Tonnelier à Moret (la maison dite « de François Ier » transportée à Paris au Cours-la-Reine); trois charmantes esquisses de Subleyras ayant trait à une remise de l'ordre du Saint-Esprit et qui viennent ainsi en commentaire du manteau exposé au rez-de-chaussée; de délicats *Intérieurs d'églises parisiennes* au XVIIIe siècle par Demachy; un charmant dessin de Boilly : *Rixe entre muscadins et sectionnaires;* plusieurs portraits remarquables, parmi lesquels celui

d'un inconnu par Hyacinthe Rigaud, un *Portrait de femme* par Tocqué, deux autres au pastel par La Tour et par Perronneau ; *Bailly, premier maire de Paris*, par J.-L. Mosnier, toile qui fut une des curiosités du Salon de 1789; *Maillard*, dessiné par Isabey dans la soirée du 5 octobre 1791 à son retour de Versailles, où il avait entraîné les femmes de la halle ; l'admirable *Inconnu* de Prud'hon qui figura à l'Exposition centenale de 1900 ; le *Portrait de Méhul*, par Gros ; celui de Delacroix par Champmartin, etc. Et voici encore des poupées du XVIII^e^ siècle ayant servi de modèles de modes ; toute une série d'éventails de la même époque ; une assiette peinte par Hubert Robert durant sa détention ; un buste provenant du curieux musée d'images en cire fondé par Curtius sur le boulevard du Temple ; un grand et beau dessin de Victor Hugo, vue de Paris prise de la rue de La Tour-d'Auvergne, où Victor Hugo habitait vers 1849, etc.

Le **Louvre** — qui s'était enrichi dernièrement d'une magnifique tapisserie des Flandres achetée sur le reliquat du legs Seguin : *L'Amour présentant à Vénus les victimes que ses traits ont blessés*, la plus précieuse tenture bruxelloise que possède maintenant le musée, par la noblesse de son style et la beauté de son exécution — vient de recevoir un don royal. Le comte Isaac de Camondo, président de la Société des Amis du Louvre, mort au commencement d'avril, a légué au Louvre l'ensemble de ses collections avec une somme de 100.000 francs pour leur installation. Par la qualité et le nombre des œuvres autant que par leur variété, cette donation est d'une valeur considérable. Elle apporte, entre autres, une admirable série de pièces du XVIII^e^ siècle, parmi lesquelles l'ensemble des meubles qui ornaient à Versailles la chambre de Louis XV, la célèbre pendule des *Trois Grâces* de Falconet, le portrait de Perronneau acheté à la vente de la princesse Mathilde, des dessins de Watteau, de Fragonard et de Boucher, des tapisseries, des bronzes, etc. ; puis une série non moins belle de meubles, sculptures et tableaux du Moyen âge et de la Renaissance ; une collection choisie d'estampes japonaises ; enfin, une réunion de peintures modernes hors ligne qui comprend, avec *l'Atelier* de Corot et un superbe Delacroix : *Chevaux qui se battent dans une écurie*, une dizaine de Manet (parmi lesquels *le Fifre* et *Lola de Valence*), des Sisley (dont *l'Inondation*), six Monet appartenant aux diverses manières de l'artiste, des Cézanne, et vingt Degas. Le Conseil des Musées nationaux a accepté ce legs magnifique. Il a décidé d'installer la collection de M. de Camondo dans les galeries de l'aile sud des Tuileries qui avoisinent le pavillon de Flore : elles seraient divisées en plusieurs salles, de manière à présenter les objets dans leur cadre d'époque, suivant le désir exprimé par le donateur.

Dans cette même réunion, le Conseil a abordé l'étude des projets relatifs à l'extension du musée du Louvre dans l'ensemble des bâtiments laissés vacants par le déménagement du ministère des Colonies. Une première décision a été prise : celle de placer dans les immenses sous-sols éclairés par le saut-de-loup du jardin les ateliers de moulage, rentoilage, etc. Quant à l'utilisation des galeries, l'opinion du Conseil paraît favorable au projet qui consiste à affecter les grandes salles du rez-de-chaussée à l'exposition de la sculpture et des tapisseries du XVIIIe siècle, et les salles du premier étage aux œuvres des peintres français de la même époque.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons l'achat, par la Société des Amis du Louvre, au prix de 150.000 francs, d'un des chefs-d'œuvre d'Ingres : *Le Bain turc*, exposé en ce moment à la galerie Georges Petit. Nous reparlerons dans notre prochaine chronique de cette importante acquisition.

§

Il y a eu cent ans, le 9 avril dernier, qu'un décret de Napoléon homologuait le testament par lequel le médecin Calvet (1728-1810) dotait sa ville natale du cabinet d'antiquités et de la bibliothèque qu'il avait formés et qui, enrichis successivement par des donations importantes, notamment celles d'Esprit Requien, ami de Mérimée, sont devenus cet admirable **Musée Calvet** installé depuis 1835 dans l'ancien hôtel de Villeneuve-Martignan, le plus charmant logis propre à réunir des tableaux, des objets d'art et des livres. Archéologue, historien, numismate, naturaliste, versé dans toutes les sciences, Esprit-André-François Calvet était le type de ce qu'on appelait alors « l'honnête homme » ; sa bibliothèque et son cabinet de tableaux, de médailles et d'antiques étaient célèbres et, grâce au goût qui avait présidé à leur formation, ses collections sont restées une des plus belles écoles de culture et d'art que possède notre province française (1). La Société vauclusienne des Amis des arts a eu l'excellente idée de fêter le centième anniversaire de cette création si féconde, et, sur son initiative, le Conseil municipal d'Avignon, avec le concours de l'administration du musée, a organisé au Palais des Papes une exposition d'art provençal, ou plutôt d'artistes provençaux, dont l'inauguration a donné lieu, de la part des politiciens présents, à un débordement d'éloquence démocratique dont le délicat esprit que fut Calvet a dû frémir dans sa tombe. Heureusement, dit-on, l'on se propose de publier prochainement un choix d'écrits de Calvet qui honoreront plus sûrement sa mémoire que toutes les fêtes

(1) On consultera avec fruit, sur l'histoire du Musée Calvet et ses collections, l'excellent article que M. André Hallays vient de publier dans la *Revue de l'art ancien et moderne* (10 avril) et sa charmante monographie d'*Avignon* dans la collection des *Villes d'art célèbres* (Paris, Laurens éd., 1909), pp. 109 et suiv.

destinées à « donner au pays la confiance dans une lumière plus grande (1) ».

§

Un des plus beaux chefs-d'œuvre de Rembrandt, peint vers 1650, *le Moulin au rempart*, longtemps conservé en France dans la célèbre galerie du duc d'Orléans et qui, en dernier lieu, faisait partie de la collection de lord Lansdowne, à Bowood, en Angleterre, vient encore de passer en **Amérique** : il a été acquis pour la somme de deux millions et demi par un des principaux collectionneurs des Etats-Unis : M. Widener, de Philadelphie, qui depuis quelques années a acheté jusqu'à sept œuvres marquantes du maître hollandais. Lord Lansdowne n'avait pas voulu se défaire de son tableau avant d'avoir offert aux musées de son pays un droit de préemption, et une souscription avait été ouverte pour faire entrer l'œuvre à la National Gallery; mais elle n'a pu atteindre le chiffre désiré. En compensation, lord Lansdowne a associé à son bénéfice le musée londonien en lui abandonnant une somme de 125.000 francs.

Ce n'est pas le seul chef-d'œuvre que le Nouveau Monde ravit une fois de plus à l'ancien. Il y a quelques mois, reparaissait à la lumière, provenant des collections ducales de Parme où il se cachait depuis le milieu du XVIIIe siècle, le magistral *Portrait du roi d'Espagne Philippe IV* peint par Velazquez en 1644, et dont une copie ancienne, considérée jusqu'ici comme l'original, existe à la galerie de Dulwich, près Londres : seul, ou à peu près, l'éminent historien de Velazquez, M. A. de Beruete, avait déclaré l'original disparu. Grande fut sa joie en le reconnaissant dans la toile acquise du prince Elie de Parme par la maison Agnew, de Londres (1). Ce merveilleux portrait, un des plus beaux qu'ait peints Velazquez, vient de passer également en Amérique, où un collectionneur l'a acheté, dit-on, pour la même somme que le Rembrandt : 2.500.000 francs.

Memento. — La publication de grand luxe entreprise par l'éditeur Fr. Hanfstaengl, de Munich, sur *La Galerie de peinture du Prado à Madrid* (*Die Gemælde-Galerie des Prado in Madrid*) vient de se terminer. Nous avons signalé ici le contenu des sept premières livraisons et dit la qualité exceptionnelle des héliogravures qu'elles renferment et qui en font, en même temps qu'une collection d'admirables planches, un instrument de travail de premier ordre. Les sept dernières livraisons n'apportent pas moins de jouissances à l'amateur et à l'historien. Ici encore, il s'agit d'un choix des plus beaux chefs-d'œuvre du musée, au premier rang desquels brillent les Ve-

(1) Nous renvoyons, pour le détail de sa démonstration très savante et très solide, à la brochure qu'il a publiée récemment : *El Velazquez de Parma : Retrato de Felipe IV pintado en Fraga* (Madrid, imp. de D. Blass y C., in-4, 18 p., av. 2 planches reproduisant les deux toiles)

lazquez, les Titien, les Raphaël, les Dürer, les Rubens, les Murillo, les Goya. Du premier, voici les étonnants portraits des nains du roi Philippe IV, les effigies équestres de ce monarque et du comte-duc d'Olivarès, le curieux tableau de *Saint Paul et saint Antoine ermites*. De Titien, *Vénus et Adonis*, le portrait d'Alphonse Ier d'Este, duc de Ferrare, le portrait équestre de si grande allure de *Charles-Quint à la bataille de Mühlberg*, le charmant *Sacrifice à la déesse de l'Amour*, et l'admirable *Bacchanale*. Raphaël est représenté par le célèbre « *Spasimo* »; Dürer, par son magistral portrait de Hans Imhof; Rubens, par la série de ses brillantes compositions : *l'Adoration des Mages*, *le Jardin d'amour*, *la Kermesse*, *la Sainte Famille avec des saints dans un paysage*, *Persée et Andromède*, *les Trois Grâces;* Murillo par les deux panneaux du *Songe du patricien* et par *la Madone au chardonneret;* Goya, par le portrait du général Urrutia, celui de *la Famille de Charles IV* et les deux célèbres *Maja*. Mais d'autres maîtres encore figurent avec quelques toiles dans cet ensemble déjà si imposant : Lorenzo Lotto, Véronèse, Van Dyck, Antonio Moro (avec son admirable effigie de la *Reine Marie d'Angleterre*); Jordaens, Patinier, Rembrandt (avec la composition célèbre dite *la Reine Artémise*), Tiepolo, et Lopez. Ainsi se trouve achevé cet imposant monument élevé à la gloire du musée de Madrid. C'est, sans contredit, le plus bel hommage qui ait été jamais rendu aux maîtres dont il s'enorgueillit, et la plus saisissante évocation qui ait été donnée de leurs chefs d'œuvre grâce à la grandeur exceptionnelle (environ 40 sur 55 centimètres) et à la perfection d'exécution de ces 84 planches. Elles sont accompagnées, comme nous l'avons déjà dit, d'un volume de texte dû à la plume érudite de M. Karl Voll, conservateur de la Pinacothèque de Munich, texte illustré lui-même de reproductions des tableaux moins importants de la galerie.

De son côté, la maison Grote, de Berlin, vient de terminer aussi sa précieuse publication des *Dessins du Cabinet des estampes de Berlin* (*Zeichnunge alter Meister im Kupferstichkabinett der k. Museen zu Berlin*) dont nous avons également parlé ici. Parmi les quarante planches que contiennent les quatre dernières livraisons et qui, comme les précédentes, reproduisent avec une fidélité parfaite les originaux dans leurs teintes et leurs dimensions exactes, citons notamment le beau *Portrait de Pirkheimer*, par Dürer, des études de Filippino Lippi pour le *Saint Sébastien* de l'église San Michele de Lucques, deux *Paysages* à l'aquarelle par Albert Cuyp, une *Cour de maison* attribuée à Vermeer et bien digne de lui; deux charmants dessins de Holbein le jeune d'après ses fils; un *Repos pendant la fuite en Egypte* de Breughel le vieux; des *Patineurs* de Avercamp; des *Paysans* de Adriaen van Ostade; une *Tête d'ange chantant* de Grünewald, d'un puissant caractère, *Un Peintre* par Metsu; *le Songe de Jacob* de Rembrandt, etc. Une table méthodique, par écoles, des 300 planches contenues dans tout l'ouvrage facilite la consultation de cette riche et belle collection.

L'Arundel Club de Londres, qui s'est, comme l'on sait, donné pour tâche de reproduire les plus beaux tableaux des collections privées anglaises vient de publier pour 1910 son septième portefeuille d'estampes (1). Ce

(1) Le secrétaire de la Société est M. Arthur Clifton, 24, Bury Street, London S. W. La cotisation est de 25 francs par an.

sont, comme les années précédentes, 20 superbes héliogravures d'après des œuvres appartenant à toutes les écoles et où l'on admire particulièrement une *Madone avec l'Enfant entourée d'anges* de Masaccio (coll. du Rev. Arthur Sutton), d'autres *Madones* attribuées à Botticelli (coll. du marquis de Lothian) et à Pollainolo (à sir Hubert Parry), une *Nativité* d'Albertinelli, (ibid.), une *Adoration des bergers* de Mantegna (à M.C.-A. Broughton Knight),un Tiepolo : *Antoine et Cléopâtre* (à M.W.-C. Alexander), un *Portrait d'homme* par Van Dyck (au comte Amhurst); une *Vieille femme filant*, de notre Lenain, un *Christ et les pèlerins d'Emmaüs* de Velazquez (à Mrs. Baillie-Hamilton), deux Gainsborough : *Portrait d'Augusta Phipps* et un beau *Paysage avec des bestiaux* (à sir George Donaldson). Des notices historiques accompagnent la reproduction de chaque planche et ajoutent à la valeur documentaire de cette publication, qui constitue peu à peu le livre d'or des collections anglaises.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANGLAISES

The Corner of Harley Street, 4 s. 6 d., Constable. — Horace A. Vachell : *John Verney*, 6 s., John Murray. — J. A. F. Orbaan : *Sixtine Rome*, 7 s. 6 d., Constable. — Louis Cazamian : *L'Angleterre Moderne, son évolution*, 3.5o, Flammarion. — Mermeix : *L'Angleterre, aspects inconnus*, 3.5o, Ollendorff. — René Puaux : *Silhouettes Anglaises*, 3.5o, Librairie des Annales. — Georges Duval : *L'Œuvre Shakespearienne, son histoire*, 3,5o, Flammarion. — Memento.

On serait bien embarrassé de classer dans un genre quelconque ce volume anonyme : **The Corner of Harley Street** qui porte en sous-titre : *Being some familiar correspondence of Peter Harding, M. D.* Dans ces lettres adressées à un cercle très varié de parents et d'amis, le médecin Peter Harding rédige de fines et perspicaces observations sur les mille aspects de la vie. Sous une forme narrative, dans la plupart des cas, il critique sévèrement certains travers de la vie moderne, la presse scandaleuse et la mauvaise littérature, tout en conservant un robuste optimisme, ce qui ne l'empêche pas de déclarer qu'on ne rencontre de gens parfaitement satisfaits que dans les asiles d'aliénés. Naturellement, on trouve dans ces lettres un bon nombre de remarques sur la profession médicale et sa spécialisation de jour en jour croissante. C'est un livre amusant et d'une lecture agréable.

§

Sous le titre de **John Verney**. Mr Horace Annesley Vachel raconte la simple histoire de deux camarades d'études : Scaife, arriviste riche et sans scrupules, Verney, garçon honnête et pauvre. Tous deux aiment la fille d'un ministre, à laquelle ils sont tour à tour fiancés. Au moment où le jeune politicien sans scrupules va triompher, la mort de son père, parvenu millionnaire, le relègue dans la relative obscurité de la Chambre des Lords. Le contraste entre le

bon et le mauvais garçon est peut-être un peu trop marqué et le tableau de la vie politique moderne est aussi quelque peu puéril et simpliste ; mais le récit est très captivant et d'une morale convenablement saine.

§

Pendant son court pontificat, le pape Sixte-Quint manifesta une activité incroyable. A peine eut-il coiffé la tiare qu'il entreprit à Rome des travaux colossaux, et c'est à ces travaux que Mr J.-A.-F. Orbaan consacre son livre : **Sixtine Rome**, qu'ornent trente-deux illustrations. On voit la Rome médiévale disparaître devant la Rome de la Renaissance et se réaliser les entreprises de ce pape qui transforma l'aspect de la Ville Eternelle, avec les monuments qu'il fit édifier et les grandes voies qu'il fit tracer. Quand il mourut, il projetait des travaux plus audacieux encore, tels que ce canal de Rome à la mer, dont il est encore question de nos jours. Le beau livre de Mr Orbaan reconstruit pour le lecteur la Rome de cette époque.

§

C'est une conséquence, sans doute, de l'entente cordiale que les ouvrages sur l'Angleterre et les Anglais se multiplient depuis quelque temps, et si nous ne finissons pas par connaître parfaitement nos voisins d'Outre-Manche, ce ne sera pas la faute des auteurs qui les étudient. Dans un livre qu'il appelle **L'Angleterre Moderne, son évolution**, M. Louis Cazamian, maître de conférences à la Sorbonne, tente de « fournir aux esprits curieux de connaître le passé récent et le présent de l'Angleterre, un résumé très bref de l'énorme activité matérielle et morale qui occupe dans le monde, à l'heure actuelle, une place si considérable, et montrer aussi nettement que possible l'origine et le développement des forces qui la poussent aujourd'hui vers une destinée inconnue ». Il ne fait pas une histoire, mais un essai de philosophie historique ; il ne raconte pas les faits, dans son étude, mais il recherche les grandes lignes selon lesquelles ils s'ordonnent. M. Cazamian expose d'abord, dans un très clair avant-propos, le rôle alternatif de l'adaptation instinctive et de l'adaptation réfléchie comme ressorts de l'évolution moderne de l'Angleterre, et c'est plutôt là un moyen arbitraire et commode qu'une réalité. Dans les deux parties qui suivent, il étudie l'action de ces deux forces sur les faits, les doctrines, les lois et les mœurs, pendant la période qui s'étend de 1832 à 1884. La troisième partie, consacrée à la période 1884-1910, traite des nouveaux problèmes — économique, social, politique, impérial, intellectuel. Enfin, dans une très judicieuse conclusion, M. Cazamian énumère les difficultés de l'heure présente et il émet l'espoir que l'Angleterre saura

moderniser ses institutions et son esprit et s'ouvrir de nouvelles destinées. On ne peut trop louer cet excellent ouvrage, d'une ampleur de vues, d'une élévation d'idées des plus remarquables. L'auteur a fait preuve d'une singulière maîtrise en traitant un sujet si étendu et si général, et son livre restera parmi les meilleurs de ceux qui ont été écrits sur l'Angleterre contemporaine.

§

Le livre de M. Mermeix: **L'Angleterre, aspects inconnus**, n'est pas un essai de philosophie sociale; c'est un recueil de faits plus ou moins familiers au spécialiste, mais qu'on ignore généralement dans le public même éclairé. Et ce livre peut très bien se rapprocher de celui de M. Cazamian, qu'il complétera, en quelque sorte, pour ceux des lecteurs qui seraient mal au courant des tendances que le professeur a essayé de coordonner en en montrant l'origine et le développement. M. Mermeix a rassemblé une quantité innombrable de faits et il les a fort habilement groupés, en évitant les répétitions, les double-emplois et les classifications arbitraires.

Et ce n'était pas là une tâche commode. Du reste, le lecteur s'en rendra compte dès le début, car l'auteur intitule son premier chapitre : « l'entrée dans le désordre », et il esquisse spirituellement ce désordre et ses conséquences. Ensuite, il nous entraîne alertement à travers les plus secrets couloirs de l'organisation administrative et sociale de l'Angleterre, de sorte qu'on est bientôt admirablement renseigné sur ce chaos peu enviable, et qui ne peut durer et fonctionner qu'à cause du bel équilibre moral de la nation : respect de la loi, de l'autorité, des magistrats, respect de la hiérarchie sociale et de la liberté d'autrui. Quiconque voudra connaître l'Angleterre, devra lire attentivement cet ouvrage qui lui en apprendra sur les Anglais plus qu'il n'est possible d'en deviner en de longs mois de séjour.

§

Il sera bon aussi d'accompagner M. René Puaux au cours des promenades extrêmement variées qu'il relate dans ses **Silhouettes anglaises**. C'est de la lecture pour les heures de loisir, où l'on se plaît aux anecdotes, aux récits pittoresques, aux excentricités même. Excellent cicerone, M. René Puaux désigne, dans le défilé, des personnages notoires et nous les raconte sur le ton convenable à chacun et en passant très agréablement du plaisant au sévère pour revenir au tragique et au comique. Il nous mène aussi en certains lieux fameux par leurs attaches historiques ou leur célébrité moins ancienne, mais plus bruyante, en des tavernes curieuses et à l'Armée du Salut. Gens et lieux ont été fort bien observés et l'auteur a su les dépeindre en impressionniste habile, non sans y risquer des traits d'humour et des

points satiriques même, qui rendent les portraits plus piquants et plus savoureux.

§

M. Georges Duval a déjà consacré à Shakespeare, à sa vie, à son œuvre et à son temps, plusieurs ouvrages. Récemment il a donné aussi une traduction, en huit volumes, du théâtre de Shakespeare, et nous en avons parlé ici même à diverses reprises. Dans un nouveau livre, **L'Œuvre Shakespearienne, son histoire**, 1616-1910, M. Georges Duval démontre que son érudition ne se borne pas à la traduction des œuvres du grand dramatique et à son temps. Il suit la fortune de Shakespeare jusqu'à nos jours, en Angleterre, d'abord, en France, en Allemagne, en Italie, en Danemark. Puis, il la reprend en France, avec Chateaubriand et les Romantiques; il examine les diverses traductions françaises et les études plus ou moins complètes consacrées à Shakespeare, par Villemain, Saint-Marc Girardin, Nisard, Philarète Chasles, Victor Hugo, Taine, J.-J. Weiss, Sainte-Beuve, Paul Stapfer, M. Mézières, etc. C'est, somme toute, un livre plein de faits, accompagnés de considérations et de commentaires intéressants et précieux, et l'on doit savoir gré à M. Georges Duval d'avoir rassemblé dans ces captivants chapitres une masse énorme de renseignements qu'il serait fastidieux de chercher dans les ouvrages parfois rares où ils se trouvent.

Memento. — L'histoire prédomine dans le plus récent numéro de *The Edinburgh Review*. Tout d'abord c'est une étude sur l'ouvrage de lord Rosebery : *Chatam, his early life and connections;* ensuite des articles sur les corsaires barbaresques, sur les monuments historiques de la Grande-Bretagne, dans le Hertfordshire et dans le Berwickshire, sur la Duchesse du Maine, reine de Sceaux et conspiratrice, d'après l'ouvrage du Général de Piépape, sur la vie de lord Goschen, sur l'Ecosse au temps des Romains, sur les corsaires barbaresques, sur la sociologie descriptive, sur l'armée britannique et les conceptions modernes de la guerre, sur les origines et l'évolution des plantes, sur la recherche de la raison, d'après *The Pursuit of Reason*, de C. F. Keary et divers ouvrages philosophiques, et enfin sur l'ouvrage de Mr B. L. Putnam Weale : *The Conflit of Colour*.

The English Review continue à offrir chaque mois un sommaire admirablement varié. Il faut y lire, avec la suite du très beau roman de Joseph Conrad, *Under Western Eyes*, des articles, études, nouvelles et poèmes de G.-S. Street, Maxime Gorki, A.-C. Benson, Yoshio Markino, W.-H. Hudson, Richard Middleton, Eden Phillpotts, « Viator », lord Courtney of Penwith, Hubert Flowerdew, C. Robinson, etc.

Le *Cornhill Magazine* donne un très intéressant numéro de mai. Citons seulement *Charlotte Bronte's Street in Brussels*, par Gerald Cumberland, *The Scottish Homes and Haunts of R. L. Stevenson*, par Flora Masson; *Taming animals*, par Frederic Boyle; *Bishop Lightfoot*, par A.-C. Ben-

son; *Charles Dickens*, par le Right Hon. G.-W.-E. Russell, et *Sir Walter Scott*, par Andrew Lang.

Signalons encore, dans la *Fortnightly Review*, des articles sur le Baghdad Railway, sur lord Goschen, sur Stolypine, sur le « post-impressionnisme », sur Wagner, sur Thackeray, etc.; dans *The Nineteenth Century*, Eminence et hérédité, par W.-C.-D. Whetham, des souvenirs du Portugal, il y a cinquante ans, par lady Paget, lord Acton et la Révolution Française, par Hilaire Belloc; « Hostels for Women », par la duchesse de Marlborough; Irving et l'éclairage en scène, par Bram Stoker, et *The Thumbscrew*, une pièce en un acte, par l'Hon. Mrs Alfred Lyttelton; dans *The World's Work*, Hommes et femmes du jour, avec portraits, l'aube de la paix mondiale, le cinématographe, la Nouvelle-Guinée, avec illustrations, etc.; dans *The Englishwoman*, une série d'intéressants articles sur l'activité féminine et des études sur des questions légales, sociales, historiques intéressant particulièrement la femme; dans *Harper's Monthly*, une étude sur William Strang, peintre et graveur, un récit de voyage à travers les pampas de la Patagonie, et diverses nouvelles de mérite réel.

Depuis un mois la collection Tauchnitz s'est enrichie de cinq nouveaux volumes: *Uncanny Tales*, par F. Marion Crawford, *The Dweller on the Threshold*, par Robert Hichens, *The Elusive Pimpernel*, par la baronne Orczy, *Woman and Labour*, le remarquable et lucide exposé qu'a fait de la question féminine Mrs Olive Schreiner, et *The Card*, le très divertissant roman de Mr Arnold Bennett.

L'Oxford University Press a récemment publié *The Poems of John Dryden*, en un volume de plus de 600 pages (3 s. 6 d.). Cette excellente édition est due aux soins érudits de Mr John Sargeaunt, qui la fait précéder d'une courte et substantielle introduction.

Dans la *Revue Germanique*, quelques excellentes pages sur Henry James, par M. Régis Michaud, Shakespeare en Hongrie, par M. I. Kont, Notes inédites de Coleridge, par M. J. Aynard, et une « revue » malheureusement très incomplète sur le roman anglais en 1910, par M. A. Koszul.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

Oct. Goga : *Poezii* ; Lucealar, Budapest. — Oct. Goga : *Ne chiama pământul* ; Minerva, Bucarest. — G. Cosbuc : *Fire de tort* ; Sfetea, Bucarest. — P. Cerna : *Poezii* ; Minerva, Bucarest. — Memento.

La question « art roumain » est toujours une des plus disputées, qu'il s'agisse de littérature ou de plastique. La génération montante, au fur et à mesure de la « culture » qu'elle acquiert, devient plus exigeante et rejette désormais, comme indigne d'elle, l'idéal nationaliste qui ne voit la richesse, l'originalité et le salut de la Roumanie que dans la tradition de ses arts populaires. Et cependant cet idéal est le vrai et ces arts populaires doivent demeurer à la base de la culture roumaine, en voie indéniable de formation. Seulement les moyens que l'on emploie de part et d'autre restent au-dessous de la tâche à accomplir. La notion « art tout court » n'est pas encore

atteinte. Du côté nationaliste on s'en tient trop servilement à la forme populaire ; et du côté, disons moderniste, on oublie peut-être trop le fond populaire. Dans le dernier n° de la *Vieata noua*, M. Damianovici publie des *Réflexions* que lui ont inspirées à Paris des visites au Musée des Antiquités du Louvre et au Musée ethnographique du Trocadéro. Les ressemblances qu'il a remarquées entre l'art des anciens Egyptiens, des Incas ou des Astèques et celui tel quel du paysan roumain, l'ont frappé, et il conclut : « C'est qu'un pareil art a ses racines dans le substratum de l'âme primitive, générale, dans l'antique levain commun qui identifie tous les peuples en une nation homogène », sans remarquer qu'il se contredit l'instant d'après en demandant que : « notre art populaire, qui n'est certes pas dénué de beautés, soit mis au service d'une conception artistique supérieure, qui lui donne un *sens profond* et *vastement humain* ». Ce sens « profondément humain », l'art populaire l'a toujours, par définition, par essence, puisqu'il a « ses racines dans l'âme primitive commune » et qu'il est le résultat inconscient, mais spontané, et exactement adéquat, des douleurs, des joies, des besoins d'une humanité tout entière. Aussi, dans ces pays bénis du bon Dieu, où le peuple a encore la noblesse de créer de la poésie, de la musique, des légendes, d'interpréter ce qu'il éprouve et ce qu'il voit, de lui donner une forme : cette forme correspond au fond et la création est artistique. Au contraire, la « conception artistique » du Monsieur cultivé — *plus* ou *moins* cultivé et il y a ici un facteur d'une terrible importance, — ne fait le plus souvent qu'imposer une forme préconçue à un fond qui ne la supporte pas ; comme celui qui « emprunte le motif populaire » le greffe trop souvent aussi sur un fond cultivé qui s'en trouve disloqué. L'architecte qui utilise des motifs de *cula* (1) pour des maisons de ville d'architecture générale renaissance n'a pas le sens des proportions seulement autant que le maçon probablement anonyme qui a construit la modeste *Biserica cu Sfinti* de la Calea Mosilor, dont le chœur est une merveille d'élégance. Je cite cet exemple parce que c'est en architecture que l'on fait le plus de nationalisme, et que les éléments de l'art populaire sont le plus mal assimilés. D'autre part le péché contraire, un péché grief contre le nationalisme, mais aussi contre quelque « conception artistique » que ce soit, a été commis par tous ceux qui ont toléré, sous prétexte de Parlement monumental (l'exemple de celui de Budapest aurait dû leur faire honte), que la silhouette historique et pittoresque de Bu-

(1) La masse de documents qu'a réunis M. le Dr Istrati sur cette curieuse « maison fortifiée » prouvent que la *coula* n'est pas autre chose que le beffroi du moyen-âge *adapté* aux conditions spéciales de pays où il n'y avait d'organisation de défense ni féodale, ni municipale, où les guerres étaient des coups de main et où l'on avait à résister isolément.

carest soit ridiculisée, l'église métropolitaine écrasée sous le couvercle de soupière dont un architecte en mal de coupole a trouvé le moyen de couronner le *dealul Mitropoliei*. Il n'y a pas de gourdin de berger entaillé au couteau, ni d'œuf de Pâques naïvement historié par les femmes dans les hameaux les plus éloignés des villes qui ne soient, auprès de ça, des œuvres d'art accomplies.

La vraie poésie roumaine, c'est également la poésie populaire. On n'a rien dit de plus juste à ce sujet que ce que le « chantre de la Roumanie », Alex. Rousso, écrivait déjà en 1868 (1) : les *Géorgiques* comme les *Métamorphoses*, Virgile et Ovide, vivent encore dans les chants des pâtres des Carpathes ; l'épopée est latente dans les ballades héroïques qui rendent aussi des points aux chroniqueurs pour le nombre et la variété des détails ethniques et sociaux ; les chansons dites « de feuilles » montrent l'intime et tendre compréhension du Roumain pour la nature ; les *doine* disent les désirs et les aspirations, les chagrins d'amour et les nostalgies; et partout abondent les traits d'observation, les nuances de psychologie, les bonheurs d'expression... Et pourrait-il en être autrement ? c'est toute l'âme roumaine, dans son humanité primitive et générale, qui s'exprime là. Et le caractère principal de cet art populaire, — pour reprendre les termes de M. Damianovici, — c'est la « spontanéité », qui le rend palpitant de vie et d'émotion. Que l'évolution en ait été arrêtée aux détours sombres de l'histoire, ce n'est pas tout à fait exact. Rien n'oblige au contraire à la lutte et à la résistance comme l'injustice et les malheurs. Mais que le jour où ils ont pu respirer, les Roumains se soient estimés très en retard sur la culture occidentale, ç'a été peut-être à leur préjudice. M. Jorga nous en apportera sans doute la démonstration effective. A ce moment-là, ils se sont hâtés d'y porter le remède qu'ils ont cru nécessaire, en adoptant, en imitant les œuvres étrangères avec une avidité souvent inconsidérée (nous avons vu cette fébrilité à l'ouvrage dans le livre de M. Apostolescu : *l'Influence des Romantiques*), et M. Damianovici le constate : leur évolution est devenue révolution. En art, en littérature, comme en politique, la Roumanie en est encore à une période de trouble, de notions brouillées. L'extrême libéralité de la Constitution qu'elle s'est donnée avec une certaine brusquerie a vraisemblablement plus nui que profité à la marche normale et sûre de sa civilisation.

§

La poésie roumaine actuelle, cultivée, est donc en pleine « évolution » aussi. Les tendances les plus opposées, les théories les plus

(1) *Scrieri*, un volume de vulgarisation, avec préface de M. Bogdan-Duica (Minerva), d'après la belle édition de l'Académie Roumaine publiée par le prof. P. V. Hanes.

contradictoires ont leurs représentants. Parmi les jeunes en voici trois.

M. Octavian Goga bénéficie d'une situation spéciale : il a été, à une heure propice, le porte-voix de la Transylvanie opprimée. Cela lui a valu la connaissance avec les prisons hongroises ; mais aussi l'admiration émue de tous les cœurs roumains. Dans son premier volume de **Poésies**, résonne le « glas de bronze de nos souffrances » et le public, ainsi que l'a bien noté Mme Isabelle Sadoveanu dans ses *Impressions littéraires*, « a vibré d'enthousiasme aux chants impétueux de cette âme généreuse, pleine des douleurs d'autrui, pénétrée d'amour pour ceux qui, courbés sous le faix des labeurs sans répit, gardent pourtant dans leur âme les trésors inestimables de notre race... et l'espoir de la résurrection ».

Toutefois, ces accents qui ont frappé et attendri, parce qu'ils décrivent une misère réelle, tournent plutôt court dans un sentimentalisme vague où le sentiment est si peu exprimé en profondeur, qu'il semble superficiel. L'inspiration faiblit par défaut de pensée ; les thèmes fondamentaux de l'amour, de la mort, les problèmes de la destinée sont hors de portée de son lyrisme. Le style même se dépare, non de provincialismes justifiables, mais de manques de goût ; le langage d'auberge n'a jamais passé pour poétique, pas même dans la poésie populaire. Dans son second volume : **la Terre nous appelle**, où la déclamation patriotique, encouragée par le premier succès, va jusqu'à parler des « faux qui ne faucheront pas toujours que de l'herbe », le fils de pope instruit dans les villes se retourne, avec une détresse de déraciné, vers le village de son enfance ; « la terre le rappelle » ; et pourtant, entre deux, le poète s'est lancé dans la vie politique, il sent bien qu'à la ville seule son activité d'intellectuel sera possible et féconde : mais quelle pauvreté d'arguments il invoque et quels grands mots creux il emploie pour redresser son courage ! Le barde national, l'apôtre, chez lui, ont eu leur moment ; on attend encore le lettré.

M. G. Cosbuc excelle comme conteur et humoriste. En prose et en vers, dit M. Il Chendi, il est resté le « paysan matois » ; il a mieux que d'autres le ton populaire. Il s'en est expliqué lui-même : « Je connais le parler de mes pères ; et dans la question de fixer une langue littéraire populaire (sic ! en Roumanie cela se conçoit) je m'y entends aussi quelque peu... Je me suis donné beaucoup de mal pour savoir comment le peuple manifeste (exprime) ses idées et ses sentiments, car j'ai lu et je lis toutes nos poésies populaires qui se publient de partout... Je sais moi aussi, et je sais même fort bien, ce que dit le Roumain dans sa poésie ! Et c'est là aussi le vrai fonds de mes poésies. » Il se dépense avec verve et bonne humeur à l'interprétation, sans grande envergure, d'une vie qu'il a vécue et sentie.

Jusque dans la vie privée, l'esprit de M. Cosbuc provoque l'admiration de ses amis. Et lui, en pince-sans-rire, fait l'éducation de la jeunesse qui s'empresse à l'entourer ; il parlait devant des séminaristes à Blaj : « Y a-t-il en moi, hein, une étincelle divine? Une force créative ? Elle y est ! Eh bien, ai-je quelque mérite, parce que Dieu m'a choisi, moi ou toi ou un autre, pour verser ce don, juste dans mon esprit ? Je n'en ai point. Ai-je le droit de m'élever au-dessus de l'un ou l'autre? Je ne l'ai pas... Eh bien, les contemporains peuvent errer dans leur jugement, mais s'il y a vraiment eu une étincelle divine dans mes créations, elles dureront et vivront encore après mille ans dans le souvenir de notre nation. C'est la nation qui existe, nous ne faisons que passer... » M. Cosbuc a beaucoup traduit, les poésies d'Anacréon et de Catulle, les Métamorphoses d'Ovide et les Eglogues de Virgile, les comédies de Plaute, Térence et Aristophane ; il a traduit Carmen Sylva et beaucoup d'autres poètes allemands. Il avait formé le projet d'écrire un cycle de poèmes empruntés aux contes populaires, de leur donner de l'unité et une extension d'épopée ; les épisodes qu'il en a publiés font grandement regretter que « la misère l'ait obligé souvent d'écrire des odes au lieu de poèmes »...

Le plus artiste, le plus intellectuel des trois et, de tous, celui qui s'élève le plus haut comme penseur et comme écrivain, est, de l'avis unanime, M. P. Cerna. Je cite M. Caracostea (*la Poésie roumaine d'aujourd'hui*, conférences de la *Viata noua*) : « Cerna dispose de réelles qualités poétiques ; son esprit est relativement plus orné que celui des autres ; et son talent, quand il tient une idée poétique, sait en tirer parti... quelquefois même il cherche à en tirer plus que l'idée ne comporte... Ce qui le caractérise c'est l'optimisme, une confiance dans la bonté et la sagesse finale de la vie. » A M. Mih. Dragomirescu (*Convorbiri critice*) revient l'honneur de l'avoir le premier loué à sa valeur et mis en vedette. M. N. Em. Teohari étudie longuement *la conception et le sentiment* chez le poète Cerna (*Noua Revista româna*) et apprécie son idéalisme, ses notations délicates d'états d'âme imprécis, mais surtout l'élévation avec laquelle il a chanté l'amour. Dans la poésie amoureuse de Cerna, dit après bien des restrictions M. G. Bogdan-Duica (*Luceafar*), « il y a une telle profondeur de sentiment, tant de grâce, tant de renoncement, tant de désir et de douleur, et tout cela est exprimé d'une sorte si intime, plastique et suggestive, que je le tiens digne d'être déclaré le premier, le plus noble chantre de l'amour parmi tous ceux qui le chantent aujourd'hui en notre langue. » Malheureusement, tout essai hâtif de traduction de quelques vers risquerait de trahir un aussi bel éloge et aussi mérité.

Memento. — *Viata româneasca* (Jassy, VI, 1, 2) : M. I. Al. Bratescu-

Voinesti a fait une grande découverte, qui paraîtra en manière de préface à son prochain volume de nouvelles, et ses amis le congratulent : il a reconnu 1° que l'homme ne doit pas être qu'une créature qui cherche à conquérir une place au banquet de la vie et 2° que l'art n'est pas une vanité... Pour cela, il lui a fallu voir partir un express luxueux, tandis qu'il montait dans un wagon froid ; il lui a fallu subir les dédains de deux amis, et recevoir les remercîments émus et reconnaissants d'un inconnu qui avait lu ses livres en famille. Et alors, « sur le rythme des roues du train », les mots se sont agencés d'eux-mêmes dans son âme pour louer le Seigneur de ce qu'Il l'avait rendu utile à son prochain. — Indications judicieuses de M. Francis Lebrun sur les recherches à entreprendre pour donner enfin à la littérature roumaine la place à laquelle elle a droit dans l'étude des littératures comparées ; la philologie a déjà commencé très sérieusement ; M. Lebrun, par ailleurs très documenté, semble admettre comme détail local roumain, dans les contes, le *bonnet* qui rend invisible, et le biniou qui force à danser ; c'est à tort aussi, à notre avis, qu'il dénie la valeur philosophique des contes, alors que, de toute évidence, ils sont *souvent* les restes d'un antique enseignement ésotérique.

La *Tribuna* d'Arad traverse une passe pénible. Elle a poussé la franchise nécessaire et l'indépendance honnête, jusqu'à rappeler aux chefs du parti national qu'une fois en possession de leur mandat de députés ils avaient encore d'autres devoirs à remplir que la discussion à la Chambre de projets de lois qu'ils ne peuvent plus empêcher de voter : en trois ans, 1908-1910, les Roumains ont perdu 500 écoles, maghyarisées ; les synodes orthodoxes, qui ont le soin des écoles, se composent en majeure partie d'avocats qui n'entendent rien aux questions scolaires ni ecclésiastiques ; le Synode de Sibiu ne compte pas un prêtre et pas un instituteur. Mais le comité du parti roumain n'a pas goûté ces vérités : il a mis la *Tribuna* en quarantaine et a commis la faute de réunir les fonds (des fonds qui suffiraient à l'entretien de bien des écoles et à l'amélioration du sort de bien des instituteurs) d'un nouvel organe officiel du nationalisme, plus docile. C'est mal payer les longs services et le sincère dévouement de la *Tribuna* qui a, du reste, pour la consoler, l'opinion et les sympathies de tous ceux qui ne trempent pas dans la politique. Et elle continue avec le même zèle son œuvre méritoire.

A Cernauti, les Roumains ont fait de belles fêtes d'adieux au recteur de l'Université, Dr M. Friedwagner, appelé à Francfort, où il se promet de fonder un cours sur la littérature roumaine qu'il a appris à connaître et à aimer pendant de longues années passées en Bucovine.

La visite et la séance littéraire des écrivains de Roumanie à Sibiu, avec bal en costumes nationaux et chaleur communicative des banquets, ont déchaîné une joie et un enthousiasme indescriptibles ; c'est un régal rare, en Ardéal, d'entendre lire et déclamer de pure langue roumaine. A ce point de vue, ces réunions, qui vont être continuées, présentent une réelle utilité « culturale ».

A Bucarest, mort subite de Theodor Cornel, à 36 ans : écrivain original et passionné, il laisse deux volumes de poèmes en prose : *Mentalia* et *Chants pour le cœur ;* amateur et critique d'art averti, il fut le collaborateur de M. Simu dans l'organisation du *Musée* et la rédaction du *Catalo-*

gue; travailleur acharné, il laisse derrière lui le grand ouvrage de son *Dictionnaire des figures contemporaines de Roumanie*, inachevé, mais sans doute assez bien préparé pour que la publication n'en soit pas abandonnée.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Arzybacheff : *Devant l'Echéance*, Moscou, Zemlia, 1 r. 50 k. — Nadejda Sandjar : *la Princesse Enchantée*, Saint-Pétersbourg, Antée, 1 r. 50 k. — N. Ossipovitch : *Récits*, t. I, 1 r. — Le Musée Tolstoy.

Gorky abandonne la politique et la philosophie pures et revient aux belles-lettres en publiant dans un périodique comme *le Sovrémennik* (*le Contemporain*) *les Plaintes* Léonide Andreïeff publie un récit symbolique, *l'Océan*, où il oppose le marin héroïque « Child-Harold » moderne, à la foule vile et misérable des humains. Mais ni Gorky, ni Andreïeff ne trouvent plus ou pas encore grâce auprès du public et des critiques. On n'en parle même pas...

Par contre on parle beaucoup de Kouprine, pas autant à propos de de ses écrits qu'à propos de son nouvel emploi... de lutteur-athlète. Le talentueux écrivain, un des meilleurs prosateurs de notre époque, unit, en effet, à sa profession d'homme de lettres celle de lutteur de cirque, où il figure, d'ailleurs, plus souvent comme « arbitre ».

§

On parle aussi beaucoup du nouveau roman d'Arzybacheff, (auteur du célèbre *Sanine*, publié, sous le titre **Devant l'Echéance** dans le recueil moscovite *Zemlia*. *Devant l'Echéance* est écrit dans le ton et même dans les nuances de *Sanine*. Beaucoup de talent descriptif, exposition claire, langue souple, récit attachant, mais beaucoup de personnages, beaucoup d'épisodes qui commencent à fatiguer le lecteur, même si ce dernier se complaît dans les horreurs et les scènes de viol, dans la description desquelles Arzybacheff est décidément passé maître. De même que *Sanine* fut un hymne à l'individualisme et à la vie animale basés sur la liberté sexuelle, *Devant l'Echéance* est une marche funèbre pleurant la fin fatale qui attend tout le monde, *la Mort*. — Tout le roman est une longue suite d'agonies et de morts : celles d'un vieux professeur, d'un petit enfant (épisode luguibre, absolument inutile pour le reste du roman), d'un officier dans un duel, d'une actrice, etc. Entre deux morts l'auteur place un accouplement avec des détails vraiment sadiques. Le piquant de ces dernières scènes, c'est que leur héros est toujours le même peintre Mikhaïloff, héros du roman. Homme à femmes, beau « don-Juan », expert, cynique, bestial, il séduit une jeune fille, Nelly, et l'abandonne à cause de sa grossesse ; il fait connaissance d'une autre jeune fille, Lise, pure et honnête, qui l'aime

avant de le connaître et, dès sa seconde rencontre, il la prend et la possède, malgré ses résistances et supplications, sans l'aimer, rien que pour le plaisir sadique de « posséder ce jeune corps »... Ses autres « victoires » sont souvent plus difficiles, plus laborieuses, mais finissent toujours de la même façon. Telle la belle actrice, Genia, qui lui résistait longtemps, se moquant même de lui de ne pas savoir la prendre. Mais elle finit, elle aussi, par succomber dans une scène, où, après une résistance presque victorieuse dans le jardin de sa camarade et amie mourante, Mikhaïloff furieux la frappe avec sa cravache... La douleur ou plutôt le geste du mâle désarme la femme. Mikhaïloff se jette sur elle, la plie et tombe avec elle dans l'herbe. Suit la description, faite de main de maître, de la scène de volupté véhémente devant laquelle celles du roman *Sanine* ne sont que de pâles ombres. Beaucoup de talent dépensé en pure... misanthropie, doublée d'érotisme effréné.

§

Une tout autre impression se dégage de **la Princesse Enchantée**, de Mme Nadéjda Sandjar, auteur du *Journal d'Anna*, que nos lecteurs connaissent déjà et qui a fait ici un bruit énorme il y a deux ans.

La *Princesse Enchantée* est un recueil de récits et de pièces dont la pièce *A sa manière* est un pur chef-d'œuvre de sentiments, de beauté littéraire et de foi, que personne cependant n'osera louer sur le papier ni représenter sur une scène quelconque, sans risque de choquer les idées établies, disons le mot, les « mensonges conventionnels » de la vie sociale actuelle. Jugez-en. Une jeune fille du meilleur monde, Katia, désillusionnée de l'action de ses coreligionnaires, — révolutionnaires, — trop lente à son gré, trop incertaine quant aux résultats, rompt avec ses camarades, quitte sa famille et devient demi-mondaine pour s'enrichir en se vendant aux plus offrants. Grâce à sa beauté, à son origine, à ses relations et à son intelligence, elle devient courtisane célèbre, mais ne profite pas personnellement de ses richesses acquises à ce prix : elle les emploie toutes à créer des crèches, des écoles maternelles et institutions semblables.

Mme Sandjar pare son héroïne de toutes les *autres* vertus, les scènes se suivent croissant d'émotion et d'intérêt ; la poésie qui s'en dégage, la douleur poignante qui vous saisit en voyant tant de beauté, de bonté et de courage se débattre et lutter pour une cause condamnée d'avance, crée autour de l'œuvre une atmosphère rappelant celle répandue autour des meilleures tragédies de la littérature mondiale... Mais voilà, le sujet, le but visé par l'auteur est par trop paradoxal et neuf. Nous sommes tous trop arriérés pour accepter

une telle œuvre pour ce qu'elle vaut. On la jugera belle, mais paradoxale et inacceptable pour les théâtres, même ceux où l'on ne mène pas les jeunes filles, mais où fréquentent toujours les mamans vertueuses et les papas sévères et rigides... pour les autres.

§

Je suis heureux de parler pour la première fois d'un jeune écrivain, très populaire et très aimé du public, à propos du premier volume de ses **Récits** qui vient de paraître. Cet écrivain est M. N. Ossipovitch dont la biographie tient en quelques mots, comme celle de beaucoup d'auteurs russes. Très jeune homme il est arrêté, emprisonné, envoyé en Sibérie, où il endure toutes les privations et souffrances de forçat intellectuel. Rentré après l'amnistie, il continue ce qu'il avait commencé là-bas dans l'Enfer Sibérien ; il écrit des Récits pleins de poésie et d'observation. Réaliste et psychologue en même temps, il ne succombe pas devant la tentation d'épouser le *modernisme*, ce qui fut la cause de la perte de tant d'autres *jeunes*. M. Ossipovitch poursuit la grande lignée littéraire. Il préfère marcher dans la route tracée par Pouchkine, Gogol, Tourguéneff, Tolstoy que dans celle que défrichent Mérejkovsky, Balmont et leurs amis.

Que de dons d'observation, par exemple, et de talent dans le récit *Damka* par lequel commence le volume. Damka, c'est le nom d'un des chiens qui, dans les pays polaires, remplacent les chevaux et qui desservent une petite colonie de déportés dans ce pays terrible que Dante lui-même n'avait pas prévu en écrivant son Enfer. Damka est une chienne très intelligente, vraie camarade de l'homme auquel de toute la colonie elle s'est attachée de préférence depuis qu'il a sauvé un de ses petits. Elle lui remplace une servante, un cheval et en général montre tant de sentiment, d'intelligence et de dévouement qu'elle est devenue populaire comme un véritable phénomène. Or, pendant un hiver, la petite colonie des déportés subit la crise chronique de la disette, si fréquente, hélas ! dans ces parages. On a déjà réduit les portions de poisson gelé pour tous les membres de la colonie, hommes et chiens, lorsque Damka accouche d'une nouvelle nichée de petits. Pour ne pas avoir de nouvelles bouches à nourrir au détriment de la colonie déjà existante, l'ami et maître de Damka, Eléazar, imagine le moyen suivant. Au lieu de faire faire à Damka ses couches dans une des pièces de la maisonnette en bois qu'ils habitent, Eléazar la met dans un petit hangar froid et abandonné dans la cour. Il a calculé que Damka ne pourrait pas rester longtemps sur ses petits et serait obligée de venir chercher de la nourriture, que ses petits, découverts, privés de la chaleur du corps maternel, périraient alors du froid intense du nord.

La description de ce drame extraordinaire, de la lutte de Damka

contre la faim, sa détresse physique et morale, l'abandon des petits qui meurent de froid et la haine qu'après cela Damka voue à son ami et maître, qu'elle ne peut même plus regarder, — toutes ces pages remarquables rappellent les meilleures pages de Tolstoy. Les lecteurs français seront, j'espère, de mon avis, lorsqu'ils feront eux-même connaissance des œuvres d'Ossipovitch, dont quelques récits vont être traduits en français.

§

On vient d'inaugurer enfin **la Maison-Musée Tolstoy** à Vassily-Ostrov, ce quartier latin de St-Pétersbourg qui réunit la population universitaire et ouvrière du port. L'inauguration de cette Maison, qui deviendra, et l'est déjà, historique, eut lieu d'une manière très modeste, sans délégations officielles ni discours, excepté celui du président de la Commission du Musée, M. Michel Stakhovitch, cheville-ouvrière de cette institution nationale. M. Stakhovitch qui, avec le concours des amis de Tolstoy — Tchertkoff, Kirioukoff, le sculpteur Ilia Guinzbourg, et quelques intellectuels, Maxime Kovalevsky, S. Wenguéroff, W. Bogoutcharsky et d'autres collaborateurs plus modestes de la première heure, dont l'auteur de ces lignes, — M. Stakhovitch, — peut être considéré comme le créateur de cette œuvre qui, je le répète, sera bientôt parmi les premières institutions nationales de ce genre. Le Musée contient déjà dans ses cinq pièces les portraits de Répine, de Gay, de Parkhomenko, etc.; les bustes de Gunzbourg; de Tolstoy des collections de ses œuvres, des traductions, des livres dans toutes les langues sur tout ce qui a trait à l'œuvre et à la vie de de Tolstoy, sans oublier les cartes postales, journaux, caricatures, vêtements, menus objets (enveloppes-réclames de commerce, etc.).

La Maison Tolstoy peut, dès aujourd'hui, prendre rang parmi ses sœurs aînées, celles de Hugo, Gœthe, Shakespeare, etc.

E. SÉMÉNOFF.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

R. Schwaeblé : *Le Livre de la Veine;* Daragon 2 50

Histoire

Otto Friedrichs : *Brelan d'Adversaires;* Daragon 5 »

Gabriel Hanotaux : *Jeanne d'Arc;* Hachette 7 50

H. de la Perrière : *Le Roi Légitime;* Daragon » »

Charles Sainte-Foi : *Souvenirs de Jeunesse, 1828-1835;* Perrin 5 »

Marquis de Ségur : *Silhouettes historiques;* Calmann-Lévy 3 50

Littérature

M. Allem : *Epigrammes Françaises (XVI^e au XIX^e s.);* Fayard. 1 50

J. Bezard : *De la Méthode littéraire;* Vuibert » »

Léon Bloy : *Le Vieux de la Montagne, 1907-1910,* préface par André Dupont; Mercure de France 3 50

Boyer d'Agen : *L'Œuvre littéraire de Michel-Ange ;* Delagrave » »
Victor Fleury : *Le Poète Georges Herwegh, 1817-1875 ;* Cornély 10 »
F.-A. Hedgcock : *Thomas Hardy, penseur et artiste ;* Hachette » »
Albert Heumann : *Lectures et Promenades ;* Sansot 1 »
Louis Landren : *Charbons sur le Mur ;* Grasset 3 50
Camille Lemercier d'Eremo : *Essai sur la Mentalité d'un jeune Poète comme on n'en fait plus ;* Sansot 1 »
Lucien Maury : *Figures littéraires ;* Perrin 3 50
Lucien Pinvert : *Un Post-Scriptum sur Mérimée ;* Leclerc » »
Jean Reboul : *Contes Ardéchois ;* Ficker 3 »
Romain Rolland : *Vie de Tolstoï ;* Hachette » »

Philosophie

Emile Boutroux : *William James ;* Colin » »
Alfred Fouillée : *La Pensée et les Nouvelles Ecoles anti-intellectualistes ;* Alcan 7 50
J.-M. Lahy : *La Morale de Jésus, sa part d'influence dans la morale actuelle ;* Alcan 2 50

Poésie

Louis Alotte : *Eau vivante et Nuages créateurs ;* Ficker » »
Raymond d'Anselme : *Simples Esquisses ;* Jouve » »
Pierre de Bouchaud : *Le Luth doré ;* Grasset 3 50
F. Chaffiol : *Les Miroirs ternis ;* Grasset 3 50
V. Lame Després : *Avec du rose, avec du mauve, avec du gris ;* Soc. générale d'éd. 2 »
Jeanne Dortzal : *Sur les toits bleus du Soir ;* La Belle Edition. 3 50
Louis Foisil : *La Légende du Mont-Saint-Michel ;* Jouve » »
Ernest de Ganay : *Les Fleurs du silence ;* Grasset 3 50
S. Ganne : *Les Fumées ;* Grasset 3 50
Léon Guillot : *Les Victoires ;* Beauchesne » »
Alphonse Georges Hamonno : *Le Tisseur de Rêves ;* Sansot 3 50
André Ligeoix : *Les Symptômes ;* Messein 3 50
Jean Lively : *Sornettes et Sonnets ;* Ed. des Escholiers » »
R. de Manoël-Saumane : *L'Ombre du Temple ;* Falque 3 50
Marcel Millet : *Le Compagnon-aux-Images ;* Ed. Libre 3 50
A. de Nesselrode : *Fumées Bleues ;* Ed. des Escholiers. 2 »
P. Simonnet : *Poèmes ;* Ed. du Divan » »
Jacques Sizun : *L'Ame rayonne ;* Grasset 3 50
Jeannine Vade : *Des Paroles et du Silence ;* Sansot 3 50
Fridolin Werm : *Bulles et Boutades ;* Commaille » »

Publications d'Art

Louis Hourticq : *Histoire générale de l'art. France :* Hachette » »

Questions coloniales

A. Combanaire : *Mensonges et Vautours coloniaux ;* Jouve 3 50
Pierre Jacquin : *L'Action Française au Maroc ;* Delagrave » »
H. Russier et H. Brenier : *L'Indo-Chine Française :* Colin 4 »

Roman

Louis Alibert : *Loïk ;* Falque 3 50
Tristan Bernard : *Sur les Grands Chemins ;* Ollendorff 3 50
Xavier Catena : *Le Spatiologue ;* Ajaccio, Ed. Cyrnéennes » »
Ch. Fedgal : *Les Infatués ;* Grasset. 3 50
Pascal Forthuny : *Isabel ou le Poignard d'Argent ;* Sansot 3 50
J. de Foville : *Les Adieux ;* Plon 3 50
Léon Frapié : *La Liseuse ;* Calmann-Lévy 3 50
Anthony Hope : *Le Roman d'un Roi,* trad. par Mme Gaston Paris ; Hachette 1 »
M. Leblanc : *La Frontière ;* Lafitte 3 50
Georges Legras : *Le Chalet Suzette :* Figuière 3 50
E. Le Maire : *Le Prince ;* Plon 3 50
Camille Lemonnier : *La Chanson du Carillon ;* Lafitte 3 50
Valentin Mandelstamm : *Sous les Bombes ;* Fasquelle 3 50
Maurice Montégut : *Les Bienfaits de l'Adultère ;* Lemerre 3 50
C.-F. Ramuz : *Aimé Pache, Peintre Vaudois ;* Fayard 3 50
Marguerite Rolland : *La Dot de Fanette ;* Dubray 3 50
C. Schuz : *Deo Ignoto ;* Lethielleux 3 50

Sciences

Dr A. Monéry : *Mme de Maintenon infirmière;* Soc. fr. d'imprimerie » »
Claire Richter : *Nietzsche et les théories biologiques contemporaines ;* Mercure de France 3 50

Sociologie

Etienne Antenelli : *La Démocratie sociale devant les idées présentes ;* Rivière 3 »
Pierre Biétry : *Le Trépied ;* Soc. française d'impr. 3 50
M. de Lassus : *La Famille modèle. Bréviaire d'une Jeune fille ;* Flammarion 3 50
Maurice Le Blond : *Les Idées de M. J. Paul-Boncour ;* Sansot 1 »
E. Parisot et E. Martin : *Les Postulats de la Pédagogie ;* Alcan 2 50
Frédéric Passy : *Par-dessus la haie ;* Figuière 3 50
S. Poirson : *La Co-Education;* Paulin 3 50

Théâtre

Paul Claudel : *Théâtre, 1re série, I. Tête d'Or, 1re et 2e série ;* Mercure de France 3 50
F.-A. Hedgcock : *Un acteur cosmopolite. David Garrick ;* Hachette » »
André Picard : *L'Ange Gardien. La Fugitive ;* Fasquelle 3 50
Mario Prax : *La Pythie de Delphes,* tragédie philosophique ; Figuière 3 50
Eugène Rigal : *De Jodelle à Molière ;* Hachette 3 50
Eugène Scribe : *Théâtre Choisi ;* Delagrave 3 »

Voyages

Martial Douel : *Au Pays de Salambô ;* Fontemoing 3 50
M. Honoré : *L'Amérique du Sud, à tort et à travers ;* Roger et Chernoviz 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

L'inauguration du monument de Paul Verlaine. — Un buste de Paul Verlaine. — Une réplique de M. Henri Guilbeaux à M. Georges Brandès. — Une lettre de M. Paul Fremeaux — Une lettre de M. Léon Séché à propos d' « Emilie David ». — Mort d'Aristide Delannoy. — Le retour des cendres de Gustave Courbet. — Erratum. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

L'inauguration du monument de Paul Verlaine est fixée au dimanche 28 mai, dix heures et demie. Les détails de la cérémonie ne sont pas tous arrêtés au moment où nous mettons sous presse, et nous devons nous borner à des indications générales.

Des tribunes couvertes seront dressées dans la grande allée parallèle à la rue du Luxembourg, en face du monument, au milieu d'une enceinte réservée aux personnes munies de cartes d'invitation. Rappelons à ce propos que les cartes distribuées lors de la dernière réunion commémorative, en janvier, donnent droit à l'entrée dans l'enceinte réservée. M. Léon Dierx, président du comité, prendra la parole pour un hommage à Verlaine, puis M. Edmond Lepelletier, vice-président, pour la remise du monument au Sénat, dont le jardin du Luxembourg est la propriété ; plusieurs discours seront ensuite prononcés.

C'est le premier acte de la « Journée Paul Verlaine », qui en comporte trois. Le deuxième consiste en une « Matinée Paul Verlaine » à l'Odéon, M. Antoine ayant désiré participer aux fêtes de l'inauguration en donnant cette représentation, dont la recette sera versée dans la caisse du Comité. Le spectacle, qui commencera à deux heures et demie, comprendra une conférence de Jean Richepin ; *les Uns et les Autres*, des poésies de Paul

Verlaine dites par de grands artistes qui ont offert gracieusement leur concours ; des mélodies de Gabriel Fauré, Claude Debussy, Reynaldo Hahn sur des œuvres du poète, accompagnées probablement par leurs auteurs ; un à-propos en un acte d'Ernest Raynaud, qui se terminera par le couronnement du buste de Paul Verlaine.

Le soir, à sept heures, banquet présidé par Léon Dierx au Palais d'Orléans, 198 et 200, avenue du Maine, dans une vaste salle pouvant recevoir cinq cents convives. Le prix du dîner est fixé à 5 francs. Les adhésions sont reçues dès maintenant au *Mercure de France*, où l'on pourra, dans le courant de la semaine précédant l'inauguration, se procurer des renseignements détaillés et précis sur le programme de la journée.

§

Un buste de Paul Verlaine. — M. de Niederhausern-Rodo fait fondre, en bronze allié d'argent, douze épreuves à cire perdue de son petit buste de Paul Verlaine, numérotées. Ces épreuves seront retouchées par l'artiste. Prix de l'exemplaire : 500 francs. Les demandes sont reçues au *Mercure de France*.

§

Une réplique de M. Henri Guilbeaux à M. Georges Brandès.

Ermont (S.-et-O.), ce 3 mai 1911.

Cher monsieur Vallette,

Permettez-moi de rectifier, moi-même, la « rectification » de M. Georges Brandès, parue dans le dernier numéro du *Mercure*.

Les lettres que M. Brandès m'a adressées n'ont aucun caractère confidentiel ; elles sont d'ordre strictement littéraire. Si je les ai publiées, c'était pour montrer les deux attitudes de M. Brandès.

M. Brandès m'accuse nettement de faux ; il prétend que j'ai mal traduit ses lettres « pour exaspérer les Allemands contre lui ». J'ai toujours écrit en français les articles parus dans des périodiques allemands. On ne peut donc m'adresser aucun reproche à ce sujet. Aussi bien, l'une des lettres de M. Brandès, reproduite dans le *Mercure*, est la traduction d'une traduction ! Donc les « soupçons » de M. Brandès ne sont point fondés.

« Je n'ai guère besoin de dire que ce n'est pas moi qui ai été le chercher », écrit M. Brandès. Jamais je n'ai été à ce point stupide de croire que M. Brandès, qui ne me connaissait pas, viendrait frapper à ma porte. Peut-on reprocher à quelqu'un qui débute dans la carrière littéraire d'adresser ce qu'il publie aux écrivains pour qui il a des sympathies ?

Je ne renie pas du tout mes dédicaces. J'avoue que mon admiration pour M. Brandès fut exagérée. Et M. Brandès n'est pas le premier qui m'ait reproché mon emballement pour ses écrits critiques. Mais jusqu'en 1908, j'estimais que M. Brandès était l'un des grands esprits critiques de ce temps parce que, connaissant plusieurs langues et littératures, il pouvait juger, comparer, ce que ne peuvent faire nos Faguet, ni même nos J.-Ernest-Charles.

Le jour où M. Brandès s'est montré plus « radical-socialiste », plus « combiste », plus « anticlérical » qu'ami de la littérature française — le jour où il m'a blâmé d'avoir éreinté M. Sudermann, le jour où il m'a fait

l'éloge de nos grands faiseurs et m'a proposé comme exemples : Dumas fils, Sardou, Robert de Flers et Caillavet, etc...etc..., alors mon admiration s'est écroulée, totale.

Il se peut que ce soit en février 1909, et non en mars 1909, que j'ai vu l'ancien directeur de la collection allemande *Die Literatur* et ex-co-directeur de la revue berlinoise *Morgen*,et il est étonnant que le professeur de l'Université de Copenhague en soit arrivé à ergoter, tel le modeste journaliste d'une de nos quelconques sous-préfectures.

C'est lui d'ailleurs (je n'en tire aucun orgueil) qui a désiré me voir. Le lendemain même de cette visite, je crois, je lui ai demandé de me mettre en relations avec l'un ou l'autre de ses amis qui pourrait m'aider à trouver certainstravaux. Jamais je n'ai parlé de ma « misère » à ce monsieur,et quand bien même je l'aurais fait, c'est une indélicatesse d'en parler publiquement. Du reste, je me rappelle telle lettre qu'il m'avait envoyée en réponse à un questionnaire d'une enquête faite avec un confrère, au *Gil Blas*. Il m'écrivait ceci : « Vous me croyez très peu fier, puisque vous avez l'idée de m'engager à écrire au *Gil Blas*. J'espère pour vous que dans votre vie vous aurez plus de fierté que vous ne m'en attribuez. » Ainsi que je lui ai répondu dans la *Zeitschrift*, si, comme lui jadis, j'avais eu une bourse du gouvernement, très certainement je n'aurais pas été obligé de faire cette enquête pour acquérir quelque argent. Et M. Brandès sait très bien qu'en France plus qu'ailleurs un écrivain a du mal à gagner sa vie, surtout lorsqu'il ne se plie pas aux stupides exigences du boulevard, et, *a fortiori*, comme c'est mon cas, quand il parle de l'Allemagne avec sympathie. En tous cas, j'ignorais que « par compassion » M. Brandès m'avait recommandé à Mme de Flers. Qu'il en soit remercié !

Enfin, M. Brandès parle de certain « long poème satirique » où l'empereur Guillaume était par moi ridiculisé. Exactement, c'est un article que j'ai publié dans *les Hommes du jour* (3 septembre 1910), où j'ai tenté la psychologie du loufoque qui gouverne l'Allemagne et personnifie la politique prussienne moyenâgeuse et brutale, et le mauvais goût officiel. *Les Hommes du jour* tirent à 15.000 ; je n'ai donc pas craint la publicité. Et que M. Brandès le sache : j'ai envoyé le dit article à plusieurs de mes amis allemands ; les uns m'en ont blâmé, les autres, plus nombreux, m'ont approuvé. Aussi bien, M. Brandès n'ignore pas que si j'admire et défends de tout mon enthousiasme la poésie lyrique et la musique allemandes, personne plus que moi n'abomine l'idiote politique prussienne. J'ai écrit, en effet, avec raison, je pense, que tous ceux qui se courbent au passage du « caporal-cabot » ont des âmes d'esclaves !

J'espère que cette querelle est close. Dans mes articles de la *Zeitschrift* — et à l'aide de documents — j'ai voulu montrer le nationalisme sectaire et la dépravation littéraire de M. Brandès. J'ai des raisons de croire que j'y ai réussi. J'ai écrit et je répète que M. Brandès peut, à présent, signer la chronique mondaine du *Figaro* et les notes politiques de *la Libre Parole*.

Je compte, cher monsieur Vallette, sur votre habituelle courtoisie (j'ai des raisons de croire que la notion *gentleman* n'est pas encore supprimée au *Mercure* !), et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments bien dévoués.

HENRI GUILBEAUX.

§

Une lettre de M. Paul Frémeaux.

18, rue de l'Ormes, Colombes (Seine).

Le 2 mai 1911.

Cher monsieur Vallette,

Je viens de lire la réponse du Dr Cabanès à la lettre que je vous ai écrite le 1er avril et que vous avez eu l'obligeance d'insérer.

Cette réponse n'est pas bien terrible. Evidemment, en la rédigeant, le Dr Cabanès s'est simplement proposé de « sauver la face ». Je me contente donc de prendre acte de sa déclaration qu'il n'a entendu viser, dans ses attaques, qu'un document dont je donne le texte primitif dans *la Chambre de Napoléon mourant*, mais dont lui-même s'émerveillera toujours de posséder, depuis 1896, la seconde version, publiée en 1822.

Pour ce qui est de ses productions et des miennes, c'est un sujet incapable d'intéresser deux fois les lecteurs du *Mercure*, je n'y reviendrai pas. M. Cabanès est du Midi, je suis du Nord ; je n'ai pas sa belle présomption littéraire.

Veuillez agréer, etc.

PAUL FRÉMEAUX.

§

Une lettre de M. Léon Séché à propos d' « Emilie David ».

Nice, 4 mai 1911.

Mon cher Vallette,

Dans l'article que vous a donné M. René Dumesnil sur *l'Origine de deux livres des Misérables*, je vois que l'exemplaire du *Cloître Saint-Méry* qui lui a servi de *sources* porte la signature autographe d'*Emilie David*, et qu'il en est fort intrigué.

« Quelle était cette Emilie David. Pourquoi a-t-elle écrit cette date de 1832? Peut-être fille, fiancée, femme ou maîtresse d'un de ces malheureux dont l'aube du 7 juin se levant derrière Saint-Méry éclaira les cadavres entassés au pied de la barricade, gardait-elle comme une relique le livre où elle retrouvait le souvenir de quelque insurgé cher et disparu sans laisser de mémoire... »

Ainsi parle M. Dumesnil. Qu'il me permette de lui dire que la vérité est beaucoup plus simple. Cet exemplaire du *Cloître Saint-Méry* a, de toute évidence, pour moi du moins, appartenu à la femme de David d'Angers, née Emilie Maillocheau, petite-fille de La Revéllière-Lepeaux, qui signait, en effet, EMILIE DAVID. David d'Angers, qui s'était marié en 1831, écrivait en 1832 : « Paris me dégoûte, il y a une odeur de sang qui fait mal (1). » On sait qu'il était républicain, sa femme aussi. Voilà pourquoi Emilie David avait écrit sur la page de garde du livre de Rey-Dusseuil la date néfaste de 1832!

Croyez, mon cher Vallette, à mes meilleurs sentiments.

LÉON SÉCHÉ.

§

Mort d'Aristide Delannoy. — Le 5 mai est mort à Paris l'artiste

(1) Lettre à Victor Pavie (*David d'Angers et ses relations littéraires*).

peintre et dessinateur Aristide Delannoy. Il a été enterré le 7 mai ; un grand nombre d'artistes, de dessinateurs et littérateurs avaient tenu à lui rendre hommage.

Delannoy était né à Béthune en 1874. Venu de bonne heure à Paris, il entra à l'Ecole des Beaux-Arts, qu'il quitta d'ailleurs avant d'avoir terminé ses études. Les nécessités de la vie matérielle l'obligèrent à dessiner. Il se révéla un des meilleurs dessinateurs de ce temps.

Il a collaboré au *Rire*, à *l'Assiette au Beurre*, à *la Guerre sociale*, aux *Hommes du jour*. En 1908, il fut condamné à un an de prison pour avoir représenté le général d'Amade en boucher. Outre ses dessins qui attestent une sobriété et une âpreté peu communes, Delannoy a peint quelques paysages et quelques mineurs affirmant un fort tempérament.

C'était un homme aux convictions ardentes, capable de tous les dévouements.

§

Le retour des cendres de Gustave Courbet. — On prête à Mlle Juliette Courbet, la sœur cadette de l'illustre peintre d'Ornans et l'unique survivante de la famille Courbet, l'intention de faire transporter prochainement les cendres de son frère en terre française. Celui-ci, comme on le sait, mourut en exil, à la Tour-de-Peilz, près de Vevey, le 31 décembre 1877, et depuis cette époque la terre suisse a gardé sa dépouille. Un simple bloc de granit orné d'un médaillon qui porte cette seule inscription : GUSTAVE COURBET, marque aujourd'hui la place où le maître repose, dans le petit cimetière de la Tour-de-Peilz.

Mlle Courbet, qui s'est assuré l'appui du gouvernement français, compte obtenir sans difficulté l'autorisation de transfert qu'elle va demander au gouvernement fédéral. Les cendres de Gustave Courbet seraient inhumées au cimetière d'Ornans, où Mlle Courbet a fait construire un caveau de famille.

§

« **La Rosace** », Confrérie d'Art issue de la Rose-Croix de Peladan, organise pour le 20 mai sa deuxième manifestation esthétique. Comme pour la précédente exposition, celle de 1909, des artistes indépendants de « la Rosace » prendront part au nouvel effort de la confrérie.

Pour tous renseignements écrire ou s'adresser au Secrétariat de « la Rosace », 121, rue de Vaugirard.

§

Erratum.

Paris, le 5 mai 1911.

Mon cher ami,

Une erreur de plume m'a fait écrire, dans ma dernière chronique des *Lettres allemandes*, Julien Sorel en lieu et place de Fabrice del Dongo.

Comme M. Paupe pourrait s'en attrister, je vous le signale pour le « Sottisier » du prochain *Mercure*, en vous serrant cordialement la main.

HENRI ALBERT.

§

Publications du « Mercure de France ».

LE VIEUX DE LA MONTAGNE, pour faire suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon*

Journal, à *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et à *l'Invendable*, 1907-1910, par Léon Bloy. Préface par André Dupont, avec deux gravures. Vol. in-18, 3.5o. (3 Japon à 15 francs et 21 Hollande à 10 fr.).

THÉATRE (Première série). I. *Tête d'Or*. Première et seconde versions. Vol. in-18, 3.5o (21 Hollande à 10 francs).

NIETZSCHE ET LES THÉORIES BIOLOGIQUES CONTEMPORAINES, par Claire Richter. Vol. in-18, 3.5o.

§

Le Sottisier universel.

Comme le cuivre de la carène étincelle en reflets d'or au milieu de ces eaux-vertes et liquides. — EUGÈNE SUE : *Atar Gull*, ch. I.

Samedi prochain, Oscar Ashe donnera au Garrick Théâtre une nouvelle pièce ayant pour titre *The Merry Wives of Windsor*. M. Oscar Ashe et Miss Lily Brayton seront les principaux interprètes de ce drame. — *Comœdia*, 23 février.

Que MM. Zislin et Hansi ne se fassent point d'illusion. Ce n'est point à leur talent, mais à leur insolence, qu'on rend hommage. Ce qu'ils ont exposé aux Humoristes est d'un art bien inférieur et bien pitoyable, avec une légende sans esprit, des couleurs stupides. Ce n'est pas du tout français; quoi qu'ils en disent, comme dans tout ce qui est alsacien, il ne s'y manifeste que l'influence allemande. — *Rheinisch Westfalische Zeitung* citée par *Paris-Journal*, 27 avril.

De la douceur, de la douceur, de la douceur!

Le fameux hexamètre de Verlaine suffirait à caractériser la situation. — *Echo de Paris*, 7 mai.

Fesse. N. f. Chacune des deux parties charnues qui forment le derrière de l'homme et des animaux. — *Petit Larousse*.

Lui-même [Gautier] étant dessinateur fort habile se plaisait souvent à se portraiturer, et le voilà, par lui-même, à l'âge de vingt ans, et puis plus tard, au temps d'*Hernani*. — *Comœdia*, 5 mai.

VANDALISME. — Nous avons été les premiers à signaler l'acte de vandalisme que perpétrait l'administration municipale en supprimant le coquet petit square qui entourait de si heureuse façon la statue de notre grand Riquet, au fond des allées Lafayette.

Aujourd'hui, cet acte inqualifiable est totalement consommé et le square a totalement disparu, etc., etc.

. . . . . .

LE REFUGE DE RIQUET. — Il y a longtemps que *le Télégramme* s'était fait l'écho des réclamations des nombreux piétons qui, se rendant à la gare Matabiau, risquaient, en arrivant à l'extrémité des allées Lafayette, d'être écrasés par les tramways qui se croisent à cet endroit.

Nous réclamions la suppression du minuscule jardin où quelques fusains couverts de poussière végétaient tristement et l'enlèvement de la grille qui empêchait les passants de chercher un abri contre les voitures et la boue des jours de pluie.

La municipalité s'est enfin décidée à dégager le piedestal de « notre Riquet ». Félicitons-la de cette mesure, etc. — *Le Télégramme*, de Toulouse, Chronique locale, 21 avril.

Coquilles.

Withburge, qui, trouvant l'exil dans sa patrie,
Fut merveilleusement par des bûches nourrie.

(*La Vogue Française*, 1er mai.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies.
SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros : à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION

Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1f50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

LE MIRABEAU
d'Aix-les-Bains ouvrira
cette année le 15 Avril

SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

COLLECTION DE M. PIERRE DECOURCELLE

TABLEAUX ANCIENS

Œuvres de L.-L. Boilly, J.-B. Chardin, J. Constable, P. Danloux, L. David, L.-Ph. Debucourt, Paul Delaroche, F. Desportes, J. Ducreux, H. Fragonard, Th. Gainsborough, J. Van Goyen, F. Guardi, P.-A. Hall, J.-B. Huet, N. Lavreince, Mme Vigée-Lebrun, G. Morland, Louis Moreau, J.-B. Pater, Hubert Robert, A. Roslin, N. Taunay, J.-B. Tiepolo, J. Vernet, etc., etc.

AQUARELLES, DESSINS, PASTELS

GOUACHES, MINIATURES

Œuvres de F. Boucher, M. Clodion, N. Cochin, H. Fragonard, J.-B. Greuze, F. Guardi, Mme Labille-Guiard, C. Hoin, J. Hoppner, J.-B. Huet, N. Lancret, M.-Q. de la Tour, Sir Th. Lawrence, N. Lépicié, J.-B. Leprince, C. Maréchal, Moreau l'Aîné, Moreau le Jeune, J.-B. Perronneau, J. Portail, P.-P. Prud'hon, Hubert Robert, Rosalba Carriera, John Russell, G. de Saint Aubin, J.-B. Tiepolo, A. Watteau, etc., etc.

SCULPTURES

Par Allegrain, Clodion, Couasnon, Coysevox, de Fernex, Houdon, Lemoyne, Marin, Pajou, etc.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

MEUBLES DU XVIIIe SIÈCLE

VENTE A PARIS

GALERIE GEORGES PETIT, 8, Rue de Sèze

Les Lundi 29 et Mardi 30 Mai 1911, à 2 heures

Commissaires-Priseurs : Me F. LAIR DUBREUIL, 6, rue Favart, 6, PARIS — Me HENRI BAUDOIN, Successeur de Me PAUL CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière, 10

Experts : *Pour les Tableaux :* MM. JULES FÉRAL, 7, rue Saint-Georges, 7 — MM. PAULME & B. LASQUIN FILS, 10, rue Chauchat, rue Gr.-Batelière, 11 — *Pour les Objets d'Art :* MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges, 7

EXPOSITIONS

Particulière : Le Samedi 27 Mai 1911, de 1 h. 1/2 à 6 heures
Publique : Le Dimanche 28 Mai 1911, de 1 h. 1/2 à 6 heures

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

Du jeudi précédant les Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du chemin de fer du Nord délivrent les billets à *prix réduits* ci-après :

Billets de saison pour familles, valables 33 jours ;

Billets hebdomadaires et carnets valables 5 jours, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales ;

Cartes d'abonnement valables 33 jours, réduction de 33 0/0 sur les abonnements ordinaires d'un mois ;

Billets d'excursion de 2e et 3e classes des dimanches et jours de fêtes légales, à destination des stations balnéaires seulement.

UN JOUR A LA MER

Tous les dimanches, de juin à septembre, mise en marche de trains de plaisir *à marche rapide* et à *prix très réduits* en 2e et 3e classes ; *aller et retour dans la même journée*, à destination des plages du réseau du Nord.

Les billets délivrés pour ces trains comportent, *pour les familles*, des réductions de 5 à 25 0/0.

Enlèvement et livraison des bagages à domicile

A certaines dates, la Compagnie du Nord se charge *gratuitement* de l'enlèvement et de la livraison des bagages à domicile dans Paris pour les voyageurs se rendant sur une des plages de son réseau ou en revenant.

(Pour plus amples renseignements, consulter les affiches).

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE BAINS DE MER

(Jusqu'au 31 octobre 1911).

L'Administration des Chemins de fer de l'État, dans le but de faciliter au Public la visite ou le séjour aux plages de la Manche et de l'Océan, fait délivrer, au départ de Paris, les billets d'aller et retour, ci-après, qui comportent jusqu'à 40 % de réduction sur les prix du tarif ordinaire :

1° Bains de Mer de la Manche.

Billets individuels valables, suivant la distance, 3, 8 et 10 jours (1re et 2e cl.) et 3 jours (1re, 2e et 3e cl.).

Les billets de 33 jours peuvent être prolongés d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 % par période.

2° Bains de Mer de l'Océan.

(A). Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables 33 jours avec faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 % par période.

(B). Billets individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables 5 jours (sans faculté de prolongation) du Vendredi de chaque semaine au Mardi suivant ou de l'avant-veille au surlendemain d'un jour férié.

BILLETS DE VACANCES

(Jusqu'au 1er octobre 1911).

Billets de famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e cl.) avec faculté de prolongation d'une ou deux périodes de 30 jours moyennant supplément de 10 % par période.

Ces billets sont délivrés aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble, pour toutes les gares du Réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) situées à 15 kilomètres au moins de Paris, ou réciproquement.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

---

ptés, r. des APENNINS, 19 et 17. Rev. br. : 2.000 et 3 619 fr. M. à pr. : 30.000 et 35.000 f. ch. not., 30 mai. S'adr. not. Mes COTTENET et COURER, 17, r. Presbourg.

Maison rapport **R. SPONTINI, 11** (16e arrt). Superf. 526 m. 60. Rev. : 24.242 fr. M. à pr. : 200.000 fr. Adj. ch. not., mai Me THION DE LA CHAUME, not., 8, b. Sébastopol.

Maisons (7e art) : 1° r. CLER, 33 ; 2° r. DUVIVIER, 8 ; 3° r. SURCOUF, 16 ; 4° r. MAAR, 14. Rev. br. 15.729 fr., 13.605 fr., 21.652 fr., 981 fr. M. à pr. : 150.000 fr., 120.000 fr., 200.000 fr., 70.000 fr. A adj. ch. not., Paris, 23 mai. Adr. not. Mes LAURIAU, à Sarcelles ; et GODET, BRÉCHEUX BOURDEL, 30, r. Général-Beuret.

CHATEAU de BERNES, cant. Isle-Adam (S.-et-O.). Cce : 3 ha. 74 a. 25 ca. M. à pr. : 7.000 fr.

FERME de l'Hôpital à Bernes. Cce : 65 ha. 61 a. Rev. net : 7.249 fr. M. à pr. : 190.000 f. Adj. ch. not., Paris, 30 mai. Me GIRARDIN, not., 43, r. Richelieu.

Mson de Rapt Rue du HELDER, 15 ; 430 m. Rev. br. : 26.440 fr. M. à pr. : 250.000 fr. Adj. ch. not., 30 mai. Me FAY, not., 11, Saint-Florentin.

Maisons : 1° r. Regard, 14. Cce : 464 m. Rev. br. : 24.451 fr. M. à pr. : 275.000 fr. ; 2° Pass. Joinville, 5 (r. Flandre, 106). Cce : 205 m. Rev. br. : 4.615 fr. M. à pr. : 15.000 fr. Adj. ch. not., Paris, 23 mai. Me MOISY, not., 9, r. de Grenelle.

Maison rapport **44, BOULd VOLTAIRE** Rev. br. : 18.050 fr. Cce : 295 m. 03. M. à pr. : 180.000 fr. Adj. ch. not., 30 mai. S'adr. not. GRANGE et Ch. CHAMPETIER DE RIBES, 5, r. Sainte-Cécile.

Adjes étude DELVAUX, not. Pontoise, 28 mai 1911, 3 h. Grande et belle **PROPRIÉTÉ à AUVERS-S.-OISE** Nombreux communs, jardins, prairie près Oise. S'adr. Me DELVAUX.

---

2 MAISONS A PARIS 1° rue du Mt-Cenis, 78 ; 2° passage Léon, 17. Rev. br. : 2.130 fr. et 1.580 fr. M. à pr. : 20.000 fr. et 15.000 fr. A adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 23 mai 1911. S'ad. Mes LEROY et PLUCHE, not., 33, r. La-Chapelle.

VERSAILLES Gde Propriété, 21, r. du Refuge et 23, r. de Montreuil. Cce : 4.548 m. 50. Libre loc. M. à pr. : 50.000 fr. Adj. ch. not., Paris, 23 mai. S'adr. Mes MOTEL et W. BAZIN, not., 7, r. Saint-Florentin.

Etablt du **MOULIN-ROUGE,** 80, boul. de Clichy, comprt clientèle, matériel et droit au bail. Adj. ét. ARON. not., 28, ave Opéra, 17 mai, 3 h. M. à pr. : 60.000 fr. (pt ét. baissée). S'adr. not. et PRUVOST, syndic, 5, r. Ancienne-Comédie.

TERRAIN à Paris (3e arr.) **R. ETIENNE-MARCEL** prolongée. Superf. : 355 m. 14. M. à pr. : 83 800 fr. (250 le m.). Adj., ch. not., 13 juin. S'adr. ASSISTANCE PUBLIQUE, 3, ave Victoria, ou Me G. MOREL d'ARLEUX, not., 15, r. des St-Pères.

HOTEL à Paris, 107, r. N.-D.-des-Champs, au milieu de jardin. Cce : 2.781 m. M. à pr. : 130.000 fr. A adj. sur 1 ench., ch. not., Paris, 23 mai. S'ad. aux not. Mes PLOIX et SALLE, 154, boul. Haussmann, dép. ench.

VILLE DE PARIS

Lotissement de l'ancien marché aux chevaux. Adj. par lot, fac. réun. totale, sur 1 ench. Ch. des not. Paris, le 30 mai 1911. **4 LOTS de TERRAIN** (13 arrt) boul. St-Marcel et sur rues Nouvelles. Nos 13 à 16 du no 129 du plan.

1er lot	352m78.	Mise à prix :	180 fr. le m.
2e	— 378m48.	—	110 fr. —
3e	— 325m70.	—	90 fr. —
4e	— 325m70.	—	145 fr. —

S'adr. aux not. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, dép. de l'ench.

Maison à Paris **34, BOUL. DU TEMPLE** et rue Amelot, 149. Cont 470 m. Rev. br. 25.332 fr. 30. M. à pr. : 290 000 fr. Adj. ch. not., 20 juin. S'adr. Me DUBOST, not., 32, r. des Mathurins.

Maison à Paris, 22, r. du Château-d'Eau et r. Pierre-Chausson, 4. Rev. br. 12.400 fr. M. à pr. : 100.000 fr. Adj. ch. not., 23 mai, Me NOTTIN, not., 5, r. de la Ville-l'Evêque.

TABLEAUX ANCIENS

Œuvres de :

L. Boilly, J.-B. Huet, J.-B. Pater, Schall, F. Snyders, Mme Vigée-Lebrun, Ph. Wouwerman, etc.

Pastel de John RUSSEL. Gravures de DEBUCOURT

Objets d'Art & d'Ameublement

Des XVIIe et XVIIIe Siècles

ET AUTRES

Porcelaines de Saxe et de Sèvres

Importantes Potiches en ancienne Porcelaine de Chine

Miniature par HALL

PENDULES, BRONZES, MEUBLES

Tapisseries de Beauvais — Tapis de la Savonnerie

Provenant de la collection de M. X...

Vente à Paris : Galerie GEORGES PETIT

8, Rue de Sèze

Le Lundi 22 Mai 1911, à deux heures

COMMISSAIRE-PRISEUR : Me **Henri BAUDOIN,** Succr de M. Paul CHEVALLIER

10, rue de la Grange-Batelière

EXPERTS :

Pour les Objets d'Art :	*Pour les Tableaux :*
MM. MANNHEIM	M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges.	rue Saint-Georges, 7.

EXPOSITIONS :

PARTICULIÈRE, le Samedi 20 Mai 1911 } *de 1 h. 1/2*
PUBLIQUE, le Dimanche 21 Mai 1911 } *à 6 heures*

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

LÉON BLOY

Le Vieux de la Montagne, *pour faire suite au* Mendiant ingrat, à Mon Journal, *à* Quatre ans de Captivité à Cochons-sur-Marne *et à* L'Invendable, 1907-1910. Préface par ANDRÉ DUPONT, avec deux gravures. Vol. in-18..... 3 50

PAUL CLAUDEL

Théâtre. *Première série.* Tête d'Or. *Première et seconde versions.* Vol. in-18..... 3 50

CLAIRE RICHTER

Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines. Vol. in-18..... 3 50

J.-W. BIENSTOCK ET Dr A. SKARVAN

Au Pied de l'Echafaud. Récits, traduits du russe, de Andréev, Anoutchine, Boretzky, Korolenko, Séménov, Tolstoï, Wladimirov. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ SPIRE

Vers les Routes absurdes... Poèmes. (Vers les Routes absurdes. La Grande Danse macabre des Hommes et des Femmes). Vol. in-18..... 3 50

SÉNANCOUR

De l'Amour selon les lois primordiales et selon les convenances des sociétés modernes. Vol. petit in-18. 3 »

DIVERS

Le Souvenir de Charles Demange. Vol. grand in-16..... 3 50

STEPHEN CRANE

La Conquête du Courage. Episode de la Guerre de Sécession. Traduit de l'anglais par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN et HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3 50

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques Chrétiennes. Chants I et II. Vol. in-16 soleil, tiré sur vergé d'Arches..... 5 »

IWAN GILKIN

La Nuit, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Miroir des Heures, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ GIDE

Nouveaux Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale. Vol. in-18..... 3 50

BULLETIN FINANCIER

C'est encore une baisse générale sur la plupart des cours qu'il faut enregistrer pendant cette dernière quinzaine. Les affaires du Maroc semblent être la cause de la faiblesse du marché financier. La chose pourtant devrait être simple. En vertu de l'acte d'Algésiras, la France est chargée de maintenir l'ordre au Maroc. L'ordre étant troublé à peu près partout et le Sultan ayant fait un appel à notre concours, nous n'avons qu'à agir et à secourir Fez assiégé par les rebelles. Que font donc le général Moinier et la colonne Brulard? Ils attendent. Quoi? On n'en sait trop rien. Pour avancer, sans doute attendent-ils que l'Allemagne et l'Espagne soient rassurées sur la loyauté de nos intentions. Quoi qu'il en soit, une espèce de malaise commence à naître de la situation au Maroc. Ce malaise gêne les affaires et pèse sur les cours de la Bourse.

La rente française s'inscrit à 95,60 au lieu de 96,10, cours de la précédente quinzaine; l'Extérieure espagnole fléchit de 97,40 à 97; le Turc unifié de 92,67 à 92.40. Les fonds russes montrent plutôt de la résistance. Le Consolidé 4 o/o cote 96,10; le 4 1/2 o/o 1909 102, le 5 o/o 1906, 104,05.

Nos Compagnies de chemins de fer ne sont pas encore très brillantes, bien que leurs administrateurs défendent leurs intérêts avec énergie contre les prétentions du gouvernement à leur imposer la réintégration des cheminots révoqués. Les directeurs des Compagnies, après avis des actionnaires donné en assemblée générale, ont tous répondu par une fin de non recevoir. Le conflit en est là. Il influence naturellement les cours. Le Lyon, son coupon de mai détaché, tombe à 1.145; l'Est à 870. Nous trouvons le Nord à 1.575, l'Orléans à 1.206 et le Midi à 1.025.

Les Sociétés de crédit sont assez hésitantes, le Crédit Foncier à 818, le Crédit Lyonnais à 1.479, le Crédit Mobilier à 692, le Comptoir d'Escompte à 922, la Société Générale à 778, la Banque française à 331, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1.790, l'Union parisienne à 1.173.

Toutes tiennent en réserve une série d'affaires intéressantes, qui vont éclore au prochain jour. On parle d'une émission par la Banque de Paris d'obligations de chemins de fer américains, de l'augmentation de capital de la Banque Commerciale italienne. On annonce encore un emprunt Brésilien de 200 millions, un emprunt de la ville de Belgrade, un emprunt de 50 millions de la République de Costa-Rica, une émission d'obligations du Nord-Sud.

En attendant, la Banque de Paris, le Comptoir d'Escompte et la Société Générale procèdent en ce moment au placement de 100.000 obligations 4 o/o de 500 francs du Crédit Foncier argentin. Ces obligations sont offertes à 442,50.

Signalons enfin la naissance d'un nouvel établissement de Crédit qui s'appellera Société de Crédit Français au capital de 25 millions, dont M. Paul Doumer, ancien président de la Chambre et ancien ministre des finances, est le président du conseil d'administration.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.